00102125

BOMBAY BRANCH

OF THE

Royal Asiatic Society.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 05 October, 2018

00102125

ouser une femme qui n'était pas née, la
rgeois enrichis.
l'aîné, il était resté digne de ses pères,
dans ses espérances que dans sa foi, et à
nq ans il avait pris une cousine de la
es Colbosc-Faugernon, sans beauté, sans
d'aucune sorte, sans fortune, mais qui
i mettait au-dessus de tout la naissance, ce
pelaient — la qualité.
ais époux n'avaient été mieux assortis ; la mi-
de l'un n'avait rien à reprocher à la misère de
utre : mêmes regrets, mêmes espérances, même or-
eil, même dédain ; aussi malgré le caractère impé-
et dur de la femme, malgré son humeur difficile,
ceptibilités et ses espérances, ce mariage avait-
reux, et restée veuve, avait-elle sincèrement
mari.
e à sa place eût vendu l'hôtel pour vivre
e cette vente. Elle avait voulu le garder.
é sans son hôtel ? Tant qu'elle passerait
sculptées dans le linteau de la porte co-
tel elle serait une Colbosc et personne
lle la misérable qu'elle était réelle-

nt qui avait fait hausser les épaules
—le mal marié, — s'était trouvé juste
ar cela seul qu'elle habitait l'hôtel
avait droit à ce sentiment de vague
it habitué à accorder aux repré-
and nom quels qu'ils fussent, car
es étrangers qui pouvaient croire

que ce vieil hôtel allait s'effondrer : pou
du pays il était ce qu'il devait être : vieux
était noble, et d'autant plus noble qu'il
vieux.

C'était le prestige de cette ruine qui a
marquise à l'abri des outrages de la misè
petit appartement elle eût été abandonnée
hôtel, tous ceux qui avaient été en relations
continuèrent à la voir et à la visiter. Et ce n'
des petites gens, d'anciens clients, des fo
seurs retirés des affaires, des bourgeois, fiers d
reçus chez une marquise, mais tout ce qui tenait
tête du pays par la naissance et le rang, si non par
fortune : le comte de la Roche-Odon, le marqui
Courtomer, le comte O'Donoghue, descendan
rois d'Irlande, le baron M'Combie, héritier
d'Écosse ; les seules personnes non titrées
reçues étaient celles chez lesquelles le ca
dont elles étaient revêtues tenait lieu de
vêque, les vicaires généraux, le curé de
et quelques chanoines.

Vainement le président du tribunal,
de la Fardouyère, qui cependant prét
de la famille de la sainte Vierge, ava
franchir cette porte que défendait l'
bosc ; elle était restée fermée de va
credi qui était le jour de réception
avait la mortification, lorsqu'il rent
de voir devant cet hôtel misérable
gnés qui ne s'arrêtaient jamais dev
carrosse avec les grands laquais po

II

Si madame de Colbosc acceptait les fruits et le gibier de son beau-frère, il ne s'en suivait pas qu'elle acceptât son mariage; si elle le voyait, elle ne voyait pas sa femme; si elle permettait à sa fille d'aller tous les ans passer un mois au château de Ramtot, elle n'y allait pas elle-même.

Encore, cette permission ne l'avait-elle accordée que longtemps après qu'elle lui avait été demandée et redemandée. Quelle figure ferait sa fille dans une maison où l'on recevait une société des plus mêlées; quelques gens de qualité, il est vrai; mais surtout des bourgeois, des industriels enrichis, parents et amis de la comtesse, dont le père avait été un vulgaire fabricant de clous, d'Hannebault! Elle n'avait cédé que quand Hériberte avait grandi. Il était vraiment triste, le vieil hôtel de Condé, lugubre, pour une jeune fille qui aurait eu besoin autour d'elle de jeunesse, de gaieté, de brillant, de vivant, et qui n'avait que la poussière de la ruine et le froid de la misère. Puisqu'il était impossible de la conduire aux eaux et aux bains de mer, il fallait au moins la laisser aller chez son oncle, où pendant quelques semaines elle avait l'existence qui devrait être la sienne. On s'amusait au château de Ramtot, et il n'y avait guère de journées d'automne qui n'y fussent des journées de plaisir : on dansait, on chassait, on faisait de grandes prome-

nades en voiture, des cavalcades à cheval, et Hériberte revenait de chez son oncle avec un air de gaieté et de santé, une fraîcheur et une vigueur qu'elle n'avait pas à Condé. Cela valait bien que la marquise passât sur la vulgarité ou le commun de ceux qui faisaient roses les joues de sa fille. Après tout, elle ne les connaissait pas, elle, et, partie de Ramtot, Hériberte ne les connaissait plus.

Un soir d'automne, madame de Colbosc attendait sa fille, qui depuis six semaines était au château de Ramtot. Ordinairement Hériberte ne passait pas plus d'un mois chez son oncle, mais cette année-là elle avait retardé son retour de trois jours d'abord, puis de huit, puis de douze, puis de quinze.

Elle avait écrit qu'on s'amusait à Ramtot, qu'il y avait de grandes chasses, qu'elle devait aller avec son oncle et sa tante au château de La Senevière, chez une sorte de parvenu appelé Guillaumanche, dont tout le monde parlait dans le pays et un peu partout, même dans les journaux parisiens, parce qu'il avait fait un héritage qui tenait du merveilleux, un tas de millions qu'un oncle en mourant lui avait laissés.

Les ombres du soir s'épaississaient, et, dans la cour de plus en plus noire, la marquise n'apercevait que quelques feuilles dorées par l'automne, que balançait sur le mur, comme des papillons jaunes, le vent du nord. Il était âpre ce vent ; cependant il n'y avait pas de feu dans la cheminée du salon, pas plus qu'il n'y avait de bougie ou de lampe allumée. De temps en temps la marquise serrait autour de ses épaules le fichu de dentelle noire dans lequel elle s'enveloppait.

et, quand le vent qui soufflait à travers la fenêtre, mal close, la frappait, elle remontait un peu son fichu pour se mettre à l'abri de ce courant d'air glacial.

Il y avait déjà longtemps que la nuit était faite et que dans le silence du soir on n'entendait plus que la sonnerie des heures aux clochers de la ville, quand une vieille servante poussa la porte du salon, portant à la main une petite lampe à pétrole.

— Si madame la marquise veut dîner, dit-elle, mademoiselle, pour sûr, ne rentrera pas.

— Qu'en sais-tu ?

— Elle revient d'ordinaire de bien meilleure heure.

— Elle a pu être retardée, j'attendrai encore.

La servante n'insista pas, et sortit en emportant sa lampe sans allumer une bougie, car la lumière à l'hôtel de Colbosc était un luxe que la marquise ne s'offrait que lorsqu'il y avait nécessité. A quoi bon une bougie allumée ou une lampe ! jamais elle ne travaillait à un ouvrage de femme; elle ne lisait que le jour; elle n'avait pas besoin de voir clair pour réfléchir. D'ailleurs, l'obscurité ne lui déplaisait point; dans la journée elle ne voyait que trop la misère de ce salon, ses boiseries vermoulues, ses tentures pelées, ses sièges boiteux ou manchots, ses meubles aux serrures disloquées, ses marbres écornés; tandis que dans l'ombre tous ces outrages ne la frappaient point, elle n'avait plus qu'une sensation vague de grandeur et de noblesse que lui donnait son immensité et la hauteur de son plafond à caissons sculptés; et alors elle pouvait oublier, elle pouvait rêver, sans que la

triste réalité vînt de suite couper les ailes à sa pensée et mettre l'amertume dans son cœur.

Et le sujet de ses pensées était toujours le même : le mariage de sa fille. Si, depuis dix ans qu'elle était en âge d'être mariée, Hériberte n'avait point encore trouvé de mari, en résultait-il fatalement qu'elle n'en trouverait jamais un! A vingt-six ans, rien n'était désespéré. Si elle n'avait pas la fortune, elle avait la naissance. Il était impossible qu'un homme bien né lui-même ne vît pas ce qu'elle était, et ne sentît pas quelle femme elle serait. Et alors c'était la fin de cette vie misérable; c'était la maison de Colbosc relevée et Hériberte remontant au rang de ses ancêtres.

A ce moment, le trot d'un cheval et le roulement d'une voiture assourdis par l'épaisse couche de feuilles mortes qui couvraient la chaussée retentit au dehors, et madame de Colbosc vit la vieille Jeannette courir aussi vite que ses soixante-dix ans le lui permettaient vers la porte cochère, sa lampe à la main.

Mais avant qu'elle fût arrivée à la porte, un coup de marteau résonna, et, à la façon dont il fut frappé, madame de Colbosc reconnut sa fille.

III

La porte ouverte, une femme de grande taille, encapuchonnée dans un manteau de drap, la franchit vivement : c'était bien Hériberte.

Alors seulement la marquise quitta le salon, et en femme habituée à se diriger dans l'obscurité, vint à grands pas dans le vestibule où elle arriva en même temps que sa fille.

— Bonsoir, ma mère, dit celle-ci en lui prenant la main qu'elle baisa respectueusement, je vous demande pardon d'être en retard, nous avons eu un accident?

— Quel accident ?

Mais ce ne fut pas Hériberte qui répondit. Derrière elle venait un paysan en longue blouse bleue, portant une manne sur son épaule; ce fut lui qui prit la parole.

— Je vas vous expliquer, madame la marquise, c'est la *Drogue* qui s'est déferrée, et alors vous comprenez, dans la saison que j'étons, on est vite anuité.

— Montrez donc votre bourriche à ma mère, dit Hériberte, qu'elle voie ma chasse.

— Oh ! bien sûr, mademoiselle.

D'un air de bonne humeur, il déposa sa manne sur les dalles de marbre du vestibule, et écartant d'une raffe de main les fougères aux frondes jaunies, il prit une bourriche qu'il ouvrit, et alors apparurent deux beaux faisans, autour desquels étaient rangés un lièvre, des lapins et des perdrix grises.

— C'est chez votre oncle que vous avez tué ce gibier ? demanda madame de Colbosc à sa fille.

— Non, c'est chez M. Guillaumanche, qui a des chasses superbes; nous avons passé trois jours à La Senevière...

Sa mère lui coupa la parole :

— Dînons, dit-elle sèchement, j'attends depuis longtemps.

Elles passèrent dans la salle à manger, et Hériberte ayant retiré son manteau et sa toque à plumes de lophophores, s'assit à table, vis-à-vis de sa mère.

S'il était vrai qu'elle n'eût pas une beauté éclatante, comme le disait sa mère, il était vrai aussi qu'elle avait plus que la noblesse et la distinction que celle-ci lui reconnaissait, mettant ces qualités au-dessus de toutes les autres, au point même de ne point apercevoir ses autres qualités : un visage d'une régularité parfaite, auquel on n'eût pu reprocher justement que d'être trop parfait; des cheveux d'un blond doré fins et soyeux; des grands yeux fauves profonds; une taille longue et flexible, qui aurait donné à sa démarche quelque chose d'onduleux et de félin si l'éducation n'avait pas corrigé la nature. Souple sa fille ! la marquise, qui était anguleuse, ne l'eût jamais tolérée; aussi lui avait-elle appris tout enfant à se tenir droite et raide; c'était l'éducation aussi qui avait voilé la profondeur de son regard, mais l'éducation de la misère, bien plus que celle de sa mère, en imprimant sur ce visage froid une expression grave et mélancolique que n'égayait jamais un sourire.

Laissant le domestique du comte déballer le gibier et le suspendre dans le garde-manger, Jeannette s'était hâtée d'apporter une soupière sur la table et aussitôt elle était retournée dans sa cuisine, la mère et la fille auraient donc pu se parler librement. Cependant elles n'en firent rien, et ce fut en silence qu'elles se mirent à manger; la marquise, les yeux attachés sur

son assiette toute pleine d'une soupe aux poireaux et aux pommes de terre très épaisse, quoique sans pain, Hériberte en regardant sa mère de temps en temps comme si elle n'attendait qu'un mot ou qu'un signe pour reprendre l'entretien si brusquement interrompu.

Tandis que la marquise mangeait cette soupe de paysan avec appétit, en femme qui a attendu son dîner, c'était à peine si Hériberte en prenait à de longs intervalles une petite cuillerée.

Jeannette qui venait de rentrer dans la salle à manger, regardait sa jeune maîtresse.

— Mademoiselle ne la trouve pas assez affaitée, dit-elle d'un ton peiné, c'est que je n'avais plus de beurre : maintenant je peux en remettre ; je pourrais aussi préparer deux côtelettes de perdreau, cela sera vite fait.

— Ce n'est pas la peine, dit la marquise.

Et elle se servit une seconde assiettée de soupe aussi pleine que la première, qu'elle mangea avec le même appétit.

— Je vois que la femme de votre oncle vous a gâtée, dit-elle entre deux cuillerées ; vous n'avez plus faim pour la cuisine de Jeannette.

— Ce qui m'empêche d'avoir faim, c'est que notre déjeuner s'est prolongé tard.

— Le mien, qui a été aussi bref que sommaire, m'a permis d'avoir faim pour dîner.

Cependant, malgré cette faim qu'accusait madame de Colbosc, on ne servit rien après cette soupe, car c'était l'ordinaire de la maison, et rares étaient les jours où le dîner ne se composait pas uniquement

d'une forte soupe aux légumes qui tenait lieu d'entrée de relevé et de rôti : on en mangeait une assiettée, deux assiettées, trois même quelquefois, et c'était tout ; il n'y avait que quand le comte envoyait de la volaille ou du gibier qu'un plat de viande paraissait sur cette pauvre table, plus misérable sous ce haut plafond et ses quatre murs nus que celle des plus petits boutiquiers de la ville.

IV

Cette salle à manger n'était point de celles qui portent à la causerie et où après dîner on met volontiers les coudes sur la table quand on ne se tasse pas dans un bon siège pour rester à bavarder librement à cœur ouvert. Il n'y avait point de bons sièges dans cette salle ; et la table n'était pas faite pour inspirer l'idée de s'accouder dessus, chancelante comme elle était.

Si le salon qui servait aux réceptions avait gardé son ameublement, dont à aucun prix la marquise n'avait voulu laisser enlever un seul meuble, même quand le pain manquait, la salle à manger, où depuis longtemps personne ne pénétrait plus, avait été peu à peu si complètement déménagée par les créanciers, pillée, grattée jusqu'au vif des murs dépouillés de leurs tentures et de leurs boiseries qu'il n'était resté que cette mauvaise table et trois ou quatre chaises boiteuses dont les plus âpres n'avaient pas voulu. A plusieurs reprises, Hériberte avait essayé de faire

abandonner cette pièce immense où ces pauvres chaises dansaient, où le froid vous tombait sur les épaules et vous serrait le cœur dès qu'on avait fait deux pas sur ses grandes dalles de pierre verdies; mais jamais elle n'avait réussi : la marquise tenait à cette salle comme elle tenait à son hôtel; si celui-ci la faisait marquise de Colbosc pour le public ; celle-là lui gardait son prestige à ses propres yeux : elle était malgré tout ce qu'elle devait être, puisqu'elle ne reculait pas et n'abandonnait rien; qu'importait le froid des dalles et le nu des murailles, elle ne sentait pas plus l'un qu'elle ne voyait l'autre.

— N'avez-vous rien à me raconter de ce que vous avez fait ou de ce qui s'est passé à Ramtot pendant votre séjour? demanda madame de Colbosc.

— Beaucoup de choses au contraire.

— Ah!

Sans en dire davantage elle regarda sa fille avec une curiosité impatiente comme pour lire plus vite en elle; et Hériberte ne répondant pas à ce coup d'œil, elle insista par une question qui marquait sur quel point elle voulait être fixée.

— Quelles personnes sont venues pendant votre séjour?

— M. de la Roche-Odon, M. de la Hallouse, M. de Coubron.

Madame de Colbosc eut un geste d'impatience :

— J'entends des jeunes gens, dit-elle, des hommes à marier.

Cette fois il n'y avait pas à s'égarer sur un interrogatoire qui pouvait se traduire par une question plus

nette qu'elle ne voulait cependant pas formuler franchement : « Parmi les personnes reçues par votre oncle, en avez-vous trouvé une qui puisse devenir un mari? »

Hériberte eut un moment d'hésitation.

— M. de Nyvernaux, dit-elle enfin, M. de La Senevière...

Sa mère haussa les épaules.

— Perdu de dettes, M. de Nyvernaux est-il un mari possible ? M. de La Senevière vaut moins encore.

Hériberte hésita et laissa paraître un trouble que n'expliquaient ni la question de sa mère, ni la réponse qu'elle se décida à la fin à faire :

— M. Guillaumanche.

Madame de Colbosc, relevant la tête, la regarda en face.

— Vous moquez-vous de moi ?

— Celui-là n'est pas perdu de dettes, répliqua vivement Hériberte d'une voix qu'elle voulait rendre enjouée, mais qui tremblait légèrement.

— Est-ce que ça compte !

— Au moins compte-t-on avec sa fortune.

— Qui on ?

— Tout le monde.

— Les parents, les amis de votre tante ; cela s'explique.

— Il est très entouré, choyé.

— Par qui ?

— Je vous l'ai dit : par tout le monde : le comte de la Roche-Odon est venu au château de La Senevière.

— Pour acheter quelque chose, prendre un renseignement sur un domestique; un homme comme M. de la Roche-Odon ne va pas chez ces espèces.

— Je vous assure que M. Guillaumanche n'est pas ce que vous imaginez.

— Je ne lui fais pas l'honneur d'imaginer quoi que ce soit à propos de lui, il n'existe pas pour moi; son nom n'a jamais sonné à mes oreilles aussi souvent qu'à cette heure.

Puis tout de suite, avec une contradiction bizarre :

— Quel âge a-t-il?

— Quarante ans environ.

— Et sa femme? Voit-on aussi madame Guillaumanche chez votre oncle.

— Il est veuf; il a une fille de douze ans qui est une enfant très intéressante, très sympathique. On dit que la fortune est aveugle...

— Nous sommes là pour le prouver.

— En tous cas elle n'a pas été aveugle quand elle a choisi M. Guillaumanche pour lui apporter ce gros héritage qui ne pouvait pas tomber en meilleures mains que les siennes; et le bon c'est que ces millions ont été honnêtement gagnés.

— Oh! dans le commerce.

— L'oncle qui lui a laissé ces millions s'était acquis une grand réputation de probité.

— Entre commerçants on n'est pas difficile; les mots n'ont pas la même valeur pour ces gens-là que pour nous. Et puis, qu'est-ce que cela nous fait?

Sur ce mot, madame de Colbosc se leva, et Héri-

berte ayant pris la lampe, elles passèrent dans le salon où la marquise alla s'asseoir à sa place sur une sorte d'estrade auprès d'une petite table sur laquelle étaient posés quelques volumes de mémoires dont elle faisait sa lecture ordinaire, n'ouvrant jamais un journal ni un roman ; car cela seul avait de l'intérêt pour elle qui, en étant basé sur la réalité, la reportait à des temps où elle aurait voulu vivre ; après un moment de silence, elle reprit l'entretien :

— Est-ce qu'il n'est pas venu chez votre oncle des gens plus intéressants que ce... particulier ?

— Non, au moins pas pour moi !

Elle hésita quelques secondes, puis, d'une voix ferme qui ne frémissait plus :

— J'ajouterai... pas pour nous.

— Ah ! par exemple !

— Car M. Guillaumanche... désire me prendre pour femme... et je suis disposée à l'accepter.

V

— Est-ce que je rêve ? murmura madame de Colbosc.

Et prenant sa main gauche dans sa main droite, elle se la serra à plusieurs reprises.

— Vous êtes folle, n'est-ce pas ? s'écria-t-elle.

— Non, ma mère ; vous voyez bien que je n'ai jamais été plus recueillie, émue il est vrai, profondément émue, mais décidée aussi et ferme.

En effet, le trouble qu'elle avait tout d'abord montré et son hésitation si évidente quelques instants auparavant avaient entièrement disparu ; elle se tenait debout devant sa mère, une main posée sur la table auprès de laquelle celle-ci était assise, et pas un frémissement ne faisait trembler ses longs doigts, pas un mouvement ne plissait son visage impassible ; dans son regard se lisait la résolution d'un caractère pleinement maître de soi, qui ne se laissera pas plus abattre ou intimider qu'il ne se laissera entraîner.

— Une Colbosc ! s'écria la marquise. Une Colbosc, la femme de M. Guillaumanche !

Un accès de fureur la souleva de dessus son fauteuil ; et sautant à bas de son estrade, elle se mit à arpenter le salon en agitant ses bras, levant ses mains au plafond. Dans cette vaste pièce, pleine d'obscurité, ses gestes désordonnés qui dessinaient leurs ombres sur les tapisseries des murs avaient quelque chose de diabolique. A certains moments, les personnages à mine pâle de la tenture semblaient se détacher de la muraille et l'accompagner en s'indignant avec elle.

Tout à coup, elle s'arrêta et revenant à sa fille, brusquement, elle la prit par le poignet rudement, et, la conduisit à l'autre bout du salon, devant un portrait en pied d'un homme à la tête dure, à barbe rousse, la poitrine prise dans une cuirasse sur laquelle se détachait une écharpe blanche, celui de Jean de Colbosc qui, depuis 1598, n'avait pas quitté cette place où Jean de Colbosc lui-même l'avait fait poser quand il avait reçu dans cet hôtel à peine

achevé, Henri IV revenant de son expédition en Bretagne.

— C'est à lui qu'il faut le dire, s'écria la marquise; si vous en avez le courage.

— Et pourquoi ne l'aurais-je point?

— Pourquoi ? Devant votre ancêtre vous demandez pourquoi ? Avez-vous donc perdu la raison ? Ne vous souvenez-vous donc pas de ce que vous êtes ? En quelques jours les leçons de votre jeunesse se sont-elles effacées ?

— C'est parce que j'ai toute ma raison, c'est parce que les leçons de ma jeunesse et celles que je reçois tous les jours m'ouvrent les yeux, que j'accepte ce mariage.

— La raison n'a jamais conseillé un crime.

— Est-ce un crime d'épouser un honnête homme?

— C'en est un de déchoir.

— Un malheur, non un crime.

— Un crime ! envers vous, envers moi, envers nos ancêtres que vous n'avez pas le droit de déshonorer par une lâcheté, envers notre nom que vous abaissez; qu'importe que ce mari soit ou ne soit pas honnête homme; est-il de votre rang, est-il de votre race ? vous n'épouseriez pas un nègre et vous parlez d'épouser cet... honnête homme : comment le dégoût ne vous étouffe-t-il pas à la pensée de mêler votre sang bleu à son sang rouge ?

Tout cela était jeté avec véhémence, avec incohérence, crié plutôt que dit, à mots hachés, heurtés avec un emportement, une fureur sourde, qui se gonflait de parole en parole.

Cependant le calme et l'impassibilité d'Hériberte ne s'étaient pas démentis un instant : c'était avec respect qu'elle écoutait sa mère, ne l'interrompant pas, ne répondant que juste ce qu'il fallait pour se défendre et affirmer qu'elle ne se laissait pas émouvoir, dans sa situation.

Au reste, ce n'était pas seulement dans la tenue que le contraste entre la mère et la fille était frappant, c'était aussi dans toute leur personne : la mère sèche, raide, osseuse, d'une pâleur cireuse, le nez busqué, les lèvres minces sifflant les paroles qu'elles prononçaient, marchant tout d'une pièce, la tête haute sans un mouvement du cou ni des épaules ; la fille ample de formes, aisée et placide dans ses attitudes, le nez droit et un peu charnu, les lèvres fortes, la chair rosée, le parler grave et doux ; la fille de son père, non de sa mère ; c'était de lui qu'Hériberte tenait cette placidité dans laquelle il y avait autant de résignation que de fierté, cette aisance digne et affable à la fois, cette beauté grave et mélancolique qui depuis plusieurs générations était le trait caractéristique des Colbosc.

L'impassibilité d'Hériberte n'avait point calmé la marquise ; au contraire, elle l'avait exaspérée.

— Dites-moi donc que c'est une idée folle qui a traversé votre esprit, s'écria-t-elle ; une idée en l'air dont vous ne m'avez parlé que pour me tâter.

— Je ne puis pas dire le contraire de ce qui est, répondit-elle.

— Oh ! la lâche, la misérable nature ! vous n'avez donc ni cœur, ni dignité, ni fierté, vous, vous ma fille !

Elle fit quelques pas en arrière et alla s'affaisser sur une chaise, où elle se cacha la tête entre ses mains.

— Tant de souffrances, murmura-t-elle, trente années de misère endurées sans plaintes pour en arriver là !

— C'est parce que cette misère est devenue intolérable pour vous, plus encore que pour moi, dit Hériberte en venant à elle, qu'il faut en finir.

— Pas ainsi ; toutes les souffrances, plutôt que cette honte.

Et saisissant vivement la main de sa fille, pour l'attirer à elle, tout près d'elle, en se soulevant à demi et en la regardant avec des yeux suppliants :

— Hériberte, mon enfant, ma fille chérie, n'écouterez-vous pas la voix de votre mère ? C'est à votre cœur que je m'adresse. Restera-t-il fermé à ma prière ? Faut-il que je me jette à vos genoux, moi, votre mère, pour vous supplier d'épargner ce déshonneur à notre nom, ce désespoir à ma vieillesse ?

Elle fit le geste de se lever comme pour réaliser ce qu'elle disait et se jeter réellement aux genoux de sa fille.

Cette fois Hériberte ne délibéra plus : sa mère à ses genoux, sa mère qu'elle avait toujours vue si hautaine dans ses relations, si inébranlable dans ses volontés, si exigeante dans ses prétentions au respect et à la soumission !

— Ma mère, murmura-t-elle en voulant la retenir, je vous en prie, écoutez-moi.

Mais à chacun de ses efforts pour obliger sa mère à

se rasseoir, celle-ci en fit un contraire pour se soulever, et il arriva un moment où le « faut-il que je me jette à vos genoux », qui semblait une exagération désespérée fut une réalité : sur le parquet la fière marquise de Colbosc était à genoux devant sa fille, pressant en suppliant les mains de celle-ci dans les siennes, la regardant avec des yeux navrés.

— Repousserez-vous votre mère, ne l'écouterez-vous pas ? Que faut-il de plus ?

Ce n'était pas plus qu'il fallait, tout au contraire c'était moins.

Aux premiers mots de prière, Hériberte avait été remuée jusqu'au cœur, car si elle s'était préparée pour la discussion et bien préparée, elle n'était point armée contre la tendresse ; de même dans le mouvement par lequel sa mère l'avait attirée, elle n'avait vu qu'un élan de désespoir qui l'avait plus profondément émue encore, troublée, attendrie et amollie ; mais quand sa mère s'était jetée à genoux, cette émotion avait instantanément disparu, la tête avait dominé le cœur, la réflexion, le sentiment, le raisonnement, l'instinct, et ce que cet acte théâtral avait commencé, le mot : « Que faut-il de plus ? » l'avait achevé.

Ce n'était pas, en effet, la première fois que sa mère recourait à des moyens de théâtre pour réussir et bien souvent elle avait été témoin de la persévérance qu'elle savait mettre au service de ses désirs, sans s'embarrasser de rien, ne se laissant pas plus arrêter par les scrupules que par le ridicule, ne cherchant, ne voulant, ne voyant que son but et le poursuivant avec le plus complet mépris de ceux à qui elle s'adressait.

Mais toujours ç'avait été avec des étrangers que ces scènes de comédie ou de drame avaient été jouées, ce n'avait jamais été avec elle. A quoi bon?

Jamais elle n'avait opposé une résistance sérieuse à ce que sa mère demandait ou voulait.

Mais voilà que, pour la première fois qu'une résistance de ce genre s'affirmait, la mère oubliant qu'elle avait affaire à sa fille recourait aux moyens qu'elle avait coutume d'employer avec les indifférents, et ne reculait pas devant une scène de comédie, n'ayant d'autre souci que de réussir. Dans ces conditions, l'émotion eût été duperie vraiment autant que la tendresse, et elle n'était plus assez enfant pour s'y laisser prendre : si sa mère jouait la comédie, elle jouait sa vie et l'heure était décisive.

— Je vous en prie, ma mère, relevez-vous, dit-elle, vous oubliez que c'est à votre fille que vous parlez.

— C'est vous, malheureuse, qui oubliez que je suis votre mère.

— Ah ! plût à Dieu !

Ce cri et l'accent avec lequel il fut jeté firent comprendre à madame de Colbosc qu'elle s'était trompée et qu'elle avait frappé à faux ; pas plus que la colère, la prière ne réussirait avec Hériberte.

Lentement elle se releva et reprenant sa place dans son fauteuil :

— Alors, parlez, dit-elle durement. Voyons quelle fille vous êtes.

La comédie n'avait pas réussi, il était inutile de prolonger la scène, et madame de Colbosc ne faisait

jamais rien d'inutile ; dans toute ses actions il y avait un but visé, comme dans toutes ses paroles il y avait une intention.

VI

— Ainsi vous croyez, dit Hériberte, que le mariage que vous avez toujours voulu est encore possible pour moi ?

— Pourquoi ne le croirais-je pas ?

— Parce que jusqu'à présent il ne s'est pas réalisé.

— Il se réalisera.

— Quand?

— Un jour.

— Quel jour ? C'est ce que vous ne pouvez pas dire, et ce que personne ne peut prévoir. Tandis qu'il est raisonnable d'admettre que l'avenir sera ce qu'a été le passé, et que ce mari que nous avons attendu, que vous attendez toujours, ne viendra pas plus qu'il n'est venu jusqu'à présent. Votre vie s'est écoulée, celles de mon père et de mon grand-père se sont écoulées pareillement à attendre des événements qui devaient nous replacer à notre rang; voulez-vous donc que la mienne se passe de même à attendre un mariage qui devra nécessairement s'accomplir un jour ou l'autre, et qui pourtant ne s'accomplira pas? Car il ne s'accomplira pas.

— Et pourquoi, je vous prie ?

— Parce qu'il ne s'est pas fait. Il y a huit ans que

je l'attends ce mari, et il n'est pas venu. Pourquoi viendrait-il maintenant? Il y a huit ans qu'autour de tous ceux qui nous portent intérêt, nos parents, nos amis, les personnes de la noblesse ou du clergé avec lesquelles nous avons des relations vont partout cherchant, quêtant ce mari à qui veut l'entendre : « Ne se trouvera-t-il pas un brave jeune homme, pour épouser mademoiselle de Colbosc ? » Il ne s'est pas trouvé ce jeune homme, et parmi les braves il ne s'en est pas rencontré un assez brave pour épouser une fille sans dot, qui, avec sa naissance et ses idées, dans son monde et dans son milieu, ne peut pas vivre à moins de deux cent mille francs. Pendant les premières années de ma jeunesse, vous avez pu vous flatter qu'avec les charmes que vous me reconnaissez, mais qui n'ont pas hélas pour les autres la même puissance que pour vous, vous avez pu vous flatter qu'avec mon nom et nos alliances, je n'aurais qu'à choisir l'homme bien né et fortuné qui releverait la gloire de notre maison. Mais les années ont passé, ces charmes, si jamais ils ont existé, se sont flétris, je n'ai plus dix-huit ans, j'en ai vingt-six, personne ne s'est présenté, personne ne se présente ; maintenant, où le voyez-vous ce mari bien né et fortuné, d'où l'attendez-vous, sur qui comptez-vous pour le trouver?

Madame de Colbosc leva les bras au ciel, et avec un geste extatique, avec une voix frémissante de passion et de conviction :

— Sur Dieu ! s'écria-t-elle, sur mes prières !

— Voulez-vous donc que Dieu fasse un miracle pour nous !

— Trouvez-vous impossible qu'il en fasse un pour moi?

— Non pour vous, ma mère, mais pour moi. En quoi ai-je mérité que Dieu change en ma faveur la marche générale des choses, et cette marche ne conduit pas les filles pauvres au mariage.

— Savez-vous mieux que moi ce qui se passe dans le monde!

— Je sais ce que j'ai vu, ce que j'ai observé. Je ne suis plus une enfant, et même j'ai beaucoup plus que mon âge; on vieillit vite dans la solitude, repliée sur soi-même avec ses réflexions ou ses rêveries. Toute jeune fille, j'ai été habituée à entendre parler de mariage, du beau mariage qui devait finir notre misère, et c'est autour du mariage que toutes mes pensées comme toutes mes espérances ont tourné. Comme vous alors, j'ai cru qu'il était possible, et je l'ai attendu; mais en voyant qu'il ne se réalisait pas, j'ai cherché pourquoi, et j'ai commencé à comprendre les réalités de la vie! Tout d'abord, je me suis imaginé que si une fille de ma naissance et de mon nom, appartenant à une famille comme la nôtre, ne se mariait pas, c'est qu'il y avait en elle quelque défaut, laideur ou niaiserie, vice d'humeur ou de caractère, qui épouvantait les maris, qui les éloignait; et cela n'a pas été sans de cruelles humiliations. Combien de fois ai-je cherché ce qui déplaisait en moi; que d'heures ai-je passées devant ma glace à m'examiner; combien longs ont été les examens de conscience que j'ai faits, finissant toujours par me trouver coupable; de quoi, je ne savais trop le préciser, de tout.

Madame de Colbosc haussa les épaules avec un mouvement de pitié et d'impatience.

— Vous avez raison, cela était ridicule; mais il m'a fallu un certain temps pour ouvrir les yeux et les oreilles, pour voir et entendre autour de moi, au lieu de chercher en moi. J'ai vu, j'ai entendu, et d'autant mieux que je n'ai eu d'yeux et d'oreilles que pour cet unique objet.

— Et qu'avez-vous vu? demanda dédaigneusement madame de Colbosc.

— Que les jeunes hommes de notre monde ne veulent plus se marier, et qu'il faut un concours de circonstances véritablement providentielles ou fatales pour vaincre leur répulsion. Quand il y a une dot, ils la pèsent, et le plus souvent ils la trouvent insuffisante pour leurs arrangements, — ceux du passé qu'ils doivent liquider, et ceux de l'avenir qu'ils doivent assurer. Quand il n'y en a pas, que feraient-ils d'une femme qui serait une ruine. S'il a été un temps où une femme était une cause d'économie, aujourd'hui elle est une cause de dépense, et il n'est personne qui ne convienne qu'une maîtresse coûte moins cher.

— Ce que vous dites-là est d'une sotte.

— Je répète ce qui est une banalité courante et ce que l'expérience n'a que trop cruellement démontré pour nous. Malgré vos savantes négociations, malgré celles de nos amis, quel homme jeune ou vieux, s'est présenté pour être mon mari depuis dix ans? Aucun. Je n'ai pas été demandé en mariage une seule fois; tous ceux auprès de qui vous avez fait agir indirecte-

ment, avec d'habiles détours, se sont dérobés. Etais-je donc un épouvantail à mettre en fuite tous les maris? Qui, puisque j'étais sans fortune et que notre nom, notre rang, notre misère devaient donner à penser que j'aurais des prétentions qui coûteraient cher à satisfaire. S'il y a des gens de notre monde pour épouser leur cuisinière, il n'y en a pas pour épouser une Colbosc.

— Il y en aura.

— Quand ? Je n'ai pas trouvé de mari à vingt ans, est-il raisonnable d'admettre que j'en trouve un plus facilement à trente? Chaque jour qui s'écoule ne rend-il pas ce mariage plus difficile, plus impossible; faut-il attendre que je sois un être ridicule, pour que vous reconnaissiez avec désespoir qu'une fille dans ma position ne se marie pas, et que nous sommes coupables d'avoir laissé échapper l'occasion unique qui s'est présentée un jour et qui ne se représenterait jamais.

— C'est le Guillaumanche, l'occasion? elle est jolie !

— Si vous vous placez au seul point de vue de vos espérances, je conviens que M. Guillaumanche n'est pas le mari que vous attendiez; mais si vous vous placez au contraire dans la réalité, c'est à vous de convenir qu'il a des qualités qui ne permettent pas de le refuser.

— Vous comptez là-dessus? demanda madame de Colbosc, avec ironie.

— Comment en serait-il autrement? Lorsque la preuve a été faite, que jamais le mari que vous voulez ne se présenterait, je vous ai demandé de me laisser travailler, non ici, mais en me cachant dans

une ville où je changerais de nom, vous ne l'avez pas permis; je vous ai demandé aussi de me laisser entrer dans un couvent, vous me l'avez de même refusé.

— Que serais-je devenue?

— C'est ce qui m'a empêché d'insister et m'a fait me soumettre. Vous m'avez réduite au mariage : il faut que je me marie ou que nous mourrions de misère dans un temps qu'il n'est que trop facile de déterminer. Mais si telle est la fatalité de ma situation, au moins faut-il que vous rendiez mon mariage possible; et justement vous le rendez impossible si vous persistez dans vos exigences : la naissance et la fortune. Trouvez un mari qui n'ait que la naissance, je l'accepte.

— J'en trouverai un.

— A votre affirmation je suis obligée de toujours répondre par le même mot : Quand? Vous ne l'avez pas trouvé quand j'avais la jeunesse. Comment le trouverions-nous la jeunesse partie? Moi j'en ai trouvé un qui a la fortune, acceptez-le.

— Comme vous, je suis obligée de toujours vous répondre par le même mot : jamais.

— Alors, si vous persistiez dans ce jamais, ce serait le couvent, car cette situation de fille pauvre qui attend, comme si elle était une marchandise, qu'on vienne la prendre, et qui a la mortification, chaque jour répétée, de constater qu'on ne vient pas, et que personne ne veut d'elle, m'est odieuse, et je n'ai plus la force de supporter cette honte... même pour vous ma mère, même par piété filiale. Mais je ne peux pas

croire que vous persisterez quand vous aurez froidement envisagé ce mariage qui vous blesse...

— Il m'indigne!

— Parce que vous ne voyez dans M. Guillaumanche qu'un parvenu que le hasard a enrichi; mais il y a en lui un homme de bonne volonté, d'intelligence, de cœur.

— N'a-t-il pas été garçon de bureau?

— Commis, cela est vrai, mais aujourd'hui il a une vingtaine de millions, il est député...

— La belle gloire!

— Enfin, il est dans une position honorable, estimé pour son caractère, aimé de ceux qui l'approchent, qui le voient à l'œuvre et qui connaissent ses intentions.

— Ah! il a des intentions?

— De faire un usage utile à tous de la fortune que la Providence a mise entre ses mains; ce qui n'est pas d'un parvenu, vous en conviendrez. Ce sont ces intentions qui, lorsque je les ai connues, ont forcé mon consentement, tout d'abord opposé à ce mariage; car je n'aurais pas accepté M. Guillaumanche malgré sa fortune, s'il n'avait eu que cette fortune.

— Accepté? On vous l'a proposé?

— Sans doute.

— Qui?

— Mon oncle.

— Je voulais vous le faire dire, car je n'ai pas eu de doutes à son égard un instant; quand on s'est déshonoré soi-même, on tient à ce que personne des siens ne reste pur.

— Ce n'est pas la faute de mon oncle s'il n'a pas trouvé le mari que vous vouliez et qu'il voulait lui-même, c'est celle des circonstances ; depuis dix ans, il a tout fait pour découvrir et décider un de ces maris; il ne faut pas le rendre responsable de l'insuccès; ça été, seulement quand il lui a été démontré jusqu'à l'absurde que jamais un homme de notre monde ne m'accepterait, qu'il en est venu à M. Guillaumanche, et m'a fait comprendre les avantages de ce mariage.

— Et vous les avez compris?

— Je n'ai pas fermé mes yeux à l'évidence. S'il a été un temps où je n'admettais que la vie mondaine, brillante, uniquement faite de plaisirs, ce temps est passé; j'ai vu ce qu'elle valait, et, par les exemples pris aux personnes que nous connaissons, ce qu'elle pouvait donner, alors que volontairement et par système on se place en dehors de tout ce qui est actuel, le plaisir excepté; à quel vide, à quel ennui, à quelle lassitude elle conduit, et finalement à quels désordres. Qu'on m'offre cette vie aujourd'hui, et je la refuserais aussi bien pour moi que pour mon mari.

— Décidément, vous êtes folle à lier.

— Non, ma mère, sage, au contraire, assagie par l'expérience et par les années, qui pour moi, dans notre solitude et nos tourments, ont été plus vite que pour une autre. Ce n'est pas vingt-six ans que j'ai, c'est quarante, et mes idées, mes ambitions, si vous me permettez le mot, sont les idées et les besoins d'une femme de quarante ans, calme, raisonnable peut-être, comme il arrive pour celles qui ont perdu les enthousiasmes et les illusions de la jeunesse.

Sous ce rapport, je suis en accord parfait avec mon mari, qui, malgré la réalité de ses quarante ans, sera, sur plus d'un point sans doute, plus jeune que moi. Il croit que je puis l'aider à faire de sa fortune un usage utile et bon. Je crois qu'il peut me donner l'existence honnêtement heureuse que je désire. Dans ces conditions, un mariage entre nous, bien que de son côté il n'y ait pas de naissance, et que du mien il n'y ait pas de fortune, n'a rien de choquant.

— Dites qu'il serait simplement scandaleux si je le permettais ; mais je ne le permettrai point, et il faut véritablement que vous ayez perdu la raison pour avoir osé m'en parler.

— Demain, mon oncle et M. Guillaumanche viendront vous adresser leur demande officielle... Vous aurez réfléchi, vous aurez vu les avantages de ce mariage; et j'espère que vous ne me condamnerez pas à faire acte de liberté.

Comme madame de Colbosc restait abasourdie sous cette menace où la loi avait été discrètement évoquée sans que son nom eût été brutalement prononcé, Hériberte poursuivit :

— Je dois ajouter que M. Guillaumanche n'ayant qu'un enfant, peut disposer de la moitié de sa fortune et que son intention est de m'assurer cette moitié ; vous seriez donc associée à cette fortune, et vous en jouiriez comme moi si un jour je perdais mon mari.

VII

Le lendemain était le jour de réception de madame de Colbosc, celui pour lequel et par lequel elle vivait, qui lui faisait tout supporter, tout oublier ; car si pénible, si dure qu'eût été la semaine, les tristesses s'envolaient lorsqu'arrivait le mercredi, son mercredi.

Vers trois heures, la lourde porte cochère commençait à résonner dans son cadre : on arrivait. Dans le vestibule, qu'elle avait soigneusement passé au grès et lavé dès le petit matin en se traînant à genoux, car ses reins ne lui permettaient plus guère de se baisser, on trouvait la vieille Jeannette qui recevait les parapluies ou les manteaux, et qui, précédant les visiteurs, ouvrait devant eux la porte du salon. Pendant de longues années, c'avait été le mari de Jeannette qui avait rempli ces fonctions d'introducteur, et comme en sa jeunesse il avait servi au faubourg Saint-Germain, il s'en acquittait avec une correction parfaite ; dans sa bouche, les titres qu'il annonçait prenaient un charme nouveau pour ceux qui les portaient. A sa mort, comme il ne pouvait pas être question pour madame de Colbosc de s'imposer la charge d'un valet de chambre, Jeannette avait proposé de le remplacer, et, bien que cela ne fût guère correct, elle avait été acceptée. Malheureusement, si elle était brave femme, pleine de dévouement pour sa maîtresse,

courageuse, économe, elle était d'autre part assez simple, et de plus elle commençait à devenir un peu sourde. Avec les personnes qu'elle connaissait cette infirmité n'avait pas d'inconvénient ; elle annonçait presque aussi bien que son mari : « M. le comte de la Roche-Odon », ou : « M. le baron M'Combie » ; mais avec les visiteurs qu'elle n'avait jamais vus, les jeunes mariés ou les nouveaux venus, il n'en était plus de même ; en passant par sa bouche le nom qu'on lui donnait devenait quelquefois tout à fait drôlatique ; c'était ainsi que du comte de la Tuite elle avait fait le comte de la Truite ; de M. de Courbon, M. de Troubobon ; et que madame d'Ombril, une mariée de quinze jours, s'était changée en madame du Nombril, ce qui avait failli suffoquer la jeune femme d'embarras et de honte quand elle avait senti tous les regards ramassés sur elle l'étudier curieusement. Cette déplorable aventure qu'on raconte encore à Condé avait été la dernière : Jeannette avait résigné ses fonctions et son emploi s'était désormais borné à ouvrir la porte silencieusement.

Dès qu'on était entré, on apercevait madame de Colbosc assise dans un fauteuil, sur une estrade recouverte d'un tapis, et, près d'elle, mais plus bas, sur un tabouret, Hériberte.

Cette estrade avait une histoire, qui tout d'abord avait blessé et fâché un certain nombre de personnes ; mais qui maintenant faisait rire tout le monde, tant elle peignait bien madame de Colbosc avec son orgueil et ses prétentions. Un jour, un mercredi, en arrivant, on l'avait trouvée installée sur cette estrade d'environ

un pied plus haute que le parquet du salon, et placée à l'un des coins de la cheminée ; avant qu'on pût l'interroger sur ce changement pour le moins bizarre dans une maison où depuis si longtemps on n'en avait fait aucun, bonnement, simplement, avec une prolixité qui n'était point dans ses habitudes, elle avait raconté qu'elle avait fait construire cette estrade pour voir dans la cour sans quitter son fauteuil, ce qui ne lui était pas possible quand elle était assise comme tout le monde, tant l'appui des fenêtres était élevé. En réalité, ce qu'elle avait voulu, c'était un trône sur lequel elle recevrait les hommages de sa cour qu'elle dominerait, et comme cette explication eût été assez délicate à donner franchement, elle avait inventé celle de l'appui des fenêtres, bien certaine que ceux qui se fâcheraient le plus fort de cet empiètement finiraient, avec le temps, par l'accepter ; — ce qui s'était passé.

Pour trois ou quatre personnes seulement, l'évêque, le comte de la Roche-Odon, madame de Colbosc daignait descendre de son trône : les autres, elle les recevait en reine qui donne une audience, et quand elle voyait rangées sous ses yeux en cercle autour de la cheminée, dans laquelle brûlait en un seul jour toute la provision de bois de la semaine, — bois donné par le comte de Colbosc, — dix ou douze personnes qui par la naissance tenaient la tête du pays, elle éprouvait une ivresse de joie orgueilleuse dans laquelle se noyaient chagrins, misères, humiliations : elle avait son heure et elle triomphait, la veille était oubliée ; elle ne pensait pas qu'il y avait un lendemain, ou si elle y

pensait, c'était pour se dire que l'avenir serait sûrement ce qu'était la minute présente.

Ce qu'il y avait de caractéristique dans ces réunions et ce qui prouvait combien était grande l'influence de madame de Colbosc, c'est que pendant les trois heures qu'elles duraient on n'y tombait presque jamais dans ces bavardages de province où toute une ville est passée en revue. Qu'importait à madame de Colbosc les histoires de Condé! elle ne connaissait point ces gens-là (ces *genses* comme elle disait) et ne s'intéressait nullement à leurs affaires, à leurs douleurs ou à leurs joies, à leurs vertus ou à leurs crimes; — des crimes bourgeois est-ce que ça existe? alors à quoi bon en parler? Aussi, après qu'on avait échangé les nouvelles qui touchaient aux personnes de qualité de la contrée, ce qui était vite fini car elles n'étaient guère nombreuses, la conversation se maintenait-elle sur des sujets élevés, ou tout au moins considérés comme tels: la vie de Paris, les déplacements, les chasses, les courses dans le monde brillant; les naissances, les deuils, les mariages dans les familles royales ou princières. C'était seulement quand M. l'archiprêtre Vosseur, MM. les chanoines Armand, Turgis et Pommeau étaient réunis, qu'on était entraîné dans les potins ecclésiastiques de la ville et du diocèse, dans ces riens faits d'insinuations et de sous-entendus à propos de rivalités, d'ambitions, d'injustices, auxquels se plaisent les prêtres, et que madame de Colbosc ne laissait aller que parce que c'étaient des prêtres qui les cancanaient.

VIII

Pour la demande officielle de son oncle et de M. Guil laumanche, Hériberte aurait mieux aimé un autre jour que le mercredi; mais comme le comte avait tenu à ce jour-là, parce qu'il partait le lendemain en voyage, et aussi parce qu'il comptait sur les visites habituelles pour abréger son entrevue avec sa belle-sœur, elle avait dû ne pas persister dans son désir; la corvée serait assez rude pour que celui qui voulait bien l'affronter eût au moins la liberté de choisir son jour.

Dès deux heures et demie, madame de Colbosc avait pris place sur son trône, et pour passer le temps, elle lisait les *Souvenirs de madame de Caylus*, dans l'édition de Voltaire (le seul bon ouvrage qu'il eût jamais publié, disait-elle), tandis qu'Hériberte, sur son tabouret, tournait machinalement les pages d'un livre sans voir autre chose que du noir et du blanc, car ce n'était pas pour ce livre qu'elle avait des yeux, mais pour la grande porte, attendant.

Depuis la veille, pas un mot n'avait été dit entre sa mère et elle à propos de mariage, pas une allusion n'avait été faite à la visite du comte; mais ce silence n'avait rien de rassurant, la dureté du regard de la marquise, le froncement de ses lèvres pâles en disaient plus que de longues paroles : tout était à craindre de

l'accueil qu'elle ferait au comte et surtout à M. Guillaumanche.

Précisément parce qu'elle était fermement décidée à ne pas s'arrêter devant un refus, Hériberte aurait voulu que ce refus fût formulé de telle sorte qu'il ne s'opposât pas plus tard à un rapprochement entre la belle-mère et le gendre. Ce n'était pas seulement de sa propre misère qu'elle souffrait, c'était aussi de celle de sa mère, et puisque de cette misère noire elle allait par ce mariage entrer dans la fortune, elle aurait voulu que sa mère y entrât avec elle, — ce qui n'était possible que si dans cette première entrevue des paroles irréparables n'étaient pas prononcées. Prévenu par le comte et par elle-même, M. Guillaumanche savait qu'il ne serait pas admis sans opposition, et c'était pour atténuer cette opposition qu'Hériberte avait risqué sa tentative de la veille, espérant adoucir la marquise et la préparer; mais il ne savait pas quels résultats cette tentative avait donnés; et d'avance il avait été impossible de lui avouer franchement tout ce qu'ils craignaient eux-mêmes.

Un peu avant trois heures, la porte cochère cria sur ses gonds rouillés : madame de Colbosc ne leva même pas les yeux de dessus son livre et ne fit pas un seul mouvement ; moins maîtresse d'elle-même, Hériberte ne put pas ne pas hausser un peu la tête pour jeter un rapide coup d'œil dans la cour.

— Vraiment! dit madame de Colbosc d'une voix ironique.

Hériberte ne voulut pas laisser voir qu'elle avait compris.

— C'est M. l'abbé Armand, répondit-elle simplement.

Après l'abbé Armand ce fut l'abbé Turgis, puis le comte et la comtesse O'Donoghue accompagnés comme à l'ordinaire du baron M'Combie, plus nobles les uns et les autres que la marquise de Colbosc puisque l'un descendait des rois d'Irlande et l'autre des rois d'Écosse, mais presque aussi pauvres qu'elle; puis le comte de la Roche-Odon, puis le marquis de la Villeperdrix, puis d'autres encore, les fidèles du mercredi.

La conversation prit son cours habituel; comme madame de Colbosc ne lisait jamais les journaux, on lui annonça les nouvelles importantes qu'ils donnaient et qu'ils avaient données dans la semaine : le landgrave Adalbert, dont le mariage était depuis si longtemps stérile, venait d'avoir un fils, la landgravine était dans un état inquiétant; il était question du mariage du prince Charles-Théodore, duc en Bavière, avec la princesse Sophie, fille du roi Jean.

Puis des mariages qui allaient se faire on était passé aux mariages qui devraient se faire; d'abord celui de la princesse Béatrice auquel ils travaillaient depuis si longtemps sans succès et qui cette fois devait enfin réussir, semblait-il; puis ils avaient marié un jeune prince de la maison de Halesbour-Lorraine à une princesse de la maison de Wittelsbach, une princesse de Parme à un infant de Portugal.

Mais madame de Colbosc n'avait pas admis ce mariage, non qu'elle le blâmât au point de vue même de l'alliance qui en soi était irréprochable, mais parce que l'âge des époux le rendait impossible : la princesse

Marie-des-Neiges n'avait que sept ans et l'infant Gabriel en avait trente.

Là-dessus, une discussion s'était engagée, mais madame de Colbosc l'avait vite close en citant les dates.

— Il faudrait citer le Gotha, dit le baron M'Combie.

Malheureusement, il n'y avait pas de Gotha dans la maison, au moins l'*Almanach* lui-même ne s'y trouvait point; mais il était dans la tête de la marquise qui, du mois de novembre jusqu'au mois de janvier, en faisait sa lecture constante, apprenant par cœur l'exemplaire qu'on lui prêtait et qu'à son grand regret, elle ne pouvait pas acheter.

L'arrivée d'un nouveau venu fit abandonner l'*Almanach de Gotha*; car bien qu'il fût le médecin de tout ce monde, le docteur Evette s'intéressait peu aux mariages ou aux morts des princes de la maison d'Angleterre, de la maison d'Autriche ou de la maison de Bavière; ce qui le touchait, c'était les mariages et les morts de ses clients qui pouvaient lui faire gagner de l'argent: aussi par lui était-on sûr d'apprendre tout ce qui, sous ce rapport se passait dans la contrée, et c'était généralement pour le salon de madame de Colbosc, où de toute l'année il ne manquait pas un mercredi, qu'il réservait ses meilleures nouvelles. Dès son entrée et à sa mine on voyait s'il était riche ou pauvre en indiscrétions, et ce jour-là, à son air important, recueilli et impatient à la fois, il fut évident pour tous qu'il était riche.

On le pressa de questions, mais il voulut, en exaspérant la curiosité, préparer son effet, et ce fut seulement après s'être informé de la santé de la marquise,

après avoir constaté avec admiration que le grand air des bois avait donné un éclat incomparable au teint de mademoiselle de Colbosc, après avoir généreusement donné des conseils médicaux aux chanoines toujours souffrant de ceci ou de cela, des humeurs ou du sang, qu'il se décida à parler.

Il venait d'apprendre une nouvelle incroyable, renversante, inouïe et cependant véridique : le jeune comte d'Angoville épousait la fille du père Hutrel.

Il y eut une telle explosion d'exclamations qu'Evette eut la parole coupée : le comte d'Angoville qui, avec les Colbosc et les la Roche-Odon, était à la tête de la noblesse du pays, qui avait eu un ancêtre à la bataille de Hastings, épouser la fille d'un tanneur ! et il n'était pas ruiné ! et mademoiselle Hutrel ne devait pas être beaucoup plus riche que lui !

Quand l'indignation de tous se fut exhalée librement, le salon se forma en cour de justice, et ce fut la marquise qui, les voix prises, rendit l'arrêt; il était terrible, mais un exemple était indispensable : quand le comte d'Angoville viendrait avec sa jeune femme faire sa visite de noces, madame de Colbosc ne les recevrait pas.

Seule, Hériberte, émue et inquiète de voir sa mère se prononcer ainsi, n'avait rien dit. Evette voulut l'obliger à donner son avis. Après un moment de réflexion, elle le fit avec une douce fermeté.

— Comme on se marie pour soi, dit-elle, le jugement des autres est de peu d'importance.

Tout le monde se regarda avec étonnement. Que signifiait cela?

IX

Évette, qui n'était pas un sot, s'était dit qu'il avait fait une sottise en poussant Hériberte à se prononcer sur ce mariage, mais comme il ne devinait pas quelle était cette sottise, ce qui redoublait sa gêne, il avait abrégé sa visite et tout de suite il était parti : « Mille pardons, mais vous comprenez, mes malades... »

Comme il traversait la cour, il s'était trouvé nez à nez avec le comte de Colbosc qui entrait accompagné de Guillaumanche.

— Guillaumanche chez la marquise!

Malgré sa réserve et sa prudence habituelles, la curiosité l'emporta; il suivit le comte et Guillaumanche, ayant oublié de dire à un de ses clients un mot important qui lui revenait à l'instant même; et ce mot à dire, qu'il ne dit pas d'ailleurs, lui permit de suivre la scène en se plaçant derrière l'abbé Armand et en se penchant au-dessus de l'épaule de celui-ci.

En apercevant son beau-frère, madame de Colbosc s'était levée, et descendant de son estrade, elle était venue au-devant de lui, car, bien qu'elle le méprisât plus que personne et éprouvât contre lui un sentiment de haine furieuse, elle n'était pas femme à ne pas rendre en public, au chef de la famille, les marques de déférence qu'elle lui devait.

M. de Colbosc, après avoir serré le bout des doigts

que sa belle-sœur lui tendait, s'était tourné à demi vers Guillaumanche :

— Ma sœur, je vous présente M. Guillaumanche..., mon ami.

Madame de Colbosc, sans répondre au salut respectueux de Guillaumanche, remonta sur son estrade, et celui-ci ne trouvant plus personne devant lui lorsqu'il avait relevé la tête, resta tout seul, dans une situation embarrassante et même assez ridicule.

A demi penché en avant, son chapeau à la main, au milieu du cercle des fauteuils, il sentait tous les regards ramassés sur lui et ne savait à qui parler, car à ce moment même M. de Colbosc, qui l'avait abandonné, embrassait sur le front sa nièce venue au-devant de lui.

— Bonjour, mon enfant.

Depuis qu'il avait fait son héritage, il était habitué à être un objet de curiosité partout où il allait, un phénomène ; les doigts se levaient vers lui, et les lèvres chuchotaient un nom, le sien, qu'il lisait sans se tromper, quand il ne l'entendait pas ; mais cette curiosité n'avait rien de celle qui accueillait son entrée dans ce salon. Partout on le regardait pour savoir comment était fait un homme qui avait eu la chance d'hériter de vingt millions, et volontiers on lui eut demandé s'il ne lui était pas resté un morceau de son fétiche, qu'il serait disposé à céder. Mais c'était d'autres sentiments qu'il devinait dans les regards dont il était enveloppé. Pour celui-ci, sa redingote boutonnée lui allait mal. Pour celle-là, ses gants de Suède le gantaient trop serré. Il était trop grand pour ce gros

chanoine, trop maigre pour cet autre. Pouvait-on avoir sa tournure gauche? Et son air timide était-il assez niais! Comment, il commençait déjà à avoir des cheveux gris! Était-on digne de jouir d'une pareille fortune avec d'épais sourcils comme les siens et des joues creuses comme celles de Don Quichotte!

Heureusement Hériberte lui vint en aide; aussitôt que son oncle la laissa libre, elle comprit la situation et tout de suite elle la sauva en s'adressant à Guillaumanche et en lui parlant sur un ton affectueux; puis, attirant un fauteuil, elle le fit asseoir.

Ce qui rendait cette situation particulièrement embarrassante, c'était l'extrême attention des spectateurs.

Le mot du médecin avait été celui de toutes les personnes qui se trouvaient dans le salon.

— Guillaumanche chez la marquise de Colbosc! Que signifiait cette visite?

Et tous les regards s'étaient attachés sur cet intrus, ne le quittant que pour aller à la marquise.

Il avait repris une certaine assurance; en tout cas il n'était plus l'homme embarrassé et troublé qu'on avait vu quelques instants auparavant : il s'entretenait avec Hériberte, et assez librement, semblait-il; sa gaucherie avait disparu et il se montrait tel qu'il était, un grand gaillard manquant de distinction assurément, de manières simples et primitives, mais franc, naturel, bon, et pas plus mal en somme que bien des gens; quand d'un mot il se mêlait à la conversation ce qu'il disait n'était pas extraordinaire,

mais d'autre part n'était ni bête ni ridicule; la voix était sympathique.

Si la chose avait été possible on serait resté jusqu'au soir à l'observer et à l'étudier, mais les convenances exigeaient qu'on se retirât; il fallut prendre congé, et comme il n'arrivait pas de nouveaux visiteurs, un moment vint où le comte et Guillaumanche restèrent seuls dans le salon avec madame de Colbosc et Hériberte.

X

Le comte de Colbosc était un homme résolu et franc qui allait droit devant lui, mais avec sa belle-sœur il était moins résolu qu'avec tout autre; cependant, aussitôt que le dernier visiteur fut sorti, il aborda bravement le sujet qui l'amenait : il importait, qu'avant l'arrivée possible d'autres visiteurs, il eût dit ce qu'il avait à dire.

— Puisque nous sommes seuls, je dois vous expliquer, ma chère sœur, ce qui...

Le regard que la chère sœur attacha sur son cher frère fut tel que le comte s'arrêta un court instant, cherchant évidemment par quelles paroles habiles il détournerait la foudre qui le menaçait.

Mais avant qu'il eut trouvé, Hériberte lui vint en aide :

— J'ai fait connaître à ma mère les intentions de

M. Guillaumanche, dit-elle avec une résolution calme... et les miennes.

— Alors mon rôle est simplifié, dit le comte, avec un soulagement manifeste.

Et s'adressant à Guillaumanche :

— C'est donc à vous, mon ami, de prendre la parole.

Il était évident que Guillaumanche devait prendre la parole, mais le conseil était plus commode à donner qu'à suivre. Non seulement la situation était difficile en soi, mais encore elle était singulièrement aggravée par l'attitude de madame de Colbosc. Depuis que Guillaumanche était assis dans le fauteuil qu'Hériberte lui avait offert si à propos, elle ne lui avait pas adressé un seul mot, et pas une seule fois elle n'avait tourné les yeux vers lui : c'était à se demander si elle le savait là, si elle le voyait, si elle ne le croyait pas une momie ou un meuble. Comment prendre la parole ? Cependant il n'y avait pas à hésiter. D'ailleurs Hériberte avait montré trop de résolution pour qu'il ne l'imitât point.

Il se leva donc et, s'inclinant avec toutes les marques de la plus profonde déférence :

— Puisque mes intentions vous sont connues, dit-il, il ne me reste qu'à vous demander votre agrément à notre mariage, ce que je fais respectueusement.

Ce n'était pas là du tout ce qu'il avait préparé ; il avait notamment une phrase bien sentie sur l'honneur qu'il y aurait pour lui à entrer dans la famille de Colbosc, et une autre sur les sentiments qu'il éprouvait pour mademoiselle de Colbosc, qui eussent été certai-

nement du meilleur effet, mais comment les dire à une femme qui paraissait ne pas l'écouter? C'était au mur qu'il s'adressait; il fallait tourner court.

Alors le comte un peu honteux de l'avoir si vite abandonné voulut venir à son secours.

— Si ce mariage, dit-il, n'avait pas offert des avantages certains... et considérables pour Hériberte, vous comprenez que je ne l'aurais pas proposé. Mais j'ai cru que ces avantages vous les apprécieriez comme moi, et que dès lors, faisant le sacrifice d'idées respectables à coup sûr... mais excessives peut-être, vous...

Madame de Colbosc avait jusque-là tenu les yeux sur son beau-frère; brusquement elle les détourna avec un léger haussement d'épaules où il y avait un mélange de mépris et de pitié; cela fut si net, si cassant que M. de Colbosc s'arrêta interloqué.

— Permettez, ma chère sœur, dit-il en reprenant, j'ai quelques droits à m'occuper d'Hériberte, et je l'aime trop pour sacrifier ses intérêts. Or, ce serait les sacrifier, ce serait me conduire en mauvais parent que...

Mais madame de Colbosc ne l'écoutait pas, elle lui avait tourné le dos, et maintenant elle faisait face à Guillaumanche.

— Monsieur, dit-elle en étendant la main sur lui et en le regardant pour la première fois, savez-vous qu'en 1336 un Colbosc combattit à Poitiers, à côté de Jean le Bon et par sa valeur sauva plusieurs fois le roi?

— Mais ma sœur, voulut interrompre M. de Colbosc.

Elle ne le laissa point prendre la parole et continua

en appuyant la main au-dessus de Guillaumanche, comme si elle voulait le faire entrer en terre.

— C'est Geoffroi, non le premier de notre maison, car si vous avez lu Villehardouin, vous avez dû voir qu'un Colbosc, Thibaut, celui-là accompagna les croisés à Constantinople, et reçut en fiefs plusieurs places dans le royaume de Thessalonique; mais de Geoffroi à nous, la filiation est prouvée par des actes authentiques, sans conteste possible.

Si quelqu'un voulait contester ces actes authentiques, à coup sûr ce n'était pas Guillaumanche; il leva la tête comme pour l'affirmer, mais madame de Colbosc poursuivit :

— Je ne rappellerai ni Gui de Colbosc, qui fit la conquête de l'Italie avec Charles VIII, ni Hardouin de Colbosc, qui fut l'ami de François Ier, ni tant d'autres qui sont l'honneur de la France, mais ne savez-vous pas qu'en 1598, Henri IV, revenant de pacifier la Bretagne et de marier son fils César de Vendôme à la fille du duc de Mercœur, vint habiter cet hôtel, pour donner une marque publique de son estime et de son amitié à un Colbosc, — celui-là même dont le portrait est en face de vous : Jean de Colbosc.

Ce fut un soulagement pour Guillaumanche de ne plus sentir sur sa tête la main de madame de Colbosc qui s'était levée vers le portrait. Mais ce sentiment de délivrance dura peu, la marquise continuait :

— Dans ce salon resté tel qu'il était à cette époque, le roi s'est entretenu avec notre ancêtre; sur ce fauteuil que vous occupez le roi a pu s'asseoir ! Et Louis de Colbosc, ne savez-vous pas quelles charges il oc-

cupa à la cour de Louis XIV, et René de Colbosc celles qu'il occupa sous Louis XV, et Philippe, celles qu'il occupa sous Louis XVI; et le rôle que le marquis Odier joua sous les rois Louis XVIII et Charles X, ne le connaissez-vous pas?

Guillaumanche avança la main pour demander la permission de répondre, la marquise ne la lui accorda pas :

— Vous le savez, voulez-vous dire; eh bien, alors, comment vous êtes-vous imaginé qu'une Colbosc pût devenir la femme de M. Guillaumanche?

— Mais ma sœur, interrompit le comte.

— Mais ma mère, voulut dire Hériberte.

— C'est à monsieur que je parle, dit la marquise leur coupant la parole, c'est à lui que je donne ma réponse : Moi qui suis deux fois une Colbosc et par la naissance et par le mariage, jamais je ne consentirai à ce que ma fille devienne madame Guillaumanche, jamais ; conseils, — elle fit une révérence à son beau-frère — explications, — elle regarda Guillaumanche de haut — prières, — elle étendit la main vers sa fille — rien ne changera ma résolution.

Et elle se leva.

XI

Le comte et Guillaumanche n'avaient qu'à se retirer.

Cependant M. de Colbosc parut vouloir tenter un nouvel effort, mais sur un signe furtif d'Hériberte il se tut; puis quelques personnes étant entrées, après un court instant il sortit, accompagné de Guillaumanche.

Ce fut seulement quand ils se trouvèrent sur le boulevard, à l'abri des curieux, qu'ils échangèrent leurs impressions.

— Eh bien? demanda Guillaumanche avec une inquiétude manifeste.

— Eh bien!

— Faut-il donc renoncer à toute espérance de toucher madame de Colbosc?

— Vous résigneriez-vous à cette renonciation?

— Ce serait avec le plus grand chagrin.

— Vous tenez à devenir le mari d'Hériberte?

— Je n'aurais que vingt ans, je vous dirais que j'ai mis toute ma vie dans ce mariage; mais si ce langage n'est pas celui d'un homme de quarante ans, il n'en est pas moins certain que ce que je n'ose pas dire est cependant l'exacte vérité. Incrédule tout d'abord à l'idée de ce mariage qui me paraissait un rêve et une folie quand je me comparais à mademoiselle de Col-

bosc, j'ai mis réellement ma vie entière dans sa réalisation du jour où j'ai obtenu votre appui et le consentement de mademoiselle Hériberte. Voilà pourquoi ma déception est cruelle, pourquoi mon chagrin est profond en présence de ce refus. Que répondre à madame de Colbosc quand elle me dit qu'une Colbosc ne peut pas être la femme de M. Guillaumanche? Cela n'est que trop juste et je le reconnais moi-même. Je serais un parvenu, enrichi par mon travail, par un effort de mon intelligence, par la lutte, j'aurais à lui répondre. Mais ce n'est pas mon cas. Je ne suis que M. Guillaumanche, un enrichi par le hasard, et je n'ai rien à dire, hormis cependant que c'est précisément pour cela que je tiens tant à ce mariage qui fait de moi quelqu'un dans le monde. Et ce n'est pas seulement parce que je serais le mari d'une Colbosc que je deviendrais quelqu'un, c'est encore parce que ma femme m'élèverait jusqu'à elle. Je l'avoue, quand j'ai entrevu que je pouvais entrer dans votre famille, j'ai commencé par être sensible surtout à un sentiment d'orgueil et d'ambition. Mais quand j'ai mieux connu mademoiselle de Colbosc, quand j'ai vu ce qu'elle était, quand j'ai compris ce qu'elle valait, ces sentiments égoïstes, j'en conviens, ont fait place à d'autres. Ce n'est pas seulement par la naissance, que mademoiselle de Colbosc m'est supérieure, c'est aussi par des qualités d'une tout autre importance, permettez-moi de le dire : l'éducation, la hauteur, la noblesse, la sérénité du cœur. Moi, pauvre diable de parvenu, je n'ai rien de tout cela, mais j'ai l'orgueil de croire que je peux l'acquérir. Et à vivre auprès

d'une femme que j'aimerais, je l'acquerrais..., quand ce ne serait que pour me rendre digne d'elle, de son estime, de sa tendresse. Eh bien, j'aime mademoiselle de Colbosc, et quelque scrupule que j'aie à parler une langue qui n'est pas celle d'un homme de mon âge, à vous, son oncle, qui lui témoignez une si tendre affection, j'ose dire que je l'aime passionnément. Vous comprenez, vous sentez combien ce refus me désespère.

Ils marchaient sous les arbres du boulevard, et comme ils ne rencontraient que de rares passants, ils pouvaient s'entretenir à peu près librement sans être écoutés ni dérangés; le comte s'arrêta, et prenant la main de Guillaumanche, il la lui serra chaudement.

— Décidément, dit-il, vous êtes bien l'homme que j'avais cru, et cette fâcheuse démarche aura au moins cela de bon, de me montrer ce que vous valez. Avant cette visite, je n'ai pas trop osé vous dire que j'en prévoyais le résultat; cela n'eût guère été encourageant, et d'ailleurs je comptais qu'Hériberte pourrait peut-être toucher sa mère; mais enfin nous avions, ma nièce et moi, agité la question de savoir ce que nous ferions, si comme il était à craindre, nous nous heurtions à un refus, et nous avions décidé de recourir à des actes respectueux. Un signe furtif d'Hériberte m'a dit qu'elle persévérait dans cette résolution, et de ce pas je vais me rendre chez notre notaire pour lui demander de procéder dès demain à cet acte, si vous n'avez pas peur de vivre en état d'hostilité avec votre belle-mère.

— Ce n'est pas ma belle-mère que j'épouse.

— Évidemment ; cependant il était de mon devoir de vous faire cette observation : vous avez vu ma belle-sœur, vous savez quelle femme elle est, et, bien que ce soit la fille que vous épousiez, non la mère, il importe que vous pesiez la situation que votre mariage va créer.

— Mieux que moi, mademoiselle de Colbosc a pu peser justement cette situation ; puisqu'elle l'accepte, je n'ai dès lors qu'à l'accepter comme elle ; et j'ajouterai : avec bonheur.

— Alors, je vais chez le notaire, et dans un mois vous serez mariés. Au reste, je dois dire que si ma belle-sœur est intraitable pour les questions de mésalliance, elle est sous d'autres rapports une très digne et très honnête femme. La façon dont elle a supporté l'adversité le prouve mieux que ce que je pourrais dire. Il y a un mot de Shakespeare qui me revient toujours lorsque je pense à elle, et qui la peint admirablement : elle est l'esclave de sa naissance, et sa volonté n'est pas à elle. C'est là ce qui a empêché ma nièce de se marier jusqu'à ce jour, car les projets de ma belle-sœur égalent ses prétentions ; dans la position où est notre famille, Hériberte, malgré toutes ses qualités, ne pouvait pas trouver le mari que sa mère exigeait. Moi-même je ne pouvais rien pour elle, puisqu'il m'était impossible de la doter de façon à décider un de ces maris aux qualités rares que madame de Colbosc aurait accepté. J'ai neuf enfants, vous le savez ; de plus, notre bien vient de ma femme et lui appartient. Comment, dans ces conditions, doter la chère fille ? C'est le malheur de ceux dont les visées

sont trop hautes qu'on n'ose et qu'on ne peut rien faire pour eux.

Ils avaient abandonné le boulevard, et, descendant dans la ville, ils étaient arrivés devant une porte flanquée de panonceaux dorés, — ceux de Me Griolet, notaire.

— Entrez-vous avec moi? demanda le comte.

Mais Guillaumanche n'accepta point: il désirait ne point s'attarder et rentrer à La Senevière aussitôt que possible.

— Ma journée n'est pas finie, dit-il en prenant congé du comte; maintenant que mon mariage est décidé, il me reste à l'annoncer à ma fille, et si cela n'est pas difficile, au moins cela est-il jusqu'à un certain point délicat, — elle était maîtresse de maison, la chère petite!

XII

Dans un pays d'élevage comme Condé, il n'est pas permis à un homme qui se respecte de n'avoir pas de beaux chevaux, réunissant à l'élégance des formes de brillantes allures. Que penserait-on d'un riche propriétaire dont l'attelage aux harnais argentés serait dépassé par le *boc* d'un herbager ou le char à bancs d'un cultivateur? Quand on est vraiment riche et vraiment capable, on ne s'expose pas à pareille humiliation ; car enfin à quoi servent la richesse

et la capacité, si ce n'est pas à se faire traîner par des chevaux qui ont du sang et de la vitesse ?

En achetant la terre de La Senevière, Guillaumanche avait tout de suite fait la preuve de sa richesse et de sa capacité, et en moins d'un an il avait été admis, après une expérience faite, « que c'était l'homme à qui l'on ne brûlait pas la rotonde ». Au contraire, c'était lui qui, avec ses trotteurs russes, battait les meilleurs demi-sang du pays. Et ce fait seul lui avait valu la considération en même temps que la sympathie de tous. On lui en aurait voulu, on l'aurait jalousé s'il avait eu des demi-sang meilleurs que ceux de ses voisins ; mais les trotteurs russes sauvaient l'amour-propre de chacun ; c'était bien décidément un homme capable et riche, il n'y avait pas à en douter ; quand on parlait de lui, les discussions ne l'atteignaient pas, elles étaient simplement théoriques et portaient sur l'excellence de l'une ou de l'autre race.

Si vite que fussent ces fameux trotteurs, ils ne pouvaient pas en quelques minutes avaler les six lieues qui séparent Condé de La Senevière : le chemin est tout en côtes et il faut à chaque instant ralentir le train, sinon pour les montées, au moins pour les descentes.

D'ailleurs, bien souvent il ne pensait pas à les mettre dans leur allure : absorbé par sa rêverie, il oubliait qu'il avait des chevaux à conduire, et son domestique assis à côté de lui n'osait le lui rappeler, voyant sa préoccupation.

Quand avec une adroite persistance on lui avait fait comprendre qu'il pouvait devenir le mari de made-

moiselle de Colbosc, ce n'avait pas été sans résister qu'il avait accepté cette idée. Que lui, Guillaumanche le parvenu, épousât une Colbosc, était-ce possible? Ne le traitait-on pas en Georges Dandin?

La fortune, en se lançant un beau jour à sa tête, ne l'avait pas affolé, il se jugeait et savait à peu près ce qu'il était: un fils de paysan, un petit commis sans éducation sans autre instruction que celle qu'il s'était donnée lui-même au hasard de ses lectures ou de ses voyages, pleine de lacunes et de trous dont il avait vaguement conscience, mais qu'il ne pouvait pas sonder; avec cela quarante ans, un enfant, et derrière soi vingt années de vie besogneuse en compagnie d'une femme qui n'était pas au-dessus de lui et d'amis qui le valaient: bonne et simple, cette femme, affectueuse et dévouée, braves gens, ces amis, mais tous, elle et eux ses égaux.

Comment mademoiselle de Colbosc, une fille sans fortune il est vrai, mais dotée d'un grand nom, auréolée de sa naissance, apparentée à la noblesse la plus pure, pouvait-elle accepter ce fils de paysan?

Précisément par cela qu'il était près des paysans, il avait à forte dose leur méfiance instinctive, que la richesse, lorsqu'elle lui était tombée du ciel, n'avait fait qu'aviver. Aussi, lorsque pour la première fois on lui avait parlé de ce mariage, avait-il feint de ne pas comprendre ce qu'on lui disait, n'admettant pas qu'il pût être possible pour lui; et, sans répondre lorsqu'on avait essayé de préciser, il avait pris son temps pour réfléchir et pour chercher.

Comment n'était-elle pas mariée à son âge? La pau-

vreté seule avait-elle écarté les épouseurs ? De ce côté, les doutes du petit bourgeois qui ne se fie pas à la vertu des filles de la noblesse avaient été démentis par tous les témoignages ; la jeunesse de mademoiselle de Colbosc avait été irréprochable ; jamais un soupçon, jamais un propos ne s'était élevé contre elle.

Si elle se résignait à ce mariage, c'était donc uniquement sous la pression de la misère et aussi parce que la fascination de la fortune affolait sa conscience.

La constatation de cet état moral, inquiétant dans l'heure présente, l'était encore plus pour l'avenir. Que serait une pareille femme ? Où l'entraînerait-elle ?

Ces deux questions, qu'il se posait sans pouvoir les résoudre, l'avaient rendu de plus en plus sourd aux ouvertures qui lui étaient faites, si précises qu'elles fussent ; et ce n'avait été que quand il avait vu Hériberte de près, quand il l'avait étudiée dans l'intimité de plusieurs journées passées avec elle qu'il avait compris que si elle était sensible aux avantages de la fortune, elle n'était pas cependant la femme d'argent qu'il avait craint tout d'abord.

Alors seulement il s'était décidé à répondre aux avances de M. de Colbosc et à faire franchement sa demande. Cependant ce n'avait pas été sans arrière-pensée et sans qu'au fond du cœur il lui restât de vagues inquiétudes : ce n'était pas lui qu'elle épousait c'était la fortune qu'il apportait. Elle cédait à son oncle, à sa mère, résignée en apparence, mais au fond de l'âme désespérée peut-être de ce mariage.

Et ces inquiétudes étaient peu à peu devenues pour

lui une angoisse et une douleur, car à voir Hériberte, à l'étudier, son cœur s'était pris, et ce qui tout d'abord avait été inclinaison raisonnée s'était bien vite changé en amour : il l'aimait, cette belle fille, et pour elle il éprouvait des sentiments d'admiration et d'adoration qui, lui semblait-il, n'étaient plus de son âge, et qui cependant le dominaient, l'entraînaient irrésistiblement. *Quelle vie serait la sienne*, marié à une femme qu'il aimerait passionnément, et qui, elle, ne l'aimerait point ?

Mais voilà que celle qu'il croyait une résignée et désespérée, subissant la volonté des siens pour accepter un mariage odieux, voulait au contraire ce mariage et l'imposait à sa mère.

Toutes ses inquiétudes, ses craintes, ses angoisses n'avaient donc aucun fondement : elle pourrait l'aimer !

C'était avec cette espérance dans le cœur et ce mot sur les lèvres qu'il avait parcouru la route de Condé à La Senevière, ne sachant pas si ses chevaux marchaient au pas ou au trot, s'ils descendaient une côte ou la montaient, ne voyant rien, n'entendant rien, perdu dans sa rêverie.

C'était seulement en apercevant les hautes cheminées du château qu'il avait eu conscience qu'il devait oublier Hériberte pour Nicole, — sa femme pour sa fille.

De ce côté aussi, il n'était pas sans inquiétudes.

XIII

Commencé au seizième siècle et continué au dix-septième siècle, le château de La-Senevière forme une masse de constructions juxtaposées les unes aux autres, sans autre règle que les besoins du moment. Cependant, malgré ce désordre, il n'en a pas moins grand air quand, du milieu de la vallée, on l'aperçoit de loin, à mi-côte. D'un côté, en contre-bas, s'étalent jusqu'à ses fondations les eaux dormantes d'un étang aux bords ombragés. Et, de l'autre, s'élèvent de grands bois qui montent jusqu'au faîte de la colline où ils rejoignent la forêt d'Erouvre; sur ce fond de sombre verdure se détachent ses combles élevés, ses cheminées colossales, et çà et là dans sa large façade ornée d'arabesques, ainsi qu'à ses angles, d'élégantes tourelles au toit aigu.

Jusqu'à ces dernières années il avait appartenu aux descendants des La Senevière, et c'était sur saisie immobilière que Guillaumanche l'avait acheté quand le dernier des héritiers de cette vieille et riche famille, ruiné après une jeunesse tapageuse et scandaleuse, l'avait abandonné pour se réfugier dans un petit manoir dont les dispositions testamentaires d'un oncle prévoyant lui avait assuré l'usufruit, et où il vivait besogneux, grand chasseur, grand coureur de jolies filles, l'effroi des gardes forestiers et la terreur des pères.

Lorsque Guillaumanche était arrivé au bord de l'étang que longe la route, la lune se levait derrière le château, dont les combles, les cheminées et les tourelles se profilaient sur le fond lumineux du ciel, tandis que sa large façade restait dans l'ombre, quelques fenêtres seulement jetant des lueurs rouges : celles de la salle à manger, déjà éclairées pour le dîner, et celles de la bibliothèque où à cette heure, Nicole devait être encore au travail avec son institutrice.

Comme il regardait ces fenêtres jusqu'où la vue arrivait librement en passant par-dessus les eaux de l'étang, il aperçut une ombre collée contre les vitres, et si la distance ne lui permit pas de reconnaître sa fille, il la devina : elle était là, la chère enfant, attendant son retour, pensant à lui !

Qu'allait-il être pour elle, ce retour dont elle se faisait fête !

Il avait toujours tendrement aimé cette enfant, mais depuis son veuvage, l'étroite intimité dans laquelle ils vivaient, avaient encore avivé cette tendresse : il n'avait pas de parents, ou tout au moins il n'avait que des parents éloignés qui en réalité ne lui étaient rien, il n'avait guère d'amis et encore étaient-ils plutôt des camarades, elle avait été tout pour lui, et par sa gentillesse, sa douceur, ses qualités affectives, elle lui avait inspiré des sentiments de maternité que ne connaissent pas les pères quand ils sont mariés. Au moment où sa mère était morte. Nicole avait huit ans et elle était en pension aux environs de Paris comme il convient à la fille d'un petit employé qui ne peut

pas s'imposer les dépenses d'une éducation particulière. Cependant il l'avait reprise et gardée près de lui; et sans trop savoir comment il arriverait à payer ces dépenses, il avait fait passer avant tout son isolement et le chagrin de sa fille; il aviserait; justement on lui offrait des travaux de comptabilité; en prenant quelques heures sur son sommeil, il pourrait payer la maîtresse qui viendrait dans la journée. Et tous les soirs après un dîner hâté en compagnie de sa fille, il s'était mis à ce travail, tandis que l'enfant, dans son petit lit, lui criait : « Papa, je ne dors pas, j'entends ta plume; papa... je... ne... » A la vérité, cela n'avait pas duré longtemps. Un beau jour son oncle, fabricant de savons pour les coiffeurs de province et les parfumeurs de l'étranger, qu'il n'avait pas vu dix fois dans toute sa vie, était mort sans testament, ne laissant que lui pour héritier, et de la médiocrité la plus humble il s'était tout à coup trouvé en pleine richesse. S'il n'avait pas hésité à garder sa fille près de lui; alors que c'était à grand'peine qu'il pouvait lui faire donner une leçon d'une heure tous les jours, à plus forte raison avait-il voulu ne pas l'éloigner, alors même qu'il n'avait qu'à choisir parmi les couvents à la mode, Il lui avait donné une institutrice, et depuis ils ne s'étaient jamais séparés, vivant comme mari et femme, bien plus que comme père et fille, toujours ensemble, à Paris, à La Senevière, en voyage quand il voyageait pour son plaisir comme pour ses affaires.

Et ce qui devait arriver s'était produit : cette petite fille était vite devenue une petite femme qui avait jusqu'à un certain point pris la direction de la maison

au moins pour les choses de l'intérieur et surtout pour ce qui touchait son père de près, dans ses habitudes aussi bien que dans ses goûts : sa table, son linge, ses vêtements; pleine de prévenance et de prévoyance; n'oubliant rien; voyant autour d'elle tout ce qui devait être vu; sachant se faire obéir sans se faire détester.

Si sur bien des points cela s'était fait spontanément, en vertu de certaines dispositions de son caractère et de sa nature; sur d'autres elle avait été guidée par son institutrice, heureuse d'exercer son influence et d'agir par son élève dans ce qu'elle ne pouvait pas faire elle-même. Guillaumanche n'était pas assez aveugle pour ne pas voir cette main derrière celle de sa fille, mais jamais il n'avait eu lieu d'en souffrir, ni de s'en plaindre. La direction d'une maison n'entre-t-elle pas dans l'éducation d'une fille. Et puis c'était quelqu'un, cette institutrice : la fille ruinée d'un général, le baron Dauvresse, qui avait eu un nom dans l'armée, et elle lui inspirait trop de considération par la noblesse de ses manières, par l'importance qu'elle se donnait, par les récits de certains événements dans lesquels elle avait rempli des rôles décisifs, qu'il gardait avec elle les plus grands ménagements; une fille de général, une fille de baron qui avait des armes !

Quoi qu'il en fût de la part que mademoiselle Dauvresse avait eue dans la direction que Nicole avait prise de ses mains d'enfant, il y avait un fait : cette direction existait, et elle allait cesser le jour où une femme entrerait dans cette maison.

De même cesserait aussi leur intimité à deux, qui,

à l'un comme à l'autre, au père comme à la fille, avait été si douce.

Et il l'aimait trop profondément, trop tendrement, pour n'être pas ému au moment où il devait lui annoncer cette grave nouvelle.

XIV

Au moment même où Guillaumanche arrêtait ses chevaux au bas du large perron du château, la porte vitrée du vestibule s'ouvrait brusquement : c'était Nicole qui, ayant entendu le frayement des roues dans le gravier de l'allée, accourait au-devant de son père, accompagnée d'un petit chien blanc et jaune.

Il avait à peine mis le pied sur la première marche qu'elle était près de lui, et, avec une effusion de joie, elle l'embrassait longuement.

— Enfin te voilà !

— Est-ce que je suis en retard pour le dîner ?

— Cela ne fait rien, je t'ai commandé un dîner qui peut attendre; ce n'était pas le dîner qui me tourmentait, j'avais peur du brouillard; hier soir il en a fait un très épais, c'était à peine si l'on voyait à deux pas.

Elle lui avait pris une main et, l'attirant, elle lui faisait monter rapidement le perron.

— J'avais bien pensé que tu aurais froid, il y a bon feu dans ta chambre.

Un escalier de pierre, à palier et à rampe de fer,

ornée d'oiseaux et de feuillage, conduit du vestibule au premier étage; ne lâchant pas la main de son père, elle le monta avec lui.

En arrivant devant la porte de la chambre, ce fut elle-même qui l'ouvrit; comme elle l'avait dit, un bon feu de grosses bûches de hêtre flambait clair dans la cheminée, et il éclairait la chambre immense de lueurs changeantes qui allaient se perdre dans les angles sombres; selon la force de projection de la flamme, le plafond à caissons semblait s'élever ou s'abaisser. Devant la cheminée, mais à une certaine distance, des vêtements étaient étalés sur une chaise exposée à la chaleur.

— Je t'ai mis chauffer un veston, dit-elle en allant le tâter, il est très chaud; quitte vite ta redingote.

Et comme il ôtait son pardessus en la regardant avec un sourire attendri.

— Si j'avais osé, dit-elle.

— Osé quoi?

— J'aurais aussi mis chauffer tes pantoufles, comme au temps de la rue Claude-Vellefaux, quand tu rentrais pour dîner et que tu étais si content de trouver tes pantoufles sur le poêle, mais qu'aurait dit la générale?

Elle se mit à rire : cette appellation était celle dont elle se servait pour plaisanter les grands airs et les remontrances de son institutrice.

— Elle se serait fâchée. Au château de La Senevière, on ne dîne pas en pantoufles.

Elle prit un air digne et gourmé.

— Cela ne se fait pas, mademoiselle, dit-elle en

imitant le ton de l'institutrice. — Pourquoi, mademoiselle ? — Parce que cela ne se fait pas. — Est-ce que tu ne trouves pas cela drôle, toi, papa, qu'on fasse ce qui vous plaît quand on est pauvre, et que quand on est riche on ne puisse plus faire que ce qui plaît aux autres.

— Le fortune impose des devoirs, dit-il d'une voix grave.

— Alors quand on est pauvre c'est pour soi et quand on est riche c'est pour les autres.

Il ne trouva pas à propos d'engager une discussion sur ce sujet délicat ; il avait remplacé sa redingote par le veston chaud, et il poussait les soupirs de satisfaction d'un homme à son aise.

— Maintenant chauffe tes pieds, dit-elle, le dîner peut attendre.

Elle lui poussa une chaise et quand il fut installé devant la cheminée, les deux pieds exposés à la flamme, elle vint contre lui ; il la prit dans son bras, et elle s'appuya la tête contre son épaule.

— N'est-ce pas que j'ai eu une bonne idée? dit-elle.

— L'idée d'une bonne petite fille affectueuse et prévenante.

— Que je suis contente !

Elle se serra contre lui tendrement en lui passant le bras autour du cou.

Ils étaient seuls, il n'avait à craindre ni qu'on l'entendît, ni qu'on le dérangeât, c'était le moment de parler.

Il eut un serrement de cœur et, l'écartant un peu de lui, il la regarda longuement : une bûche en s'ef-

fondrant avait lancé une gerbe de flammes pétillantes qui éclairait Nicole en plein, mieux que ne l'eût fait la lumière d'une forte lampe, et elle apparaissait ainsi toute rose, avec des grands yeux sombres, que ses cheveux qui tombaient en boucles frisées sur son front et ses épaules rendaient encore plus profondément sombres qu'ils ne l'étaient naturellement, comme sa robe de peluche grenat rendait son visage plus rose aussi.

— J'ai fait toilette pour ton retour, dit-elle en souriant à l'examen de son père, et pour ton retour aussi je t'ai commandé un dîner que tu vas voir. J'étais si contente, si heureuse !

Si contente ! Allait-il d'un mot couper cette joie, alors qu'elle n'avait pas encore donné tout ce que l'enfant en attendait. Rien ne pressait d'ailleurs. Il parlerait après ce dîner dont elle se faisait fête.

— Si je suis si contente de ton retour, dit-elle en revenant à son père et en lui posant la main sur l'épaule, ce n'est pas seulement pour le plaisir de te revoir, c'est aussi parce qu'en ton absence il s'est passé quelque chose qu'il faut que tu saches et que je te dirai si tu promets de ne pas me gronder.

— Tu sais bien que je ne te gronde pas ; mais enfin je te promets ce que tu demandes.

— Eh bien, hier soir, un peu avant le brouillard, quand la lune se levait, Héloïse et Jean ont vu le Mastré se promener sur les eaux de l'étang.

— Es-tu sotte avec ton Mastré !

— Je sais bien que c'est bête de croire qu'un grand, grand mouton noir se promène au clair de lune sur

les eaux et sur les murs, et que quand on le voit cela annonce qu'un malheur est proche. Mais enfin ici tout le monde croit cela ; si je ne le crois pas, c'est parce que je ne l'ai jamais vu, et aussi parce que tu m'as défendu de le croire. Quand Héloïse, en me déshabillant, m'a raconté son apparition du Mastré, je me suis moquée d'elle. Seulement, au milieu de la nuit, j'ai entendu des pas lourds dans le vestibule, et en écoutant, tout au loin, dans l'aile du Nord, comme des gémissements étouffés. Et ça, tu sais bien que c'est vrai, puisque l'aile du Nord est hantée.

— Mais je ne sais pas ça du tout ; c'est le contraire que je sais ; c'est absurde, c'est fou de croire que cette partie du château est hantée ; pas plus celle-là qu'une autre.

— Enfin on le croit et tout le monde le dit : alors le Mastré et les gémissements, cela m'avait toute troublée et je m'imaginais qu'il pouvait t'arriver un malheur ; Bob aboyait plaintivement ; je ne pouvais pas le faire taire.

— Tu vois combien tout cela était fou ; il ne m'est pas arrivé de malheur ; quel malheur voulais-tu qu'il m'arrivât ?

— J'avais peur des voleurs, j'avais peur de tes chevaux, enfin j'avais peur de quelque chose sans savoir quoi, et voilà pourquoi je suis si contente de te voir revenu.

— Eh bien puisque tu te fais fête de ton dîner, allons le manger.

XV

Lorsqu'ils entrèrent dans la salle à manger, l'institutrice s'y trouvait déjà debout devant la cheminée, lisant. Vivement elle posa son livre sur le chambranle, et avec un empressement qui n'excluait pas la dignité dans la démarche elle vint au-devant de Guillaumanche. A la voir s'avancer le sourire aux yeux, aux joues, aux lèvres, dans l'inclinaison de son cou, dans ses deux mains ouvertes dont les paumes frémissaient, enfin dans toute sa personne onduleuse on devinait une femme habile à mettre sa physionomie en accord parfait avec les sentiments qu'elle voulait exprimer. Et cela était d'autant plus remarquable que l'embonpoint de ses trente-huit ans qui emplissait son corsage contrariait singulièrement la flexibilité de ses mouvements. Sans obséquiosité, mais avec une politesse dans laquelle on pouvait lire une respectueuse affection, elle demanda à Guillaumanche des nouvelles de son voyage ; puis l'on se mit à table.

— Si je me suis permis d'insister un peu sur votre voyage, dit-elle, en femme qui sait juste jusqu'où les convenances permettent ou ne permettent pas d'insister, c'est que je voulais donner une leçon à Nicole. Figurez-vous que sur de sottes histoires d'apparitions, à elle racontées par sa femme de chambre, — que j'ai tancée d'importance, — Nicole s'était imaginé

qu'il devait vous arriver quelque chose de fâcheux.

— Elle m'a conté cela.

— J'espère que vous l'avez grondée ?

— Certainement.

— Est-il rien de plus absurde que d'ajouter foi à des présages, alors surtout qu'on les base sur des apparitions ?

— On croit ce qu'on voit, ou ce qu'on entend, interrompit Nicole avec une résolution convaincue.

— Avez-vous vu le Mastré ?

— Non, et je n'y crois pas ; mais j'ai entendu des gémissements et j'y crois,

— Mastré comme gémissements, celui-ci comme ceux-là, sont un effet de l'illusion des sens ; on croit voir le Mastré quand certaines conditions de lune et de brouillard se réunissent pour produire cette illusion ; comme on croit entendre des gémissements dans l'aile du Nord quand une réunion de conditions atmosphériques : chaleur, vent, etc., produit certains sons.

— Il ne faisait pas de vent, puisqu'il y avait du brouillard, affirma Nicole.

— Soyez sûre, ma chère enfant, que rien n'est plus facile à expliquer d'une façon raisonnable que tous les faits admis comme surnaturels par le vulgaire ; et je me charge de vous donner ces explications quand vous voudrez. Si un meurtre resté impuni, et par là mystérieux, n'avait pas été commis dans ce château il y a cinquante ans ; si un La Sevenière, n'avait pas été assassiné, soyez certaine qu'on ne s'imaginerait pas

entendre les gémissements de la victime demandant vengeance.

— Voilà, il demande vengeance, dit Nicole.

Mais Guillaumanche coupa court aux explications que l'institutrice débitait avec une autorité qui les faisait ressembler un peu trop à une leçon ; il ne voulait pas que Nicole, qui paraissait si heureuse, en se mettant à table, du dîner qu'elle lui avait commandé, fût ennuyée par une leçon. Il ne fut donc plus question que de ce dîner qu'il loua et qu'il mangea avec une gourmandise un peu exagérée; ne fallait-il pas faire honneur au menu composé par l'enfant en souvenir de leurs festins d'autrefois : soupe grasse, tête de veau à la vinaigrette, foie sauté au vin rouge, oie à la purée de marrons ?

Il était d'usage que mademoiselle Dauvresse ne restât au salon que lorsqu'elle en était priée; ce soir-là, Guillaumanche voulant être seule avec Nicole, ne lui dit rien et, en sortant de table, elle remonta chez elle.

C'était le moment de l'intimité et de la causerie : Guillaumanche fumait un cigare en parcourant les journaux, et Nicole, sous la lampe, feuilletait des livres à images, en communiquant tout haut ses impressions et ses idées à son père.

Ce soir-là, il en fut comme tous les jours; seulement Guillaumanche, au lieu de s'asseoir, se mit à marcher par le salon, et à deux reprises il jeta dans la cheminée ses cigares qui ne voulaient pas brûler ; alors Nicole qui l'observait se leva et se dirigea vers la porte.

— Est-ce que tu veux déjà te coucher? demanda-t-il.

— Non, je reviens.

En effet, elle reparut bientôt; les deux mains derrière le dos comme si elle cachait quelque chose, elle s'avança vers son père en souriant.

— Que caches-tu donc ?

— Une surprise. Autrefois, chez nous, rue Claude-Vellefaux, tu ne jetais pas tes cigares au feu avec impatience; dans ton fauteuil, content de te reposer, tu fumais ta pipe et tu n'avais pas cette figure préoccupée. Tiens.

Ramenant ses deux mains en avant, dans l'une elle montra une pipe en écume et dans l'autre une blague.

— Voilà ta pipe; fume-la comme autrefois; personne ne viendra te déranger.

— Quelle bonne petite fille tu es ! dit-il en l'embrassant.

Elle le poussa doucement vers un fauteuil devant la cheminée, et le faisant asseoir :

— Mets-toi là, au lieu de te promener, et je vais te jouer quelque chose. Qu'est-ce que tu veux que je te joue?

— Mais ta sonate.

Elle le menaçait du doigt, et courant à un casier à musique placé auprès du piano, elle prit dans un tiroir, cachée sous un amas de musique, une partition de petit format, à la reliure fanée, et, revenant à son père :

— C'est la *Fille de Madame Angot* que je vais te jouer; comme autrefois. Hier, la générale a eu la migraine et j'en ai profité pour revoir *Madame Angot*.

afin de te la jouer quand nous serions seuls. Nous sommes seuls, personne ne peut venir, à bas la sonate, vive *Madame Angot!* Seulement je vais jouer piano pour que la générale n'entende pas. Qu'est-ce qu'elle dirait?

Courant au piano, elle se mit à jouer l'ouverture, puis après le chœur de sortie « Très jolie, peu polie », puis le chœur des conspirateurs.

Allongé dans son fauteuil avec béatitude Guillaumanche, tout en fumant sa pipe, fredonnait les motifs qu'elle jouait; quand elle arriva à la valse, entraîné par le rythme il se leva et se mit à tourner en chantonnant.

Tournez, tournez, qu'à la valse on se livre.

La porte s'ouvrit et l'institutrice parut :

— Qu'est-ce que c'est? dit-elle sans apercevoir Guillaumanche dans l'ombre.

Mais à ce moment même elle le vit, il était resté un pied en l'air, sa pipe à la main, la bouche ouverte en O, tandis que Nicole, les mains levées, n'osait les poser sur le piano.

Il fallait sortir de cette situation ridicule :

— C'est Nicole, dit-il, qui me montrait... par un exemple, la différence qu'il y a entre la bonne et la mauvaise musique, entre sa sonate et une opérette... vulgaire.

XVI

Le départ de l'institutrice ne débarrassa pas le père et la fille de la gêne qui les paralysait. Il ne pouvait pas être question de continuer la *Fille de madame Angot*, même pianissimo, et Nicole n'avait aucune envie de jouer sa sonate. Ils restèrent en face l'un de l'autre, sans se regarder, comme deux coupables honteux de leur crime.

C'était une soirée perdue, et pour Nicole d'autant plus tristement perdue qu'elle l'avait préparée et qu'elle en attendait des joies auxquelles elle pensait depuis deux jours.

Après un temps d'attente assez long pendant lequel ils n'échangèrent pas une seule parole, Nicole annonça qu'elle avait sommeil.

— Je monte avec toi, dit Guillaumanche.

A Paris, comme à La Senevière, il avait installé la chambre de sa fille auprès de la sienne, et jamais il ne se couchait sans aller la voir dormir dans son lit, comme jamais il ne se levait sans lui donner un regard.

— Couche-toi, dit-il, et tout à l'heure, quand tu seras au lit, je viendrai te parler.

Elle le regarda longuement, mais sans l'interroger, car il n'était point dans son caractère de poser des questions, alors même qu'elle avait envie de savoir.

ce qu'on ne lui disait point ; puis, laissant son père dans sa chambre, elle passa dans la sienne, où rapidement elle se déshabilla et se mit au lit.

— Je suis couchée, cria-t-elle.

Mais il ne vint point tout de suite, et elle l'entendit marcher dans sa chambre à pas lents, s'éloignant, se rapprochant, tournant de ci, de là, comme lorsqu'on se promène en réfléchissant.

Elle attendit assez longtemps, puis, comme il n'apparaissait point, sa curiosité lui fit risquer une nouvelle tentative, discrète et détournée, comme la première.

— Je ne dors pas, dit-elle.

Et comme il ne répondit pas, au bout de quelques instants, elle en essaya une autre :

— Le sommeil me gagne.

Cette fois, il arriva et vint au lit où elle était pelotonnée, le drap jusqu'au menton comme pour dormir.

— Bonne nuit, papa, dit-elle, comme si elle avait oublié qu'il devait lui parler.

Il l'embrassa à plusieurs reprises, et avec plus de tendresse encore que tous les soirs ; mais au lieu de se retirer, il s'assit auprès du lit sur une chaise basse de façon à avoir la tête à peu près à la même hauteur que celle de sa fille en se penchant vers elle, et lui prenant une main dans les siennes :

— Tu sais que je t'aime, n'est-ce pas, mon enfant ?

— Oh ! oui, papa.

— Tu sais que la place que tu tiens dans mon cœur ne sera jamais amoindrie, par rien... ni par personne.

Cette fois elle se livra, et dans le regard profond qu'elle attacha sur lui il put lire l'émoi et la crainte.

— Oh ! papa, papa ! murmura-t-elle.

Il y avait tant de tendresse, tant d'angoisse dans ce cri, qu'il resta un moment troublé, n'osant continuer ce qu'il avait préparé ; cependant il fallut parler.

— Assurée de mon affection, certain que je suis et serai toujours pour toi ce que j'ai été depuis que nous nous aimons, tu ne souffriras donc pas de quelques changements dans notre vie.

L'émoi se changea en effroi ; les pupilles dilatées, les lèvres contractées et tremblantes, la face pâle, elle le regardait, mais sans rien dire, sans crier : Quels changements ? »

Il continua :

— Un jour, qui n'est pas maintenant bien éloigné, tu te marieras et je resterai seul.

— Mais non, s'écria-t-elle, en lui jetant les deux bras autour du cou, jamais je ne t'abandonnerai, je ne veux pas me marier.

— Tu ne le veux pas aujourd'hui, mais il arrivera un moment où tu le voudras, où tu le devras. Alors, que deviendrai-je quand je ne t'aurai plus ? J'aurai vieilli, je serai plus triste. Il faut penser à ce moment.

— Je t'aimerai toujours, je serai toujours avec toi. Oh ! papa, si tu savais comme je t'aime !

— Tu m'aimeras toujours, j'en suis certain, mais tu ne pourras pas toujours être avec moi, près de moi, quand même tu le voudrais ; la vie a ses nécessités ; un mari, des enfants ont des droits qui l'em-

portent sur ceux d'un père; tu leur appartiendras et je ne passerai plus qu'après eux.

— Je ne veux pas me marier; si je devais t'abandonner, je ne me marierais jamais.

— Tu te marierais, car alors même que tu ne le voudrais pas, je le voudrais pour toi. C'est le devoir d'un père de marier sa fille, quoi qu'il puisse en coûter à son affection et à sa tendresse, et tu sais bien que je ne suis pas homme à manquer à mes devoirs. Il est donc fatal qu'un jour ou l'autre, à quarante-cinq ou quarante-huit ans, cinquante ans, si tu veux, je dois te voir sortir de cette maison pour aller vivre dans celle de ton mari avec lui et avec tes enfants. As-tu pensé à cela?

— Non, papa; ce n'est pas avec un mari que j'arrange ma vie, c'est avec toi, c'est toi que je vois toujours, c'est toi qui fais tout, c'est à toi que je dis tout.

— Tes idées sont celles d'une enfant de ton âge qui aime son père...

— Oh ! si tu savais combien !

— ... Les miennes sont celles d'un homme qui a l'expérience. Il y a des gens qui peuvent vivre seuls, sans affection comme sans soins, heureux de n'avoir à s'occuper que d'eux. Je ne suis pas de ceux-là. Et cependant par la fatalité des choses ce serait mon sort si je ne prenais pas mes précautions contre cet avenir.

Il entassait les phrases par-dessus les phrases, tournant autour de la même idée, la répétant sans oser formuler sa conclusion dans un mot franc et net.

Et cependant le regard éperdu qu'elle plongeait en lui, l'anxiété avec laquelle elle l'écoutait, l'oppression qui la serrait à la gorge auraient pu l'avertir qu'elle l'avait deviné, et que le mot qu'il n'osait pas prononcer, elle l'aurait déja crié, s'il n'était pas justement dans sa nature de ne rien crier, de ne jamais se livrer.

— Enfin, dit-il, c'est dans ces conditions que je me suis décidé à me remarier.

Cette fois, l'émotion fut la plus forte; un cri lui échappa, si douloureux, si déchirant qu'il n'aurait pas pu l'être davantage, si elle avait été frappée d'un coup de couteau en pleine poitrine; en même temps, un flot de larmes jaillit de ses yeux irrésistiblement.

Guillaumanche avait bien prévu que sa fille n'apprendrait pas son mariage sans chagrin, mais il n'avait pas cru à cette crise de douleur; bouleversé par ce cri, il restait penché sur elle, ne trouvant rien à dire.

Elle pleurait toujours par saccades, faisant bien manifestement des efforts pour se retenir.

— Oh! Nicole, quelle peine tu me fais! dit-il avec un accent où il y avait plus de désolation que de reproche.

— Pardonne-moi, oh! papa, pardonne-moi; si tu savais...

Et les sanglots lui coupèrent la parole.

— Si je savais, quoi?

— Elle voulut répondre à cette interrogation, mais il ne sortit de sa gorge que des mots entrecoupés, inintelligibles.

— Je te fais de la peine... je te fais de la peine.

— Je voudrais que tu fusses plus raisonnable.

— Je le serai, je t'assure que je le serai ; il faut me pardonner, c'est la surprise ; j'aurais tant voulu ne pas te faire de peine ; je m'habituerai, je te promets ; bien sûr tu as raison, il ne faut pas que tu sois seul ; si je mourais, tu serais seul, c'est vrai, je n'avais pas pensé à cela ; j'y pense maintenant, je vois combien tu as raison.

Elle refoula un dernier sanglot, et, avec la manche de sa chemise de nuit s'essuyant les yeux, elle s'efforça de sourire en regardant son père.

— Bien sûr, tu as raison, répéta-t-elle.

Se soulevant, elle se pendit à son cou en l'embrassant ; mais elle s'était trompée sur la force de sa volonté ; comme il l'embrassait aussi, elle repartit à pleurer.

— Écoute-moi, dit-il en lui passant doucement la main sur les cheveux, et tu verras que tu n'es pas raisonnable de te désoler ainsi.

— C'est de t'avoir fait de la peine que je me désole.

— Ce ne sont pas uniquement des considérations personnelles qui m'ont décidé à un nouveau mariage, et si je n'avais pas pensé qu'il te serait utile à toi...

— Utile à moi !

— ... Je t'affirme que je ne l'aurais pas accepté ; pour moi seul, je ne me serais pas marié.

La curiosité fit ce que la volonté n'avait pas obtenu, les larmes de Nicole s'arrêtèrent ; elle ne pensa plus qu'à écouter, à comprendre ; elle avait foi en son père et n'admettait pas que ce qu'il disait pût n'être pas

vrai, mais ce qu'il disait, elle ne le comprenait pas : c'était pour elle qu'il se mariait; pour elle!

— Il ne faut pas t'imaginer, mon enfant, que nous sommes toujours ce que nous étions rue Claude-Vellefaux, au temps où tu aimes à te reporter...

— Nous étions si heureux!

— Un grand fait s'est passé depuis ce temps; un héritage nous est tombé du ciel; alors nous étions maîtres de nous; maintenant c'est cet héritage qui est notre maître; si cette fortune nous appartient, nous lui appartenons aussi, elle nous impose des devoirs que nous devons remplir. Riche, et tu es riche, très riche, il faut que tu apprennes à faire usage de ta richesse, et que tu aies la vie, les habitudes, les manières, les idées d'une fille riche. Qui te les donnera, ces habitudes et ces idées? Moi je ne suis qu'un parvenu et je n'ai pas reçu cette éducation.

— La générale.

— La générale est une déclassée, et, aux yeux du monde, ceux qui sont tombés du rang qui était le leur sont aussi ridicules que ceux qui ont été élevés par le hasard à un rang qui ne leur appartient pas. C'est un métier que d'être riche et qui ne s'improvise pas plus que n'importe quel autre métier; il faut l'apprendre; ceux qui croient le savoir sans l'avoir appris ne font que des sottises qui les rendent un objet de risée et les paralysent dans ce qu'ils entreprennent de bien ou de bon. S'il y a une grammaire pour apprendre l'orthographe à ceux qui ne la savent pas, il n'y en a point pour enseigner la science de la vie et du monde à ceux qui l'ignorent. C'est par des leçons

vivantes qu'on reçoit cette science difficile et compliquée; c'est par un contact journalier avec ceux qui les pratiquent. La femme que j'ai choisie te formera à cette science, non par les leçons plus ou moins ennuyeuses comme le pourraient être celles d'une institutrice, mais par l'exemple; non en te tourmentant, mais en t'amusant; notre vie n'est pas toujours bien gaie.

— Mais si.

— Elle n'est pas ce que devrait être celle d'une fille de ton âge, de ta condition, et surtout celle de l'âge que tu auras bientôt : à une jeune fille de quinze ans...

— Je n'ai pas quinze ans.

— Quand tu les auras, il te faudra des distractions mondaines que je ne peux te donner; il faudra te conduire dans des réunions, dans des fêtes où je serais déplacé et où nécessairement nous n'irions pas, ce qui serait aussi préjudiciable à tes plaisirs qu'à tes intérêts, au moins à ceux de ton mariage qui, pour une fille riche comme tu le seras, doit se faire dans un certain monde. C'est dans ce monde, c'est dans ce milieu qui m'est fermé, que t'introduira mademoiselle de Colbosc...

— Ah !... c'est mademoiselle de Colbosc!

— Pouvais-je faire un meilleur choix? Plus tard, quand tu connaîtras la vie, tu seras fière d'avoir mademoiselle de Colbosc pour belle-mère, et présentement, c'est-à-dire après notre mariage, tu en seras heureuse, car elle ne tardera pas à gagner ton cœur. Elle a déjà pour toi une tendre sympathie qui se changera bien vite en affection. Je l'ai interrogée à

ton sujet, et ce sont ses propres paroles que je te rapporte. Quant à toi, il m'a semblé que tu étais attirée vers elle, qu'elle te plaisait...

— Je ne savais pas.

— Si elle te plaisait quand elle ne t'était qu'une étrangère, il n'y a pas, il n'y aura pas de raisons pour qu'elle ne te plaise pas, pour que tu ne l'aimes pas quand elle sera ta belle-mère, car je connais les qualités de son cœur, et je suis sûr qu'elle sera pour toi aussi bonne que tendre. Quant à toi, je compte que tu seras pour elle la brave petite fille que tu es réellement, et je te demande comme une marque d'affection, la plus grande que tu puisses me donner, de tout faire de ton côté pour que nous soyons tous heureux.

— Sois tranquille, cher papa, je ne te ferai plus jamais de peine, je te le promets.

Elle se jeta à son cou et le serra dans une longue étreinte en l'embrassant.

— Tu vois, je ne pleure plus ; je ne pleurerai plus.

— Tu vas dormir.

— Oh ! oui dormir... dormir ; bonsoir papa, bonne nuit.

XVII

Malgré sa promesse, Nicole ne s'endormit point; par la porte qui faisait communiquer les deux chambres, restée ouverte comme toutes les nuits, son père l'entendit pendant longtemps s'agiter dans son lit, soupirer, et même, lui sembla-t-il, plus d'une fois pleurer à sanglots étouffés, comme si elle s'enfonçait la tête dans son oreiller.

Pauvre petite, le coup avait été rude, et plus dur même qu'il n'avait prévu. Elle l'aimait trop tendrement.

Et assis devant sa cheminée où le feu s'éteignait, ne lançant plus que de temps en temps quelques lueurs rouges dans les cendres blanches, c'était avec une émotion attendrie qu'il écoutait, retentissant encore dans son cœur, l'écho du cri qu'elle avait poussé; mais c'était aussi sans inquiétude.

Hériberte, il en avait la certitude, serait pour elle ce qu'il avait dit. Toutes les belles-mères ne sont pas des marâtres. Et sûrement Hériberte n'en serait point une. Cette affection dont il avait parlé se réaliserait : Hériberte s'attacherait à Nicole, Nicole aimerait Hériberte, et il aurait la joie de voir sa fille élevée par une femme qui pour lui était douée des plus rares et des plus hautes qualités.

Cependant, dans son lit l'enfant s'agitait toujours,

mais si la respiration était encore haute, elle était moins saccadée; il n'entendait plus de sanglots étouffés; elle se calmait bien évidemment et bientôt elle allait s'endormir.

De même le calme se ferait dans son cœur, et, après les premières journées de trouble et de tourment, elle envisagerait ce mariage plus raisonnablement; c'était la surprise qui l'avait jetée hors d'elle-même; le temps accomplirait son œuvre d'apaisement, et lorsque Hériberte entrerait dans cette maison, Nicole serait pour elle ce qu'elle avait été pour mademoiselle de Colbosc alors que, ne pouvant pas prévoir que celle-ci deviendrait un jour sa belle-mère, une sympathie instinctive l'avait attirée vers elle; l'essentiel était que cette sympathie existât et, puisqu'elle s'était manifestée dans le passé, on pouvait tout en attendre pour l'avenir.

Tout en suivant sa pensée, il prêtait l'oreille : tout bruit avait cessé, on n'entendait plus ni mouvements, ni soupirs, elle dormait.

Quelle vie heureuse ils allaient avoir lorsqu'ils seraient tous les trois réunis ! Quelle fille accomplie Hériberte ne ferait-elle point de Nicole ! Et plus tard elle la marierait : c'était depuis longtemps déjà un souci pour lui que le mariage de sa fille, et, bien que le moment en fût encore éloigné, une inquiétude. Il avait peur de cette responsabilité, se sentant incapable de faire un bon choix, satisfaisant sous tous les rapports, et ne voyant pas dans le monde où la fortune l'avait bombardé un mari vraiment digne d'elle,

Les hommes sont mal habiles pour juger les bons

ou les mauvais maris. Hériberte aurait pour cet examen des yeux de femme, des yeux de mère, et d'ailleurs ce mari elle pourrait le trouver dans un milieu où lui qui n'était qu'un parvenu n'avait pas de relations. De quelque côté qu'il regardât il ne voyait donc pour Nicole et pour lui que des promesses de bonheur dans ce mariage.

Comme il laissait son esprit suivre cette pensée et s'envoler sur les ailes de la fantaisie, à demi engourdi dans son fauteuil, les pieds dans les cendres chaudes, bercé par le vent qui seul troublait le silence de la nuit, il entendit un cri d'effroi éclater dans la chambre de sa fille avec des gémissements.

Instantanément il fut sur ses pieds et, prenant sa lampe, il courut auprès de l'enfant.

— Qu'as-tu ? Me voilà.

Sans savoir ce qui se passait, il s'attendait à la trouver éperdue d'épouvante ; il l'aperçut dans son lit lorsque la lumière de la lampe tomba en plein sur son visage, les yeux fermés, comme si elle dormait.

Et de fait elle dormait réellement ; ce fut seulement lorsqu'il ne fut qu'à deux pas d'elle qu'elle ouvrit les yeux, et d'un mouvement brusque, en jetant ses deux bras en avant, qu'elle s'assit sur son lit; elle tremblait, ses dents claquaient, son front était couvert de sueur, son visage pâle était mouillé de larmes.

— Oh ! papa, papa, s'écria-t-elle.

— Qu'as-tu ?

— Le *mastré*, là, là.

Elle mit sa main sur sa poitrine avec une expression d'anxiété poignante.

— Là.

— Tu sais bien qu'il n'y a pas de *mastré*.

— Il m'étouffait.

Guillaumanche eut un geste d'impatience.

— Ne m'en veux pas, je sais bien qu'il n'y a pas de *mastré*, mais enfin je l'ai vu, pardonne-moi; je t'ai donc réveillé.

— Je n'étais pas couché, Je t'ai entendu gémir, je suis venu.

— Ce n'est pas ma faute.

— Je ne veux pas te gronder, mais il faut être raisonnable.

— Je t'assure que je voulais être raisonnable; si tu savais comme je me suis appliquée pour dormir, mais le sommeil ne voulait pas venir. Il ne voulait pas, c'était plus fort que moi, j'en pleurais. Enfin, je ne sais pas après combien de temps il est venu. Mais voilà que tout à coup j'ai senti que je suffoquais, je voulais respirer, je ne pouvais pas, l'air me manquait, j'avais un gros poids sur la poitrine, et elle ne pouvait pas se soulever. C'était le *mastré* qui m'écrasait de ses quatre pattes. Je n'ai pas eu peur tout de suite. J'ai voulu le chasser. Je n'ai pas pu remuer les bras. J'ai voulu me lever pour le faire tomber, je n'ai pas pu. Il restait les quatre pattes posées là...

Elle montra le creux de son estomac.

— Et il me regardait avec des yeux tristes, tristes comme s'il me plaignait ou comme s'il avait un malheur à m'annoncer.

Elle baissa la voix.

— Les yeux que tu avais quand tu es venu me dire :

que maman était morte. Alors j'ai eu peur... si grand'peur...

Et tout son visage exprima l'épouvante comme si elle voyait encore ces yeux tristes. Puis, se jetant au cou de son père :

— Je sais bien que c'est fou, les bêtes ne peuvent pas annoncer des malheurs, il n'y a pas de *mastré*, mais dis-le-moi, papa, je t'en prie, dis-le-moi.

— Mais certainement, c'est fou ; tu as fait un mauvais rêve, voilà tout.

XVIII

Bien qu'il fût un jeune notaire, Griolet était connu pour ne s'étonner de rien ; l'absurde, le grotesque, le monstrueux, l'invraisemblable, le criminel le laissaient également impassible ; il accueillait tout par le même mot : « Très bien, je vous ai compris » ; et à ce qu'on lui demandait il n'opposait jamais que des objections juridiques, ayant pour règle de conduite que l'ancien notariat *conseilleur* devait être remplacé par un nouveau notariat simplement *enregistreur*.

Cependant, quand il reçut la visite du comte de Colbosc et quand celui-ci lui expliqua qu'il venait réclamer son ministère pour adresser des sommations respectueuses à la marquise aux fins de procéder au mariage de sa nièce Hériberte avec M. Guillaumanche, il ne put pas retenir un geste de surprise, le

premier qui lui eût échappé depuis qu'il était notaire.

Mais tout de suite il se remit, et sa phrase habituelle lui monta aux lèvres naturellement :

— Très bien, monsieur le comte, je vous ai compris.

Ce qu'il avait surtout compris, c'était que le contrat de mariage qui suivrait l'acte respectueux serait rémunérateur : vingt millions d'apports ! très bien, je vous ai compris, et le premier trouble de joie lui faisait oublier madame de Colbosc pour la note des honoraires ; c'était vraiment une bonne aubaine, un billet de loterie sur lesquels il ne comptait pas ; il n'y aurait pas que cette note d'honoraires d'ailleurs ; en manœuvrant adroitement, il pouvait devenir le notaire de Guillaumanche.

Cependant, il fallait paraître s'occuper de ses clients.

— Quel âge au juste a mademoiselle de Colbosc ? demanda-t-il.

— Vingt-six ans.

— Un seul acte respectueux suffit donc, et après un mois il peut être procédé au mariage. Quand désirez-vous que je me transporte chez madame de Colbosc ?

— Aussitôt que possible.

— Demain, alors. Mademoiselle de Colbosc sera-t-elle chez sa mère.

— Mais, sans doute.

— Les formalités n'en seront que plus simples.

La loi a voulu que pour l'acte respectueux, le notaire fût assisté de deux témoins ou d'un second notaire ; aussitôt que le comte de Colbosc fut sorti du

cabinet de Griolet, celui-ci prit son chapeau et courut chez un de ses collègues : la nouvelle qu'il venait d'apprendre était trop grosse pour qu'il n'eût pas hâte de la partager avec quelqu'un, et cela sans compromettre le secret professionnel.

Il avait l'air si irrésistiblement vainqueur lorsqu'il entra chez son collègue, le chapeau incliné sur l'oreille, le nez au vent, les yeux à quinze pas, un sourire important sur les lèvres, que le collègue étonné lui demanda ce qui se passait.

— Je viens simplement vous prier de me dire à quelle heure vous serez libre demain : il s'agit d'un acte respectueux.

— Où ?

— Ici.

— Alors quand vous voudrez, votre heure sera la mienne.

Au lieu de « où » le premier mot qui était venu à l'esprit du collègue avait été « chez qui », et s'il ne l'avait point dit c'était qu'il connaissait son Griolet : il n'avait qu'à attendre.

— Vous ne me demandez pas qui se marie ?

— Tiens, c'est vrai.

— Devinez ! — Seulement cherchez dans l'incroyable, l'invraisemblable, l'impossible.

— Riche ou pauvre ?

— Riche, très riche d'un côté ; pauvre, très pauvre de l'autre.

— Noble ou bourgeois ?

— Noble, très noble d'un côté ; roturier, plus que roturier de l'autre.

— Mademoiselle de Colbosc?

— Juste ; mais le mari ?

— Très riche, très roturier? Et mademoiselle de Colbosc accepte ce mariage ; est-ce possible?

— Je vous ai dit que c'était invraisemblable et impossible.

— Alors, nommez le mari; je renonce à le chercher.

Ce fut seulement après un long temps de silence narquois que Griolet donna ce nom.

— Guillaumanche ! Vous vous moquez, n'est-ce pas?

Mais quand son incrédulité fut réduite par des affirmations solennelles, il trouva quelques mots de remercîment :

— Mon cher Griolet je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi dans cette circonstance en me donnant le spectacle de la tête de la marquise quand nous allons lui notifier l'acte respectueux.

— Le fait est que ce sera drôle.

— Je la vois d'ici.

L'un était le notaire du monde de la noblesse, l'autre le notaire du monde bourgeois et industriel, en apparence irréparablement divisés comme leurs clients. Un même éclat de rire les réunit, et ce fut la tête que ferait madame de Colbosc le lendemain qui opéra ce miracle ; on n'avait pas tous les jours des occasions de rire à Condé ; oh ! la bonne tête ! et ils repartaient à rire.

Ce fut en riant qu'ils se séparèrent, et ce fut en riant aussi qu'ils s'abordèrent le lendemain devant

l'hôtel de Colbosc où ils s'étaient donné rendez-vous; mais aussitôt que la porte s'ouvrit, ils mirent sur leur visage la discrétion et le sérieux du parfait notaire.

Lorsqu'on les introduisit dans le salon, ils y trouvèrent la marquise de Colbosc et Hériberte.

Le notaire Griolet n'était pas un personnage assez considérable, même assisté d'un collègue, ainsi qu'il eut le soin de le faire savoir dans sa phrase de salutation, pour que madame de Colbosc daignât se mettre en frais de politesse pour eux; de la main elle leur fit signe de s'asseoir, puis tout de suite, sèchement, d'un mot, elle demanda le motif de cette visite.

— C'est à la requête de mademoiselle Hériberte de Colbosc, votre fille... majeure, ici présente, que nous agissons, dit Griolet en saluant Hériberte, aux fins de vous demander votre consentement à son mariage avec M. Guillaumanche.

— Et si je refuse ce consentement, dit madame de Colbosc impassible, qu'arrivera-t-il, je vous prie?

— Si vous refusiez, nous devrions vous notifier un acte respectueux qui aurait pour résultat de permettre la célébration du mariage, malgré votre refus, et après un délai d'un mois.

— Alors notifiez cet acte, répondit la marquise, je refuse ce consentement.

A la façon dont ces quelques mots étaient prononcés il semblait inutile d'insister; cependant Griolet, bien qu'il ne fût pas *conseilleur* avec ses clients, crut devoir manquer à sa réserve habituelle, espérant que made-

moiselle de Colbosc et surtout Guillaumanche lui en sauraient gré.

— Si, par son refus, madame la marquise pouvait empêcher un mariage qui ne lui agrée point...

— Il m'outrage.

— ...Je comprendrais qu'elle persistât dans ce refus ; mais comme malgré son opposition il pourra être procédé au mariage dans le délai d'un mois, peut-être vaudrait-il mieux ne pas aller jusqu'à l'acte respectueux qui constatera un dissentiment toujours fâcheux.

— Je vous remercie de vos conseils, mais j'envisage la question à un autre point de vue, et c'est précisément parce que cet acte que vous appelez respectueux et que moi j'appelle scandaleux, constatera mon refus que je tiens à aller jusque-là... pour mon honneur et pour l'honneur de ma maison. Faites donc, monsieur, et aussi vite que possible; vous connaissez mes intentions, je n'ai rien à y changer ni rien à y ajouter.

Griolet n'insista pas, et vivement comme on le lui demandait il procéda aux formalités prescrites par la loi pour l'acte respectueux et la notification.

— Je suis volé ! dit le collègue lorsqu'ils se retrouvèrent sur le boulevard, la tête de cette diable de femme ne m'a pas fait rire du tout, elle m'a plutôt fait peur : il faut vraiment que Guillaumanche soit bien simple ou bien fort pour accepter une pareille belle-mère.

— Que voulez-vous qu'elle lui fasse?

— Tout.

XIX

Hériberte n'avait pas dit un mot pendant la visite des notaires, restant immobile sur sa chaise, silencieuse, en apparence absorbée par le livre qu'elle tenait entre ses mains, comme si ce qui se passait, ce qui se disait n'avait aucun intérêt pour elle, n'ayant fait qu'un mouvement quand Griolet avait parlé de « mademoiselle Hériberte de Colbosc ici présente », pour répondre par une courte inclinaison de tête au salut du notaire.

Ce fut seulement après les avoir conduits à la porte qu'elle prit la parole en revenant vers sa mère :

— Me permettez-vous de vous demander, dit-elle, quelles sont vos intentions relativement à vos rapports avec M. Guillaumanche?

— Mon intention est de n'avoir aucun rapport avec ce particulier.

Hériberte ne broncha pas.

— Est-ce seulement jusqu'au mariage, ou bien est-ce aussi après le mariage.

— Jusqu'au mariage ; après je verrai... s'il se fait.

— Il se fera.

— Alors je vous dirai mes intentions.

— Puisque vous ne voulez pas recevoir M. Guillaumanche chez vous, je dois vous prévenir que jus-

qu'au mariage, je le verrai une fois par semaine chez mon oncle.

— Rien ne m'étonne plus de vous... ni de votre oncle.

— Pardonnez-moi d'insister sur un sujet qui vous est pénible...

— Pénible !

— ... Mais puisque je l'ai abordé, je vous prie de me dire si mon mariage se fera ici ou chez mon oncle?

— S'il se fait, ce sera ici.

— Assisterez-vous au contrat?

— Qui vous défendrait ?

— Où la corbeille doit-elle être envoyée ?

— Ça envoie une corbeille ces gens-là... ou un panier ?

— Panier ou corbeille, est-ce ici ou ailleurs que l'envoi doit être fait ?

— Ici.

La semaine suivante, le lundi, une voiture aux armes des Colbosc, s'arrêta devant l'hôtel : on venait prendre Hériberte pour la conduire chez son oncle où elle devait passer la journée et dîner avec Guillaumanche.

Lorsqu'elle revint le lendemain et qu'elle reprit sa place habituelle dans le salon, auprès de sa mère, l'attention de la marquise fut attirée par un scintillement bleu qui éclairait la main pâle de sa fille.

— C'est votre bague de fiançailles ? demanda-t-elle.

— Oui, ma mère, répondit Hériberte, assez surprise d'une pareille demande.

— Montrez un peu.

Alors Hériberte comprit ce qu'il y avait sous cette demande : le désir de déprécier ce cadeau et d'humilier celui qui l'avait fait ; cependant, elle retira la bague de son doigt et la passa à sa mère.

C'était un gros saphir entouré de diamants; le chaton était assez grand pour couvrir la phalange du doigt et la pierre d'un bleu céleste.

Madame de Colbosc la tourna et la retourna, l'examinant sous toutes ses faces.

— Il sait compter, dit-elle en la lui rendant; il ne vous a pas donné un rubis.

— Il s'est conformé à l'usage.

— Il connaît donc l'usage ; enfin, c'est convenable.

Mais ce qui fut plus convenable encore et de beaucoup, ce fut la corbeille, lorsqu'elle arriva, trois semaines après, apportée par deux laquais à la nouvelle livrée de Guillaumanche qu'Hériberte avait choisie, — tabac galonné d'argent; la veille M. de Colbosc avait envoyé le trousseau qu'il offrait à sa nièce, et il y avait joint un petit carnet dans lequel se trouvaient deux billets de cent francs pour les donner aux domestiques.

Ils avaient tous les trois, le comte, Guillaumanche et Hériberte, agité la question de savoir où l'on placerait cette corbeille, si on l'exposerait dans le salon, ou si on l'entasserait dans un coin, sans pouvoir rien décider, puisqu'ils ignoraient les volontés de la marquise.

— Qu'est ça? demanda madame de Colbosc en voyant entrer les laquais dans la cour.

— Ma corbeille, répondit Hériberte; où faut-il la mettre ?

— Ça dépend de quoi elle se compose. Y a-t-il des objets de prix ?

— Oui.

— Vraiment de prix?

— De grand prix.

— Alors, faites déposer votre panier dans le salon, et tirez parti de votre ignominie ; c'est demain mercredi ; puisque vous vous vendez, il est bon qu'on sache le prix d'une Colbosc.

Pour cette corbeille de mariage qui cause si souvent tant de joie et tant d'orgueil aux jeunes filles, l'accueil était dur et il coupait cruellement la satisfaction qu'Hériberte aurait eue à la montrer à sa mère en l'examinant elle-même, car si elle en connaissait à peu près le contenu, elle ne l'avait pas vu cependant.

Ce fut une affaire d'installer dans le salon le grand coffre en laque et les nombreux cartons que portaient les laquais. Madame de Colbosc ne donna pas un ordre pour cet arrangement qu'elle regarda d'un air dédaigneux.

— Eh bien! voyez ce qu'il y a là dedans, dit-elle à sa fille, quand les domestiques furent partis, puisque vous vous mariez pour ça.

Ce qu'il y avait là-dedans, le coffre ouvert, c'était un collier de perles à dix rangs qui devait couvrir la poitrine entière, une couronne comme celles des madones avec des pierres de couleur, émeraudes, rubis, saphirs ; puis dans les autres écrins des bracelets, des

plaques de corsage, des boucles d'oreille, une montre ancienne et dans un coin une bourse dont les mailles laissaient voir des pièces de cent francs toutes brillantes, toutes neuves ; des joyaux princiers.

Dans les tiroirs, des dentelles à profusion. Dans les cartons, des fourrures ; une robe en point d'Alençon, des sorties de bal.

Madame de Colbosc était tout d'abord restée assise à sa place, sans que sa fille pût croire qu'elle portait attention à rien. Mais, à l'ouverture de l'écrin contenant le collier de perles, elle avait braqué son lorgnon ; à celle du haut écrin où était enfermée la couronne, elle s'était levée pour venir au coffre comme si elle était irrésistiblement attirée par le tourbillon lumineux que dégageaient ces pierres superbes.

Elle passa ainsi l'inspection de tous les écrins, de tous les tiroirs, de tous les cartons, sans prononcer un mot. Quand elle eut vu le dernier de ces cartons, elle se décida cependant à desserrer les dents et à laisser tomber une parole :

— Allons, il n'y a rien à dire.

XX

Un bel omnibus tout flambant neuf, conduit par un superbe cocher décoratif, ne promène pas dans une petite ville deux grands diables de laquais en livrée

resplendissante sans attirer l'attention et la curiosité des badauds ? Où va-t-il ? A qui appartient-il ?

On l'avait vu prendre le boulevard, et quand il s'était arrêté devant l'hôtel de Colbosc, on avait été fixé : c'étaient les cadeaux que M. Guillaumanche envoyait à sa fiancée ; instantanément une traînée de poudre s'était allumée par toute la ville ; dans les rues les plus éloignées, on parlait de trois carrosses qui stationnaient devant l'hôtel de Colbosc et de dix laquais qui ployaient sous le poids des cadeaux ; aussi voyait-on des gens qui couraient vers le boulevard comme ils auraient couru au feu ; ils étaient nombreux ceux qui avaient désiré franchir cette porte pour entrer dans cette bicoque croulante qui vous faisait quelqu'un, mais jamais ils ne l'avaient été autant que ce jour-là. Quel prétexte inventer pour entrer ? Plus d'une femme regretta amèrement le mariage roturier qu'elle avait eu la faiblesse de faire ; car enfin si elle avait voulu !

Le lendemain, dès deux heures et demie, on voyait des groupes se diriger vers le boulevard, et c'était avec un sentiment d'envie que ceux qui n'étaient pas admis chez madame de Colbosc les regardaient passer : étaient-ils heureux !

Cependant ceux qui avaient qualité pour faire leur visite à la marquise, n'étaient pas sans inquiétude : la corbeille serait-elle exposée dans le salon ?

Les avis étaient partagés : les uns disaient que la marquise, après s'être opposée au mariage avec une obstination si tenace, ne pouvait pas souffrir que cette corbeille qui allait renouveler son humiliation fut ex-

posée dans son salon et outrageât ses regards pendant plusieurs jours ; les autres insinuaient que si cette corbeille était ce [que quelques indiscrétions pouvaient faire prévoir, la marquise l'accepterait très bien ; d'ailleurs, ce n'était pas pour rien qu'on l'avait apportée, et ceux-là avaient des sourires qui en disaient long sur la marquise.

De deux heures et demie à six heures, tout ce qui dans la ville et dans les environs, pouvait à un titre quelconque se présenter chez madame de Colbosc, traversa son salon. Ce fut un défilé ; cent fois, au milieu des mêmes exclamations d'admiration, le même mot fut répété :

— C'est princier !

Le délabrement des tentures et des meubles de ce pauvre vieux salon si usé n'avait jamais été plus sensible qu'aux feux de ces diamants et de ces pierreries, qu'aux clartés soyeuses des fraîches étoffes, qu'aux blancheurs lumineuses des dentelles.

Il n'y eut pas que de l'admiration, l'envie aussi mordit plus d'un cœur, et celles qui jusqu'à ce jour avaient par bonté d'âme et solidarité féminine, trouvé des excuses à la faiblesse d'Hériberte, sortirent exaspérées contre elle.

— On ne se vend pas plus impudemment.

Mais le mot qui devint celui de toute la ville fut dit par une de ces envieuses qui avait le sang-froid de mettre ses fureurs dans une épigramme. Comme on lui disait en sortant de l'hôtel de Colbosc qu'il ne manquait rien à cette corbeille « princière » :

— Si, dit-elle, il y manque quelque chose.

102125

— Et quoi donc ?

— Quelque chose que j'ai vainement cherché et que le passé du fiancé promettait cependant : — un assortiment de parfumerie.

Cette allusion à l'origine de la fortune du fiancé fut déclarée délicieuse ; on se la répéta partout ; elle consola bien des cœurs ; la morale publique se trouva vengée.

C'était ce jour-là même, à huit heures du soir, que devait être signé le contrat, à l'hôtel de Colbosc, où la marquise avait consenti à recevoir son futur gendre. Ne fallait-il pas qu'elle fût là pour défendre sa fille, bien que les points principaux des « conventions matrimoniales » eussent été arrêtées entre le comte de Colbosc et Guillaumanche : régime de la communauté, donation par le futur époux à la future épouse, sous la condition de survie du donataire, etc. Il lui eût été trop pénible de discuter un pareil sujet ; mais, en fin de compte, il fallait bien qu'une fois elle acceptât ce supplice. Personne n'avait été invité à la signature ; Griolet ou un clerc passerait chez les amis de la famille les ferait signer sur des feuilles blanches qu'on ajouterait au contrat.

A huit heures précises, le comte de Colbosc accompagné de Guillaumanche et de Griolet fit son entrée dans le salon que la marquise n'avait pas fait éclairer plus que les soirs ordinaires.

Ce ne fut pas sans émotion que Guillaumanche s'avança pour saluer sa belle-mère, et encore resta-t-il à distance.

Quand Griolet se fut installé avec ses papiers et

qu'il eût haussé la mèche de la lampe qui n'en donna guère plus de lumière, la lecture du contrat commença.

Pendant les premiers articles madame de Colbosc ne fit aucune observation ; elle écoutait la tête renversée en arrière, les yeux au plafond, dans l'attitude d'un condamné qui écoute son jugement. Mais quand Griolet lut la rubrique « Donation », elle se pencha en avant et devint plus attentive encore.

« En considération, lisait Griolet, de l'attachement que le futur époux porte à la future épouse, il lui fait donation, au cas où elle lui suvivra, de la pleine propriété et jouissance de tout ce dont il pourra disposer. »

— Qu'est-ce que c'est que ça ? interrompit vivement madame de Colbosc, je ne comprends pas. Il a été convenu, n'est-ce pas, que monsieur, — elle désigna Guillaumanche du doigt, — faisait donation à ma fille de la moitié de sa fortune ; pourquoi ne pas le dire ?

Griolet regarda le comte qui, lui-même, regarda Hériberte ; il n'était pas difficile de lire une certaine inquiétude dans ces regards.

Ce fut Hériberte qui répondit :

— Monsieur Griolet vous expliquera, ma mère, que lorsqu'on a un enfant, on ne peut donner plus d'un quart de sa fortune.

— En effet, insinua Griolet, aux termes de l'article 1098, l'homme ou la femme qui, ayant des enfants d'un autre lit, contracte un second mariage, ne peut en aucun cas faire une donation excédant le quart de ses biens.

Au lieu de lui répondre, madame de Colbosc se tourna vers Guillaumanche.

— Qu'est-ce que vous avez dit à ma fille ? lui demanda-t-elle, lui avez-vous ou ne lui avez-vous pas promis la moitié de votre fortune ?

— Je croyais que lorsqu'on n'avait qu'un enfant on pouvait disposer de la moitié de sa fortune, et je ne connaissais pas l'article 1098.

— Monsieur, vous êtes un coquin, dit la marquise.

— Mais, ma sœur, s'écria le comte, nous ne pouvons rien contre la loi ; M. Guillaumanche donne ce qu'il peut, et en somme c'est au moins cinq millions.

— Vous, vous êtes un naïf, répliqua madame de Colbosc.

— Mais, ma mère... voulut dire Hériberte.

— Vous, vous êtes folle. Pour moi, je ne mets pas mon nom au bas d'une escroquerie.

Et lentement elle sortit.

Après un temps assez long de silence, Griolet regarda Guillaumanche et Hériberte avec un sourire aimable :

— La signature de la mère n'est pas indispensable.

Et tendant sa plume à Guillaumanche :

— Si vous voulez signer.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

I

M. et madame Guillaumanche, accompagnés de Nicole et de l'institutrice, devaient arriver au château de La Senevière pour y passer la saison, et l'omnibus stationnait dans la cour de la gare attendant l'arrivée du train.

Bien que ce fût la même voiture, le même cocher, le même valet de pied qui, deux ans auparavant, apportaient à l'hôtel de Colbosc la corbeille de mariage que Guillaumanche offrait à sa fiancée, il s'était fait de tels changements dans la tenue de l'attelage et des domestiques que celui qui les eût vus sur le boulevard de Condé, les aurait difficilement reconnus dans la gare.

A cette époque, en déchargeant les cartons et les caisses, ces domestiques plaisantaient avec le débraillé de gens qui, appartenant à un maître riche, ne se gênent pas pour se moquer de la misère de ceux

chez lesquels on les envoie. Après avoir rangé ces caisses et ces cartons dans le salon de madame de Colbosc qui leur faisait hausser les épaules de pitié, ils avaient été boire une partie de leur gratification dans un cabaret voisin où, pendant plus de deux heures, on les avait entendus crier et chanter, jouant au billard en bras de chemise, les bretelles sur les talons, blaguant leur maître et sa folie, blaguant leur future maîtresse et sa pauvreté, tandis que les chevaux, gardés par un gamin de la rue, stationnaient à la porte.

Au contraire, dans la cour de la gare, le cocher restait sur son siège, serré dans sa petite livrée, le fouet sur la cuisse, raide, digne, imposant, tandis que le valet de pied se tenait à la tête des chevaux, immobile comme s'il avait été sous les armes, bien ganté, irréprochablement cravaté. Un de leurs anciens camarades, maintenant cabaretier au café de la gare, étant venu les inviter à entrer « pour en rincer une », ils avaient refusé avec une fermeté inébranlable : — « Pas moyen, mon pauvre vieux ; la consigne, tu sais ; c'est dur, mais c'est comme ça ; elle n'aurait qu'à apprendre qu'on est entré ; faut pas s'exposer à ça, le jeu n'en vaut pas la chandelle ; regarde l'horloge, il va être deux heures. »

Elle, c'était madame Guillaumanche, Hériberte de Colbosc, qui, en deux ans, avait su établir dans sa maison un ordre et une élégance d'une correction irréprochable, qui, à Paris aussi bien qu'à La Sen[illegible]vière, pouvait servir de modèle à tous. Et le curieux, le rare, le merveilleux, c'est qu'elle était arrivée à ce

résultat sans se faire détester; on la craignait, on ne la haïssait point, et si on lui obéissait c'était parce qu'elle avait trouvé le moyen de convaincre chacun qu'il avait intérêt à lui obéir : « Je vous paie aussi cher que ceux qui paient le plus, celui d'entre vous dont nous serons satisfaits recevra, au bout de cinq ans, dix pour cent en plus de ses gages, au bout de dix ans vingt pour cent, au bout de quinze ans trente pour cent, après vingt ans de services il aura droit à une retraite; au contraire, celui qui ne nous satisfera point, ne touchera rien au delà de ce qui lui est dû, et celui qui nous mécontentera s'en ira. » Si l'argent est beaucoup il n'est pas tout; pour le bon ordre d'une maison il faut à l'argent joindre la capacité et la dignité du commandement; avec son argent Guillaumanche s'était fait moquer de lui; avec la même somme Hériberte s'était fait obéir et respecter.

Comme le cafetier insistait sans pouvoir décider ses camarades, un coup de trompe se fit entendre au loin suivi presque aussitôt d'un long sifflement; le train arrivait.

— Quel nez j'ai eu, dit le cocher à son compagnon, elle nous aurait pincés !

En effet, la porte de la gare ne tarda pas à s'ouvrir, et, après le premier flot des voyageurs pressés, qui se bousculèrent comme s'ils avaient emmagasiné en eux un peu de la vitesse acquise du train, on vit paraître Guillaumanche ayant sa femme à sa gauche, sa fille à sa droite, et derrière lui, à quelques pas, mademoiselle Dauvresse.

Si les domestiques ne ressemblaient plus à ce qu'ils

étaient deux ans auparavant, des changements bien autrement sensibles et caractéristiques s'étaient faits aussi dans les maîtres.

Guillaumanche n'était plus l'homme à la tournure un peu gauche et à l'air timide dont les habitués de madame de Colbosc avaient ri quand il était venu faire sa demande en mariage, se moquant de sa redingote qui prenait de vilains plis et de ses gants trop étroits; ceux qui l'auraient examiné des pieds à la tête pour le critiquer n'auraient rien trouvé à reprendre en lui. Parfaite sa tenue et parfaite aussi sa toilette : petit chapeau rond, veston gris dont un étroit ruban rouge liserait la boutonnière, chaussettes de soie dans des souliers de chevreau, gants de Suède frais, et pas trop étroits, ceux-là !

Nicole n'était plus la petite fille qui, pour dîner en tête à tête avec son père s'habillait d'une robe prétentieuse de peluche grenat; il était de bure gros bleu, son costume, aussi simple de façon que d'étoffe, mais d'une grâce bien au-dessus des banalités de la mode courante, et que seule une femme d'un goût impeccable avait pu imposer.

Quant à Hériberte, dans sa robe de limousine à raies multicolores, sous un chapeau de feutre sans garniture, c'était le type de la correction même et de la noblesse, mais avec un air affable et bienveillant qui se manifestait surtout dans ses regards à son mari et à sa belle-fille.

Évidemment, et il n'y avait pas à s'y tromper, ces trois personnes vivaient dans un heureux accord fait de sympathie et d'affection les uns pour les autres; et

il était aussi difficile de reconnaître un parvenu dans Guillaumanche qu'une marâtre dans Hériberte et une belle-fille dans Nicole.

Quand ce n'était pas Guillaumanche qui conduisait ses chevaux, ils avalaient la route d'un train rapide et soutenu ; en moins d'une heure on arriva en vue du château.

— La Senevière ! dit Nicole joyeusement.

— Tu es contente ? demanda Guillaumanche.

— Oh ! si contente ! on va pouvoir s'amuser, galoper et tous les trois ensemble ; tiens, papa, regarde Hériberte ; la voilà qui sourit ; elle est contente aussi.

— Mais certainement, heureuse ; très heureuse de notre intimité.

La voiture avait franchi la grille du parc et elle allait arriver au perron devant lequel se tenaient plusieurs personnes dans l'attitude de l'attente.

— Quel ennui, dit Nicole qui regardait par la glace baissée, il y a déjà des gens qui t'attendent, tes clients, tes mendiants, ils vont te prendre et te retarder ; pourquoi ne leur fais-tu pas obtenir à tous des bureaux de tabac ? Si nous disions que tu es souffrant pour t'en débarrasser aujourd'hui ?

— Laisse donc ton père donner tout de suite un peu d'espérance à ces pauvres gens, dit doucement Hériberte.

Et tandis que Guillaumanche à peine descendu de voiture était entouré par ceux qui l'attendaient, Hériberte et Nicole entraient dans le vestibule.

— Il y a des lettres arrivées pour madame, dit une

femme de chambre. Madame les trouvera dans son appartement.

— Tu montes ? demanda Nicole.

— Sans doute, il faut bien que je lise mes lettres et que je m'habille.

— Je vais à l'écurie faire seller nos chevaux; je m'habillerai après; je vois que nous n'aurons que trop de temps à attendre papa.

II

Les lettres qu'Hériberte trouva dans sa chambre étaient nombreuses ; cependant elle eut le temps de les lire et elle eut le temps aussi de s'habiller avant que Guillaumanche vînt la rejoindre.

Enfin il arriva.

— Pardonnez-moi, dit-il, j'ai été retenu plus longtemps que je ne voulais ; mais il faut bien les écouter.

— Je ne me plaindrai jamais de vous voir employer votre temps à rendre service... surtout ici, puisque ceux que vous obligez ne sont pas vos électeurs.

— Vous voyez combien j'ai été avisé en n'achetant pas une propriété dans l'arrondissement qui me nomme.

— Mon Dieu, oui, dit-elle en souriant, car, grâce à cette habile précaution, vous appartenez aux électeurs de la circonscription qui vous nomme... et en plus à ceux de la circonscription où vous habitez.

— Vous vous moquez, dit-il avec une certaine inquiétude.

— Non, mon ami, répondit-elle avec une douce gravité, car les services que vous rendez aux gens de ce pays, c'est sans y être obligé, c'est spontanément ; vous ne leur devez rien ; vous ne leur demandez rien en échange, et vous avez ainsi la satisfaction de faire le bien avec un parfait désintéressement.

— Justement, parmi les gens qui m'attendaient, se trouvait une pauvre femme que nous pourrons sauver, elle, son mari et sa famille du désespoir, si vous approuvez l'idée qui m'est venue pendant qu'elle me racontait son malheur.

— Comment ! si je l'approuve !

— Je voudrais que nous fussions associés dans cette réparation : c'est de la mère Papillon qu'il s'agit.

— La mère Papillon ?

— C'est la femme de ce pauvre diable de charbonnier qui a été condamné à cinq ans de prison peu de temps après votre arrivée à La Senevière.

— Je me rappelle ; il travaillait dans nos bois avec sa femme et ses six enfants.

— Précisément ; vous devez vous souvenir aussi qu'il n'était nullement prouvé qu'il fût coupable du vol avec effraction dont on l'accusait ; cependant, comme il était assez mal famé, comme il avait des ennemis, il fut condamné. La justice s'était trompée ; elle a depuis trouvé le vrai coupable, et Papillon vient d'être mis en liberté ; il serait même déjà de retour s'il n'était retenu à l'hôpital par la maladie.

— Le pauvre misérable !

— Plus encore que vous ne pouvez l'imaginer. Quand il a été emprisonné, il n'était pas riche, mais enfin, en travaillant, ils pouvaient tous vivre; il avait une voiture, un cheval pour porter son charbon, un petit herbage où le cheval se nourrissait, une pièce de terre, une maisonnette qu'ils habitaient au carrefour des Plainards; cheval, voiture, herbage, pièce de terre, tout a été vendu, hormis la maisonnette hypothéquée au delà de sa valeur. C'est cette détresse que la mère Papillon est venue m'exposer en me demandant de lui faire obtenir une indemnité, si on ne peut pas lui rendre tout ce qu'on lui a pris : puisque son mari est reconnu innocent, il est juste, dit-elle, que le gouvernement répare leur ruine; pour le temps que son homme a passé en prison, elle sent qu'on ne peut pas le lui rendre, mais son bien qu'on a vendu, son cheval, sa voiture : n'ont-ils pas été tous assez malheureux, lui en prison, eux misérables et méprisés, sans travail, sans crédit, montrés au doigt quand ils n'étaient pas franchement injuriés, pour qu'on leur accorde une réparation.

— Rien de plus juste.

— En principe cela est vrai, mais ce n'est pas ce qui se passe dans la réalité. Il n'y a pas de réparation pour ceux qui ont le malheur d'être victimes d'une erreur judiciaire; c'est une fatalité comme un coup de tonnerre ou une inondation.

— L'État vient au secours des victimes d'une inondation.

— Et il ne vient pas en aide aux victimes de la justice; les choses sont ainsi, tout ce que nous dirions

ne changerait rien à cela; c'est ce que j'ai essayé de faire comprendre à la mère Papillon, qui n'a rien voulu, qui n'a rien pu comprendre, me répétant toujours le même mot : « Puisque mon homme est innocent ; puisqu'ils sont obligés de le relâcher. »

— La pauvre femme, les pauvres gens!

— C'était ce que je me disais en l'écoutant, honteux de lui répéter toujours, de mon côté, le même mot désespérant. C'est alors que m'est venue cette idée dont je vous parlais. Tout ce que je demanderais pour elle serait inutile, on ne lui accorderait rien; qu'a-t-on fait pour le docteur Claude, condamné à mort pour avoir tué sa femme qu'une autre avait empoisonnée ? (1) Mon idée, si vous l'approuvez, consiste donc à donner nous-mêmes ce que je ne pourrais obtenir. Nous avons à l'écurie une jument qui ne nous est pas indispensable, c'est la *Grise*, que je garde parce qu'elle est là ; nous pourrions la donner à Papillon, ce qui lui permettrait de parcourir les villages et de vendre le charbon que nous lui ferons faire dans une de nos ventes.

— C'est une excellente idée, donnez-lui la *Grise*.

— Avec le cheval il lui faudrait une voiture; nous en avons justement une à ridelles qui conviendrait très bien au transport du charbon.

Elle le regarda avec un sourire attendri.

— Donnez-lui la voiture.

— C'est là le strict nécessaire pour lui permettre de travailler ; il me semble que ce n'est pas assez. Il va

(1) Voir le *Docteur Claude*.

arriver malheureux, et aigri de l'injustice qu'il a subie, exaspéré contre le monde entier et même, si j'osais le dire devant vous, contre la Providence qui a permis cette injustice.

— Dites-le.

— Alors, je voudrais quelque chose de plus que la voiture et le cheval, quelque chose qui fût une réparation et par là lui permît, jusqu'à un certain point, la réconciliation, en lui prouvant que la vie n'est pas aussi mauvaise qu'il a le droit de le croire.

— Et ce quelque chose ?

— Savez-vous que nous avons une pièce de terre dans le triège des Plainards, juste vis-à-vis la maison des Papillon ; elle n'est pas d'une valeur considérable, au moins pour nous, contenant moins d'un hectare; elle est en ce moment ensemencée en blé et dans quelques jours on va pouvoir la moissonner. Eh bien, je voudrais qu'en arrivant, Papillon, avec ses enfants, pût mettre la faucille dans ce blé. Pour cela, je n-aurais qu'à lui en faire donation. Une signature chez le notaire, et, en arrivant, ce pauvre désespéré aurait cette joie. Qu'en dites-vous?

Elle le regarda plus longuement, avec un sourire plus attendri encore et sous lequel avec un peu d'attention on aurait vu une larme rouler dans les paupières.

— Je dis... je dis...

Elle vint à lui, et lui jetant les deux bras autour du cou :

— Je dis que vous êtes le meilleur des hommes.

— Un mari qui voudrait être digne de sa femme, simplement.

III

Les lettres qu'Hériberte avaient lues étaient restées étalées sur la table.

— Ce sont les réponses de vos invitations? demanda Guillaumanche.

— Presque toutes sont des acceptations.

Un sourire de contentement orgueilleux éclaira le visage de Guillaumanche.

— Le comte de la Roche-Odon, la Marquise de la Villeperdrix, le marquis de Courtomer, madame de Hotot, madame de Martinache, mon oncle, madame de Soubairouche, ont tous envoyé des réponses affirmatives.

Disant cela, elle prenait les lettres dans l'ordre des signatures, et elles les présentait à son mari, dont le sourire s'accentuait en les regardant.

Une seule lettre était restée sur la table et on n'en lisait pas l'écriture.

— Vous voyez, dit-elle, que dans ce dîner que vous avez voulu que nous donnions à l'occasion de la confirmation, Monseigneur sera dignement entouré.

— Et je ne cherche pas à dissimuler ma joie et ma fierté, car ce ne sont pas celle d'un parvenu qui se gonfle de voir à sa table tout ce qui marque dans le pays par la naissance et la position, mais bien celle d'un mari heureux, le mari le plus heureux de la

terre de voir sa femme reprendre son rang, dans son monde, je ne suis pas assez vain pour m'imaginer que c'est l'invitation de M. Guillaumanche qu'acceptent des hommes comme le comte de la Roche-Odon et le marquis de la Villeperdrix, c'est celle de mademoiselle de Colbosc, et c'est la précisément ce qui me rend si heureux, en me prouvant qu'on ne vous garde pas rancune de votre mésaillance.

— Si mademoiselle de Colbosc avait épousé un parvenu qui n'eût été qu'un parvenu, infatué de lui-même et de sa fortune, plat avec les puissants, dur avec les petits, sot, maladroit, ignorant... comme il y en a tant, soyez sûr qu'on lui garderait rancune; elle a épousé un homme de cœur qui en toute les occasions prouve son intelligence, son sens droit et son esprit élevé, qui garde sa dignité avec les puissants et se fait le serviteurs des petits, qui travaille, qui cherche le mieux, qui emploie sa fortune utilement, noblement, dans l'intérêt de tous, non dans le sien, égoïstement, et ceux-là même, qui semblaient devoir la condamner sans grâce reviennent à elle parce qu'ils sont gagnés par... son mari.

Elle lui tendit la main avec un sourire attendri :

— Si mademoiselle de Colbosc semble reprendre dans le monde qui était le sien la place qu'elle avait perdue, soyez sûr que ce n'est pas à elle qu'on la rend c'est à son mari.

— Eh bien, franchement, je n'en suis pas sûr du tout, quoique ce soit vous qui le disiez, en tout cas, si ce mari vaut quelque chose, c'est par sa femme, et alors...

— ... Alors sa femme lui doit toute sa tendresse et la lui donne.

Il avait gardé dans les siennes la main qu'elle lui avait tendue ; longuement passionnément, il l'embrassa.

— Que de chemin parcouru depuis deux ans, comme il y a loin des incertitudes qui me tourmentaient alors à la sécurité de l'heure présente ! J'aime la plus belle et la meilleure des femmes? j'ai gagné son affection et je sens que chaque jour qui s'écoule la rapproche de moi; le monde qui semblait devoir me tenir à l'écart vient à nous ; enfin, j'ai la joie de voir ce que j'avais le plus à cœur, réalisé au delà même de mes espérances ; l'accord entre vous et Nicole à ce point affectueux et étroit qu'il ne pourrait pas l'être davantage si vous étiez sœurs. Que puis-je souhaiter de plus, que puis-je rêver de mieux? Si je n'avais peur de défier la fortune, je dirais qu'il n'est pas au monde d'homme plus heureux que moi !

La main qu'Hériberte n'avait pas mise dans celles de son mari était posée sur la seule lettre qu'elle ne lui eût pas montrée, par saccades elle la froissait avec un petit bruit sec ; à la longue ce bruit s'imposa à l'attention de Guillaumanche.

— Est-ce une lettre que vous avez oubliée? demanda-t-il.

— Je ne l'ai pas oubliée, je voulais vous en parler, j'en ai été empêchée par les choses si tendres que vous me disiez; c'est une lettre de ma mère.

Un mouvement involontaire échappa à Guillaumanche, mais tout de suite il se remit :

— Elle vous donne de bonnes nouvelles.

— Elle m'annonce son arrivée ici... pour demain.

Le mouvement de désappointement qui avait échappé à Guillaumanche ne se répéta pas, au contraire, ce fut un sourire qui se montra sur son visage :

— Voilà un empressement qui me paraît un bon présage, il semble annoncer que madame de Colbosc commence à se faire à moi ; je le souhaite de tout mon cœur, et, je l'avoue, plus encore pour vous que pour moi ; je voudrais tant ne vous être jamais en rien une cause de chagrin ; et cette hostilité vous peine.

— Dites qu'elle me désespère.

— Mon Dieu, il ne serait pas juste d'en vouloir à madame de Colbosc, et pour mon compte j'admets très bien qu'elle ait été fâchée de notre mariage ; je le comprenais il y a deux ans ; je le comprends mieux encore depuis que je vous connais, que je sais ce que vous êtes et tout ce que vous valez ; un homme comme moi n'était pas pour plaire à la mère d'une femme telle que vous.

— Puisqu'il m'a plu à moi.

— Vous, ma chère ! vous !

Ce fut avec enthousiasme qu'il jeta ces deux *vous* qui pour lui, résumaient toutes les admirations, toutes les adorations.

— Que ma mère ait été fâchée de mon mariage, rien n'était plus légitime avec ses idées, mais c'était sur moi qu'elle devait faire tomber sa colère, non sur vous. Je veux espérer que le temps aura adouci cette

colère et qu'elle arrivera dans de meilleures dispositions. Il faut qu'elle vous rende justice, et voilà en quoi son séjour ici n'est pas sans m'effrayer un peu.

— Qu'avez-vous à craindre ? Vous savez bien que je n'aurai jamais pour votre mère que du respect et de la soumission.

— Ce n'est pas vous que je crains, mon ami, c'est ma mère ; mais enfin je serai toujours entre vous, et dans ces conditions son séjour peut avoir cela de bon qu'il lui permettra de vous apprécier et de vous juger à votre valeur. Si prévenue qu'elle soit, elle pourra ne pas être sensible à vos mérites. D'ailleurs, j'espère que ces préventions ont dû s'affaiblir, et que vous l'aurez touchée au cœur en lui donnant les moyens de sauver de la ruine ce qu'elle a de plus cher au monde, après notre nom, la vieille maison des Colbosc.

— Mais j'en suis fier, moi, des Colbosc, puisque vous en êtes : et j'avoue que j'ai peut-être plus pensé à l'hôtel lui-même en voulant qu'il fût remis à neuf, qu'à madame de Colbosc, qui me paraissait très à son aise dans le vieux.

— Gardez-vous de laisser deviner cela.

— N'ayez aucune crainte de ce côté, et pour les autres, soyez certaine que je n'épargnerai rien pour me faire pardonner... d'être Guillaumanche, en l'étant aussi peu que possible.

IV

On frappa à la porte ; Nicole entra ; elle avait quitté sa toilette de voyage pour un costume de cheval : robe de drap gris et chapeau de feutre mou de la couleur de la robe ; exactement pareil en tout d'ailleurs à celui d'Hériberte.

— Je n'en peux plus, dit-elle, c'est plüs fort que moi, je viens savoir s'il y a un empêchement à notre promenade.

— Un retard simplement, répondit Hériberte en souriant.

Justement parce que Nicole montait presque tous les jours à cheval à Paris avec sa belle-mère pour une banale promenade de quelques instants au Bois, elle avait eu l'envie de faire une course en pleine forêt dès son arrivée à La Senevière, un bon galop sous lés grands arbres dans les allées vertes ; et comme toujours lorsqu'elle avait un désir, elle en avait fait part à Hériberte, qui, comme toujours aussi, avait répondu en acceptant ; on serait au château à trois heures, en partant à quatre on aurait du temps avant le dîner ; mais au lieu de partir à quatre heures, voilà qu'il en était bientôt cinq, et les chevaux sellés attendaient devant le perron, que le soleil en s'abaissant laissait déjà dans l'ombre ; de là l'impatience de Nicole.

Et s'adressant à son mari :

— Si vous le trouvez bon, dit-elle à son mari, je ferai retarder le dîner, cela permettra à Nicole de galoper tant qu'elle voudra.

Guillaumanche n'avait garde de refuser une chose que sa femme lui demandait pour sa fille.

— C'est une bonne idée, dit-il.

Nicole ne dit rien, mais prenant la main d'Hériberte comme pour l'entraîner, elle la lui serra affectueusement.

— Partons, dit-elle.

Après le jardin, le parc; après le parc la forêt; Nicole aurait voulu gagner tout de suite la forêt, mais Guillaumanche, au moment où elle allait tourner à gauche, la fit justement tourner à droite.

— J'ai affaire aux Plainards, dit-il; nous entrerons ensuite en forêt.

Et s'adressant à sa femme :

— Je voudrais vous montrer la pièce de terre que nous donnerons à Papillon, dit-il.

Nicole, étonnée, regarda sa belle-mère auprès de laquelle elle avait mis son cheval au pas, et celle-ci, qui connaissait ces muettes interrogations, lui raconta l'histoire de Papillon; tandis qu'elle parlait, Nicole fixait sur son père des yeux où l'enthousiasme éclatait se mêlant à l'émotion.

Quand le récit fut achevé, elle abandonna Hériberte et poussa son cheval auprès de celui de son père.

— Oh! papa, dit-elle en attachant sur lui ses yeux attendris, c'est maintenant que je ne regrette plus notre retard; comme Hériberte a eu raison de vou-

loir que tu fasses tout de suite plaisir à ces pauvres gens !

— Je n'ai fait aucun plaisir à la mère Papillon, dit Guillaumanche, car je n'avais rien décidé.

— Eh bien, maintenant que c'est décidé il faut lui faire plaisir, continua Nicole ; puisque nous allons aux Plainards.

— Tu vas le lui faire toi-même, dit Hériberte, mais sans rien préciser pour leur laisser la joie de la surprise quand le pauvre homme arrivera.

— Quel bonheur ! s'écria Nicole.

Et enlevant son cheval, elle lui fit prendre le trot.

C'était à la sortie du parc, sur la lisière de la forêt, d'où elle descendait en une pente assez raide que se trouvait la pièce de blé dont les épis jaunes commençaient déjà à courber en faucille, ce qui est l'indice d'une maturité prochaine. De l'autre côté, et lui faisant vis-à-vis, s'élevait, au milieu d'une cour plantée de pommiers, une maison de paysans, couverte en chaume tout fleuri de sédum d'un jaune d'or, celle des Papillon. Autrefois une barrière fermait cette cour sur le chemin, mais elle avait été brisée, et ses morceaux moussus restaient dans l'herbe sans qu'aucun des enfants eût jamais eu l'idée de la réparer. A quoi bon ? Il faudrait faire une dépense pour les ferrures, et l'argent manquait ; d'ailleurs, une barrière n'était guère utile là où il n'y avait rien à prendre, ni aucune bête à perdre, le chartil était vide, l'écurie l'était aussi ; il n'y avait plus ni poules, ni cochon qui pussent se sauver.

Quand Nicole suivie de son père et d'Hériberte ar-

riva devant cette entrée, elle n'eut donc pas à appeler pour qu'on lui ouvrit la barrière, elle n'eut qu'à continuer son chemin jusqu'à la maison sur le seuil de laquelle se tenait la mère Papillon qui venait de rentrer et qui la regardait s'approcher avec surprise, la mine écarquillée.

— Comment, c'est vous, mademoiselle ! fit la paysanne.

— Ne soyez pas surprise ; je viens vous dire que mon père a pensé à vous et qu'on fera quelque chose pour votre homme et pour vous.

— Hélas ! mademoiselle, qu'est-ce qu'on peut faire pour nous ? Votre papa m'a expliqué que le gouvernement n'y pouvait rien.

— Il ne s'agit pas du gouvernement ; je vous promets qu'on fera quelque chose qui vous consolera, vous et votre homme.

La mère Papillon secoua la tête en désespérée.

— Ayez bon espoir continua Nicole, vous verrez.

— Mais quoi ?

— Je ne peux pas le dire, seulement je vous promets, vous entendez bien, je vous le promets.

Et laissant la pauvre femme stupéfaite et à moitié hébétée, elle rejoignit son père et Hériberte qui l'attendaient dans le chemin.

— Elle ne peut pas me croire, dit-elle en les approchant.

— Peu importe, répondit Hériberte, ce que tu as dit va faire travailler son esprit, et l'espérance se réveillera dans son cœur endurci.

Ils reprirent leur promenade et quittant les champs

ils entrèrent en forêt par un chemin sablonneux, à la pente raide, que le soleil en s'abaissant éclairait en plein d'une longue raie lumineuse qui filait entre les grands arbres jusqu'au sommet de la colline. Ils avançaient de front, Guillaumanche entre sa femme et sa fille, et ils allaient au pas, au tout petit pas, à cause de la montée.

— Mais j'y pense, dit Guillaumanche, s'adressant à sa femme, vous n'avez pas parlé de M. de La Senevière, n'est-ce pas?

— Pourquoi vous en aurais-je parlé? dit-elle étonnée.

— Il ne vous a pas répondu?

— Je ne lui ai pas écrit.

— Comment, vous ne l'avez pas invité?

— Mais non; vous ne m'avez pas dit de l'inviter.

— Je croyais que cela allait de soi; invitant tout ce qui compte dans le pays, je pensais que M. de La Senevière se trouvait compris.

— M. de La Senevière ne compte plus dans le pays.

— Mais par sa naissance! Il semble qu'en ne l'invitant pas nous lui faisons, nous riches, un crime de sa pauvreté.

— Vous savez qu'une pareille pensée ne pouvait pas me venir, mais je reconnais qu'elle peut venir à l'esprit d'autres personnes; et dès lors il peut y avoir des raisons pour l'inviter; si je ne l'ai point fait, c'était pour ne pas amener entre nous des relations qui, l'année dernière, n'ont été déjà que trop suivies. Je lui écrirai demain si vous le désirez.

— Le mieux serait peut-être d'aller l'inviter moi-

même; dans dix minutes je serai aux étangs de la Vivanderie, continuez votre promenade, je vous rejoindrai au carrefour de la Croix-Cornet.

— Oh! papa, interrompit Nicole, tu nous abandonnes.

— Mon enfant, répondit-il, Hériberte t'a dit tantôt qu'il fallait avant tout faire plaisir aux gens; tu vois combien elle a eu raison pour la mère Papillon; laisse-moi faire plaisir à M. de La Senevière.

V

Faire plaisir à M. de La Senevière!

Sans doute, l'intention était bonne; mais, en faisant plaisir à M. de La Senevière, ne causait-il pas en même temps un désagrément à Hériberte?

Ce fut ce que Guillaumanche se demanda en suivant sous bois le chemin encombré de hautes fougères et de broussailles qui le conduisait aux étangs de la Vivanderie.

C'était la première fois depuis son mariage qu'il avait une volonté contraire à celle de sa femme, et peut-être avait-il agi à la légère en la défendant si vivement et en l'imposant, pour ainsi dire, sans discussion.

A la vérité, Hériberte n'avait pas insisté pour justifier sa non-invitation, mais il n'était ni dans son caractère, ni dans ses habitudes d'insister jamais: elle

disait ce qu'elle désirait, elle l'indiquait même plutôt qu'elle ne le disait, et c'était tout; et dans cette circonstance, elle avait fait plus que d'indiquer ce qu'elle désirait, d'abord en n'écrivant pas à M. de La Senevière, ensuite en donnant la raison pour laquelle elle ne l'avait pas invité : « Il ne compte plus dans le pays. »

Si Guillaumanche avait été bien convaincu lui-même de la complète justesse de cette raison, il n'aurait rien dit; mais cette conviction, précisément, n'était pas du tout faite en lui.

De tout ce qu'on racontait sur M. de La Senevière, il n'y avait qu'un fait notoire et prouvé : sa ruine, sa pauvreté; le reste n'était que propos en l'air qu'on colporte et qu'on répète pour en accabler un homme tombé. Il avait tué en duel, peu loyalement, disait-on, un de ses anciens amis pour se débarrasser des réclamations d'argent dont celui-ci le poursuivait justement. Il avait été chassé d'un cercle pour sa trop grande adresse au jeu. Il avait vécu, pendant un certain temps, de ce qu'il arrachait à une vieille maîtresse. Il avait déshonoré les femmes qui l'avaient aimé en les compromettant dans des affaires scandaleuses. Que ne disait-on pas encore? Mais si grosses que fussent ces accusations, elles n'étaient appuyées sur rien de précis; pour témoin à charge il n'y avait que *on*, c'est-à-dire personne; quand on pressait les gens qui colportaient ces accusations, ils se dérobaient : « Vous savez, je ne l'ai pas vu; ce que je vous dis là, on le raconte à Paris; voilà tout. » A Paris, ceux qu'il avait interrogés à ce sujet s'en tenaient à

des généralités plus vagues encore, non par discrétion et par prudence comme en province, mais par oubli : « La Senevière ! Vous savez, il y a si longtemps ! » Qui pensait encore à La Senevière ? Depuis lui, combien avaient déshonoré leurs maîtresses, ou avaient été expulsés des cercles où ils trichaient !

Que les portes se fussent fermées devant La Senevière dans la contrée parce qu'il était ruiné, cela ne s'expliquait que trop facilement quand on connaissait les habitudes d'économie et la peur des emprunteurs, qui sont les points en quelques sorte caractéristiques de l'esprit national, mais ces raisons déterminantes pour les autres ne l'étaient pas pour lui : il se trouvait vis-à-vis de La Senevière dans des conditions toutes particulières; ayant acheté son château patrimonial, il lui paraissait plus que cruel de fermer ce château à celui qui en portait le nom; propriétaire de La Senevière, tenir à l'écart le comte de La Senevière quand celui-ci ne demeurait qu'à quelques pas de chez lui, presque chez lui, n'y aurait-il pas là un acte de mauvais goût, en même temps qu'une injustice ? C'était ce qui l'avait poussé à insister pour que le marquis fût invité, et ce qu'il aurait dû expliquer plus complètement à Hériberte ; avec sa délicatesse de cœur, elle l'aurait sans aucun doute compris mieux que personne.

Réfléchissant ainsi il était descendu dans une vallée boisée dont le fond était occupé par deux étangs qu'une étroite langue de terre coupait à peu près par le milieu; — ces étangs étaient ceux de la Vivanderie, et sur cette langue de terre s'élevait, abritée par de

grands arbres, la maison qu'habitait M. de La Senevière.

Si cette vallée, entourée de bois de tous les côtés, était sauvage, la maison ne l'était pas moins : bâtie au douzième ou au treizième siècle pour servir de refuge, au milieu de la forêt, dans un endroit perdu, loin de tout chemin, facile à défendre, elle avait depuis ces époques éloignées, subi des dégradations du temps et des hommes sans avoir été presque jamais réparée; les deux tours qui la flanquent avaient été seulement recouvertes d'un toit en ardoises lorsqu'on les avait démantelées; et son pont-levis avait été remplacé par une chaussée qui, de l'île sur laquelle elle avait été primitivement construite, avait fait une presqu'île; la seule amélioration apportée à sa destination premiere, lorsqu'on n'avait plus craint les guerres et les pillages, avait consisté dans la création d'un grand jardin potager qu'on avait défriché sur la pente de la colline au midi, et qu'on avait entouré de murs pour le défendre des déprédations des bêtes de la forêt. Fort pittoresque pour un peintre qui serait passé par là et qui aurait admiré son manteau de lierre, au milieu duquel apparaissaient quelques sculptures de ses fenêtres géminées, ses meurtrières et ses machicoulis, elle eût été inhabitable pour tout autre que pour La Senevière qui, ruiné et n'ayant à choisir qu'entre elle et la belle étoile, était venu se réfugier là... en attendant, n'ayant pour vivre que les légumes de son jardin et le gibier qu'il tuait un peu partout et en tout temps.

A mesure que Guillaumanche se rapprochait de la

Vivanderie, il entendait des détonations que les deux collines se renvoyaient. Lorsqu'il arriva sur les bords découverts de l'étang et que sa vue par-dessus les roseaux put courir jusqu'à la maison, il eut l'explication de ces détonations : à l'ombre d'un arbre, au bord de l'eau, à cheval sur une chaise, un homme de haute stature se tenait, une carabine de salon dans les mains, — le comte de La Senevière, qui s'amusait à tirer.

En apercevant Guillaumanche, qui n'était plus qu'à une courte distance, La Senevière lui fit un grand salut moitié affectueux, moitié moqueur.

— Bonjour voisin.

Et il resta son chapeau de paille à la main, montrant sa tête aux traits énergiques encadrée d'une barbe blonde frisée, que l'éclat de deux yeux noirs et le hâle du teint faisaient paraître plus pâle qu'elle ne l'était réellement, comme les rides du front et des paupières ajoutaient six ou huit années de plus aux trente-quatre ans qu'il avait réellement.

Guillaumanche avait continué son chemin et ayant traversé la chaussée il était arrivé devant la maison, où il descendit de cheval.

— Que tirez-vous donc? dit-il en venant à La Senevière et en montrant la carabine.

— Je me fais la main ; et comme les cartons coûtent cher, je me sers de buts que le bon Dieu offre gratuitement en tirant les hirondelles qui tournoient bêtement sur cet étang ; c'est un bon exercice.

Disant cela, il épaula en ajustant une hirondelle qui rasait l'eau sur laquelle flottaient déjà les cadavres

de plusieurs hirondelles : le coup partit, et celle qu'il avait visée tomba à côté de ses camarades.

— Les pauvres bêtes ! dit Guillaumanche, mortes elles ne servent à rien, et vivantes elles rendent tant de services.

— Ah ! voilà la différence, dit La Senevière en riant ; vous voulez bien tuer quand cela vous est utile, moi la gloire me suffit.

Guillaumanche n'engagea pas de discussion sur ce sujet ; il fit son invitation, que La Senevière accepta.

— Vous êtes trop aimable, dit-il avec un sourire énigmatique, de me donner l'occasion de me retrouver quelquefois dans ce château où j'ai été élevé.

VI

En écrivant à sa fille qu'elle viendrait le lendemain à la Senevière, madame de Colbosc n'avait pas demandé qu'on l'envoyât chercher, car elle n'aimait pas demander et ne s'y décidait que lorsqu'on ne lui offrait pas ce qu'elle voulait : c'était ainsi qu'elle n'avait pas demandé, mais qu'elle n'avait pas non plus refusé les douze mille francs de pension que son gendre lui servait ; de même c'était ainsi qu'elle n'avait pas demandé, mais qu'elle avait accepté que son gendre, à qui elle n'avait jamais adressé un mot à ce sujet, dépensât deux cent mille francs pour remettre en état l'hôtel de Colbosc.

Mais si elle n'avait pas dit à sa fille « Envoyez-moi une de vos voitures », il était bien entendu qu'elle attendait cette voiture, et des ordres avaient été donnés pour qu'un cocher partit de la Senevière dès le petit matin, de façon à se mettre à la disposition de madame de Colbosc quand celle-ci serait levée.

— Nous attendrons votre mère pour déjeuner, avait dit Guillaumanche ; elle sait que nous déjeunons à onze heures, si à midi elle n'est pas arrivée, nous nous mettrons à table ; elle ne viendra que dans l'après-midi.

Hériberte, qui savait combien son mari tenait à ses habitudes, n'avait pas accepté cet arrangement, mais il avait persisté :

— Je vous en prie, laissez-moi saisir les occasions qui se présentent de donner à votre mère des marques de respectueuse soumission, elles ne sont que trop rares.

C'était jusqu'à midi et demi qu'on avait attendu ; comme on allait se mettre à table, Nicole, qui tambourinait une valse sur les vitres avec l'impatience d'un estomac de quatorze ans, avait signalé la voiture.

— La voilà !

En effet, dans la prairie, au tournant de la route, tout au loin, on apercevait un petit nuage de poussière qui montait entre le feuillage gris des saules.

— Vous voyez que j'ai eu raison, dit Guillaumanche à sa femme.

On ne tarda pas à entendre le trot allongé de deux chevaux ; blancs d'écume, fumants malgré la chaleur du jour, ils arrivaient d'un trait qui prouvait que, s'il

y avait du retard, ce n'était ni à eux ni au cocher qu'il fallait l'imputer.

Hériberte, Guillaumanche et Nicole avaient descendu le perron pour recevoir madame de Colbosc à son arrivée : elle ne se pressa point, et ce fut lentement qu'elle sortit de la voiture, comme ce fut noblement qu'elle donna sa main à baiser à sa fille; puis, se tournant vers son gendre, elle lui fit une courte inclinaison de tête :

— Bonjour, m'sieur Guillau...manche.

C'était sa manière de prononcer le nom de Guillaumanche et de le rendre un peu plus ridicule, croyait-elle, en le coupant et en l'allongeant; plus la pause était longue, plus le mépris était accentué.

Sans attendre la fin de la courte phrase de politesse respectueuse que Guillaumanche lui débitait, elle s'adressa à Nicole :

— Bonjour, petite Nicole... Apportez-moi mes pantoufles.

Cette appellation était aussi une marque de dédain que madame de Colbosc avait trouvé spirituel d'appliquer à Nicole; d'ailleurs, cela rappelait le *Bourgeois gentilhomme* et devenait une allusion par cela seul que c'était dit dans la maison de son gendre.

Ces gracieusetés distribuées, elle monta le perron sans accepter le bras que sa fille lui avait offert, et en regardant celle-ci des pieds à la tête.

Mais arrivée dans le vestibule elle prit ce bras qu'elle avait refusé, et s'approchant de sa fille, de manière à lui parler à l'oreille.

— Je constate avec joie, dit-elle, qu'il n'y a pas de.

changement dans votre tournure; vous avez conservé votre sveltesse de jeune fille; au moins, c'est de ce côté une bénédiction du bon Dieu ; espérons qu'il ne nous la retirera pas et que je n'aurai pas l'humiliation de voir jamais un petit Guillau...manche.

On passa dans la salle à manger sans qu'Hériberte eût répondu un seul mot à sa mère; ce n'était ni le lieu ni le moment malgré l'envie qu'elle en avait.

— Comment ! vous m'avez attendue, dit madame de Colbosc, voilà qui a dû vous fatiguer, n'est-ce pas mon cher monsieur Guillaumanche, car dans les bureaux on prend l'habitude de manger à l'heure et l'on devient facilement l'esclave de son estomac ?

Ce fut tout son remerciement, et comme personne ne lui répondit, elle se mit à déjeuner avec une parfaite sérénité et l'appétit d'une femme qui n'a pas laissé son estomac prendre de mauvaises habitudes.

Comme on allait arriver au dessert, elle se tourna vers Guillaumanche auprès de qui elle était assise, elle le regarda par dessus son épaule assez longuement.

— Il me semble me rappeler que je ne vous ai pas félicité pour votre décoration.

— Mon Dieu, cela n'en valait pas la peine, répondit Guillaumanche tout heureux de l'entendre parler de félicitation.

— Mais si, mais si. C'est pour vos envois au concours agricole que vous avez été décoré, n'est-ce pas? Pour vos cochons ou pour vos volailles?

Hériberte était pâle de honte, et pourtant elle n'osait couper avec éclat la parole à sa mère ; elle essaya une diversion :

— Accepterez-vous du fromage? demanda-t-elle.

— Volontiers.

Et madame de Colbosc se servit un morceau de fromage onctueux et crémeux à mouiller de béatitude les papilles d'un gourmet, mais elle n'en perdit pas la parole.

— Je me souviens, continua-t-elle, c'est pour vos fromages.

Et faisant claquer sa langue :

— Jamais décoration ne fut mieux méritée, vos fromages sont excellents, excellents, tous mes compliments.

Paraissant abandonner Guillaumanche, elle s'adressa à Nicole :

— Vous connaissez la bataille de Denain, mademoiselle l'écolière?

— Gagnée par Villars?

— Précisément. Eh bien! à Denain, le comte René de Colbosc se conduisit en héros; il eut un bras emporté, reçut une blessure grave à la cuisse, et pour récompense, fut fait chevalier de l'ordre. A Fontenoy, Philippe de Colbosc n'ayant reçu qu'une balle à travers la poitrine qui le tint six mois au lit, n'obtint pas la croix de Saint-Louis que le maréchal de Saxe avait demandée pour lui. Aujourd'hui, on est décoré à meilleur marché; il y a progrès. Je voudrais vous entendre parler du progrès à la tribune, mon cher monsieur Guillau...manche.

Comme on ne lui répondait pas, elle se tourna vers sa fille.

— J'ai eu dernièrement de vos nouvelles par notre

sous-préfet que j'ai vu hier chez le marquis de la Villeperdrix ; il m'a dit qu'il avait eu l'honneur de vous rencontrer « avec votre demoiselle » à une matinée au ministère de l'intérieur. Dites-donc, monsieur Guillaumanche, usez donc de votre influence pour nous débarrasser le pays d'un sous-préfet qui a de pareilles façons de s'exprimer : *votre* demoiselle. Puisque *votre dame* va chez le ministre de l'intérieur, il ne doit rien pouvoir vous refuser ce ministre ; lui ou *sa dame*.

VII

La séance avait été assez rude pour que Guillaumanche ne tînt pas à la prolonger ; aussitôt qu'il le put il sortit et presque aussitôt Nicole le suivit. Si son père était peiné de cet accueil de madame de Colbosc elle en était exaspérée, et vingt fois elle avait jeté des regards désolés à Hériberte pour lui demander son secours : « Ne vas-tu pas le venger? » Qu'avait donc cette vieille femme? Pourquoi ces railleries, ces injures? Si madame de Colbosc avait daigné s'occuper d'elle, peut-être la flamme que dardaient ses yeux d'enfant indignée dans sa tendresse et sa fierté filiale lui eût-elle donné à réfléchir. Mais toute à la satisfaction de ces railleries, elle ne voyait rien de ce qui se passait autour d'elle.

Lorsque Guillaumanche et Nicole furent sortis, elle les continua :

— Mes compliments, dit-elle en passant dans un petit salon où elles se trouvèrent en tête à tête, je vois que vous avez travaillé à façonner votre mari : il ne coupe plus son pain ; il ne parle plus la bouche pleine ; il commence à saluer à peu près ; il y a progrès ; c'est un joli résultat que vous avez obtenu ; seulement il y a tant à faire que vous userez votre vie à cette tâche sans la mener à bien. Ah ! le misérable !

— M. Guillaumanche n'est pas un misérable, interrompit Hériberte en coupant la parole à sa mère avec tant de fermeté que celle-ci demeura un moment interloquée ; et le fût-il que je ne permettrais à personne, même à vous, de le dire devant moi. Mais il n'en est pas un, vous le savez bien. C'est un homme d'honneur, un homme de cœur. Il est mon mari et je l'aime.

— Ah ! par exemple.

— Je l'aime, sachez-le, et sachez aussi que ce n'est pas une vaine parole, mais l'expression même de mes sentiments : j'aime et j'estime mon mari ; ce qui le touche me touche : ce qui le blesse, me blesse ; ses joies comme ses douleurs sont les miennes ; qui le frappe me frappe et même plus durement que lui, car je n'ai ni sa bonté ni son indulgence. Ceci devait être dit une fois pour toutes, et j'ai reconnu en déjeunant que j'avais trop tardé à le dire.

— Parce que ?

— Parce que vous ne seriez pas venue railler chez lui, devant sa femme et devant sa fille, un homme pour qui cette femme comme cette fille n'ont que des sentiments de respect et de tendresse.

C'était la première fois qu'Hériberte parlait à sa mère avec cette fermeté et cette autorité ; aussi madame de Colbosc en fût-elle jusqu'à un certain point démontée.

— Chez lui, dit-elle, chez lui ! Est-ce que vous vous imaginez que c'est pour mon plaisir que je suis chez lui ? Est-ce que je serais ici si les peintres ne me chassaient pas de chez moi ? Qui les a mis chez moi, ces peintres ?

— Il est évident que c'est nous ; mais, en faisant réparer votre hôtel, nous pensions vous être agréable.

— Est-ce pour moi ou pour vous que vous avez voulu le faire réparer ? Pour moi je m'en contentais dans l'état où il était, il me suffisait comme il m'avait suffi depuis trente ans. Mais la vanité de votre mari ne pouvait pas s'en contenter. Une femme de mon rang peut habiter une ruine sans être amoindrie. Un parvenu, un enrichi ne peut pas être propriétaire d'une ruine sans en être déshonoré. Et comme votre mariage avec ce parvenu rendait celui-ci propriétaire pour une part de mon hotel, il a voulu ces réparations qui depuis deux ans ont rompu toutes mes habitudes et empoisonné ma vie. Je suis sûre que par cela qu'il fait travailler à l'hôtel des Colbosc, il s'imagine être un Colbosc ! L'imbécile ! *Sa dame* étant une Colbosc, n'en est-il pas un aussi !

Elle s'était remise du premier mouvement de surprise que lui avait causé la protestation d'Hériberte, et maintenant elle ne disait que ce qu'elle voulait dire.

— Au reste, sa vanité va lui coûter cher.

— Il sait à quoi il s'est engagé en ordonnant ces réparations.

— Il ne s'agit pas des réparations, je pense bien qu'il a fait faire un devis, il s'agit des dépenses qu'elles commandent, et qui en découlent fatalement ; je pense aussi qu'il a prévu cela.

— Prévu quoi ?

— Qu'on ne vit pas dans un hôtel neuf ou à peu près comme dans une ruine. Dans la ruine, je pouvais me contenter de peu, et même de rien ; dans l'hôtel neuf, il va de soi qu'il en sera autrement.

Stupéfaite, Hériberte regarda sa mère sans comprendre. Que voulait-elle donc ? Y avait-il là une demande indirecte se déguisant sous une accusation ? Madame de Colbosc connaissait trop bien sa fille pour ne pas lire et ne pas voir que cette surprise n'était pas feinte ; il fallait donc préciser, ce qu'elle fit.

— Je n'ai jamais rien demandé à votre mari, Dieu merci ! et jamais je ne lui demanderai rien ; mais puisque vous ne comprenez pas quelle situation nouvelle me créent ces réparations, il faut bien que je vous l'explique. Vous m'accordez, n'est-ce pas, que c'est la vanité de parvenu de votre mari qui lui a fait entreprendre ces réparations dont je n'ai pas dit un mot.

— C'est le souci de notre dignité.

— La dignité des Colbosc défendue par M. Guillau...manche !

— Le soin de votre bien-être, l'accomplissement de notre devoir.

— Enfin voici un hôtel à peu près neuf que j'habite ; mon train de maison peut-il être ce qu'il était autrè-

trefois ? Ne faut-il pas des domestiques pour entretenir cet hôtel et le meubler ? Puis-je recevoir mes amis sans les inviter jamais à dîner comme je le faisais autrefois. Puis-je me retrancher derrière ma pauvreté pour ne pas répandre de larges aumônes et souscrire convenablement à toutes les bonnes œuvres de la ville ? En un mot, puis-je avoir l'apparence d'une Colbosc et n'en pas être une ? Est-ce avec douze mille francs de rente que je puis subvenir à ces dépenses qui certainement s'élèveront au double.

Cette pension de douze mille francs n'avait point fait souffrir Hériberte lorsqu'elle l'avait discutée avec son mari ; rien n'était plus légitime que cette pension ; mais cette demande de la doubler lui fit monter le rouge de la honte au visage ; pendant quelques instants, elle resta confuse, balbutiante, étouffée.

— Avez-vous donc peur d'arranger cela avec votre mari ? demanda madame de Colbosc.

Le mot qui lui vint aux lèvres ne fut pas celui qu'elle prononça ; un éclair lui montra le parti qu'elle pouvait tirer de la situation que cette demande créait et elle étouffa son cri de franchise.

— Oui, ma mère, peur, très peur, et si grande peur que je ne me ferai pas votre intermédiaire ; vous arrangerez cela vous-même avec lui.

— Moi !

— Les raisons que vous venez d'exposer pour légitimer le doublement de votre pension auront beaucoup plus de poids dans votre bouche qu'elles n'en auraient dans la mienne.

— Est-ce que par hasard vous vous imaginez m'a-

mener à adresser cette demande à votre mari ; s'il en est ainsi, votre calcul est mauvais ? une Colbosc ne demande pas, et à un Guillau...manche moins qu'à personne.

VIII

Tel était, en effet, le calcul d'Hériberte; forcer sa mère à demander ce supplément de pension à son mari. Quand on a besoin de quelqu'un, on ne prend pas plaisir à l'exaspérer. Avant de s'adresser à son gendre, madame de Colbosc serait nécessairement amenée à désarmer, et plus tard les convenances, à défaut de la reconnaissance sur laquelle il serait naïf de compter, maintiendraient entre eux des rapports adoucis : quand on s'est fait aimable pour obtenir une chose, il est difficile de revenir au mépris et à la haine, au moins d'une façon apparente, avec celui dont on est l'obligé.

Ce qui s'était passé pendant ce déjeuner lui avait été trop douloureux pour qu'elle pût en accepter un second du même genre. A tout prix il fallait qu'elle trouvât un moyen d'imposer silence à sa mère, et avec une femme telle que madame de Colbosc cela n'était pas facile : personne ne lui avait jamais imposé silence; et pour qu'elle ne dît pas ce qu'elle avait envie de dire, il fallait qu'elle eût un intérêt sérieux

à le taire; encore ne pouvait-on jamais être assuré à l'avance qu'elle ne parlerait pas.

L'intérêt, dans cette circonstance, ce serait l'appât de ces douze mille francs avec ce qu'ils apportaient à une femme qui, depuis son enfance, avait vécu dans une misère noire : domestiques, dîners et soirées, bonnes œuvres.

Certes, l'humiliation était cruelle pour Hériberte; mais l'eût-elle été dix fois plus encore qu'il n'y avait pas à hésiter; avant tout, elle devait défendre la dignité de son mari, même au prix de la sienne, elle devait assurer son repos.

Où était-il le pauvre garçon? Où s'était-il sauvé, caché, après ce malheureux déjeuner ?

Elle se mit à sa recherche ; elle ne devait pas tarder à lui dire qu'elle avait souffert comme lui, qu'elle avait souffert plus que lui de ces algarades puisque jusqu'à un certain point la responsabilité pouvait en remonter jusqu'à elle et lui expliquer le moyen qu'elle croyait propre à les faire cesser.

Elle ne le trouva point dans le château et les domestiques qu'elle interrogea ne purent pas la renseigner.

Elle descendit au jardin; mais ce fut en vain qu'elle le chercha dans les allées où elle croyait avoir chance de le rencontrer; elle revint alors à l'étang, à un endroit où ils s'asseyaient souvent au bord de l'eau sous l'épais couvert d'un magnifique tilleul, d'où la vue s'étendait librement sur la vallée; elle ne l'aperçut point; mais Nicole y était assise, lisant.

— As-tu vu ton père ?

— Il est resté avec moi depuis le déjeuner.

Ordinairement Nicole parlait à Hériberte sur le ton de l'affabilité la plus affectueuse; au contraire, cela fut dit sèchement; une réponse parce qu'elle devait une réponse, rien de plus.

— Sais-tu où il est?

— Dans le parc.

— Doit-il bientôt revenir?

— Il ne me l'a pas dit.

Surprise, Hériberte regarda Nicole, elle la vit le visage sombre, les yeux ardents, les lèvres crispées; mais comme elle avait en ce moment d'autres soucis en tête que les mauvaises humeurs de cette enfant, elle n'insista pas.

— Je vais dans le parc, dit-elle.

Et elle s'éloigna.

Elle avait à peine fait quelques pas que Nicole courut après elle.

— Qu'as-tu? demanda-t-elle en se retournant.

Nicole hésita un moment avant de répondre; évidemment un combat se livrait en elle.

— Moi je n'ai rien; c'est... c'est papa qui a du chagrin.

Ces premiers mots dits, elle se livra.

— Si tu savais comme il a du chagrin! il faut que tu le consoles, Hériberte, je t'en prie.

C'était en tremblant, en pleurant qu'elle jetait ces paroles entrecoupées.

— Que t'a-t-il dit? demanda Hériberte bouleversée par cet appel, d'autant plus touchant qu'il n'était pas dans la nature concentrée de Nicole.

— Rien. Mais est-ce que j'ai besoin qu'il me dise

qu'il a du chagrin pour le voir. Tu ne l'as donc pas vu, toi, pendant ce déjeuner ? Quand il m'a aperçue à cette place, il est venu me rejoindre. Comme il ne s'observait plus, il avait les yeux désespérés. J'ai voulu le distraire, le faire parler. Il ne m'écoutait seulement pas. Il faut que tu le consoles. Tu lui expliqueras pourquoi tu n'as pas parlé.

— Le pouvais-je ?

— Il faut que tu le lui dises; il faut qu'il sente que tu es avec lui.

— Ne l'as-tu donc pas senti, toi ?

— Il ne s'agit pas de moi, il s'agit de lui ; moi, qu'importe !

— Eh bien, je te promets que ce qui s'est passé ne se renouvellera pas.

Nicole secoua la tête.

— Tu es sûre !

— C'est pour le dire à ton père que je le cherche.

— Va dans le parc, dépêche-toi, tu es certaine de le trouver; il a pris l'allée droite; Feulard travaille par là, il te renseignera.

Et vivement elle l'embrassa en la poussant.

IX

Cependant Hériberte, sortant rapidement du jardin, était entrée dans le parc, et elle avait gagné l'allée droite qui, entre une double rangée de vieux hêtres

au tronc élancé et à la cime arrondie, monte jusqu'à la forêt, étalant entre les racines raboteuses des arbres son large tapis de mousse veloutée.

Elle ne vit point son mari, mais elle n'avait pas fait cent mètres que la brise lui apporta une odeur de fumée de tabac et d'amadou : quelqu'un, assurément, travaillait là qui pourrait la renseigner.

En effet, elle aperçut sous bois un homme adossé à un arbre et appuyé sur un fort bâton à poignée recourbée ; mais il ne travaillait point ; une courte pipe aux dents, il fumait tranquillement en regardant les bouffées de fumée qu'il soufflait droit devant lui : c'était Feulard, dont Nicole avait parlé.

Quand Hériberte ne fut plus qu'à quelques pas de lui, il porta la main à sa vieille casquette :

— Faut bien fumer *eune* pipe de temps en temps, n'est-ce pas, madame, dit-il du ton d'un ouvrier qui s'excuse d'être surpris en se reposant.

— Mais certainement.

Et tout de suite elle demanda s'il avait vu passer M. Guillaumanche.

— Mais pour sûr qu'il a passé ; même qu'il n'avait pas l'air content ; ah ! pas content du tout, il se tapait le front, et il levait les yeux vers le *coupet* des arbres, comme s'il cherchait des nids.

— Il n'a pas suivi l'allée droite ?

— Non ; pour ça non, il ne l'a pas suivie, aussi vrai que je me nomme Feulard.

— Savez-vous par où il a pris ?

— Pardi, par l'allée du trou à sable où on tire du caillou en ce moment ; il va voir si le travail avance ;

je plains ceux qui ne seraient pas à l'ouvrage car il n'est pas content M. Guillaumanche; non, non, pour sûr!

Ce fut avec un mauvais sourire que Feulard appuya sur ce non-contentement, comme si c'était une satisfaction pour lui. Autrefois garde, du temps des La Senevière, il avait été mis à la retraite par Guillaumanche lorsque celui-ci avait acheté le château et qu'il avait trouvé pour protéger ses biens et son gibier un pauvre bonhomme estropié par les rhumatismes qui ne lui permettaient de marcher qu'à petits pas, en s'appuyant d'une main sur un bâton, et se tenant les reins de l'autre. Cependant, comme il fallait que ce bonhomme qui n'avait pas un sou d'économie ne mourût pas de faim par sa faute, Guillaumanche l'avait gardé à son service, en lui inventant, tant bien que mal, un travail qui légitimât les cinquante sous qu'il touchait par jour : l'hiver, le ramassage du bois. au printemps la destruction des chenilles. Feulard avait accepté les cinquante sous, mais pour les chenilles il n'en avait jamais détruit une seule, et pour le bois il n'avait jamais ramassé que celui qui lui servait à faire, en plein air et à l'abri du vent, les grands feux devant lesquels il se chauffait du matin au soir, en clopinant et en fumant son éternelle pipe, qui n'éteignait, comme ses flambées, qu'à l'heure où il tendait des collets aux bons endroits, sans s'être jamais fait surprendre en flagrant délit, tant il était habile à se raser, malgré son infirmité. Ne fallait-il pas qu'il gagnât l'argent de son tabac et de ses *glorias* en plus de ceux qu'il se faisait payer ; les lièvres, les lapins et les faisans le lui fournissaient, et largement encore.

N'allait-il pas se gêner avec un enrichi comme Guillaumanche! Ah! si c'était un La Senevière il en serait autrement, au moins il le disait: des bons maîtres ceux-là, et qui n'auraient pas mis à pied un vieux serviteur comme lui. Cinquante sous par jour! et on avait l'air de dire qu'il n'en faisait pas assez; ne fallait-il pas qu'il se fît mourir! Sa vengeance, c'était de tordre le cou au gibier qu'il attrapait, et il retrouvait des jambes pour l'aller revendre à une lieue de là, à un aubergiste chez qui l'on servait journellement des ratatouilles de faisans aux pommes de terre et aux navets. C'était sa haine qu'il avait mise dans son mauvais sourire en parlant du mécontentement de Guillaumanche et aussi une espérance vague de vengeance : qui peut tourmenter un enrichi, si ce n'est la peur de perdre sa fortune? et Feulard qui avait de l'imagination voyait déjà Guillaumanche ruiné et sa femme courant après lui pour l'empêcher de se suicider. Fallait-il qu'il fût imbécile vraiment d'avoir indiqué à celle-ci la bonne route; s'il avait su!

Mais il n'avait pas deviné ce qu'il y avait dans cette question, et la route qu'il avait indiquée était bien la bonne; après l'avoir suivie pendant à peu près dix minutes, Hériberte aperçut son mari qui revenait.

Ils ne tardèrent pas à se rejoindre, car en la reconnaissant, Guillaumanche avait hâté le pas : si quelques instants auparavant il se tapait le front, maintenant ce front était éclairé par un sourire.

— Vous! dit-il, en lui tendant les deux mains.

— Je vous cherche.

Et lui prenant le bras en le serrant doucement :

— J'ai tant à cœur de vous faire oublier ce qui s'est passé dans ce déjeuner que je n'ai pas voulu attendre votre retour.

— Ne parlons pas de cela, répondit-il avec confusion, à quoi bon? Vous ne pouvez pas plus effacer ce qui a été dit que vous ne pouviez l'empêcher; c'est la fatalité de notre situation. Savez-vous quelle était ma grande crainte pendant ce déjeuner?

Elle le regarda.

— C'était celle de votre intervention qui aurait tourné la colère de madame de Colbosc contre vous. Moi qu'importe après tout! J'ai souffert de ce qui était dit, surtout parce que vous étiez présente et que vous souffriez comme moi, plus que moi, sans aucun doute.

— Si je ne peux pas effacer ce qui est passé, au moins puis-je empêcher ce qui est à venir.

Il eut un cri qui prouva que son stoïcisme était plus sur ses lèvres que dans son cœur.

— Et comment?

Marchant près de lui, appuyée contre lui, elle rapporta l'entretien qui venait d'avoir lieu entre sa mère et elle : ses protestations contre les railleries du déjeuner, et les exigences de madame de Colbosc pour l'entretien de l'hôtel.

— Cela devait arriver, dit-il, et pour moi j'en suis d'autant moins surpris que je trouve que madame de Colbosc est strictement dans son droit : évidemment elle ne peut pas vivre dans une maison neuve comme dans une ruine.

Alors Hériberte expliqua son plan.

— Tout ce que vous voudrez, dit-il ; vous savez mieux que moi comment on doit agir avec votre mère ; cependant, il me semble que l'obliger à demander... à moi, ce supplément de pension est dur, bien dur.

— Si je voyais un autre moyen d'amener la paix entre nous, croyez-vous donc que je recourrais à celui-là, et si vous, le gendre, vous trouvez cette obligation dure, ne sentez-vous pas combien elle l'est pour moi, la fille. Mais je veux pour vous la tranquillité et le respect, je vous les dois, et je vous les assurerai quoi qu'il puisse arriver.

Cela fut affirmé avec une résolution qui emplit le cœur ulcéré de Guillaumanche d'une douce émotion ; sans répondre, mais en la regardant les yeux dans les yeux, il lui releva la main et longuement il l'embrassa sur le bras au-dessus du gant.

Un bruit de broussailles attira leur attention, et en même temps ils respirèrent une légère odeur de fumée de tabac ; c'était Feulard qui, penché sur son bâton, semblait occupé à fourrager dans les ronces.

Quand ils furent passés, il haussa les épaules avec dépit.

— Quel malheur que je lui aie indiqué le bon chemin ! murmura-t-il.

X

Comme on ne savait pas précisément le jour du retour de Papillon, Guillaumanche avait voulu ne pas se laisser surprendre : l'acte de donation avait été préparé par le notaire ; des faucilles avaient été achetées ; une plaque sur laquelle le nom de « Papillon, charbonnier », remplaçait celui de « Guillaumanche, propriétaire », avait été clouée sur la charrette à ridelles, et dans cette charrette. Nicole avait fait charger cinquante bottes de paille et cent bottes de foin pour que la Grise trouvât tout de suite une bonne litière et un râtelier garni en entrant dans sa nouvelle écurie ; et elle avait mis une mèche neuve au fouet de houx avec lequel elle se proposait de conduire elle-même la charrette au grand scandale de mademoiselle Dauvresse, qui trouvait que c'était l'affaire d'un charretier, non celui d'une jeune fille bien élevée.

Maintenant Papillon pouvait arriver.

Il ne s'était pas fait longtemps attendre : trois jours après, comme on prenait le frais à l'ombre dans le jardin après le déjeuner on avait vu s'avancer un gamin qui était un des fils de Papillon ; il était chargé par sa mère d'annoncer que son père venait d'arriver.

Tandis que Guillaumanche envoyait prier le notaire de se rendre chez Papillon, Nicole courait à l'écurie et faisait vivement atteler la Grise à la charrette ; puis

son fouet à la main, tirant la jument par la bride, elle sortait elle-même la voiture du chartil où elle était remisée, et elle appelait son père, ainsi que sa belle-mère qui devaient l'accompagner.

— Voyez si cette petite n'a pas du sang de paysan plein les veines, dit madame de Colbosc s'adressant à l'institutrice.

— Ce n'est certes pas la faute de l'éducation qu'elle a reçue, répondit mademoiselle Dauvresse indignée.

— L'éducation ne change pas le sang... et d'ailleurs rien ne le change ; paysan on naît, paysan on reste.

Soit que ce fût l'influence du sang comme le disait madame de Colbosc, soit que ce fût celle d'une autre disposition particulière toujours est-il que Nicole conduisait sa charrette comme si elle n'avait fait que cela depuis son enfance, marchant gaillardement à la tête de son cheval en faisant claquer son fouet; derrière la voiture venait Guillaumanche avec Hériberte, puis à une certaine distance madame de Colbosc et l'institutrice qui n'avaient pas voulu se mêler à cette mascarade, tout en étant curieuses cependant de la voir de loin.

— Prends garde, disait Guillaumanche de temps en temps.

— Il n'y a pas de danger.

Et se tournant, elle regardait fièrement le chargement de sa voiture qui se balançait selon les cahots du chemin.

Jusqu'à la barrière de Papillon, il n'y avait qu'à laisser aller la Grise, mais arrivé là il fallait tourner

pour entrer dans la cour, ce qui devenait plus difficile; cependant Nicole ne s'en embarrassa point, elle prit la jument par la bride et de l'autre main la maintenant avec son fouet, elle fit une entrée aussi juste que celle d'un bon charretier; en quelques coups de collier la Grise arriva devant la maison ; derrière elle aux branches des pommiers qui couvraient le chemin, des brins de foin restèrent accrochés.

En voyant cette charrette arriver de ce train dans la cour, la famille Papillon était accourue sur le seuil de la porte, et au milieu des enfants, auprès de la mère, le père apparaissait avec sa haute stature, les souliers tout blancs de la poussière du chemin, la face blême d'un homme qui sort de prison, le regard dur et malheureux sous un front plissé.

— Où donc que vous allez comme ça, mademoiselle Guillaumanche ? demanda-t-il.

— Ici; c'est une voiture de paille et de foin que mon père vous donne.

— A nous! c'est-y possible ! Nous n'avons plus besoin de paille ni de foin, puisque nous n'avons plus ni cheval ni voiture; on nous a tout pris; qu'est-ce qu'il veut que je fasse de son foin?

— Il vous donne aussi le cheval et la voiture.

— Il ne faut pas vous moquer des pauvres gens ; à votre âge vous devez être bonne.

A ce moment arrivaient Guillaumanche et Hériberte, restés en arrière quand la Grise avait donné son coup de collier.

— Personne ne pense à se moquer de vous, mon pauvre Papillon, dit-il en lui tendant la main : les

paroles de ma fille sont sincères ; nous avons voulu qu'en rentrant chez vous, vous puissiez travailler ; et pour travailler, il vous faut un cheval et une voiture ; nous vous les offrons.

Ils écoutaient tous, le père, la mère et les enfants, comme s'ils ne comprenaient pas ; cependant la colère qui tout d'abord se lisait dans les yeux de Papillon s'était peu à peu effacée, remplacée par un sourire d'espérance vague et craintif.

— C'est-y possible ; c'est-y possible, répétait-il.

— Rien n'est plus vrai.

— Vrai ?

— Je vous en donne ma parole d'honneur.

Sans répondre, Papillon courut à la tête de la jument et, lui ouvrant la bouche :

— Elle n'a pas plus de huit ans ! les membres sains ! C'est-y possible ! Eh ben, alors, eh ben alors ?

— Eh ben, alors, il n'y a qu'à mettre le foin au grenier, et après la Grise au râtelier.

— Houp ! les enfants, cria Papillon.

La voiture fut vivement escaladée, tandis que d'autres enfants grimpaient au grenier ; en moins de dix minutes le chargement de paille et de foin fut emmagasiné ; puis la Grise qui sous la bride avait son licol fut attachée devant le râtelier garni.

— Ah ! monsieur Guillaumanche, c'est-y possible, c'est-y possible, répétait Papillon avec un rire qui lui fendait la bouche jusqu'aux oreilles, une si belle jument, une charrette toute neuve.

Cependant un des enfants apportait un paquet de faucilles entortillées de paille.

— J'ai trouvé ces faucilles au fond de la voiture, dit le gamin.

— Elles sont pour vous, dit Nicole.

— Et pourquoi faire? demanda Papillon, nous n'avons plus de terre.

— Vous avez la pièce de blé d'en face, que je vous donne, dit Guillaumanche.

— Ah! monsieur Guillaumanche, il ne faut pas se fiche du pauvre monde.

— Je me fiche si peu de vous que voilà le notaire qui vient vous faire signer l'acceptation de la donation que je vous fais.

— Ah! non, c'est une mauvaise farce : mais vous savez, je ne vous en remercie pas moins pour la jument et la voiture.

— Ce n'est pas plus une farce pour la pièce de terre que c'en était une pour la jument et la charrette.

— Vous me donneriez votre pièce de terre?

— Je vous la donne.

— A moi!

— A vous.

— Mais pourquoi?

— Parce que vous avez été malheureux.

Si Papillon ne pouvait pas croire les paroles de Guillaumanche, il fallut bien qu'il ajoutât foi aux écritures du notaire, et surtout à sa propre signature.

— Houp! les enfants!

Quand Guillaumanche, Hériberte et Nicole quittèrent le chemin des Plainards, une rangée de javelles était déjà alignée sur le chaume, et sous la dent des faucilles on entendait la paille crier, tandis que les

épis résonnaient dans le choc d'une poignée contre une autre poignée : jamais moissonneurs n'avaient eu autant de cœur à l'ouvrage.

XI

Ce qu'il y avait de mauvais dans le plan d'Hériberte, c'était la longueur du séjour que madame de Colbosc devait faire à La Senevière. Sur le point de retourner à Condé, elle eût sans doute été moins agressive avec son gendre et elle eût manœuvré de façon à préparer la demande qu'elle aurait à lui adresser la veille ou le jour même de son départ. Mais ayant deux mois et même plus devant elle, rien ne la pressait de désarmer ; elle pouvait continuer ses railleries qui, pour elle, étaient un amusement en même temps qu'un vengeance, et ne les cesser que lorsqu'elle aurait épuisé tout ce qu'elle avait sur le cœur.

Ces deux mois seraient donc un enfer, et ce premier déjeuner pourrait recommencer tous les jours aussi cruel, aussi humiliant, et même plus cruel et plus humiliant encore par cela seul qu'il serait la répétition de beaucoup d'autres.

Fallait-il attendre que, dans un moment d'indignation elle fermât la bouche à sa mère et lui imposât silence ?

C'était là une extrémité que les idées dans lesquelles elle avait été élevée ne lui permettaient pas

d'envisager sans trouble et sans anxiété : si injuste que fût sa mère, si dure qu'elle se montrât, elle n'en était pas moins sa mère, et ni cette injustice, ni cette dureté, ni la douleur, ni l'indignation qu'elle éprouvait à voir traiter avec mépris l'homme dont elle portait le nom, qu'elle estimait, ne pouvaient arracher le sentiment de respect filial qui malgré tout restait vivace dans son cœur ; sa mère, quoi qu'elle fît, quoi qu'elle dit, sa mère. Elle avait conscience, qu'en se mariant elle n'avait pas cessé d'être une Colbosc ; elle n'en serait plus une le jour où elle perdrait ce sentiment de respect.

Si elle ne pouvait pas mettre sa mère à la porte de la Senevière, elle pouvait au moins en sortir elle-même, elle et son mari ; et ce fut à ce parti qu'elle s'arrêta.

Cependant comme il était difficile de quitter le château alors qu'ils arrivaient à peine, qu'ils attendaient des invités, que son mari avait des intérêts importants qui le retenaient, elle résolut de s'expliquer sur ce sujet avec sa mère, et un matin que les railleries et les insolences avaient été presque aussi fortes que le premier jour, elle n'hésita pas plus longtemps :

— Je vous ai déjà priée de rendre possibles les rapports que vous avez avec mon mari ; à mon grand chagrin, ce qui s'était passé le jour de votre arrivée s'est répété aujourd'hui.

— Prétendez-vous m'imposer silence ? voulez-vous que je vous demande la parole et vous consulte à l'avance sur ce que je dois dire ?

— Je ne prétends qu'une chose : sauvegarder la di-

gnité de mon mari et assurer sa tranquillité; c'est pourquoi j'ai décidé que si vous deviez continuer à le prendre pour but de vos railleries...

— Il est sacré?

— Pour moi, oui, comme il l'est pour ceux qui le connaissent.

— Voyons ce que vous avez décidé, je suis curieuse de l'apprendre.

— J'ai décidé que nous partirons pour le bord de la mer et que nous passerons la saison à Trouville, à Dieppe, en Angleterre peut-être ; nous abandonnerons La Senevière, que vous pourrez habiter jusqu'au moment où votre hôtel sera en état de vous recevoir.

— Pourquoi ne me mettez-vous pas à la porte, ce serait plus simple?

— Vous êtes ma mère.

— Vous l'oubliez en me parlant ainsi.

— Puis-je laisser attaquer, railler, bafouer mon mari sans le défendre?

— A qui la faute, si ce n'est celle de ce mari? Est-ce que vous vous imaginez que c'est pour mon plaisir que je l'attaque comme vous le dites, ou plutôt que je lui parle comme il le mérite, ce qui est plus juste? Est-ce que vous croyez que je cherche mes railleries et que je les aiguise? Elles me montent du cœur spontanément, irrésistiblement. Il a des qualités, dites-vous ; je ne les nie pas ; seulement, quand il est devant moi, je ne vois que ses ridicules, et alors ça part, ça part; encore un coup, à ui la faute? A lui et à vous. Pourquoi est-il ainsi? Pourquoi l'avez-vous épousé?

— Au lieu de le poursuivre de vos attaques, que ne mettez-vous votre séjour à profit pour l'étudier, vous verriez pourquoi je l'ai épousé.

— Je vous dis que s'il a des qualités, — des qualités qui ont fait votre mariage, — je ne les vois pas, c'est donc comme s'il ne les avait pas, tandis que ses ridicules, ses défauts, ses vices, ses hontes, ses ignominies me sautent aux yeux et me les crèvent. C'est plus fort que moi, il me fait horreur. Je suis calme, de belle humeur, je ne pense pas à lui ; tout à coup je l'entends où je l'aperçois, je suis bouleversée, horripilée. Malgré moi, quoique je veuille, je me hérisse comme un porc-épic, je montre les dents comme un chien hargneux, je suis... enfin, je suis ce que très justement vous me reprochez, et ce que..., je l'avoue, je voudrais ne pas être.

C'était la première fois, que depuis son mariage Hériberte provoquait sa mère à un entretien aussi franc et aussi complet sur son mari. Elle fut effrayée de cette explosion de haine qui dépassait bien évidemment ce qu'elle avait redouté.

— Il ne serait pas votre mari, continua madame de Colbosc, que ses sottises et ses ridicules m'auraient éloignée de lui, si je l'avais rencontré quelque part, comme on se détourne d'une bête répulsive. Mais il est votre mari ; mais il me déshonore, il déshonore ma race ; vous portez son nom ; vous pouvez avoir un enfant de lui en qui se trouvera mêlé le sang de Colbosc et celui... des Guillaumanche. Et vous voulez que je sois calme, que je contienne l'expression de mon mépris et de ma haine. Vous voulez que je lui

fasse bon visage quand je voudrais qu'il fût mort.

— Ma mère !

— Vous savez bien que je ne suis pas de celles qui demandent à Dieu ses bénédictions pour leurs ennemis ; et cet homme est mon ennemi, le plus terrible que je puisse avoir, puisque tant qu'il sera de ce monde il n'y aura plus pour moi ni bonheur, ni honneur, ni fierté, ni dignité. Entre ma vie et la sienne, j'aime mieux la mienne. Je serais une hypocrite de tenir un autre langage.

— Nous partirons, dit Hériberte.

— Non, attendez encore ; il y un an que nous nous ne sommes vues, je voudrais passer quelques jours avec vous, vivre un peu de votre vie comme vous avez vécu de la mienne pendant vingt-six ans ; je m'observerai ; pour vous, je ménagerai cet homme, j'en aurai peut-être la force en me disant que c'est pour vous.

XII

Il fut évident que madame de Colbosc faisait des efforts pour s'observer, comme elle l'avait promis ; elle arriva à prononcer le nom de Guillaumanche sans le couper et plus d'une fois elle se contenta d'appeler Nicole sans ajouter : « Apportez-moi mes pantoufles » ; plus d'une fois aussi elle adoucit une raillerie commencée et retint les insolences déjà sur ses lèvres.

Mais ce à quoi elle n'arriva jamais, ce fut à ce résultat artistique qui consiste à cacher la difficulté vaincue sous une facilité apparente ; toujours l'effort resta visible ; et ce qui le rendit plus frappant encore, ce fut la nouvelle attitude qu'elle prit avec son gendre.

Quand elle le lardait d'épigrammes ou l'assassinait d'une grosse insolence, elle ne le quittait pas des yeux et c'était avec un aigre sourire qu'elle lui assénait ses coups : « A vous, monsieur ; comment trouvez-vous celle-ci ; vous ne parerez pas celle-là ; touché, n'est-ce pas, et au bon endroit ; qu'en dites-vous ? » Et elle triomphait ; elle exultait. Ah ! le misérable !

Maintenant, au contraire, elle évitait de porter les yeux de son côté, comme si du choc de leurs deux regards devait jaillir une étincelle qui mettrait le feu aux poudres ; et quand elle se trouvait, malgré elle, mêlée à un entretien dans lequel il disait son mot, elle baissait la tête sur son assiette ou la tenait obstinément levée vers le plafond ; parfois même elle se cramponnait aux bras de son fauteuil pour ne pas se jeter sur lui. La violence même qu'elle faisait pour se contenir l'exaspérait plus encore. Ne rien dire, le ménager, paraître lui pardonner et l'accepter. Ah ! le misérable !

Et cependant, elle parvenait le plus souvent à fermer ses lèvres comme ses paupières ; mais il y avait des moments où malgré tout, lèvres et paupières s'ouvraient ; où elle oubliait qu'elle voulait passer quelques semaines avec sa fille, cette enfant qui avait été à elle pendant vingt-cinq ans, et qui maintenant était

à ce misérable ; où l'indignation et l'exaspération l'emportaient, et alors le misérable était foudroyé instantanément comme d'un de ces coups de tonnerre que ne précède pas l'éclair.

Que fallait-il pour cela? Elle ne pouvait pas vivre de la vie de sa fille et de son gendre sans s'y mêler ; elle s'asseyait à la même table que lui ; elle passait les soirées avec lui ; il parlait ; elle ne gardait pas elle-même le silence ; tout leur était contact, c'est-à-dire qu'à chaque instant et à propos de rien des chocs se produisaient.

Pour les éviter, il eût fallu qu'elle fût sourde, qu'elle fût muette, qu'elle fût aveugle, et elle ne pouvait pas l'être, si grande et si constante que fût son application.

C'était la fatalité de leurs deux natures et de la situation qu'en tout et sur tout elle vît, elle pensât précisément le contraire de ce qu'il voyait, de ce qu'il pensait lui-même.

Il disait qu'une fleur était bleue, elle la voyait violette ; un arbre vert pour lui était jaune pour elle.

Il avait le cœur ému pour un récit qu'on lisait, elle le trouvait comique et bouffon.

Ce qui le faisait rire lui donnait à elle envie de pleurer ; ce qui était bien pour lui pour elle était mal ; ce qu'il applaudissait, elle le blâmait ; ce qu'il aimait, elle le détestait.

Et cela se reproduisait à propos de tout, aussi bien pour ce qui était insignifiant que pour ce qui était d'une importance capitale : il fermait une fenêtre, elle étouffait ; il l'ouvrait, elle était glacée ; la lampe

dont il montait la mèche l'éblouissait ; celle qu'il baissait faisait la nuit noire ; la viande crue pour lui était desséchée pour elle ; elle déclarait blet le fruit qu'il ne trouvait pas mûr ; quand il était assis, elle était irritée de la façon dont il se tenait, quand il était debout, de la façon dont il marchait ; le matin il avait des bottes qui faisaient trop de bruit, le soir, les souliers qu'il mettait n'en faisaient pas assez. Etait-il supplice comparable à celui qu'elle endurait, qu'elle s'imposait ?

Il n'y avait pas que dans les choses qu'elle trouvait des motifs d'exaspération, les personnes aussi qui venaient à La Senevière lui étaient des occasions de colère, même celles pour lesquelles elle avait habituellement de la considération ou du respect, et qui, par le fait seul de franchir la porte d'un Guillaumanche, perdaient les qualités ou les vertus qu'elle leur avait toujours reconnus quand elle les recevait à l'hôtel de Colbosc. Ne fallait-il pas que le comte de la Roche-Odon, ce modèle d'honneur, de droiture et de fierté, fût tombé en enfance pour accepter l'invitation de M. Guillau...manche. Et le marquis de Courtomer, sa manie de donner aux arbres une forme conique l'avait donc rendu tout à fait fou ; au reste, rien d'étonnant à cela, c'était la punition providentielle de son sot mariage. De même pour M. de la Villeperdrix. De même pour les autres. Leur venue dans cette maison avait été une épreuve qui les avait fait juger, et durement ; elle en avait bien le droit sans doute, puisque c'était des gens de son monde. Avait-elle assez souffert de les voir, pendant leur

séjour à La Senevière, aimables, polis, gracieux avec Guillaumanche, comme ils l'auraient été avec un de leurs pairs ! Et tout simplement parce qu'il était riche. Quel corrupteur que l'argent !

Si elle était sévère pour les gens de son monde, pouvait-elle ne pas l'être pour ceux qui étaient du monde de Guillaumanche ? des industriels, des enrichis, des bourgeois : quelle clique, bon Dieu ! quelles têtes, quels ridicules ! Allait-elle se taire quand on parlait d'eux ? Celui-là n'était-il pas assez bête ! Et celle-là était-il possible de trouver plus vulgaire qu'elle ! Et ce sot, et cet imbécile et ce coquin, ils étaient dans un bel état quand ils lui avaient passé sous la dent. Bien entendu, elle ne cherchait pas à fâcher Guillaumanche avec eux ni à les éloigner ; que lui importait qu'il les vît ou ne les vît point ; si elle s'exprimait avec cette franchise sur leur compte, c'était parce qu'elle les jugeait ainsi, par amour de la vérité, simplement.

De même c'était l'amour de la vérité qui lui faisait dire, avec la même franchise, que les deux ou trois camarades que Nicole avait parmi les jeunes filles du voisinage étaient des sottes et des nullités sans intelligence, sans manières et sans cœur, qu'on pouvait voir quelquefois par hasard, mais avec lesquelles il était impossible de faire commerce d'amitié.

XIII

Ces dissentiments sur les choses et les gens étaient bien plus accentués encore sur les idées, et il était bien certain que si on avait pu soumettre les unes après les autres toutes celles qui sont du domaine de l'esprit humain à madame de Colbosc et à Guillaumanche, on n'en aurait pas trouvé une seule qui leur eût été commune.

Libre de suivre sa seule inspiration, Guillaumanche aurait subi toutes les idées de sa belle-mère, sans que jamais un mot d'opposition sortît de sa bouche, et sans qu'un signe si faible qu'il fût montrât jamais qu'il *ne* les acceptait pas : au fond, que lui importait; entre lui et madame de Colbosc il ne pouvait pas être question de sentiments, il n'y avait qu'une attitude, et celle qu'il aurait voulu adopter en tout et pour tout, c'eût été la soumission la plus complète.

Mais Hériberte n'avait pas admis qu'il en pût être ainsi : si elle voulait que la paix régnât entre sa mère et son mari, ce n'était pas une paix à tout prix, dans laquelle la dignité de son mari serait sacrifiée ; il était chez lui ; il avait des droits qu'il était de son devoir à elle de faire respecter.

Sans doute la nuance était difficile à observer entre une soumission qui serait une abdication et une résistance qui serait une révolte, mais avec de l'attention et du tact on pouvait espérer réussir.

L'attention, Guillaumanche pouvait la promettre ; mais le tact ! Quand devrait-il parler ? Quand devrait-il se taire ? Le mieux n'était-il pas de se taire toujours.

Mais elle ne l'avait pas permis, et pour le rassurer, pour le soutenir il avait été convenu qu'il ne prendrait la parole que lorsqu'elle lui ferait un signe ; ce ne serait pas d'un discours qu'il s'agirait, mais seulement d'un mot aussi court, aussi discret que possible, qui sauvegardât sa dignité.

Tant que madame de Colbosc discourait sur la corruption du temps, sur son infamie, sur sa bêtise, Hériberte restait impassible, et Guillaumanche, qui écoutait sa belle-mère en ne quittant pas sa femme des yeux, ne disait rien. Qu'importait que madame de Colbosc méprisât le temps dans lequel elle vivait, et regrettât celui où avaient vécu ses pères ; il n'y avait là rien de personnel, au moins en thèse générale, c'était une opinion comme une autre, qu'elle avait bien le droit de professer, comme il avait le droit de se dire tout bas qu'à ce beau temps si plein de mérites il en préférait un autre, celui où il lui avait été permis de devenir, lui vilain, le mari de mademoiselle de Colbosc.

De même quand madame de Colbosc soutenait que le progrès n'était qu'un mot vide de sens, bon tout au plus pour les imbéciles, qu'au lieu d'innover et de se jeter dans le hasard, la sagesse consistait dans la fidélité aux lois et aux usages de ses pères, Hériberte ne bougeait pas davantage et Guillaumanche continuait à rester muet. S'il ne pensait pas là-dessus

comme sa belle-mère, en somme peu importait ; et il n'allait pas la contredire, quand poursuivant la démonstration avec preuves à l'appui, que pour sa fille elle avait la générosité d'emprunter aux arts ou aux lettres, elle affirmait que depuis Quentin, Metsys, Memling, Massaccio, il n'y avait plus de peintres, que depuis Racine on n'écrivait plus, que la sculpture finissait à Jean Goujon. Cela lui était parfaitement indifférent et Metsys pas plus que Jean Goujon n'occupait ordinairement son esprit.

Mais madame de Colbosc ne s'en tenait pas toujours aux généralités ; quand elle déclarait qu'il n'y avait plus que des coquins et des imbéciles, et qu'elle ne connaissait personne qui n'eût l'intérêt personnel pour unique religion, le doigt d'Hériberte se levait d'un mouvement imperceptible pour tous, et Guillaumanche devait intervenir.

— Je vous assure, madame, que je connais de braves gens qui ne sont pas des coquins.

— Alors, ce sont des imbéciles.

— ... Ni des imbéciles, et qui ne sont pas des égoïstes.

— Alors, ce ne sont pas des bourgeois : est-il espèce plus sotte, plus nulle que celle des bourgeois ; et quand on pense que c'est elle qui gouverne la France ! Où la conduiront-ils, ces brutes qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez ? Au reste, j'ai tort de m'emporter ; nous ne pouvons pas nous comprendre.

Ces jours-là, la colère sourde de madame de Colbosc allait jusqu'à l'exaspération. Comment, il osait

lui résister ! Et c'était elle qui cédait ! C'était elle qui se taisait ! Était-il possible qu'elle en fût arrivée jusqu'à ce degré de faiblesse ? Où s'arrêterait-elle ?

Rien ne la débarrasserait donc de lui ? N'aurait-elle pas la chance qu'il se tuât ? Il pouvait se noyer. Il pouvait recevoir un coup de pied de cheval. Il pouvait être écrasé par une voiture. Un arbre pouvait s'abattre sur lui. Le tonnerre pouvait le foudroyer. N'y a-t-il pas toutes sortes de morts accidentelles, c'est-à-dire providentielles ? Sans compter qu'il pouvait mourir dans son lit de maladie, comme tant d'autres ; il y a des êtres utiles à tous qui trop souvent meurent ainsi, pourquoi celui-là, qui était nuisible à tous, serait-il épargné ? N'avait-elle pas eu une vie assez malheureuse pour que Dieu la prît enfin en pitié ? Qu'il la débarrassât de ce misérable, elle ne demanderait plus rien ; et chaque soir c'était un vœu qu'elle ajoutait à sa prière, car étant assez paresseuse au lit, elle faisait avec une foi moins ardente celle du matin.

Il y avait une quinzaine qu'elle était à La Senevière lorsqu'elle crut que sa prière allait être exaucée : Guillaumanche qui était sorti pour visiter ses moissonneurs, fut surpris loin du château par un orage qui pendant une heure lui tomba sur le dos. Le lendemain il avait une courbature et le surlendemain le médecin du village qu'on avait appelé craignait une fluxion de poitrine.

— Une fluxion de poitrine ! Mais on en meurt très bien d'une fluxion de poitrine.

Madame de Colbosc ne voulut pas qu'on s'en tînt au

diagnostic de ce petit médecin, et sur ses instances, Hériberte envoya chercher Evette, à Condé.

— Examinez bien M. Guillaumanche lui dit madame de Colbosc, lorsqu'il arriva, non superficiellement mais à fond.

Elle insista en le conduisant :

— A fond, n'est-ce pas ?

Elle n'entra pas avec lui dans la chambre, mais elle le guetta et le reprit à sa sortie ?

— Eh bien ?

— Ce ne sera rien, une fausse fluxion de poitrine, dans trois jours il sera sur pied.

— Dans trois jours ! Mais la constitution générale ?

— Excellente, bâti pour vivre cent ans, un sang riche.

— Un sang de paysan, pardi !

— Il a quelquefois du bon.

— Cent ans ! il peut vivre jusqu'à cent ans !

A ce moment Hériberte, retenue auprès de son mari, sortait de la chambre pour rejoindre Evette, elle entendit cette exclamation, et au ton avec lequel elle était jetée, la déception, l'accablement qui l'accompagnaient lui firent comprendre que ce qu'elle avait cru être de l'intérêt et de la sollicitude chez sa mère quand celle-ci avait voulu qu'on appelât Evette, était un tout autre sentiment.

XIV

De toutes les personnes qui venaient au château, une seule avait trouvé grâce devant madame de Colbosc, c'était le comte de La Senevière; alors que sur lui il y avait tant à dire, elle ne disait rien; si elle parlait, c'était pour le plaindre; encore jamais ses plaintes n'allaient-elles sans un mot d'éloge.

A la vérité, il avait été un temps où elle le voyait sous un autre point de vue et où elle parlait de lui différemment, mais alors, comme Hériberte n'était pas mariée, il ne fallait pas qu'on pût supposer possible un mariage entre sa fille et un homme aussi complètement ruiné que le comte; cela serait mauvais pour les mariages riches qu'elle préparait et qu'elle continuait malgré tout à espérer.

Maintenant que ce danger n'était plus à craindre, elle n'avait pas de raisons pour ne pas rendre au comte ce qui lui était dû, et c'était largement, généreusement qu'elle lui payait sa dette.

Jamais elle ne parlait de lui sans un élan de sympathie d'autant plus frappant qu'il contrastait avec l'amertume qui assaisonnait ses propos ordinaires sur le compte de chacun.

— Ce pauvre Juste !

Il avait toutes les qualités ce pauvre Juste : la naissance, la distinction, l'élégance, la pauvreté.

Car la pauvreté était une qualité pour madame de Colbosc, maintenant qu'elle n'avait plus à en souffrir.

— Ce brave Juste !

Il n'avait pas eu la lâcheté de faire un mariage d'argent ; il n'avait pas vendu son nom ; il vivait noblement, stoïquement, dans sa tour, ruiné, misérable à faire pitié aux bourgeois ; et il avait trente ans ; et il était beau ! Quel exemple il donnait à des gens qui blâmaient sa jeunesse orageuse, et qui ne le valaient point ! N'était-ce point un modèle de droiture, de dignité, de fierté ?

Elle avait voulu la voir de près cette tour qu'elle ne connaissait que pour avoir longé en voiture les étangs de la Vivanderie, et elle avait manœuvré de telle sorte que M. de La Senevière avait dû l'inviter à visiter sa ruine, elle, Hériberte, Guillaumanche et Nicole.

Hériberte avait manifesté l'intention de rester chez elle, mais madame de Colbosc ne l'avait pas permis.

— En ne venant pas chez M. de La Senevière vous auriez l'air d'agir par discrétion, pour ne pas le voir dans sa pauvreté ; si fièrement qu'il la porte, cela lui serait une humiliation.

Cette visite avait été un émerveillement pour madame de Colbosc ; dès l'arrivée elle avait poussé des exclamations qui chez elle, toujours si réservée dans ses expansions, étaient un peu bien extraordinaires :

— Mais c'est charmant, ce manteau de lierre ! Quelle originalité dans la situation sur ce promontoire, au milieu de ces eaux sombres ! Et ces grands arbres ! Et ces machicoulis ! Qui demeure maintenant

dans une maison à machicoulis ! Avec un peu d'imagination on se croit transporté en plein treizième siècle !

Si l'extérieur avait un certain charme, ou tout au moins du pittoresque, l'intérieur était d'une simplicité tout à fait primitive, car le mobilier n'était autre que celui que les La Senevière entretenaient dans cette maison au temps où elle servait de rendez-vous de chasse, pour y déjeuner quelquefois ou pour y coucher les nuits d'affût, et ce qu'il en restait aurait été jugé insuffisant par un garde : dans la cuisine une huche, un buffet, une table, et deux bancs à dossier; dans la pièce qui était à la fois la salle à manger et le salon un grand dressoir vide, une grande table, des chaises massives en bois de chêne que personne n'avait jamais pu briser, une vieille bergère, recouverte de cuir estampé, enfin dans la haute cheminée à manteau deux landiers de très grande taille, terminés à leur partie supérieure en corbeille pour chauffer les assiettes. C'était tout. Point de rideaux aux fenêtres vitrées de verre en cul de bouteille. Point de lambris, point de papier aux murs simplement enduits de mortier de chaux. Le seul ornement de ces murs nus était un râtelier où se voyait une collection d'armes que le comte avait sauvée de l'hôtel des ventes : des fusils, des carabines, des pistolets de tir, non des objets de luxe ou de curiosité, mais des instruments de travail, les outils avec lesquels il gagnait sa vie, qui sans eux eût été celle d'un légumiste : cette carabine de Devisme avait mis au saloir un sanglier qui durait depuis six mois; ce fusil à canons

courts qu'on pouvait cacher sous un vêtement était celui des expéditions mystérieuses, le grand exterminateur du gibier de Guillaumanche et de la forêt de l'État ; ces deux autres qui portaient la marque des meilleurs armuriers anglais étaient ceux des expéditions permises.

Bien que le cuir de la bergère fût terriblement noirci par le temps et par l'usage, madame de Colbosc voulut s'asseoir sur son coussin : n'était-elle pas vénérable !

Et aussitôt installée, elle accabla La Senevière de compliments qui, pour enthousiastes qu'ils fussent, n'en étaient pas moins sincères ; elle était vraiment heureuse de trouver quelqu'un, presque son égal pour la naissance, aussi misérable qu'elle l'avait été, et même plus, puisqu'il vivait au fond des bois.

— Quelle originalité ! il n'y a que vous, mon cher comte, pour organiser une pareille existence. Est-ce assez poétique ! Est-ce assez digne ! Quel exemple pour ceux qui frappés par la fortune sacrifient leur honneur ou leur foi !

— Certes, dit La Senevière avec un sourire, cette existence a du charme à la fin de l'été, quand la chasse est ouverte ; mais l'hiver, tout seul par le brouillard, dans cette île, à mon âge, les journées sont un peu longues et vides.

Ce fut à madame de Colbosc qu'il adressa cette réponse, mais il glissa vers Hériberte un regard qui parut vouloir souligner ces derniers mots.

— Il n'y a pas que la chasse qui occupe l'été, il y a aussi les relations de voisinage, continua madame de

Colbosc, et vous savez, mon cher comte, que nous sommes tous heureux de vous voir...

— De vous avoir, insista Guillaumanche qui avait la certitude de n'être pas pris à partie, au moins directement, quand un étranger s'asseyait à sa table.

— Et vous nous donnez trop rarement ce plaisir, acheva madame de Colbosc.

XV

Il fut bientôt de règle que « le brave Juste » vînt tous les jours à la Senevière ; quand ce n'était pas pour déjeuner ou dîner sur une invitation de Guillaumanche, c'était pour jouer à l'écarté avec madame de Colbosc.

Pendant vingt-cinq années, un des plus durs sacrifices de celle-ci avait été de renoncer aux cartes qu'elle aimait passionnément ; mais comment s'exposer à perdre l'argent qu'elle n'avait pas, ou comment avouer sa détresse en ne jouant pas de l'argent. Elle avait donc renoncé au jeu. Mais depuis le mariage d'Hériberte, elle avait eu la joie de le reprendre, et les cartes creusaient tous les mois une assez grosse brèche à sa pension sans qu'elle s'en plaignît, car en belle joueuse qu'elle était, elle faisait passer le plaisir du jeu avant celui du gain. En quittant Condé pour La Senevière, elle avait cru que pendant son séjour chez sa fille elle n'aurait guère l'occasion d'entendre

le flic-flac des cartes : Hériberte n'avait jamais voulu jouer; Guillaumanche faisait profession de mépriser le jeu ; d'ailleurs l'eût-il aimé qu'elle ne se fût jamais abaissée à accepter pour partenaire un homme comme lui ; c'eût été déshonorer les cartes. Elle était donc arrivée résignée à cette privation, ne comptant que sur quelques hasards heureux qui lui apporteraient de temps en temps peut-être une soirée de whist.

Mais l'assiduité « du brave Juste » avait changé la situation : il aimait les cartes, au moins autant qu'elle les aimait elle-même, et bien qu'on ne devinât pas où il pourrait dénicher son enjeu, il s'était très gracieusement offert le jour où elle avait manifesté le regret de n'avoir personne pour lui faire vis-à vis. Et il avait déniché cet enjeu, modeste il est vrai, mais d'autant plus suffisant qu'il avait constamment gagné, sinon toutes les parties, ce qui eût été par trop extraordinaire en même temps que par trop décourageant, au moins de façon à ne se retirer jamais sans un certain bénéfice.

Tous les jours madame de Colbosc avait donc la joie de s'asseoir devant un tapis vert après son déjeuner et de donner des cartes au comte de La Senevière ou de lui en refuser. Pendant que les autres avaient la niaiserie de se fatiguer en d'inutiles promenades, brûlés par le soleil, aveuglés par la lumière, elle s'installait dans une pièce à l'ombre, et les fenêtres ouvertes, respirant l'air frais qu'apportait la brise, regardant au loin le rayonnement de la chaleur sur les chaumes et sur les blés qui restaient encore

debout, elle abattait tranquillement ses cartes; le silence n'était troublé que par les quelques mots sacramentels qu'ils échangeaient de temps en temps : « En donnez-vous? Combien? — Le roi. »

— Le brave Juste ! disait-elle en racontant ses misères; ce que c'est que d'être né; où trouverait-on un jeune homme qui viendrait s'enfermer tous les jours avec une vieille femme, ailleurs que dans notre monde?

Il est vrai qu'elle ajoutait aussitôt :

— Sans doute il aime les cartes et c'était pour lui une dure pénitence que d'en être privé.

Quoiqu'il aimât réellement les cartes, comme le disait madame de Colbosc, et quoique le bénéfice avec lequel il se retirait chaque jour arrivât à propos pour sa détresse, il n'aurait certes pas été aussi assidu « le brave Juste », s'il n'avait eu pour l'attirer que les charmes de la conversation de la marquise et les tentations d'un éternel écarté avec une vieille femme.

Mais il y avait une jeune femme à la Senevière, et celle-là avait fait travailler son imagination.

Elle n'était vraiment pas mal cette voisine! Assurément il avait aimé mieux que ça, des femmes de plus de chic, qui avaient une autre désinvolture, plus de brillant, plus d'éclat mondain et qui par leur situation, leurs relations pouvaient faire honneur à leur amant; mais à la campagne il ne fallait pas être trop difficile et dans tous les cas elle valait mieux que les paysannes après lesquelles il courait et qu'il n'attrapait pas toujours d'ailleurs.

Qu'il n'attrapât point celle-là, la pensée ne lui en était même pas venue ; elle n'était point une de ces vulgaires paysannes ignorantes ou sottes : mieux que personne elle savait ce qu'il était, ce qu'il valait ; et dans les hommes qu'elle recevait, elle n'en trouverait point qui, comme lui, fût son égal par la naissance. Ne semblait-il pas qu'ils eussent été faits l'un pour l'autre ; dans leur voisinage n'y avait-il pas comme une sorte de prédestination?

Une autre pensée encore qui ne lui était pas venue davantage lorsqu'il avait commencé à s'occuper d'elle, c'était qu'elle pût aimer son mari.

Guillaumanche !

Le nom disait tout : ce parvenu, ce balourd, ce fils de paysan, ce député !

D'ailleurs, qu'une femme aimât son mari, il ne croyait pas à cela, ce serait ridicule, et par sa naissance Hériberte était à l'abri du ridicule. A la vérité. elle l'avait épousé. Mais au lieu de l'en blâmer, il l'en estimait. Ce mariage était celui d'une fille avisée, qui avait dû compter sur des compensations au sacrifice qu'elle s'imposait en devenant madame Guillaumanche. Il lui en offrirait quelques-unes.

Il n'était pas assez maladroit pour ne pas voir que Guillaumanche aimait sa femme et ce que celle-ci était pour son mari. Mais il n'y avait là rien de quoi l'inquiéter dans ses projets.

Que Guillaumanche aimât cette belle fille, quoi de plus naturel? Il aurait fallu qu'il fût imbécile pour vivre indifférent auprès d'elle; n'avait-elle pas tout pour être adorée par un homme comme lui un peu

bêta et de complexion tendre : la jeunesse, la supériorité de l'intelligence, de l'éducation et du rang?

Qu'elle aimât son mari, ou plus justement qu'elle se conduisît de façon à lui prouver qu'il était aimé, quoi de plus naturel et de plus logique aussi? Un homme riche qui épouse une fille pauvre, plus jeune que lui, est sûr à l'avance d'être comblé des témoignages d'une tendresse démonstrative. Elle soignait le testament de son mari et caressait adroitement la main qui devait l'écrire, c'est-à-dire que la caresse obligée devait fatalement la conduire au désir de la caresse spontanée.

Le désir était-il déjà né? ou devait-il naître bientôt? autrement dit, avait-elle un amant ou bien était-elle disposée à en prendre un? Une lettre reçue d'un de ses amis de Paris l'avait jusqu'à un certain point rassuré.

« Quelle est à Paris la vie de ta voisine? Celle d'une femme intelligente qui n'a d'autre souci que de faire un homme de son mari. Lorsque la fortune a bombardé celui-ci à la Chambre, une troupe d'aventuriers, de bohèmes du journalisme et de la politique s'est abattue sur lui, chacun s'ingéniant de son côté à mettre la main sur la clé de sa caisse, mais tous se réunissant et s'associant pour faire autour de lui une réclame éhontée, une vraie parade de baraque de foire : les salons de Guillaumanche, les dîners de Guillaumanche, les chasses de Guillaumanche; les mots spirituels de Guillaumanche; un peu plus on eût vendu ses trois cents calembours pour un sou. Aussitôt mariée, elle a sévèrement con-

signé cette cohue et n'a plus reçu que des gens choisis parmi ceux qui peuvent être utiles à son mari; la salle à manger est devenue un salon; ses dîners ont réuni toutes les semaines un petit nombre d'hommes en vue dans le monde politique comme dans le monde de la science et des arts; on a cessé de parler de son mari dans les journaux, ou, quand on l'a nommé ça a toujours été à propos et quand il y avait en quelque sorte nécessité ou convenance à imprimer son nom. Enfin, la conduite et le manège d'une femme qui a un but auquel elle marche d'un pas lent, mais adroit autant que sûr. Tu dois comprendre qu'une pareille femme ne va pas s'embarrasser d'amants qui la feraient dérailler. En tous cas, on ne lui en connaît point; et même on ne lui en soupçonne point; sans doute, elle aime la gloire, ou plutôt l'ambition. »

Qu'elle fût ambitieuse, il l'admettait, puisque c'était l'ambition qui avait fait son mariage, mais cela n'empêchait nullement qu'elle voulût d'autres satisfactions, alors surtout qu'elle pourrait se les donner dans la sécurité de la vie de campagne, sans risquer de compromettre la situation qu'elle visait.

Plus il pensait à elle dans ses longues heures de solitude, quand il marchait dans le silence des grands bois déserts, ou quand il restait à rêver au bord de son étang, plus il se persuadait qu'elle devait fatalement, un jour ou l'autre, prendre un amant : tout l'y poussait, l'y obligeait : sa jeunesse, son mariage avec un homme ridicule, enfin sa situation même de femme qui n'a pas d'enfants alors que son intérêt exige qu'elle en ait n'importe comment, n'importe

à quel prix, et des enfants solides, bâtis pour vivre.

Et cet amant, il fallait que ce fût lui, non seulement parce qu'il commençait à en avoir assez des paysannes qui lui tombaient de temps en temps sous la main, mais encore parce que dans cette liaison il trouverait sûrement un moyen de recommencer la vie, — le seul sur lequel il pût désormais fonder quelque espérance.

Aimé par elle, — et il saurait se faire aimer assez solidement, assez passionnément pour que rien ne pût rompre sa liaison, — il rentrerait avec elle à Paris; pourrait-elle accepter qu'il restât dans sa tour, perdu au fond des bois, quand elle reprendrait sa vie brillante ? elle le voudrait près d'elle et il faudrait bien alors qu'elle inventât, pour lui rendre le séjour de Paris possible des combinaisons qu'il se laisserait imposer par amour.

Une fois à Paris, et ayant aux mains la possibilité de s'y maintenir, il était sauvé; s'il avait perdu sa fortune, il avait au moins gagné l'expérience, et les maladresses qui avaient surpris sa jeunesse, il ne les recommencerait point.

Ce serait la revanche qu'elle lui permettrait de jouer, et cette fois il ne serait pas assez naïf pour ne pas aider à la chance.

XVI

Ce que personne n'avait deviné, Hériberte l'avait vu dès la première visite de La Senevière, et elle n'avait pas eu un instant de doute sur le sourire dont il l'avait enveloppée, pour elle aussi clair que s'il avait été accompagné de paroles : « Vous êtes une jeune et jolie femme; je suis jeune aussi et assez beau garçon; vous ne pouvez pas aimer votre mari; vous devez désirer un amant; je me mets à votre disposition et vous préviens que, quand le cœur vous en dira, vous me trouverez là : un signe, un sourire, un mot, un serrement de main, et je suis à vous. »

Ce langage se traduisait d'autant plus facilement que, depuis son mariage, elle l'avait déjà entendu plus d'une fois : « Vous ne pouvez pas aimer votre mari, me voilà. » C'était le salut qui l'avait accueillie à son entrée dans le monde parisien, comme c'était celui qui l'accueillait à son arrivée à la campagne : « Une femme comme vous ! Un mari comme le vôtre ! Un homme comme moi ! » Il n'était pas le seul de son espèce, le comte de La Senevière, et d'autres bâtis sur ce modèle l'avaient précédé. Si la première fois elle n'avait pas compris le sens de ces sourires, il ne lui avait pas fallu longtemps pour deviner ce qu'ils exprimaient, préparée qu'elle était par ses années de misère à ce langage muet; combien souvent quand chez son oncle

ou chez ses amis elle s'était trouvée en compagnie de jeunes hommes à marier, M. de Nyvernaux, La Senevière lui-même et beaucoup d'autres, avait-elle rencontré des regards qui disaient juste le contraire de ceux qui la poursuivaient maintenant : « Vous êtes une jolie fille, mais si vous comptez sur votre jeunesse, sur votre naissance pour vous faire épouser par moi, vous ne me trouverez jamais disposé à une pareille sottise ; dispensez-vous donc de vous mettre en frais pour moi. »

C'était parce qu'elle avait deviné les sentiments de La Senevière qu'elle lui avait fait un accueil plus que froid lors de son premier séjour au château, et c'était pour la même raison que, la seconde année, elle ne lui avait point écrit quand son mari l'avait chargée des invitations à adresser pour le dîner offert à l'évêque de Condé : « M. de La Senevière ne compte plus dans le pays. » Malheureusement, lui qui d'ordinaire n'insistait jamais ne s'en était pas tenu à cette explication, et, bien qu'elle eût appuyé en disant qu'elle avait voulu ne pas amener entre eux des relations déjà trop suivies l'année précédente, il avait tenu à « faire plaisir à M. de La Senevière ».

Aurait-elle dû alors expliquer franchement pourquoi elle ne l'avait pas invité? C'était ce qu'elle s'était demandé depuis. A la vérité, sa première pensée avait été de parler; si elle s'était tue, c'était parce que ce qu'elle avait à dire était délicat devant Nicole, et aussi parce qu'elle craignait d'inquiéter son mari. S'il n'était pas jaloux de profession, cependant ne vivait-il pas dans l'état de sécurité parfaite d'un mari que rien

ne peut tourmenter. Tout au contraire, il ne se tourmentait que trop : combien de fois lui avait-il dit : « Vous êtes trop belle, trop jeune, trop supérieure pour un mari qui n'a en soi rien qui vous protège et qui écarte les amants ». Toujours, elle, l'avait-elle rassuré en plaisantant, en lui disant que ces amants que son imagination inventait ne se présentaient point dans la réalité? Allait-elle, à propos de M. de La Senevière, lui avouer que ses craintes vagues, qui jusqu'à ce jour ne reposaient sur rien, étaient sur le point de se réaliser? Si à cet aveu elle trouvait l'avantage d'être débarrassée de M. de La Senevière, n'y aurait-il pas par contre le danger de lui prouver qu'il ne s'était pas trompé dans ses craintes et qu'il n'avait rien en lui pour la protéger, rien pour écarter les amants? N'est-ce pas par vanité, par gloriole de coquetterie, qu'une femme avoue à son mari qu'on lui fait la cour? A quoi bon? N'est-ce pas aller chercher une épée pour tuer une mouche qui vole? Une femme qui est sûre d'elle-même n'a besoin de personne pour la défendre; c'est contre soi qu'on est faible, et cette faiblesse elle savait à l'avance qu'elle n'avait pas à la redouter : il ne lui serait pas difficile de faire comprendre à M. de La Senevière qu'il s'était trompé.

En voyant le changement de La Senevière, elle avait commencé par s'applaudir d'avoir agi avec cette discrétion, il avait compris; il se le tiendrait pour dit.

Mais lorsqu'après l'installation de madame de Colbosc, elle avait vu La Senevière ne plus quitter le château et saisir avec empressement toutes les occasions, jeu, chasses, pêche, promenades, pour être toujours

là, elle avait reconnu que le changement dont elle s'était applaudie n'était que dans l'attitude, et que sa discrétion, comme sa réserve, étaient celles d'un homme qui attend son heure et une occasion propice. Elle n'avait pas d'illusion à se faire, à un moment donné il parlerait, car ce qu'il avait été un jour il l'était encore, plus prudent seulement et plus circonspect, mais par cela même précisément plus dangereux.

Que faire?

Libre d'agir à son gré sans avoir à donner à personne les raisons de ses actions, à son mari et à sa mère, elle eût trouvé un moyen, quel qu'il fût, de se débarrasser de cette poursuite qui la blessait et l'outrageait; mais si elle en venait à cet éclat, il fallait qu'elle s'en expliquât avec son mari, et alors ce qu'elle avait voulu éviter s'accomplissait; d'autre part, il fallait aussi qu'elle eût la même franchise avec sa mère et alors quel en serait le résultat. D'avance, elle entendait ses réclamations et ses plaintes : « C'est dans votre imagination que vous avez pris les griefs que vous reprochez à M. de La Senevière; qu'a-t-il dit? qu'a-t-il fait? Ses regards? Une honnête femme s'inquiète-t-elle des regards d'un jeune homme? Pourquoi ne pas avouer qu'il était coupable de me plaire, et que vous l'avez renvoyé de cette maison parce que de tous ceux qui sont reçus, il était le seul avec qui je fusse sur le pied d'égalité. »

XVII

Ce qui rendait difficile la situation d'Hériberte vis-à-vis de La Senevière, c'était surtout le goût très vif, et chaque jour de plus en plus vif, que son mari et sa mère éprouvaient pour le comte.

Avec sa mère, elle n'avait jamais essayé de détourner ce courant sympathique, certaine à l'avance que ce qu'elle dirait et essayerait n'aboutirait qu'à un résultat contraire à celui qu'elle poursuivait. Il en était des gens dont madame de Colbosc s'engouait, comme ceux qu'elle prenait en aversion, tout ce qu'on pouvait lui dire ne faisait que l'enfoncer davantage dans son sentiment; — coquin, disait-on, pour elle c'était un héros; héros, c'était un coquin. Pour attaquer sûrement La Senevière, il eût fallu avoir un fait précis, éclatant, indéniable à lui reprocher, et justement ce fait elle ne l'avait pas.

Avec son mari il en avait été tout autrement, et si elle n'avait pas osé être complètement franche, au moins n'avait-elle jamais manqué de combattre le comte sur tous les points où elle n'était pas obligée à une prudente réserve. Elle ne s'était plus tenue au mot qu'elle lui avait dit lorsqu'il voulait qu'elle l'invitât. « M. de La Senevière ne compte plus dans le pays »; elle avait montré pourquoi il ne comptait plus, non d'après des récits plus ou moins vagues,

mais d'après des faits même de caractère, des mots dits par lui qu'elle reprenait et qu'elle expliquait.

— Voulez-vous donc que nous ne voyions plus M. de La Senevière? demandait Guillaumanche surpris de cette insistance.

— Je voudrais que nous le vissions moins.

Et cependant, malgré ce désir nettement exprimé, on ne voyait pas moins le comte, au contraire, on le voyait davantage, plus fréquemment, plus longuement.

Pour la première fois depuis qu'il était marié, Guillaumanche ne partageait pas le sentiment de sa femme, se disant qu'elle était vraiment bien dure pour La Senevière et que son antipathie était plutôt instinctive que raisonnée. Pour lui, il le trouvait le plus charmant compagnon qu'il eût jamais rencontré : toujours disposé à tout ce qu'on voulait; toujours de belle humeur, prenant les choses par leur bon côté, plein d'entrain et d'initiative, gai, bienveillant ou indulgent aux autres; ne disant de mal de personne ou quand il risquait un mot de critique, le faisant plutôt drôle qu'amer; ne montrant nulle envie; parlant de sa ruine et de sa misère en plaisantant; à la vérité trop faible dans sa manière de juger les vilaines actions et de condamner les coquins; peu scrupuleux aussi sur certaines choses, notamment sur les moyens à employer pour se tirer l'embarras; et à cet égard Hériberte avait pleinement raison dans ses observations : mais enfin on n'est pas parfait.

D'ailleurs, il avait cette qualité inappréciable d'adoucir madame de Colbosc, de l'occuper, de la dis-

traire et de la rendre presque supportable. N'ayant des yeux et des oreilles que pour lui lorsqu'il était là, madame de Colbosc ne pensait plus à aiguiser des épigrammes et même il semblait qu'elle ne voyait plus les défauts de son gendre qu'elle oubliait. Cela valait bien qu'on eût de l'indulgence pour ce qui choquait en lui. Comment Hériberte n'en faisait-elle pas la réflexion, ou si elle la faisait, comment n'en était-elle pas touchée? Il ne pouvait pourtant pas le lui dire sérieusement, car il s'était fait une loi de ne jamais parler de sa belle-mère, alors surtout qu'on pouvait croire qu'il la blâmait.

Après avoir voulu tout d'abord allonger les séances de jeu, madame de Colbosc n'avait pas tardé, quand elle avait vu que la chance lui était obstinément contraire, à vouloir les raccourcir : trois heures, quatre heures de déveine presque constante, à la fin cela devenait gênant pour sa bourse, qui se creusait tous les jours, sans se remplir jamais, par les cartes.

Alors, Hériberte avait eu un moment l'espérance d'être débarrassée de La Senevière : si le jeu était abandonné, que viendrait-il faire au château? Au moins quels prétextes aurait-il pour y venir aussi souvent?

Mais cette espérance avait été trompée, et les prétextes ne lui avaient pas manqué, soit qu'il les eût suggérés à madame de Colbosc, ce qu'elle ignora, soit que celle-ci les eût elle-même trouvés.

Un jour qu'elle avait des invités, Hériberte avait eu la surprise d'entendre sa mère soutenir à table, hautement, et d'un ton tranchant qui n'admet pas la plus légère contestation, que les plaisirs qu'elle offrait à

ses invités étaient d'une monotonie désespérante, bons tout au plus pour des bourgeois qui après de dures années de travail n'aspirent qu'au repos, mais indignes à coup sûr de gens qui savent ce qu'est la vie mondaine. Toujours la promenade à cheval ou en voiture dans la forêt, à tel ou tel site, c'était bien fastidieux, surtout pour les femmes qui n'y prenaient pas part.

Hériberte avait tout d'abord écouté cette critique avec assez de calme, se disant que sa mère avait besoin de blâmer et que mieux valait après tout que ce blâme tombât sur elle que sur son mari : car c'était elle et ce n'était pas lui qui organisait le programme des distractions offertes à ses hôtes. Mais elle s'était bientôt inquiétée quand elle avait vu que ce blâme n'était pas purement théorique et que sa mère avait d'autres plaisirs à proposer pour remplacer ceux qu'elle critiquait : le jour, le croquet, le *lawn-tennis;* le soir, les petits-papiers, le cotillon et même la comédie de salon.

— Monsieur de La Senevière, vous savez jouer au croquet, n'est'ce pas ? avait demandé madame de Colbosc, adressant sa question au comte à travers la table.

— J'ai su autrefois.

— Et au *law-tennis*?

— Assurément.

— Vous avez conduit le cotillon?

— Souvent.

— Vous avez joué la comédie.

— Je l'ai jouée et je l'ai fait répéter : comédien, régisseur, décorateur, souffleur, j'ai tout été.

—Comment! s'écria madame de Colbosc, nous avons un homme universel et nous n'en profitons pas.

N'étant pas prise à l'improviste, Hériberte aurait pu s'opposer adroitement à l'introduction chez elle de cette nouvelle existence, qui allait rendre l'intimité avec M. de La Senevière plus étroite; mais comment pouvait-elle résister franchement, ouvertement, alors que cette idée était acclamée par tout le monde, même par son mari, même par Nicole, qui cependant d'ordinaire se montrait peu sympathique à M. de La Senevière!

XVIII

Ce qu'Hériberte avait craint se réalisa au delà même de ses craintes : La Senevière ne quitta plus le château; il arrivait avant midi, et bien souvent à onze heures le soir il n'était pas encore parti.

Pendant tout ce temps, il fallait qu'elle subît sa présence, et si elle parvenait à avoir quelques moments de liberté, jamais elle n'était sûre de ne pas le voir surgir subitement comme un diable de sa boîte : elle traversait un vestibule, il sortait de derrière un angle ou un pilier; après avoir examiné le jardin, elle se croyait assurée de pouvoir en toute sécurité passer d'une allée dans une autre, tout à coup elle le trouvait devant elle; ainsi partout.

Quand elle était accompagnée, le danger n'était pas

grand, elle n'avait qu'à subir les politesses de La Senevière ou ses regards dans lesquels il mettait tant de choses que leur expression en était assez confuse ; mais quand elle se trouvait seule il en était autrement. Devait-elle reculer? Devait-elle continuer? Elle avait toujours quoi qu'elle se fût dit à l'avance, un moment d'hésitation. Lors qu'il y avait une chance pour l'éviter, elle la saisissait sans aucun souci de lui montrer sa répugnance à le rencontrer. Mais il y avait des moments où la fuite comme la retraite étaient impossibles, et où il fallait qu'elle courût l'aventure d'un tête-à-tête. Elle n'était pas une enfant et ne se faisait point un épouvantail d'un mot d'amour, bien que ce mot en lui-même, dit par La Senevière, ne put que lui être désagréable et répugnant. Il n'y avait pas que des paroles à craindre de La Senevière, qui n'était ni un timide ni un délicat, mais un homme capable de tout pour réussir, et c'était ce tout qui par son vague même l'effrayait.

Ce qu'elle avait trouvé de mieux, ç'avait été d'avoir Nicole près d'elle; et comme Nicole, heureuse d'être avec sa belle-mère, s'était prêtée à cet arrangement, dont elle ne devinait pas d'ailleurs la raison, on les voyait toujours ensemble. Leur mot à l'une comme à l'autre était le même, il n'y avait que le nom qui changeât :

— Nicole, viens-tu avec moi?

— Viens-tu, Hériberte ?

Et toujours la réponse était un oui.

Pour passer d'une pièce dans une autre : « Nicole, viens-tu avec moi ? » Pour une promenade dans le

jardin ou dans le parc : « Viens-tu, Hériberte? »

C'était avec une douce émotion que Guillaumanche voyait cette union de deux volontés, cette intimité qui étaient de deux sœurs s'aimant tendrement, et le mari discutait avec le père la question de savoir à qui en attribuer le mérite ; à la femme, disait le mari; à la fille, répondait le père; il se mettait d'accord en concluant que c'était à toutes deux, à l'une autant qu'à l'autre.

Quant à madame de Colbosc, elle trouvait cela ridicule et ne se gênait pas pour le dire nettement à sa fille.

— Que vous a donc fait cette petite?

Et son antipathie naturelle pour la petite se traduisait par des marques aigres et par des « Nicole, apportez-moi mes pantoufles », qui tombaient dru sur Nicole interdite.

Sans doute, c'était beaucoup pour Hériberte de se trouver, grâce à la présence de Nicole, à l'abri d'une surprise, mais ce n'était pas tout ; Nicole bien que présente, ne la défendait pas des regards passionnés de La Senevière, ni de ses poignées de main, ni de ses frôlements, ni des mille occasions que la vie commune faisait naître, et dont il profitait avec une présence d'esprit vraiment diabolique pour s'approcher d'elle, lui adresser la parole, la prendre à partie, invoquer son témoignage ou son avis, lui tendre la main, lui offrir une fleur, lui porter son manteau; au jeu, lui préparer un coup heureux ou en ménager un dangereux aux adversaires contre lesquels elle jouait.

Que dans une promenade, il y eût un mauvais pas à

franchir, elle était sûre de le voir près d'elle, le poing tendu, le sourire aux lèvres, le regard ému; qu'il s'agit après un repos de se remettre en selle, c'était lui qu'elle trouvait auprès du cheval qu'elle allait monter; du cotillon, avec ses combinaisons et ses surprises, il avait fait un épouvantail pour elle; du jeu des petits papiers, un guet-apens, par les allusions et les équivoques.

En tout, partout, une poursuite incessante qui ne lui laissait ni le repos, ni la tranquillité, ni même l'espérance qu'elle finît un jour ou l'autre. Rien ne le rebutait, rien ne le décourageait, ni la dignité des regards qu'elle fixait parfois sur lui, ni le dédain des accueils qu'elle lui faisait, ni la colère, ni l'ennui, ni la répulsion qu'elle lui marquait chaque fois qu'elle en avait les moyens.

Dans son exaspération et son humiliation, il y avait des moments on elle en venait à se dire que le mieux, serait peut-être de risquer une explication, car les choses ne pouvaient pas se traîner ainsi indéfiniment. Pour son repos comme pour son honneur, il fallait qu'elles prissent fin. D'autres qu'elle pouvaient remarquer le manège du comte et ses regards passionnés. Qu'en penseraient-ils ? Qu'en diraient-ils. Elle ne voulait pas être effleurée par la médisance, si peu fondée qu'elle fût.

XIX

C'était cette pensée qui l'occupait une après-midi de septembre qu'elle était sortie avec Nicole, pour aller au-devant de Guillaumanche. Bien que la route qu'elles eussent à parcourir fût assez longue et en pleine forêt, elle n'avait pas hésité à dire à son mari qu'elles iraient au-devant de lui, par un chemin déterminé à l'avance; car, en compagnie de Nicole, elle ne craignait rien; si La Senevière devait l'aborder, ce ne serait, à coup sûr, que lorsqu'elle serait seule et qu'il aurait la certitude de pouvoir dire librement ce qu'il avait à dire; avec Nicole, elle n'avait pas à s'inquiéter de lui.

Cependant comme elles entraient dans le parc, elle avait eu un moment d'émotion.

— Ah! voilà M. de La Senevière, dit Nicole.

— Tu vois M. de La Senevière?

— Là bas au bout de l'allée, sur le banc au pied du tilleul.

Il n'y avait pas à s'y tromper : c'était bien La Senevière assis dans une allée droite qui de l'extrémité du parc aboutissait au perron du château, de sorte que de sa place celui qui avait de bons yeux, et les siens étaient excellents, voyait le mouvement des entrées et des sorties sans que personne pût lui échapper.

Savait-il donc qu'elles devaient passer par là et s'é-

tait-il posté sur ce banc pour se joindre à elles au passage?

— Rentrons, dit Hériberte.

— C'est parce que cela t'ennuie d'être accompagnée par M. de La Senevière, dit Nicole.

— Sans doute.

— Cela ne m'amuse pas plus que toi, car tu sais que je le trouve insupportable, M. de La Senevière.

— Pourquoi ne l'as-tu pas dit quand il s'est proposé pour organiser ces parties de *lawn-tennis* et ses cotillons.

— D'abord ce n'est pas lui qui s'est proposé, c'est ta mère qui l'a invité, et quand madame de Colbosc dit quelque chose je ne vais pas dire le contraire, n'est-ce pas? Et puis tu sais, personne n'est insupportable pour jouer. C'est pour nous accompagner, c'est pour se fourrer toujours avec nous que M. de La Senevière est insupportable.

— Rentrons, c'est le meilleur moyen de lui échapper.

— Qu'est-ce que dira papa qui compte sur nous, s'il ne nous trouve pas au-devant de lui?

— Veux-tu donc nous exposer à ce que M. de La Senevière vienne avec nous?

— Il ne viendra pas avec nous si nous ne passons pas devant lui; prenons l'allée des Ramiers, il ne saura pas ce que nous sommes devenues.

Il était, en effet, possible de prendre cette allée qui s'ouvrait sur la gauche bien avant d'arriver à lui; Hériberte hésita un moment: une dernière réflexion de Nicole la décida.

— L'allée des Ramiers est tournante ; quand même M. de La Senevière accourerait pour voir où nous sommes passées, il ne nous apercevrait pas.

Elles s'engagèrent donc dans cette allée, puis elles prirent un sentier, une autre allée, encore un autre sentier, et ce fut seulement à l'entrée de la forêt qu'elles retrouvèrent le chemin que Guillaumanche devait suivre, et comme La Senevière ne devait pas connaître cette excursion, il n'y avait pas de chances pour qu'il les poursuivît dans ce chemin plutôt que dans un autre.

Elles avaient marché vite, elles ralentirent le pas; maintenant elles n'avaient plus besoin de se presser.

Le temps était chaud ; après leur course rapide c'était un plaisir de s'avancer doucement dans ce chemin frais que les grands arbres qui le bordaient avaient voûté de leurs branches entre-croisées ; la mousse des bas-côtés était moelleuse au pied ; l'air rafraîchi par l'épais couvert était doux à respirer malgré la chaleur du jour; aussi loin que les yeux pouvaient courir sous bois à droite et à gauche, ils ne rencontreraient que le vert tendre des hautes fougères ; pas un souffle de vent; pas un bruit de voiture ou de hache; pas un chant d'oiseau; le calme d'une journée sereine dans une belle forêt bien aménagée d'automne.

Tant qu'elles avaient été dans le parc, elles avaient marché en silence de peur que le bruit de leurs voix ne fût un indice pour La Senevière, mais en entrant dans la forêt Nicole, convaincue qu'il n'avait pas pu les suivre, ni deviner leur direction, reprit la parole.

Elle n'aimait point La Senevière, et puisque l'occasion s'en présentait, elle avait plaisir à dire librement tout ce qui lui pesait sur le cœur.

— Tu penses bien que je n'ai pas été assez simple pour ne pas remarquer que tu ne pouvais pas le supporter, M. de La Senevière; mais ce qui m'étonne, c'est que lui, qui n'est pas bête, ne s'en soit pas aperçu, ou que s'en apercevant il persiste dans ses démonstrations amicales.

Elle regarda Hériberte curieusement, mais celle-ci ne répondit pas; que pouvait-elle dire?

Alors Nicole qui n'insistait jamais, au moins directement, parut passer à un autre sujet :

— Ce qui m'étonne aussi, c'est la tendresse de madame de Colbose pour M. de La Senevière et l'engouement de papa; car enfin ta mère et mon père doivent bien voir comme je l'ai vu, que c'est sincèrement que tu ne peux pas le souffrir.

Mais elle n'obtint pas la réponse qu'elle espérait, car à ce moment elle respirait une légère odeur de tabac.

— Quand on sent une pipe, dit Nicole s'interrompant, on peut être sûre que Feulard n'est pas loin.

En effet, elles ne tardèrent pas à apercevoir Feulard debout au pied d'un arbre, la main droite appuyée sur son bâton, la main gauche tenant ses reins; son éternelle pipe lui pendait à la bouche.

Jusque-là le chemin avait couru droit à travers bois sur un terrain plat; mais à une courte distance de l'endroit où elles avaient aperçu Feulard, il arrivait à une petite colline aux pentes encombrées de quartiers de granit entre lesquels avaient poussé des genêts

et des genevriers dont la verdure sombre contrastait avec le feuillage aérien et les troncs blanchâtres des bouleaux.

C'était un changement complet dans le paysage : à la belle forêt plantureuse, riche et puissante succédait une maigre lande aux pentes fleuries de bruyères violettes : et il était brusque ce changement.

Tout à coup. les arbres vigoureux qui enfonçaient leurs racines dans un terrain profond étaient remplacés par des broussailles et des bouleaux qui s'accrochaient aux flancs de la colline pierreuse. Au bas, les eaux qui en descendaient avaient formé une petite mare encombrée de roseaux au milieu desquels chantaient des grenouilles.

— Si tu veux, dit Hériberte en arrivant à cette mare, nous n'irons pas plus loin; je me sens lasse et n'ai nulle envie de monter cette côte en plein soleil; nous attendrons ici que ton père passe.

Justement il y avait, le long du chemin, une triple rangée de troncs d'arbres qu'on avait fait glisser dans une coulée de la colline, et qui restaient là couchés dans l'herbe jusqu'à ce que les travaux des champs permissent de venir les emporter sur des diables.

— Nous pouvons nous asseoir sur un de ces arbres, continua Hériberte.

Nicole ne répondit pas; mais si Hériberte l'avait observée, elle aurait remarqué que cet arrangement n'était pas pour lui plaire. Elles s'assirent et pendant un certain temps elles s'amusèrent à regarder le vol capricieux des libellules sur les eaux de la mare ensoleillées et sur les roseaux; ni l'une ni l'autre ne parlait.

Le soleil baissait à l'horizon et le calme de la belle soirée qui commençait portait au silence et à la mélancolie ; cependant Nicole, au lieu de rester en paix comme Hériberte, creusait des trous dans l'herbe avec le bout de son ombrelle, ou bien décollait des plaques d'écorce d'un arbre qui, en tombant, laissaient apparaître des troupes d'insectes effarés. Tout à coup, elle étendit la main vers le haut de la colline, et montra une petite colonne de fumée bleue qui montait droit dans l'air tranquille.

— Les Papillon sont là-haut qui font du charbon dit-elle.

— C'est possible.

— C'est certain ; on entend le murmure confus de leurs voix ; tu n'as pas envie de les voir.

— Oh ! pas du tout ; j'ai envie de rester où nous sommes en attendant ton père.

— C'est très curieux les meules à charbon.

Hériberte connaissait trop bien Nicole pour ne pas comprendre ce qu'il y avait sous ce langage : « Tu n'as pas envie de les voir? » voulait dire : « Moi j'ai envie de les voir. »

— Tu veux que nous montions là-haut? dit-elle.

— Non bien sûr puisque tu es lasse; mais moi je pourrais monter; toi tu resterais assise sous ces arbres.

Hériberte regarda vaguement autour d'elle.

— Tu n'as pas à craindre M. de La Senevière, dit Nicole en riant.

— Puis, tout de suite :

— C'est entendu, n'est-ce pas, je vais monter là-

haut ; je serai tout près de toi; tu n'auras qu'à m'appeler, j'accourrais tout de suite.

Le premier mouvement d'Hériberte fut de prier Nicole de rester, mais pourquoi la priver de ce plaisir, évidemment M. de La Senevière n'était pas à craindre et le vît-elle paraître au loin dans l'allée droite qu'elle aurait tout le temps d'appeler Nicole avant qu'il arrivât jusqu'à elle.

— Va, dit-elle.

Et comme Nicole allait partir :

— Surtout ne t'éloigne pas.

— Il n'y a pas de danger.

Nicole avait pris sa course et dans les tournants du chemin Hériberte pouvait la suivre des yeux; sur la verdure des genêts et des genevriers, son ombrelle rouge que le soleil frappait en plein faisait une tache éblouissante; de temps en temps, elle disparaissait derrière un bloc de granit mais c'était pour reparaître aussitôt. Elle ne tarda pas à arriver au haut de la colline, alors elle se retourna et se faisant un porte-voix avec ses deux mains arrondies autour de sa bouche.

— Coucou, m'y voilà, cria-t-elle; ils sont là.

XX

En effet, à l'entrée du plateau qui commence au haut de la montée pour se continuer et se perdre dans

les profondeurs sombres de la forêt d'Erouvre, on apercevait une charbonnière avec tout l'attirail nécessaire à la fabrication du charbon; sur une aire plane où le poussier de charbon qu'on appelle la *fraisil* se mêlait à la terre qu'il noircissait, étaient entassés des amas de petit bois coupé régulièrement; çà et là s'élevaient des meules rondes recouvertes de plaques de gazon dans lesquelles des évents laissaient échapper des jets de fumée bleue, blanche ou jaune, selon le degré de combustion du bois qui brûlait; pour les abriter des courants d'air, des clayonnages de genêts les enveloppaient comme des paravents; sur le sol bien tassé des lits minces de charbon nouvellement retirés des meules éteintes refroidissaient; sous des huttes en branchages se dressaient des amas de charbon prêt à être livré; et au milieu de ces meules allaient et venaient affairés à l'ouvrage, un homme, une femme et cinq ou six enfants, — la famille Papillon; dans l'herbe, un cheval qui avait pu être blanc autrefois, mais qui maintenant était noir par plaques, paissait en liberté, allant de touffe d'herbe en touffe d'herbe, — la Grise.

— Ah! voilà mademoiselle Guillaumanche, dit Papillon en apercevant Nicole.

Et il vint vivement au-devant d'elle d'un air de contentement.

— Vous voyez, on est à l'ouvrage.

Un geste large de son bras enveloppa toute la famille qui travaillait autour de lui, la femme et les enfants.

Ce n'était plus l'homme pâle aux yeux sombres et à

la mine hâve qui était apparu sur le seuil de sa maison le jour où il rentrait de prison : les yeux étaient francs et joyeux, et sous la poussière du charbon le teint se montrait sain, hâlé par le soleil, la pluie et le grand air.

— Ça va le travail, vous voyez, mademoiselle, malgré tout, on n'en fait pas assez pour les commandes; et c'est à vous qu'on doit ça.

— Non à moi.

— A vous, et à votre père bien sûr; on ne l'oublie pas non plus; n'est-ce pas, les enfants !

Ils étaient accourus ainsi que la mère; ce fut celle-ci qui répondit pour eux, tandis qu'ils faisaient un signe affirmatif.

— C'est pour vous dire, continua Papillon, que si jamais vous aviez besoin d'un coup de main, on ne sait pas ce qui peut arriver, n'est-ce pas, eh bien, nous serions là; c'est vrai, hein, les enfants ?

Ils répétèrent le même signe.

— Quand je pense à ce que je serais sans votre père, et à ce que nous sommes, je me dis toujours : « Ah ça ! Papillon, mon fils, tu ne feras donc jamais rien pour c't'homme-là »; mais quoi que vous voulez qu'on fasse pour des gens qui ont tout.

— On peut les mettre dans ses prières, dit la mère Papillon, qui était une femme pieuse, et pour ça je vous assure que vous y êtes, ma bonne demoiselle, matin et soir.

L'aîné qui était un grand garçon de dix-huit à dix-neuf ans n'avait jusque-là rien dit, pas plus que les autres d'ailleurs; cependant il semblait avoir envie de

parler, il regardait ses frères qui le poussaient en avant; il se décida, et retirant son bonnet de laine, qui laissa voir ses cheveux blonds frisant sur son cou et son front noirs :

— Il y a peut-être une chose qui ferait plaisir à la demoiselle, dit-il en balbutiant.

— Quoi donc, Bastien ?

— Si elle veut mettre le feu à la meule.

— Cela vous amuserait-il, mademoiselle ? demanda la mère.

Tout amusait Nicole dans le travail mystérieux du charbonnage qu'elle ne connaissait qu'imparfaitement et que par partie, n'ayant jamais pu, comme elle en avait envie, assister au dressage d'une meule, à son allumage et à sa combustion.

— Je suis avec ma belle-mère qui m'attend en bas, dit-elle, ayant peur de se laisser entraîner et se défendant à contre-cœur.

— Vous ne la ferez pas attendre longtemps, la meule est prête : houp les enfants !

A ce cri bien connu, les enfants avaient couru de ci de là, tandis que Papillon conduisait Nicole devant la meule qu'on allait allumer et lui expliquait en quoi consistait l'opération :

— Quand nous avons dressé la meule, nous avons placé au milieu un long pieu et au pied nous avons mis des brindilles et des fumerons ; c'est autour de ce pieu que nous avons monté par couches le bois à faire du charbon en le tassant bien et en glissant dans les vides de la petite bourrée sèche ; le bois dressé, nous l'avons recouvert avec d'autres menues bourrées,

de la mousse et une couche de terre, et puis nous avons retiré le pieu qui, bien entendu, a laissé un trou au milieu ; c'est ce trou qui va servir de cheminée pour allumer la meule.

— Ça va brûler ?

— Ça va brûler parce qu'au bas de la meule et tout autour nous avons ouvert des évents qui vont donner de l'air ; sans quoi vous pensez bien que le feu s'étoufferait.

Et conduisant Nicole, Papillon lui montra ces évents ménagés au bas de la meule, et, afin qu'elle se rendît compte de la disposition du bois, il la mena à une autre qu'on était en train de dresser et fit voir comment les bûches étaient disposées par couches horizontales autour du pieu.

Pendant ce temps, les enfants étaient revenus autour de la meule qui devait-être allumée, l'un apportait une petite échelle recourbée, deux autres des charbons allumés, un autre une pelle.

Papillon appliqua l'échelle contre la meule et se tournant vers Nicole :

— Si vous voulez monter, on vous passera le charbon allumé, vous n'aurez qu'à le jeter dans la cheminée.

Nicole ne se le fit pas dire deux fois et, comme un garçon, elle grimpa légèrement à l'échelle que tenait Papillon, puis elle jeta dans le trou les charbons rouges qu'on lui passait.

Comme elle était tout à son travail, elle crut entendre un appel, un cri, son nom.

Elle leva la tête pour écouter ; elle ne s'était point

trompée; c'était bien son nom, c'était bien la voix d'Hériberte.

— D'un bond elle fut à bas de la meule.

— Ma belle-mère qui m'appelle! courons; venez avec moi, courons.

Et elle se jeta dans le chemin, suivie de Papillon et de deux des enfants qui couraient derrière elle.

XXI

Au moment même où Hériberte se disait qu'elle n'avait pas à craindre que M. de La Sennevière surgît diaboliquement tout à coup, elle l'avait aperçu devant elle.

Comment était-il venu?

Il était là.

Sans avoir réfléchi, d'instinct, elle se leva, poussée par ce sentiment de peur folle et d'instinct aussi elle ouvrit les lèvres pour appeler Nicole.

Mais ce nom qu'elle avait sur les lèvres elle ne le jeta point; un éclair de dignité la retint : devait-elle avouer ainsi sa faiblesse? En réalité, elle n'était pas seule, comme il pouvait le croire; Nicole était à portée de sa voix? elle n'aurait qu'à crier son nom pour la faire accourir. Ce n'était pas de la faiblesse qu'elle devait laisser paraître, c'était de la fermeté, du dédain, si elle ne pouvait pas affecter l'indifférence assez habilement pour le tromper.

Vivement, elle se rassit.

Il avait fait quelques pas en avant, le sourire aux lèvres.

— Je vous en prie, madame, rassurez-vous.

— Que je me rassure?

— Sans doute, je suis sorti du bois bien brusquement, bien maladroitement.

— J'ai été surprise par le bruit, voilà tout; au fond des bois, tout nous est sujet à surprise, une branche morte qui tombe, un oiseau qui s'envole.

A chaque mot qu'elle disait, elle se remettait un peu et c'était plus nettement qu'elle le prononçait.

Il fit encore deux pas vers elle :

— Je ne saurais vous dire combien je suis heureux de vous entendre parler ainsi, c'est la branche morte, c'est l'oiseau qui vous a fait vous lever... ce n'est pas moi.

Elle voulut lui tenir tête :

— Vous! Et pourquoi?

— Parce que depuis votre retour vous cherchez... volontairement, toutes les occasions de me fuir ou de m'éviter. Vous ne me supposez pas assez aveugle, ni assez inintelligent pour n'avoir pas vu.

— Eh bien alors? dit-elle avec hauteur.

— Pourquoi ne me le suis-je pas tenu pour dit? Parce que je voulais vous convaincre que vous n'aviez rien à craindre de moi. Avez-vous pu souhaiter conduite plus discrète, plus correcte que la mienne? M'est-il jamais échappé un mot, un geste, même un regard qui pût vous compromettre et révéler mes sentiments maladroitement à d'autres?

— C'était à moi que vous ne deviez point adresser ce regard.

La Sennevière mit la main sur son cœur, sans emphase mais avec un élan de conviction passionnée :

— Je l'ai voulu ; pardonnez-moi d'avoir si mal réussi.

Elle le regarda en face les yeux dans les yeux.

— Vous l'avez voulu?

Malgré son assurance il fut un moment déconcerté par le regard et l'accent qui accompagnaient ces paroles, mais il n'était pas homme à se laisser démonter ni à rester à court.

— Je ne serais pas franc si je disais que je l'ai voulu... toujours ; il y avait des heures où j'étais assez maître de moi pour m'imposer cette discrétion ; mais il y en avait d'autres où les sentiments qui bouillonnaient dans mon cœur étaient plus forts que ma volonté, où votre beauté, le charme de vos yeux, la musique de votre voix, un geste, un mouvement de votre main, le frôlement de votre robe me faisaient perdre la tête, et où je ne pouvais plus me taire, où je laissais passer dans mon regard un peu de l'amour que vous m'avez inspiré, où j'étais entraîné, irrésistiblement entraîné comme je le suis en ce moment, et où je ne pouvais pas plus fermer mes paupières que je ne puis en ce moment fermer mes lèvres, et où je vous disais « je vous aime », comme je vous le dis encore.

Insensiblement il s'était rapproché sans marcher, glissant sur le gazon, et, penché vers elle, les deux bras ouverts, il la brûlait de son haleine; la fermeté et le dédain n'avaient pas réussi; ce qu'elle avait à

dire elle ne pourrait assurément pas le dire, elle était en son pouvoir, d'autant plus sûrement qu'elle se sentait affolée ; brusquement elle se leva :

— Nicole!

Et comme il la regardait stupéfait de son mouvement, autant que de son cri, elle cria plus fortement encore :

Nicole! Nicole!

Puis saisissant adroitement le moment d'hésitation qu'il avait laissé paraître, elle se jeta de côté.

Alors, sentant que Nicole allait arriver, et qu'en l'attendant il lui serait possible de faire quelques pas en arrière, qu'elle pourrait échapper aux bras suspendus au-dessus d'elle quelques secondes auparavant, elle recouvra un peu de présence d'esprit.

— Vous oubliez à qui vous parlez, dit-elle, en reculant lentement et en gagnant le milieu de l'allée de façon à mieux voir la côte par où Nicole devait descendre, à une honnête femme, à une femme mariée.

A ce moment Nicole apparut à la crête de la colline, ayant auprès d'elle Papillon et ses fils.

— Le passé ne vous est-il pas le garant de ce que serait l'avenir, dit La Sennevière, qui tournait le dos à la côte, que pouvez-vous craindre d'un homme qui, vous aimant comme je vous aime, a su ne jamais éveiller les soupçons de ceux qui vous entourent; croyez-vous donc que j'irais follement compromettre votre repos et votre honneur?

— Et que faites-vous donc en ce moment, interrompit Hériberte en étendant le bras, retournez-vous, monsieur; ma belle-fille arrive; voulez-vous qu'elle

vous voie dans cette attitude; voulez-vous qu'elle entende vos paroles?

En effet, Nicole descendait la côte à toutes jambes précédée par les deux fils de Papillon qui l'avaient gagnée de vitesse et suivie par le père.

Encore quelques bonds et ils arrivaient : La Senevière s'écarta un peu et mit un sourire sur son visage, celui d'un homme qui s'entretient en badinant avec une jolie femme.

XXII

Quand Nicole arriva, Hériberte avait eu le temps de se remettre.

— Ne te presse pas, dit-elle, c'est parce que je trouvais que tu étais bien longtemps absente que je t'ai appelée.

Papillon et ses fils s'étaient arrêtés à une certaine distance, et ils regardaient autour d'eux, se demandant s'ils devaient avancer ou reculer.

Nicole leur vint en aide.

— Je vous remercie, dit-elle.

Puis, s'adressant à Hériberte :

— Tu vois que je n'avais rien à craindre, j'étais en bonne compagnie; c'est moi qui ai eu peur en t'entendant appeler.

Alors, La Senevière, souriant toujours intervint et dit son mot :

— Vous voyez, mademoiselle, que madame aussi était en bonne compagnie.

Nicole, indignée de cette audace et de cette insolence, lui lança un regard furieux ; mais ce fut tout ; elle avait bien des choses à lui répondre, seulement elle ne trouvait pas la forme pour le dire, et elle se dépitait de n'être qu'une petite fille; ah ! si elle avait été une femme; pour la première fois elle envia madame de Colbosc qui savait si sûrement vous assassiner d'un mot.

Heureusement un secours inespéré lui arriva ; comme en détournant les yeux de La Senevière, elle les avait machinalement portés du côté de la colline, elle aperçut son père qui commençait à descendre :

— Ah ! voici papa, dit-elle d'un ton triomphant.

Son père ! Elle avait cru que cette annonce allait faire rentrer La Senevière sous terre ; il n'en fut rien ; il garda son sourire et son aisance.

— M. Guillaumanche, dit-il, parbleu ! c'est à merveille ; nous allons aller au-devant de lui ; voulez-vous, madame ?

— Je l'attends ici, répondit Hériberte froidement.

— Et vous, mademoiselle ? dit-il en s'adressant à Nicole.

— Je reste avec Hériberte, répliqua-t-elle en le foudroyant.

— Alors, moi aussi, je reste .

Guillaumanche ne tarda pas à arriver ; si son premier regard fut pour les siens, son premier mot fut pour La Senevière :

— Vous ici, mon cher comte.

— Le hasard m'a fait rencontrer madame, et je lui ai tenu compagnie en vous attendant.

Ils se serrèrent la main, La Senevière restant les yeux tournés vers Hériberte avec son éternel sourire.

On se mit en marche pour rentrer ; Guillaumanche et La Senevière s'entretenant amicalement, Hériberte et Nicole ne disant rien.

Bien qu'elle ne les gênassent point, Guillaumanche passa son bras sous celui de La Senevière, et ils prirent les devants, ayant sans doute des choses particulières à se dire. Nicole voulut profiter de ce moment de liberté pour interroger Hériberte, mais celle-ci mit un doigt sur ses lèvres ; il ne lui convenait pas de parler de La Senevière, alors que les oreilles de celui-ci étaient à si courte distance ; et d'ailleurs elle n'était point en disposition de soutenir un entretien avec Nicole.

C'était avec elle-même qu'elle avait à s'entretenir sur le parti à prendre, car les choses n'avaient pas du tout tourné comme elle imaginait, lorsqu'elle pensait que le mieux était peut-être qu'elle fît tête. Elle ne lui avait nullement tenu tête. Elle s'était laissé affoler. Et elle ne lui avait rien dit de ce qu'elle aurait dû lui dire, de ce qu'elle s'était répété si souvent à elle-même quand en imagination elle se représentait la scène qui venait de se passer en réalité. De là cette audace et cette insolence maintenant, ce sourire, cette proposition d'aller au-devant de Guillaumanche, la main qu'il avait tendue à celui-ci.

Il n'y avait pas de doutes à avoir sur l'attitude qu'il

allait adopter : elle serait ce qu'elle avait été jusqu'à ce jour ; quand un hasard plus ou moins arrangé par lui les mettrait en tête à tête, il reprendrait sa déclaration au point où il l'avait interrompue.

Et cette nouvelle scène il fallait qu'à tout prix elle l'empêchât ; il le fallait pour son repos, pour sa dignité, pour son honneur, comme il le fallait pour sa faiblesse même : elle s'était trop mal tirée de la première pour s'exposer à une seconde ; ce n'était pas quand elle était tremblante d'émoi qu'elle pouvait se dire : « La prochaine fois je serai ferme » elle avait cru qu'elle le serait et combien peu elle l'avait été.

Mais comment, si elle ne faisait pas intervenir son mari ? Plus d'une fois elle avait examiné la possibilité de cette intervention ; toujours elle l'avait repoussée et les raisons qui l'avaient alors décidée : assurer son repos, ne pas éveiller sa jalousie, éviter un duel plus que dangereux avec un adversaire comme La Senevière, n'avaient rien perdu de leur force.

Comme ils allaient quitter la forêt pour entrer dans le parc, Guillaumanche, qui avait continué son entretien avec La Senevière, se retourna vers sa femme :

— Venez-moi en aide, je vous prie, mon amie, je veux emmener M. de La Senevière pour qu'il nous fasse l'amitié de partager notre dîner ; il résiste ; il ne se décidera que si vous l'en priez vous-même.

Elle fut anéantie.

La Senevière se tenant devant elle, attendait, le sourire sur les lèvres.

— Monsieur sait tout le plaisir qu'il nous fera.

La Senevière s'inclina et reprit sa marche auprès de Guillaumanche.

— Comment, tu l'invites? dit Nicole que son âge rendait incapable de bien comprendre l'ironie.

Hériberte souffla sa réponse, plutôt qu'elle ne la prononça :

— Sois tranquille ; c'est son dernier dîner au château.

XXIII

Ce jour-là, Guillaumanche s'applaudit d'avoir gardé La Senevière à dîner, car, madame de Colbosc se montra plus irritée et plus agressive qu'elle ne l'avait jamais été.

Elle avait lu dans un journal le compte rendu du mariage d'une jeune Américaine de Chicago, fille d'un marchand de grains et de porc salé, avec un grand d'Espagne, et son cœur gonflé d'indignation débordait.

— Vous avez lu ça, monsieur Guillau...manche?

— J'avoue que non.

— Que lisez-vous dans les journaux?

— Ce qui est d'un intérêt général.

— Ce n'est pas d'un intérêt général qu'une fille dont la mère a vendu de la charcuterie sur un comptoir épouse un grand d'Espagne?

Voyant l'air embarrassé de Guillaumanche, La Se-

nevière voulut lui venir en aide, car il importait à ses projets qu'il se fît devant la femme le défenseur du mari ;

— Ce qui devient banal cesse d'être intéressant dit-il.

Que Guillaumanche eût lâché une pareille réplique, il eût été instantanément pulvérisé, mais tout ce que La Senevière disait était pris par le bon côté.

— Vous avez bien raison, répondit-elle en souriant à La Senevière, l'infamie devint banale ; le journal ne dit-il pas que personne n'a pensé à crier à la mésalliance.

— Eh bien ! dit Guillaumanche qui crut que La Senevière avait convaincu madame de Colbosc, cela ne prouve-t-il pas qu'une nouvelle aristocratie se forme qui tend à réunir les grands noms et les grandes fortunes ; et c'est un progrès au point de vue social.

Aux premiers mots de Guillaumanche madame de Colbosc l'avait regardée de haut, blessée, suffoquée qu'il se permît de prendre la parole sur un pareil sujet, dans sa surprise elle était restée sa fourchette levée sans penser à la porter à sa bouche ; lorsqu'il prononça le mot « progrès », elle la reposa sur son assiette et, reculant sa chaise, elle se leva brusquement.

— Ceci est une offense personnelle ! s'écria-t-elle.

— Mais, madame, voulut essayer Guillaumanche.

— Mais, ma mère...

— Allez-vous soutenir votre mari quand il m'outrage ?

— Je vous assure que vous vous méprenez sur les

parole de M. Guillaumanche, il n'a nullement voulu vous outrager, dit Hériberte.

— Qu'en savez-vous ?

— Je l'affirme, s'écria Guillaumanche.

— Il suffit, dit madame de Colbosc, je n'ai que faire de vos affirmations.

Hériberte regardait sa mère avec une stupéfaction désolée, Nicole tenait ses yeux attachés sur la nappe ; mademoiselle Dauvresse buvait sans boire, le nez dans son verre ; les domestiques s'étaient tournés du côté du mur, ne risquant qu'un œil du côté de la table ; seul, La Senevière n'avait rien perdu de son aisance et de son sang-froid ; penché vers Hériberte, il lui demandait si elle voulait qu'il intervînt, mais Hériberte ne répondait pas à cette muette interrogation.

Cette situation ne se prolongea pas. Brusquement madame de Colbosc tourna sur ses talons, et, le front haut, sortit de la salle à manger sans se retourner.

Hériberte allait la suivre, Guillaumanche la retint :

— Je vous en prie, dit-il, laissez-moi ramener votre mère.

Madame de Colbosc n'avait pas été loin ; elle était restée dans le grand salon qu'elle arpentait à pas précipités ; il vint à elle.

— Je vous réitère tous mes regrets, madame, et de nouveau je vous donne ma parole que rien n'était plus loin de ma pensée que de vous offenser.

— Non, monsieur, non je n'accepte pas votre parole, vous avez parfaitement voulu m'outrager et vous avez saisi cette occasion comme vous saisissez toutes celles

qui se présentent de marquer nos dissentiments. Vous avez cru que cette fois encore, par tendresse pour ma fille, je céderais comme j'ai toujours cédé. Ou plutôt non, vous ne l'avez pas cru, et vous avez poussé les choses à l'extrême pour m'obliger à quitter cette maison... Une bonne fois ayez donc le courage de votre lâcheté. Eh bien, je dois vous dire que vous ne réussirez pas. Je pourrai me laisser entraîner par l'indignation et la colère, je pourrai quitter votre table ; je ne quitterai pas cette maison qui est celle de ma fille. Vous voulez nous séparer, vous n'y parviendrez pas : ma fille est à moi, je la garderai.

Guillaumanche fut assez longtemps à se remettre de la stupéfaction où le jetaient ces paroles : lui, c'était lui qui voulait éloigner la mère de la fille ! Mais peu à peu, il redevint maître de sa volonté :

— Eh bien, puisque vous le voulez, dit-il d'une voix qui s'affermissait à chaque mot, je l'aurai, le courage de ma lâcheté. J'avoue qu'elle a été grande, car depuis deux ans, par amour pour ma femme, j'ai supporté sans me plaindre toutes les humiliations, toutes les blessures qu'il vous a plu de m'infliger. Vous avez cru que j'étais un lâche et vous m'avez frappé sans pitié ; j'étais un mari qui aime sa femme... passionnément. Vous ne l'avez pas compris. Je dois vous le dire. Mais puisque la conduite que j'ai tenue envers vous a si mal réussi, je vous préviens que je suis décidé à en changer. Vous dites que votre fille est à vous et que vous voulez la garder ; je vous réponds que ma femme est à moi et que je prétends la garder.

— C'est-à-dire ? interrompit madame de Colbosc.

— C'est-à-dire que je suis décidé à tout pour la défendre et me défendre.

— A tout ! Qu'est-ce que ce tout ?

— Puisque vous m'obligez à préciser, je précise : je suis maître dans cette maison, seul maître, comprenez-le, et personne n'y est reçu qu'avec mon agrément, Maintenant, encore un mot qui explique ce que... je demande. Vous avez l'influence de la naissance, je la respecte ; j'ai celle de la fortune et de la situation politique, ayez la sagesse de le reconnaître, et voyez si c'est par la naissance qu'on tient aujourd'hui un rang et un emploi dans la vie de son pays.

Sans un mot de plus, il rentra dans la salle à manger.

XXIV

Le retour de Guillaumanche ne ranima pas la conversation ; le dîner s'acheva tristement ; seul à parler, La Senevière ne pouvait pas faire les demandes et les réponses, de sorte qu'il était obligé de procéder par histoires qu'il racontait ou plutôt qu'il se racontait à lui-même, et quand il en avait achevé une, il devait tout de suite en recommencer une autre, ou bien il s'établissait un silence que la place vide de madame de Colbosc rendait glacial.

Lorsqu'on se leva de table, il se retira, ce n'était pas le moment de s'imposer; il avait montré à Hériberte que c'était vainement qu'elle voulait se défendre, cela suffisait.

Guillaumanche resté seul avec Hériberte lui raconta ce qui s'était passé entre lui et madame de Colbosc.

— Pardonnez-moi d'avoir perdu patience, dit-il, je n'ai pas eu la force de tendre l'autre joue.

— Vous savez bien que je ne vous ai jamais demandé d'abaisser votre dignité, au contraire; ma mère se serait peut-être adoucie si tout de suite vous lui aviez tenu ce langage.

— De sang-froid je n'aurais jamais pu, car de sang-froid je ne pense qu'à vous, et c'est là ce qui me fait vous demander ce que vous allez faire.

— Je vais monter près de ma mère : avant de vous répondre, il faut que je voie dans quelles dispositions elle est.

En toute circonstance ce qui venait de se passer eût bouleversé Hériberte, mais en ce moment au chagrin que lui causait cette scène déplorable s'ajoutait une déception qui la jetait dans un cruel embarras; quand elle avait répondu à Nicole que c'était la dernière fois que M. de La Senevière dînait au château, elle avait compté sur le concours de sa mère; comment maintenant lui demander ce concours? La situation déjà si difficile venait de se compliquer encore d'une difficulté nouvelle et même, semblait-il, d'une impossibilité.

Comme toujours lorsqu'elle était sous le coup de la colère, madame de Colbosc marchait à grands pas

dans son appartement, toutes les portes ouvertes, allant d'une pièce dans une autre.

— Ah ! vous voilà, dit-elle, en voyant entrer sa fille ; il est temps, vraiment. Que voulez-vous ?

— Savoir si vous désirez que je vous fasse servir à dîner ?

— Vous croyez que je suis disposée à dîner ?

Hériberte ne répondit pas ; madame de Colbosc continua :

— Vous savez ce qui s'est passé entre votre mari et moi, en dehors de la salle à manger ?

— Il me l'a dit.

— Ah ! il vous l'a dit ! Et comment ?

— Comme tout ce qu'il dit, avec une sincérité parfaite.

— Alors c'est pour m'engager à quitter cette maison que vous me faites cette visite ?

— Vous savez bien que non.

— Je ne sais plus rien de ce qui est ; je ne sais que ce qui devrait être.

— Comme vous savez que je ne dois pas vous engager à quitter cette maison, vous savez donc que tel n'est pas le but de ma visite.

— Quel est-il ?

— De vous expliquer que ce qui s'est passé à *table* est le résultat d'un malentendu. En somme, M. Guillaumanche n'a fait que répéter ce qu'avait dit M. de La Senevière.

— Est-ce ma faute si, dans la bouche de M. Guillaumanche, les mêmes paroles ont un autre sens que dans celle de M. de La Senevière ?

— Est-ce la faute de M. Guillaumanche?

Madame de Colbosc, qui s'était contenue avec peine, laissa échapper un geste de colère.

— C'est la vôtre! s'écria-t-elle.

— La mienne!

— Oui la vôtre et puisque vous m'obligez à le dire, ne vous en prenez qu'à vous. Qui a voulu ce mariage, malgré mes avertissements et ma résistance? Vous, vous seule qui me l'avez imposé, de haute lutte avec l'appui de la loi. Mais votre loi humaine pouvait-elle joindre ce que la loi divine a séparé? une Colbosc pouvait-elle vivre en contact avec un Guillaumanche? comme l'eau et le feu. Ne vous en prenez qu'à vous de ce qui arrive, à votre obstination, à votre imprudence. Tout ce qu'il était possible de faire pour le supporter, je l'ai fait. L'horreur est plus forte que ma volonté, car c'est de l'horreur que j'éprouve pour ce... pour cet homme. Pourquoi m'avez-vous obligée à me trouver à chaque instant en face de lui? Il fallait prévoir cela quand vous l'avez voulu pour votre mari; d'ailleurs, mes avertissements ne vous ont pas manqué. Que je sorte de cette maison, me direz-vous, que je n'y remette plus les pieds et je ne le verrai plus, cela est vrai; mais en même temps ce serait renoncer à vous voir, et je veux vous voir; j'ai besoin de vous; malgré tout, vous êtes ma fille; ma tendresse maternelle se refuse à ce sacrifice. Vous pouvez donc dire à votre mari que, quoi qu'il ose entreprendre contre moi, il ne parviendra pas à me faire abandonner la place; je ne partirai pas.

En entrant chez sa mère, Hériberte n'avait aucune idée des dispositions dans lesquelles elle allait la trouver ; était-ce un départ immédiat, une rupture éclatante ?

Ces derniers mots lui furent un soulagement, non parce qu'ils disaient nettement que cette rupture n'aurait pas lieu, mais parce qu'ils permettaient d'entrevoir la reprise possible du projet qui devait écarter La Senevière.

Pendant longtemps encore madame de Colbosc exhala sa fureur contre son gendre, revenant dix fois, vingt fois sur les mêmes griefs, les reprenant, les étendant, les grossissant comme un musicien aurait fait pour des variations.

Ce fut seulement en la voyant un peu calmée, ou plutôt à bout d'haleine, qu'Hériberte risqua de parler de La Senevière. Elle aurait voulu ne pas aborder ce sujet en un pareil moment; mais telle était la situation qu'elle ne pouvait choisir son heure.

Aux premiers mots madame de Colbosc se récria :

— La Senevière !

Hériberte voulut préciser ; madame de Colbosc haussa les épaules :

— Êtes-vous devenue si complètement bourgeoise dans le milieu où vous vivez, qu'un jeune homme ne puisse vous débiter quelques légères galanteries sans que vous les preniez au tragique?

— Il ne s'agit pas de légères galanteries.

— Je n'admettrai jamais qu'il s'agisse de quelque chose de grave... de dangereux, si vous voulez.

— Je ne suis plus une petite fille, je sais ce que je dis.

— Ce n'est pas à vous que je pense, c'est à La Senevière. Assurément vous avez.. personnellement tout pour plaire : la jeunesse, la beauté, l'élégance, la distinction, la noblesse, ce n'est pas d'aujourd'hui que je le reconnais et vous le dis; un homme qui a du goût et de la délicatesse ne peut pas nous voir sans être touché, cela est certain. Mais c'est à condition de vous voir seule. Et cela n'est pas le cas de La Senevière qui est bien cet homme de goût, mais qui ne vous voit pas seule. Comment voulez-vous que connaissant votre mari, vivant dans l'intimité de celui-ci, connaissant mieux que personne ses ridicules, sa grossièreté, sa nullité, il aime sa femme. S'il avait ce malheur, il ne serait pas le délicat qu'il est. Il y a des maris qui, rien qu'en se montrant, écartent de leurs femmes les amants; et le vôtre est de ces maris-là.

Hériberte dut faire un effort pour refouler les paroles qui lui montaient aux lèvres, car il était bien certain que si elle engageait avec sa mère une discussion, elle n'obtiendrait pas d'elle le concours qui lui était indispensable pour se débarrasser de La Senevière : plus tard elle répondrait à ses théories comme il convenait.

— Que M. de La Senevière ne soit pas le délicat que vous imaginez ou que M. Guillaumanche ne soit pas le mari que vous dites, toujours est-il que je viens d'être en butte aux obsessions de M. de La Senevière les plus directes, les plus formelles, les plus brutales, et non à de légères galanteries, dont je ne vous parlerais pas, croyez-le bien, si elles avaient gardé ce caractère.

Madame de Colbosc ne l'interrompait pas, seulement de temps en temps elle murmurait :

— La Senevière ! La Senevière !

Malgré sa résistance, il fallait bien cependant qu'elle acceptât les paroles de sa fille, mais elle ne se rendit que lorsqu'elle leur eut trouvé une explication :

— Alors c'est de la passion... une passion aveugle.

— Quoi que ce soit, vous comprenez que je ne peux pas rester exposée aux entreprises de M. de La Senevière, et c'est sur vous que je compte pour m'en débarrasser.

— Ah ! par exemple !

— A qui voulez-vous, que je demande protection, si ce n'est à vous... ma mère ?

— A votre mari... si vous en aviez un.

— Puisque je n'en ai pas un.

Madame de Colbosc resta un moment embarrassée.

— Pourquoi avez-vous appelé cette petite ? demanda-t-elle ; vous auriez dû lui dire son fait.

— Au fond des bois.

— Mais que diable alliez-vous faire au fond des bois ?

— Demain, après-demain, un jour ou l'autre, celui qu'il voudra, il peut avec un peu d'adresse, vivant de notre vie comme il en vit, profiter d'une occasion où il me trouvera dans les mêmes conditions ; voulez-vous que cela arrive ?

— Et que voulez-vous que je fasse, je vous prie ?

— Que vous ayez un entretien avec M. de La Senevière, et que vous lui fassiez comprendre qu'il ne doit plus reparaître ici.

— Cela va devenir gai.

— C'est mon honneur qui est en jeu.

— Je sais bien; mais enfin cela n'en est pas moins déplorable; voilà à quoi une honnête femme s'expose quand elle a un mari qui ne sait pas la faire respecter. N'est-ce pas inimaginable, vraiment, que ce soit moi qui doive prendre la défense de ce mari?

— La mienne.

— Ah! si ce n'était pas la vôtre, comme j'aurais plaisir à le voir ridicule, ce mari!

Si ce n'était pas la vôtre! Elle acceptait donc. Cependant elle se défendit longtemps. Ce pauvre La Senevière! Pour triompher des dernières difficultés, il fallut qu'Hériberte parlât de son prochain départ.

— Et remarquez combien ce départ serait fâcheux à tous les points de vue, pour vous, parce que après le dîner d'aujourd'hui il ressemblerait à une rupture. Pour moi, parce que j'aurais l'air de me sauver, me sentant incapable de me défendre, ce qui ne pourrait qu'encourager M. de La Senevière dans ses espérances et sa poursuite.

— Évidemment, évidemment.

— Puisque vous voulez bien intervenir entre nous, continua Hériberte, je vous demande de bien lui dire que cette espérance est folle, que je suis une honnête femme, que j'aime mon mari...

— Cela non; jamais je ne prononcerai une parole aussi honteuse.

Sans relever cette interruption, Hériberte poursuivit :

— Que pour lui, M. de La Senevière, je ne peux pas

l'aimer, que je ne l'aimerai jamais... parce qu'il me fait peur.

— Si vous voulez que ces mots même soient répétés, choisissez une autre que moi : je veux bien lui faire comprendre qu'il doit renoncer à vous parce que vous êtes une honnête femme, et ainsi vous mettre à l'abri des poursuites outrageantes, mais plus que cela je ne le ferai pas.

XXV

Le lendemain, comme à l'ordinaire, La Senevière arriva un peu avant la fin du déjeuner, et il trouva madame de Colbosc assise à côté de Guillaumanche ; certainement elle n'enveloppait point son gendre de regards aussi doux que tendres, mais enfin elle mangeait à la même table que lui, et de fort bon appétit encore, comme si la scène de la veille n'avait pas laissé d'amertume sur ses lèvres.

Il avait été convenu qu'après le déjeuner Hériberte sortirait en voiture avec son mari et Nicole, de manière à ce que madame de Colbosc restât en tête à tête avec La Senevière ; les choses s'arrangèrent ainsi, et, au moment même où la voiture quittait le château, madame de Colbosc et La Senevière s'asseyaient dans un petit salon devant la table de jeu où depuis trois mois ils avaient passé tant d'heures.

Rien ne pressait madame de Colbosc de commencer

l'entretien, et puisqu'elle trouvait une occasion de jouer quelques parties, elle voulait en profiter.

Soit préoccupation, soit mauvaise chance, elle ne fut pas heureuse, et la persistance de la deveine lui fit abréger le jeu : on ne joue pas bien quand on n'a pas la tête libre.

Ce fut ce qu'elle dit à La Senevière, en jetant les cartes sur la table.

— Etes-vous souffrante? demanda-t-il avec sollicitude.

— Préoccupée, peinée, et c'est vous qui en êtes cause, mon cher comte.

— Moi, madame?

— Oui, vous.

La Senevière prit une mine désolée.

— Et de quoi suis-je coupable, bon Dieu?

— Ne plaisantez pas; je sais tout.

— Quoi ! tout? Avec un misérable comme moi, ce tout dit bien des choses.

— Ma fille m'a raconté ce qui s'est passé hier entre vous et elle.

La Senevière n'était pas facile à démonter; cependant il eut un moment d'embarras; heureusement madame de Colbosc continuait, ce qui lui permit de se remettre et de régler sa réponse sur ce qu'elle disait.

— Vous, un homme comme vous, rien ne vous a retenu : ni l'honneur de ma fille; ni la répulsion que ce milieu bourgeois devait inspirer à une homme de votre rang; mais c'est donc une passion aveugle !

Il était fixé; ce fut avec un élan désordonné, une franchise irrésistible qu'il répondit :

— Oui, madame, je le confesse, une passion aveugle.

— C'est à moi que vous osez l'avouer.

— Puisque vous êtes sa mère, n'en êtes-vous pas une pour moi. A qui parlerai-je franchement, loyalement, si ce n'est à vous? Ne faut-il pas que vous sachiez tout... pour son honneur comme pour le mien.

— Mais je ne puis pas vous entendre; vous savez bien que je ne le peux pas, que je ne le dois pas...

— Et pourquoi? Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'aime... que je l'aime. Quand je suis revenu habiter ce pays et que je l'ai vue pour la première fois chez M. le comte de Colbosc, l'amour est tout de suite entré dans mon cœur, je l'ai aimée, passionnément aimée. A ce moment elle était libre. Moi je ne l'étais pas de vous demander sa main. Pouvait-elle devenir la femme d'un homme ruiné? Qu'avais-je à lui offrir? La misère, ma misère. C'eût été lui faire un outrage que d'afficher, dans la situation où j'étais, la prétention de devenir son mari. Je ne veux même pas vous demander quel accueil vous m'auriez fait si j'avais eu l'imprudence de vous entretenir alors de mon amour. Mais je peux bien vous rappeler, n'est-ce pas, que lorsque j'ai eu l'honneur de vous rencontrer à cette époque, vous n'avez pas eu pour moi un abord bien... sympathique.

— Ne croyez pas...

Il interrompit cette protestation par un sourire :

— J'ai vu, j'ai compris, et si j'en parle maintenant, ce n'est point à titre de reproche, croyez-le bien; rien n'était plus naturel, plus légitime; j'arrivais précédé

d'une réputation... fâcheuse; votre accueil a été celui d'une bonne mère qui s'effraye à juste raison. Mais enfin, si mauvaise que fût cette réputation, je valais mieux qu'elle, et je crois, en cette occasion, l'avoir prouvé; au lieu de montrer mon amour et de l'afficher, je me suis appliqué à le cacher. J'ai réussi. Personne, j'en suis sûr, n'a pu soupçonner mon amour pour la belle mademoiselle de Colbosc; pas même elle. Est-ce vrai?

— Elle ne m'en a rien dit.

— Je ne veux pas me faire meilleur que je ne suis; cependant, c'est quelque chose, je vous assure, que de veiller constamment sur son cœur, sur ses paroles, même sur ses regards, sans se trahir jamais. Cette force, je l'ai eue.

Il fit une pause, comme si le souvenir de ces temps cruels lui coupait la parole : puis il reprit :

— Elle s'est mariée, je me suis caché et j'ai continué à me taire; mais le hasard a voulu — n'est-ce pas la Providence? — qu'elle vînt habiter le pays où je m'étais réfugié, le château même de mes ancêtres, qui porte mon nom; il a voulu que nous nous vissions tous les jours, que nous vivions dans une étroite intimité, et après deux années de silence et de contrainte, un jour me trouvant seul avec elle, troublé par le vertige du tête-à-tête, affolé par les enivrements de la solitude au fond des bois, j'ai parlé, mon cœur a éclaté; à ma place qui eût pu se taire, je vous le demande.

Madame de Colbosc n'avait pas répondu; bien qu'elle fût peu sensible aux choses de l'amour, n'ayant jamais été aimée et n'ayant jamais aimé elle-même,

elle avait été émue par les paroles de La Senevière ; cette évocation de sa misère, cette intervention de la Providence, ces témoignages de respect pour une Colbosc l'avaient troublée.

Il continua :

— Je vous devais cet aveu sincère et complet, car après les bontés que vous avez eues pour moi, les marques de sympathie et de bienveillance que vous m'avez données, il était de mon honneur de vous prouver que je ne me suis point conduit en vulgaire séducteur auprès d'une femme qui a droit à tous mes respects, aussi bien par elle-même que parce qu'elle est votre fille. Dans une minute d'égarement, j'ai, à la vérité, oublié ce que je vous devais, j'ai parlé, j'ai été coupable, je vous le confesse, mais qui ne l'eût été à ma place, qui n'eût pas perdu la tête; on est bien faible quand on aime. Maintenant, jugez-moi; quel que soit votre arrêt, je le subirai respectueusement.

— Certainement, dit madame de Colbosc après quelques secondes de recueillement, il y a des circonstances atténuantes à votre faute. Il est incontestable qu'il y en a. J'étais loin, très loin, de supposer ce que vous venez de m'apprendre. Vous connaissant comme je vous connais, je me disais que vous aviez dû être entraîné par quelque fatalité, et c'est pourquoi je ne vous ai pas traité tout d'abord avec la sévérité que vous méritiez, en m'en tenant strictement aux paroles de ma fille.

— Je reconnais là votre bienveillante sympathie, s'écria La Senevière avec émotion.

— Si vive que soit cette sympathie, si grande que

soit mon indulgence pour vous, si atténuantes que soient les circonstances dans lesquelles vous avez parlé, il n'y en a pas moins un fait certain; vous avez parlé, vous avez avoué votre amour à une femme qui ne pouvait pas vous entendre.

— Hélas! Tout ce que vous me direz, je me le suis dit dans ma longue nuit sans sommeil; tous les reproches que vous me ferez, je me les suis adressés plus durs que ne pourraient être les vôtres.

— Je ne vous en ferai point. A quoi bon? Ce n'est pas du passé qu'il s'agit, c'est de l'avenir; ce n'est pas d'hier, c'est de demain; c'est de la situation que vous nous avez créée. Assurément, nous avons pour vous la plus grande estime, la plus vive affection; pour mon compte, je crois vous l'avoir prouvé.

— Vous avez été une mère.

— Mais enfin il n'en est pas moins vrai que vous avez oublié que ma fille est mariée.

— J'ai tout oublié.

— Certainement ce n'est pas mon gendre que je défends; s'il n'y avait que lui... c'est ma fille, c'est son honneur, c'est la dignité de sa vie. Ah! si elle était veuve!

Dans ce mot, il n'y avait pas que le cri d'une belle-mère qui hait son gendre, il y avait la confirmation de toutes les paroles affectueuses qu'elle venait d'adresser à la Senevière, une sorte de promesse: « si elle était veuve! »

— Mais elle n'est pas veuve, et elle ne le sera pas de si tôt; il vivra cent ans, ce... paysan, cent ans. Eh bien, alors!

— Alors, dit-il en laissant tomber ses bras.

— Il fallait penser à ça. Vous sentez bien, n'est-ce pas, que vous ne pouvez vivre dans notre intimité comme avant. Je vous parle le langage de la raison, mon pauvre ami. Je ne vous adresse pas des grandes phrases, des discours indignés ; c'est désolée que je suis.

— C'est un désespéré qui vous écoute.

— Désespéré, ça ne dénoue pas la situation, désespéré ! Quand vous direz à ma fille que vous êtes désespéré, quand je le lui dirai moi-même, cela ne fera pas qu'elle puisse se rencontrer avec vous et être à son aise, car enfin, hier, vous avez été... plus que vif. Maudite rencontre !

— Ah ! c'est bien vrai !

— C'est vrai ?... il est bientôt temps de vous en apercevoir ! Je vous plains de tout mon cœur. Mais ce n'est pas à vous que je dois penser, c'est à ma fille ; c'est son intérêt que je dois prendre, celui de son honneur, de sa dignité ; vous sentez bien qu'une honnête femme ne peut pas sans confusion, sans honte, sans être blessée dans ses sentiments de pudeur, se trouver en face d'un monsieur qui lui a débité tout ce que vous lui avez débité hier. Ce n'était pas du tout une galanterie sans conséquence dont on peut rire, c'était grave, c'était très grave ; elle m'a parlé de bras, de bras... Quand on les a vus, ces bras suspendus sur soi, on ne les oublie pas, on les revoit, et cela vous met dans l'embarras.

— Alors ?

— Il me semble que c'est indiqué.

— Rompre toutes mes relations.

— Toutes, non; les interrompre au moins, les espacer, vous comprenez.

— Que trop, hélas !

— Il y a ce mari qu'il faut ménager; si vous rompiez toutes relations brusquement, il s'étonnerait..... au moins je l'espère, il chercherait. Cela ne doit pas être. Pour l'honneur de ma fille qui ne peut pas être effleurée, il ne faut pas que cela soit. Je m'en remets donc à votre délicatesse. Je ne fixe rien. Vous agirez pour le mieux. Vous trouverez des prétextes pour refuser les invitations. Vous savez mieux que moi. Bien entendu, si vous voulez rompre avez lui, je ne vous le défends pas. Alors, traitez-le comme il le mérite.

Elle fit une pause; il ne répondit rien, écrasé bien évidemment par son désespoir.

— Enfin, mon cher enfant, dit-elle au bout d'un assez long silence, voilà mon devoir de mère accompli..., et péniblement. Donnez-moi la main.

Il ne serra pas la main qu'elle lui donnait, mais s'inclinant il la baisa respectueusement.

— Ah! mon pauvre enfant! dit-elle avec plus d'émotion qu'il n'y en avait d'ordinaire dans sa voix; enfin, quoi qu'il arrive, comptez sur mon affection.

XXVI

Malgré l'assurance qu'il avait montrée et la défense qu'il avait faite, La Senevière sortit de cet entretien avec madame de Colbosc mécontent et troublé.

Fallait-il donc renoncer à cette maîtresse sur laquelle il avait compté pour recommencer la vie?

Le coup serait rude, et d'autant plus terrible qu'il n'en avait pas d'autre à jouer : toute sa fortune, tous ses espoirs sur cette carte.

Mais il avait assez joué dans ses dix années de vie parisienne pour acquérir ce que les joueurs appellent de l'estomac, et dans une partie, si grosse qu'elle fût, il ne perdait ni le sang-froid ni le coup d'œil.

Il fallait voir.

Il n'y avait pas d'illusions à se faire, celle-là était mal engagée ; la scène de la mare avait été maladroite trop hâtée, trop brutale sans qu'il eût mis à l'avance les choses de son côté ; mais, cela reconnu, il fallait par contre reconnaître aussi qu'elle n'était pas encore irréparablement perdue.

Si dans ce qu'il avait appelé « sa longue nuit sans sommeil » il ne s'était point adressé tous les reproches dont il avait parlé, au moins avait-il examiné ce qui s'était passé à la mare, et il était arrivé à cette conclusion qu'Hériberte avait bien plutôt montré de la frayeur que de la répulsion. Une femme qui l'eût dé-

testé le lui eût dit, n'y a-t-il pas pour ce cas spécial des phrases toutes faites qui traînent dans les pièces et dans les romans : « N'approchez pas, vous me faites horreur, je ne vous aime pas ; je ne vous aimerai jamais ». Il n'avait été dit rien de cela. « L'honnête femme, la femme mariée » avait eu peur, là était la vérité vraie, sans exagération : et à y réfléchir, on trouvait assez d'explications à cette peur pour ne pas désespérer, sa belle-fille était à quelques pas et pouvait survenir d'un moment à l'autre, à l'improviste; son mari, en retard, pouvait apparaître brusquement au haut de la côte, comme en réalité il était apparu quelques instants plus tard. Dans ces conditions, allait-elle s'exposer à se faire surprendre par celle-ci ou pour celui-là, et à perdre ainsi tous les avantages de son mariage? Il aurait fallu une femme plus audacieuse qu'elle pour écouter d'une âme sereine une déclaration en un pareil moment et pour y répondre tendrement. S'il est des natures que le danger émoustille, il en est d'autres qu'il paralyse. Sans doute, elle était de celles-là, et s'il était incontestable qu'elle avait eu peur, pourquoi ne serait-ce pas de la belle-fille et du mari plutôt que de l'amant?

A la vérité, depuis ce raisonnement de la nuit, qui alors paraissait assez plausible, il y avait l'entretien de madame de Colbosc.

Mais elles étaient vraiment bien inquiétantes les paroles caractéristiques de cet entretien?

Et, marchant lentement dans le chemin creux qui du château le conduirait chez lui, il se les rappelait une à une pour les examiner et les peser.

Pouvait-il s'inquiéter des circonstances atténuantes qu'elle lui avait tout de suite et si facilement accordées : « Il y a des circonstances atténuantes à votre faute il est incontestable qu'il y en a ; mais enfin, vous avez avoué votre amour à une femme qui ne pouvait pas vous entendre. Ah ! si elle était veuve ! » Que de choses dans ce mot, quelles perspectives il ouvrait, alors surtout qu'on le rapprochait de cet autre : « Nous avons pour vous la plus grande estime, la plus vive affection » !

Elle parlait brièvement, la bonne femme, mais elle en disait long : « Si elle était veuve ! » Est-ce que vraiment elle s'imaginerait que dans une partie de chasse, il allait envoyer un coup de fusil malheureux à Guillaumanche? Elle en était bien capable, tant elle haïssait son gendre. Mais l'invite était un peu grosse, surtout pour lui, car avec la réputation de tireur qu'il s'était faite, il ne pouvait pas « par maladresse », loger une balle dans le crâne de ce gendre exécré. Personne ne croirait à cette maladresse ; on savait qu'il les logeait où il voulait, ses balles.

« Si vous désirez rompre avec le mari, ne vous pressez pas, traitez-le alors comme il le mérite » ; cela aussi était significatif, si on avait le courage d'aller jusqu'au bout des pensées indiquées plutôt que complètement exprimées par les paroles dites.

Mais il serait exagéré, semblait-il, de s'arrêter à une pareille conclusion, et le vrai plutôt était de s'en tenir à celle que madame de Colbosc avait formulée elle-même : « Une honnête femme ne peut pas sans con-

fusion se trouver en face d'un monsieur qui lui a parlé d'amour ».

Pour le moment, il s'arrangerait pour éviter à Héribertе cette confusion ; plus tard on verrait.

XXVII

Comme il longeait le premier étang de la Vivanderie, il aperçut deux personnes assises sur l'herbe, devant l'esplanade de sa tour. La distance ne lui permit pas de voir qui elles étaient. Cependant il reconnut que ce n'étaient point des paysans : l'une, coiffée d un feutre mou, était habillée de gris ; l'autre coiffée d'un chapeau de haute, de très haute forme, était habillée de vert. Qui diable pouvaient bien être ces gens qui évidemment l'attendaient ?

N'ayant rien à espérer de bon, ayant au contraire tout à craindre, il fut sur le point de rebrousser chemin et de ne pas rentrer chez lui : il saurait toujours assez tôt ce qu'ils voulaient.

Cependant la curiosité l'emporta : après tout le mieux était d'être fixé tout de suite ; sa position était telle qu'elle défiait les coups ; que pouvaient les créanciers, si c'en était, contre un homme qui ne possédait rien ? Dieu merci, la contrainte par corps était abolie ; il aurait le plaisir de les railler, ça lui ferait passer quelques bons instants.

Il pressa le pas et bientôt il les reconnut.

L'un, celui que coiffait le feutre mou, était un vieil agent d'affaires de Paris, voûté, cassé, appelé Caffié, avec qui il avait entretenu de nombreuses relations ; ancien officier ministériel en province, Caffié avait été forcé de se réfugier à Paris, où il était promptement devenu redoutable ; habile, délié, retors, sans scrupules d'aucune sorte, il ne se chargeait que des affaires désespérées dont personne ne voulait, et généralement il les menait à bonne fin.

L'autre, qui portait le chapeau de haute forme et la longue redingote olive, était un ancien farinier qui, devenu escompteur ou plutôt usurier, s'était fait, sous le nom de Tréfouel, une réputation terrible dans toute la contrée par sa rouerie aussi bien que par sa férocité doucereuse ; dire de quelqu'un qu'il était entre les mains de Tréfouel, c'était annoncer sa mort dans un court délai.

La Senevière n'eut pas un moment d'incertitude, ces deux escogriffes s'appuyant l'un sur l'autre comme des capucins de cartes, venaient lui réclamer quelque vieille creance : ça allait être drôle.

En approchant, il aperçut, couché devant Tréfouel, un grand chien de berger, efflanqué, au poil rude, gris et jaune, qui, lui aussi, avait son histoire de rouerie et de férocité : c'était plus qu'un chien, à la fois un domestique et un garde du corps. Tréfouel n'étant pas marié, c'était son chien qui le servait, allait chercher ce qu'on lui demandait, fermait les portes, les ouvrait, et c'était lui aussi qui dans les marches nocturnes de son maître, souvent chargé d'argent, empêchait qu'il fût volé et assassiné ; se

frotter au chien de Tréfouel, il n'y avait pas dans le pays de mauvais gars qu'il l'eût encore osé.

Quand ils virent La Senevière s'approcher, ils se levèrent et firent quelques pas devant lui.

— Bonjour, monsieur le comte, dit Caffié en soulevant son chapeau.

— Monsieur le comte, j'ai bien l'honneur, dit Tréfouel, en saluant jusqu'à terre avec son chapeau aussi bien qu'avec les pans de sa longue redingote.

Avant de leur répondre, La Senevière s'arrêta un moment pour les regarder : bon Dieu ! les vilains magots, comme ils étaient laids, Caffié avec sa mine blême, chafouine de Parisien, Tréfouel avec sa face couleur de cidre doux, ses yeux rouges comme ceux d'un lapin blanc et ses boucles d'oreilles en or, qui se balançaient à l'extrémité de ses oreilles de singe ! — Allait-il les rouler !

— Vous ici, monsieur Caffié ! dit-il de son air le plus dédaigneux.

— Oui, monsieur le comte ; c'est mon ami Tréfouel qui a bien voulu me servir de guide, car nous sommes de vieux amis, savez-vous.

— Ça ne m'étonne pas du tout.

— Sans lui, je ne vous aurais jamais trouvé.

— Monsieur Tréfouel, je vous suis vraiment bien reconnaissant, dit La Senevière sur le même ton.

— C'est par lui que j'ai été tenu au courant de ce qui vous touchait.

Tréfouel paraissait assez mal à l'aise et regardait son chien comme s'il allait lui demander secours.

— Alors il s'occupait de moi, ce bon M. Tréfouel? dit La Senevière.

— Je l'avais chargé de me donner de vos nouvelles.

— Je ne savais vraiment pas que vous me portiez tant d'intérêt; excusez-moi, monsieur Caffié.

Il n'aimait pas qu'on se moquât de lui, M. Caffié et le ton de La Senevière commençait à l'agacer.

— Et celles que j'ai eues par lui, continua-t-il, m'ont engagé à venir vous voir pour régler une affaire que nous avons ensemble.

— Nous avons une affaire ensemble, monsieur Caffié ?

— Mon Dieu, oui, une créance sur vous qui m'est restée pour compte.

— Une créance sur moi; combien j'en suis fâché, mon cher monsieur Caffié !

— C'est ce que m'a dit l'ami Tréfouel qui m'a décidé à la prendre.

A son tour, La Senevière salua Tréfouel tout bas comme pour le remercier de l'honneur qu'il lui avait fait, puis de la main levée montrant la porte de sa maison :

— Entrez donc, messieurs, je vous prie, fit-il avec une politesse ironique.

— Vous voulez bien m'attendre, n'est-ce pas, Tréfouel? dit Caffié.

— Mais je prie M. Tréfouel d'entrer, insista La Senevière.

— Nous avons à parler, répliqua Caffié d'une voix nette, et le tête-à-tête vaut mieux.

La Senevière précéda Caffié et l'introduisit dans sa cuisine.

— Vous voyez que ma maison est simple, dit-il d'un air narquois, en promenant ses regards autour de lui.

— A la campagne !

De la cuisine ils passèrent dans la salle, et, là encore, La Senevière prit plaisir à insister sur sa misère :

— Ne vous asseyez pas sur cette chaise, mon cher monsieur Caffié, vous pourriez vous casser les reins, laissez-moi vous en choisir une solide... si j'en trouve une; vous voyez qu'en vente publique on ne ferait pas trois cents francs du mobilier.

— Aussi n'est-ce pas sur lui que je compte pour le remboursement de la créance d'Espagnac, car c'est d'elle qu'il s'agit.

A ce mot, La Senevière perdant son air insolent devint subitement attentif.

Caffié s'était assis carrément sur sa chaise sans peur de se casser les reins, et il regardait La Senevière en face.

— Quand, à la mort de madame d'Espagnac, dit-il en parlant doucement, j'ai acquis les différents billets qui constituent la créance de 56,000 fr., sans les intérêts, qu'elle avait sur vous, je ne vous cacherai pas qu'on m'a pas mal blagué en me prouvant que vous étiez insolvable et qu'on ne tirerait jamais un sou de vous; c'est un bruit que répandent des gens qui prétendent avoir à se plaindre de votre ruine.

— Il n'est que trop fondé, vous le voyez.

— Je n'ai pas voulu le croire et maintenant je le

crois moins que jamais; j'ai répondu qu'un homme comme vous n'était point insolvable irréparablement, qu'il avait des hauts, qu'il avait des bas, mais qu'il finissait toujours par reprendre pied, qu'il n'y avait qu'à attendre, et j'ai attendu. Ai-je eu tort?

— Cet intérieur répond pour moi, dit La Senevière, vous voyez si j'ai repris pied.

— Oh! vous savez, monsieur le comte, il ne faut pas me le faire à la misère.

— Est-ce que c'est pour mon plaisir que je vis dans cette tour ruinée, au fond de ces bois?

— Pour votre plaisir, non; pour vos affaires, oui, et, Dieu merci, elles sont en bon chemin, l'ami Tréfouel n'a été que l'écho de la voix publique.

— Je voudrais bien savoir ce qu'elle dit, la voix publique.

— Pourquoi ne pas entendre à demi-mot, monsieur le comte, et m'obliger à mettre les points sur les i? je vous assure qu'il vaudrait mieux nous en tenir à des indications, dans votre intérêt, croyez-moi.

— Encore faut-il que je vous comprenne.

— Est-ce que tout le monde dans le pays ne sait pas que vous êtes au mieux avec une dame, une très honnête dame, comme disait Brantôme, laquelle dame est fort riche; et comme tout le monde sait aussi, je ne dis pas ici, mais à Paris, que les femmes que M. le comte honore de son affection ne lui ont jamais rien refusé, il est certain qu'il n'a qu'un mot à dire pour trouver ces 56,000 fr, et leurs intérêts; faut-il en faire le compte?

— Il faut sortir d'ici, s'écria La Senevière, et au plus vite, ou je vous casse la tête.

— C'est justement pour que ce malheur n'arrive pas que j'ai amené Tréfouel et son chien. Le chien me défendrait, et Tréfouel serait un témoin dangereux ; si M. le comte veut m'en croire, il évitera tout ce qui pourrait établir des relations entre la justice et lui.

Il semblait y avoir plus de bienveillance que de menace dans le ton de ces dernières paroles, mais d'une bienveillance narquoise qui en disait long.

— Que signifie cela? demanda La Senevière avec hauteur.

— Monsieur le comte ne veut donc pas que nous nous entendions à demi-mot; il se rappellera que c'est lui qui m'oblige à préciser. Donc, cela veut dire que M. le comte a d'autant plus d'intérêt à rentrer en possession de ces billets d'Espagnac, sans que la justice se mêle de cette affaire, que la signature de madame d'Espagnac mise en endos à ces billets n'est pas celle de cette dame, mais d'une personne, d'un jeune homme qu'elle aimait...

— Misérable! s'écria La Senevière en levant ses deux poings menaçants au-dessus de Caffié.

— Nous avons des preuves, dit vivement l'agent d'affaires, et il ne faudrait pas nous obliger à les produire. Monsieur le comte doit connaître un certain article du Code d'instruction criminelle, l'article 637, qui dit que l'action publique et l'action civile résultant d'un crime emportant peine afflictive ou infamante se prescrit après dix ans, or, le faux est un de

ces crimes, et il n'y a pas dix ans que ces faux ont été commis.

La Senevière avait laissé tomber ses bras et il écoutait dans l'attitude de la stupeur.

— C'était une femme de précaution que madame d'Espagnac; si elle a bien voulu par faiblesse amoureuse payer à leur échéance des billets qu'elle n'avait pas endossés, ç'a été simplement pour avoir une arme aux mains et tenir un amant en qui elle n'avait pas toute confiance: cette arme, c'est nous qui l'avons maintenant et je pense que celui qui, réduit à une extrémité fâcheuse, a eu l'imprudence de mettre au dos de ces billets un nom qui n'était pas le sein, ne nous obligera pas à nous en servir. Pour moi j'en serais désolé, mais d'autre part, comme je ne peux pas perdre ces 56,000 fr. de billets et leurs intérêts, je n'hésiterais pas à remettre ces billets avec une plainte aux mains de la justice; et pour ce cas vous savez qu'il y a au code pénal un article 147 qui édicte les travaux forcés.

Depuis quelques instants La Senevière ne regardait plus Caffié, mais il tenait ses yeux attachés sur le râtelier où ses armes étaient rangées; Caffié devina la pensée qui l'obsédait.

— J'ai fait remarquer à M. le comte que mes précautions étaient prises, dit-il; l'ami Tréfouel fait bonne garde, et si M. le comte, après m'avoir expédié d'un coup de pistolet, voulait lui envoyer une balle, il ne le trouverait pas; il n'a qu'à regarder par la fenêtre, je suis sûr qu'il ne l'apercevra pas; il est à l'abri Tréfouel. Dame, avec quelqu'un qui a souci de

la vie d'un homme comme d'une guigne, il faut veiller au grain, et j'y veille. Cela dit, je reviens à notre affaire. Bien entendu, ce que je demande ce n'est pas un payement immédiat; nous prendrons des délais : un mois, deux mois même. Pendant ce temps, M. le comte décidera la très honnête dame dont il s'agit à lui venir en aide. Si elle n'a pas d'argent, ce qui est possible, elle a des pierreries superbes, on parle encore des cadeaux princiers que lui a fait son mari. Quelques diamants, quelques perles, quelques rubis remplacés par des faux dans ses parures, et les fonds seront faits facilement. Au besoin, je me chargerais de cette négociation. De même aussi je me chargerais de porter fictivement ma créance de 56,000 francs à 100,000 francs ou plus, si M. le comte avait besoin d'argent de poche.

— Tout cela est bien combiné, dit La Senevière, il n'y manque que l'honnête dame, qui n'existe pas.

— Elle existe, et M. le comte me le prouvera avant soixante jours; un mot à l'ami Tréfouel qui demeure à Bezu, la première maison à gauche au bas de la côte, et j'arrive; sinon le soixante-unième jour les billets sont déposés au parquet de Condé, et, vous savez, ce que dit Caffié il le fait toujours, rien ne l'arrête, rien.

XXVIII

De derrière les vitres vertes de sa fenêtre, La Senevière ayait vu Caffié et Tréfouel disparaître au tournant du chemin, et il restait là, machinalement, si troublé, si écrasé qu'il ne pensait pas à quitter la place.

Il y avait quatre ans qu'il vivait avec la menace de ces billets suspendus par un fil au-dessus de sa tête; mais justement parce que cela durait depuis quatre ans il en était peu à peu arrivé à croire que ce fil, qui tout d'abord lui avait paru d'une ténuité extrême ne se romprait jamais et que chaque jour qui s'écoulait ajoutait à sa solidité. Et voilà que brusquement il était aux trois quarts rompu. Encore soixante jours, et les billets étaient déposés au parquet. Il n'y avait pas d'illusion à se faire là-dessus : jamais le terrible Caffié n'avait manqué à sa parole; avec lui ce qui était dit était fait. Si avant soixante jours on ne le payait pas, les billets étaient déposés au parquet; cela était certain, inéluctable.

L'histoire de ses exigences était aussi facile à reconstituer que s'il la racontait lui-même : d'après les propos de Tréfouel, chargé d'une surveillance occulte, il avait cru que madame Guillaumanche ne pouvait rien refuser à son amant, et la spéculation était bâtie sur cette croyance : elle paierait.

Mais madame Guillaumanche n'était pas du tout ce que Tréfouel et Caffié avaient imaginé, et il était impossible de croire, même en rêvant l'invraisemblable, qu'elle le fût avant deux mois.

C'était donc les billets au parquet, fatalement.

Sa tête éclatait; il appuya son front contre les culs de bouteille de la fenêtre pour leur demander un peu de fraîcheur; mais ils avaient été chauffés par les rayons du soleil qui déjà déclinait et ils le brûlèrent.

Tant que madame d'Espagnac avait vécu, il n'avait eu rien à craindre; cette vieille femme l'avait trop passionnément aimé pour l'envoyer aux assises, alors surtout qu'elle devrait y paraître elle-même comme témoin. N'était-ce point elle d'ailleurs qui l'avait amené à endosser ces billets, en lui disant, en lui répétant qu'elle avait une signature facile à imiter, en voulant même qu'il l'imitât en la décalquant d'abord sur une vitre; en cela son intention était précise; elle voulait l'avoir à sa discrétion; et la main qui avait tracé ce faux, on pouvait dire qu'elle l'avait guidée elle-même. Mais, à sa mort, il avait commencé à trembler. Qu'étaient devenus ces billets? Malgré tout ce qu'il avait essayé elle n'avait jamais voulu les lui rendre; prières, supplications, pièges, menaces, rien n'avait réussi. C'était alors qu'il s'était caché à la Vivanderie espérant qu'on ne l'y découvrirait point et qu'on l'oublierait. Mais voilà qu'au moment où, après de terribles journées de transes, il croyait n'avoir plus rien à craindre, Caffié, l'impitoyable Caffié apparaissait ces billets à la main : « Payez ou le parquet ».

Décidément la partie était perdue, irréparablement perdue.

D'un mouvement brusque il quitta la fenêtre et revint au ratelier d'armes, d'où il décrocha un pistolet qu'il se mit à examiner en faisant jouer la batterie.

— Bah! murmura-t-il, rien n'est désespéré quand on a une bonne arme en main.

C'était à cela qu'il était arrivé, à se faire sauter la cervelle, car se laisser traîner sur le banc des assises, se défendre, plaider qu'il n'était pas coupable, même avec quelque chance pour lui, il ne subirait jamais cette honte. On paye avec ce qu'on a; il n'avait que la vie, il la donnait. Comment Caffié, qui n'était pas bête, avait-il pu s'imaginer qu'en lui citant les articles du code, il l'intimiderait? Il lui avait inspiré le courage d'en finir, voilà tout.

Sans amis, sans patrimoine, le dernier de sa race, l'existence qu'il menait dans cette misérable baraque, au fond des bois, comme un sauvage, méritait-elle qu'il la regrettât? A la vérité, il avait eu l'espérance de surnager et, grâce à Hériberte, de reprendre pied. Mais, maintenant que cette espérance lui manquait, à qui se cramponner, à quoi se raccrocher. Ce n'était pas en soixante jours qu'il pouvait se flatter d'en faire sa maîtresse et d'établir sur elle son influence assez fortement pour la déterminer à payer ces billets. Il était fou, Caffié, ou plutôt il ne la connaissait pas.

C'était en armant et en désarmant son pistolet qu'il examinait sa situation, et le bruit sec de la batterie troublait seul le silence de cette maison abandonnée : l'atmosphère était calme, et au dehors on n'entendait

que le murmure de l'eau qui par-dessus la vanne tombait du premier étage dans le second.

Si triste qu'elle fût cette existence, et justement même parce qu'elle n'avait présentement que des désespoirs, il en remontait le cours, cherchant les souvenirs qu'il pouvait avoir plaisir à se rappeler, et à cette évocation le temps s'écoulait sans qu'il en eût conscience autrement que par des frissons qui le secouaient de la tête aux pieds : comme elle avait été manquée cette vie qui s'était levée dans un ciel serein!

Un bruit de sabots au dehors lui fit dresser la tête. Qui pouvait venir? Le soir tombait. Il alla à la porte. C'était la femme d'un garde qui venait tous les jours faire un peu son ménage, lui apporter son pain, et préparer la soupe à ses chiens.

— Comment, monsieur le comte, vous ne dînez pas ce soir au château?

— Non.

— Je vais vous faire à dîner.

— Je n'ai pas faim.

— Faut manger pour se soutenir.

Sans en écouter davantage, elle cassa une bourrée et alluma le feu dans l'âtre.

Il n'avait qu'à la laisser faire; elle repartirait bientôt : il aurait la soirée à lui, et la nuit.

Plus que la soirée, plus que la nuit, il avait soixante jours.

XXIX

Quand on a voulu se tuer et qu'on en a été pour une raison quelconque empêché, on a bien des chances pour ne pas retrouver plus tard le courant d'idées qui avait amené cette résolution.

Ce fut ce qui se produisit pour La Senevière : au moment où sa femme de ménage était venue le déranger, il était convaincu qu'il allait s'appliquer le canon de son pistolet sur le front et se faire sauter le crâne ; lorsqu'elle fut partie après lui avoir servi son dîner, auquel il ne devait pas toucher et qu'il avait cependant mangé, il n'avait point repris son pistolet : rien ne pressait, il avait soixante jours devant lui.

Pendant ces soixante jours, combien d'événements pouvaient se passer.

Caffié pouvait disparaître ; c'était bien changé, le vieux misérable, bien vieilli, déjeté, voûté ; il toussait, et quand on tousse à l'automne, cela est significatif.

D'autre part, Guillaumanche aussi pouvait mourir, et alors la promesse de madame de Colbosc se réalisait. Assurément, il y avait peu de chances pour que celui-là mourût de maladie comme Caffié ; bâti pour vivre cent ans, avait dit le médecin ; mais on ne meurt pas que de maladie ; il y a le chapitre des accidents. Qu'un de ces accidents se produisît, qu'Héribert devînt veuve, il l'épousait, il était sauvé.

Ne serait-ce pas folie d'abandonner la partie quand on avait encore des cartes en mains ; il fallait attendre ; il fallait voir ; tout n'était pas fini.

Et de même qu'il avait dîné quand il croyait ne pouvoir pas manger, il passa une nuit bien moins mauvaise qu'il n'avait imaginé en se mettant au lit. « Si elle était veuve ! » vingt fois, cent fois il se répéta ce mot dans son sommeil agité : « Si elle était veuve ! »

A certain moment il se réveilla étouffé par un cauchemar : il chassait avec Guillaumanche sur un étang profond, aux bords tourbeux dans lesquels on s'enlisait si on avait la maladresse de s'y laisser tomber ; Guillaumanche avait eu cette maladresse, enfoncé dans la vase, empêtré dans les roseaux, à demi suffoqué, il avait appelé au secours ; mais lui, au lieu de l'aider, l'avait repoussé et la mare n'avait pas tardé à se refermer sur les cheveux épars du misérable qui flottaient comme des herbes aquatiques ; elle était veuve.

Ce qui l'avait suffoqué avait été le coup de perche qu'il avait asséné sur la tête de Guillaumanche, bien plus que la mort même de celui-ci. Qu'importait la vie ou la mort de ce pauvre bougre? A quoi était-il bon ? Quel rôle jouait-il dans le monde ? A qui était-il utile ? N'était-il pas nuisible aux siens, au contraire ? Quel débarras sa mort serait pour sa femme et pour sa belle-mère ; quelle délivrance !

Jamais jusqu'à ce moment il n'avait imaginé qu'il pouvait épouser Hériberte ; son amant oui, et il avait bâti une vie nouvelle sur cette espérance d'une réali-

sation facile; son mari non, il n'en avait pas eu l'idée; une maîtresse suffisait à ses combinaisons ; une femme lui était inutile. D'ailleurs il ne se sentait pas fait pour le mariage. Mais maintenant tout était changé : ce qu'il avait cru facile devenait difficile, et ce qu'il n'avait pas imaginé devenait au contraire possible.

Pourquoi n'épouserait-il pas Hériberte ? Elle lui apporterait quatre ou cinq cent mille francs de rente et elle lui rendrait sa terre patrimoniale dans laquelle il rentrerait en maître. Certes, dans sa vie aventureuse, il avait perdu pas mal de préjugés ; cependant celui du « château de mes aïeux » lui était resté au cœur, et s'il avait jamais eu des sentiments d'hostilité, de haine et d'envie contre Guillaumanche, ç'avait été en voyant ce parvenu se pavaner tout bouffi dans « ce château des aïeux », et lui en faire sottement les honneurs.

Elle serait trop heureuse de quitter le nom ridicule de Guillaumanche ; et eût-elle quelques velléités de résistance, ce qu'il n'admettait pas, il était certain que madame de Colbosc, que ce nom exaspérait et humiliait, saurait bien les emporter. Elle s'était assez nettement expliquée là-dessus pour qu'il n'eût pas le plus léger doute : c'était bien une promesse formelle qu'elle lui avait donnée ; quel sens attribuer à ses paroles, à ses protestations d'affection en son nom comme en celui de sa fille, si elles ne signifiaient pas : « Hériberte veuve, vous serez son mari. »

Eh bien ! il la ferait veuve.

Puisqu'il fallait que lui ou Guillaumanche disparût, il aimait mieux que ce fût Guillaumanche que lui ; il se défendait simplement.

Avant deux mois, bien des chances d'accident pouvaient se produire, et même devaient se produire en les aidant un peu : une chute de cheval, une balle égarée, la noyade dans l'étang.

Au futur mari d'une riche veuve Caffié ferait bien crédit de quelques mois : son intérêt n'était pas de pousser l'affaire à l'extrême une fois qu'il la verrait en bon chemin.

XXX

Avant de décider le genre d'accident qui devait arriver à Guillaumanche, La Senevière voulut donner à celui-ci une chance de racheter sa vie.

Que Guillaumanche lui prêtât soixante-dix mille francs pour payer cette canaille de Caffié et l'accident ne se produirait pas.

En cela, La Senevière se disait qu'il était vraiment généreux, car à soixante-dix mille francs une fois donnés, il sacrifiait cinq cent mille francs de rente que lui assurait son mariage avec Hériberte.

C'était son excuse et sa justification qu'il trouvait dans cet arrangement; un autre à sa place n'eût certainement pas hésité entre cette pauvre somme de soixante-dix mille francs et ces cinq cent mille francs

de rente : Guillaumanche eût été condamné; lui, au contraire, ne voyant dans cette situation qu'une fatalité et n'écoutant pas les calculs de l'intérêt, laissait à Guillaumanche la liberté de décider lui-même, se lavant à l'avance les mains de ce qui arriverait : quoi que ce fût, Guillaumanche l'aurait voulu; que faire de plus? il n'y avait qu'à attendre.

En ne retrouvant pas La Senevière au château, Guillaumanche avait été surpris lorsqu'il était rentré de son excursion avec Hériberte et Nicole; mais il n'avait rien dit. Le lendemain, en ne voyant pas La Senevière venir à l'heure habituelle, il l'avait été plus encore.

— Est-ce qu'on a des nouvelles de M. de La Senevière? avait-il demandé.

Personne n'avait répondu.

— Vous ne pouvez donc pas vivre sans M. de la Senevière? avait demandé madame de Colbosc après quelques instants de silence.

— Il me semble qu'il nous manque.

— Il est à croire que nous nous ne lui manquons pas, avait répliqué madame de Colbosc avec une ironie méprisante et en haussant les épaules.

Guillaumanche n'avait pas répliqué, mais deux jours après La Senevière n'ayant pas paru, il avait voulu aller à la Vivanderie, le pauvre garçon avait peut-être eu à subir quelque insolence trop forte de madame de Colbosc.

En arrivant, il avait trouvé la porte fermée, et, l'ayant ouverte, il avait aperçu La Senevière assis au coin du feu, déjeunant avec ses chiens autour de lui :

comme toujours, la table, sans nappe, était plus que simplement servie : un œuf dur et un morceau de sanglier salé; dans un pot en faïence brune, de l'eau.

— Je craignais que vous ne fussiez malade, dit Guillaumanche en s'excusant de le surprendre.

— Vous voyez que je ne vais pas mal, répondit La Senevière avec un certain embarras.

— Est-ce que vous avez fait une excursion? Nous ne vous avons pas vu.

— J'ai eu des empêchements.

Cette fois, l'embarras était si manifeste que Guillaumanche crut devoir préciser.

— Soyez donc franc, dit-il, et traitez-moi en ami ; ne le suis-je point?

L'occasion était trop belle pour que la Senevière n'en profitât point; ce serait vraiment trop bête; puisque ce naïf venait s'offrir lui-même, il faudrait être encore plus naïf que lui pour le repousser. De quelque façon que la chose tournât, il importait d'avoir une raison à donner qui expliquât son absence depuis deux jours ; du même coup, en manœuvrant adroitement, il pouvait gagner Guillaumanche, toucher Hériberte et se faire de madame de Colbosc une alliée plus zélée encore.

Il réfléchit un moment sans rien faire pour cacher son embarras, car, plus il le montrerait, mieux il entrerait dans son rôle.

— Pourquoi préciser, vous voyez dans quel embarras vous me mettez.

— Parce qu'il n'est rien de tel qu'une franche explication lorsqu'un nuage s'est élevé entre deux amis.

La Senevière prit la main de Guillaumanche :

— Au fait, dit-il en la lui serrant à plusieurs reprises, mieux vaut s'expliquer franchement; vous avez raison. D'ailleurs, dans votre insistance amicale, il y a comme une intervention providentielle que je serais coupable de repousser.

Guillaumanche le regarda avec surprise.

— Vous allez comprendre, continua La Senevière, et vous verrez si j'ai tort de qualifier cette intervention de providentielle. Depuis votre installation ici, vous m'avez traité avec une sympathie, une amitié qui m'ont vivement touché. De même auprès de madame Guillaumanche aussi bien qu'auprès de madame de Colbosc je n'ai jamais trouvé que le plus gracieux accueil. Et vous pouvez vous imaginer, en vous reportant à ma solitude et à ma détresse, — il promena autour de lui, dans la cuisine comme sur la table, un regard attristé — comme j'en ai été heureux. Après de longs mois d'abandon, j'avais des amis.

Cette fois, ce fut Guillaumanche qui lui tendit la main.

— Quand j'étais chez vous, poursuivit La Senevière, il me semblait que j'avais une famille — la vôtre — et que, dans cette maison qui a été la mienne, j'étais toujours chez moi. Les choses étaient ainsi lorsqu'il y a trois jours j'ai reçu une visite qui m'a jeté dans le désespoir : on est venu me réclamer soixante-dix mille francs qu'il faut que je paie, car les circonstances dans lesquelles cette dette a été faite sont telles, que si j'oppose ma misère pour ne pas la payer, je suis déshonoré. Mon premier mouvement a

été de faire appel à votre générosité et de vous demander ces soixante-dix mille francs, — en vous offrant certaines garanties, bien entendu. Mais, en réfléchissant que cette demande pouvait vous contrarier et par là assombrir nos relations, je me suis imposé de ne pas aller chez vous de peur de me laisser entraîner par quelque témoignage d'amitié que vous me donneriez, à vous parler de cette dette et de cet emprunt. Voilà l'explication de mon absence. Et voilà aussi pourquoi je disais que votre obligeance pour me forcer à confesser mon embarras avait quelque chose de providentiel.

Plus d'une fois Guillaumanche avait été surpris que La Senevière n'eût jamais essayé de lui emprunter une centaine de louis, qu'il eût volontiers donnés d'ailleurs. Cette demande ne le prit donc pas à l'improviste; ce qui le suffoqua un peu, ce fut le chiffre : soixante-dix mille francs ! Le temps n'était pas encore loin où cette somme était à ses yeux une fortune qu'il n'espérait même pas pouvoir réaliser jamais.

— Quelle est donc cette dette ? demanda-t-il pour dire quelque chose.

— Il s'agit de l'honneur d'une femme, ce secret n'est pas le mien. Que je paye, son honneur est sauvé ; que je ne paye pas, le mien est perdu.

Dans la bouche de La Senevière, le mot honneur prenait une importance et une noblesse qui toujours avait intimidé Guillaumanche.

— Quelles sont donc ces garanties dont vous parlez? demanda-t-il en se raccrochant à cette branche.

Au lieu de répondre, La Senevière se leva et passa

dans la salle d'où, après un certain temps, il revint, avec une liasse de papiers de toutes couleurs : bleus, roses, verts, jaunes, qu'on reconnaissait tout de suite pour des titres de valeurs enjolivés de vignettes et de filigranes, comme la spéculation en a encombré les marchés financiers en ces dernières années.

— Voilà, dit-il, ce sont des actions en ce moment dépréciées, mais qui auront leur heure, assure-t-on.

— Emportez-les, dit-il, examinez-les à loisir, consultez des gens compétents, on m'a assuré qu'il y avait là-dedans une petite fortune... en ayant la patience d'attendre, bien entendu. J'irai samedi vous demander à dîner ; vous me donnerez votre réponse.

Guillaumanche eût voulu refuser ; mais comment ? Il emporta la liasse multicolore ; au moins il n'était pas obligé de répondre tout de suite, c'est toujours cela de gagné.

En venant à la Vivanderie, Guillaumanche n'avait parlé à personne de son excursion ; mais en revenant il était trop ennuyé et d'ailleurs l'affaire se présentait avec un caractère trop grave pour qu'il ne racontât pas tout à sa femme.

— Comment ! vous avez été chez M. de La Senevière ? s'écria Hériberte stupéfiée.

— N'était-il pas convenable d'aller prendre de ses nouvelles ?

— M. de La Senevière ne peut-il rester absent quelques jours sans qu'on s'inquiète de lui ?

— Comme vous dites cela !

— C'est que vraiment on voit beaucoup trop M. de

La Senevière, et mieux vaudrait l'écarter que l'éloigner.

— Mais votre mère ?

— Ma mère peut très bien se passer de lui; d'ailleurs, il n'est jamais bon au point de vue des convenances où vous vous placiez tout à l'heure, qu'un homme comme M. de La Senevière soit sur le pied d'une intimité trop étroite dans une maison où il y a une jeune femme et une jeune fille.

— Vous croyez donc...

— On peut parler, cela suffit. Aussi sans examiner ces paperasses, — ce qui doit être d'ailleurs bien inutile, car si elles avaient une valeur quelconque, si légère qu'elle fût, M. de La Senevière les aurait depuis longtemps vendues, — je vous prie de répondre par un refus formel, qui dise nettement que toute insistance serait inutile. Si vous consentiez ce prêt, qui serait un don, nos relations, au lieu de se relâcher, comme il serait désirable, se trouveraient fatalement resserrées. M. de La Senevière vous demanderait du temps pour se libérer, à chaque instant il aurait des prétextes pour vous écrire, pour vous voir. Et pendant ce temps Nicole grandirait. Je vous assure, mon ami, que la fréquentation de M. de La Senevière dans une maison est mauvaise; vous savez que je ne parle pas à la légère et ne dis que ce qui doit être dit. Vous me consultez, je vous réponds. Souvenez-vous que je ne voulais pas inviter M. de La Senevière lorsque nous sommes arrivés. Vous voyez qu'alors j'étais prudente; soyez certain que je le suis plus encore en ce moment.

— Comment le refuser ?

— Le comment importe peu ; c'est refuser que vous devez. M. de La Senevière ne mérite aucun intérêt, et vous avez mieux à faire de votre argent que de le lui donner.

Ces paroles dans la bouche d'Hériberte étaient graves et Guillaumanche avait trop le respect de sa femme pour les traiter légèrement. Ce n'était pas seulement ce qu'elle disait qui le touchait, c'était encore ce qu'elle laissait entendre. Pour qu'elle s'exprimât ainsi sur le compte de La Senevière, il fallait qu'elle eût de puissantes raisons et s'il ne les lui demandait point il devait, avec la foi qu'il avait en elle, en sa droiture et en sa sagesse, les accepter sans même essayer de les discuter : « Soyez certain que je suis prudente. »

Il refuserait donc La Senevière; sans doute cela lui coûterait, mais il lui en coûterait bien autrement encore de faire un acte d'opposition à sa femme et de la peiner.

Comme ce refus était assez difficile à formuler, il voulut avoir quelques bonnes raisons pour l'envelopper, et il écrivit à Paris à son agent de change en énumérant les valeurs que La Senevière lui avait remises; la réponse qu'il reçut par le télégramme était concluante :

« Papier bon à vendre au poids. »

Quand La Senevière arriva le samedi, un peu avant l'heure du dîner, Guillaumanche le prit à part et, avec un certain embarras, il lui remit cette dépêche.

— J'ai consulté, dit-il; voici la réponse de mon agent de change.

La Senevière lut la dépêche sans montrer le moindre trouble.

— Il suffit, dit-il, n'en parlons plus.

— Mais au contraire; vous comprenez...

Il allait s'embrouiller dans des explications et des politesses, que La Senevière coupa en lui prenant la main et en la lui serrant :

— Soyez sûr que cela ne changera rien à mes sentiments pour vous, dit-il avec un sourire.

Ce sourire, il le garda pendant tout le dîner; jamais il n'avait été plus aimable avec Hériberte, plus simple et plus naturel.

Après le dîner, il trouva le moyen d'être en tête à tête avec elle un court instant.

— Il me fallait un moyen pour justifier la rareté des visites que je vous ferai désormais, dit-il; je n'ai trouvé que celui-là.

XXXI

Guillaumanche l'avait voulu, il s'était condamné lui-même, tant pis pour lui; il serait puni pour son avarice et, en somme, il n'aurait que ce qu'il avait mérité; pas intéressant du tout ce parvenu pingre qui ne pensait qu'à faire des affaires : « Papier bon à vendre au poids ». Fallait-il qu'il fût stupide vraiment pour ne pas comprendre que s'il avait été bon à autre

chose il aurait été vendu depuis longtemps, ce papier.

La condamnation rendue, il fallait procéder à l'exécution. C'était là que la difficulté commençait. Que Guillaumanche fût tué, il fallait, si l'accident était douteux, qu'on pût accuser quelqu'un de sa mort, et, mieux encore, que les soupçons pussent se porter sur celui-ci ou celui-là, sans rien de précis, vaguement, en suivant les indications de la rumeur publique.

Heureusement pour le succès de son entreprise, cela était assez facile à arranger. Depuis que Guillaumanche était propriétaire de la terre de La Senevière, il avait été effroyablement pillé, pour le gibier aussi bien que pour le bois. En réalité, son gibier appartenait aux braconniers et aux chasseurs du pays ; et dans les villages qui joignaient sa forêt personne n'achetait de bois ; c'était chez lui qu'on s'approvisionnait ; quand un charron avait besoin d'un orme ou d'un frêne, il s'en allait un dimanche, les mains dans ses poches, faire une promenade en plein bois et il marquait l'arbre qui lui convenait deux ou trois jours ; après des amis l'abattaient avec lui, le chargeaient sur une voiture, tandis que d'autres amis payaient à boire aux gardes dans un cabaret à une ou deux lieues de là, et le tour était joué ; l'orme et le chêne allaient sécher sous le hangar du charron, le hêtre sous celui du sabotier. De même quand un bourgeois des environs désirait avoir pour « un repas » un faisan, quelques perdrix, un chevreuil, il les commandait à un braconnier connu, Feulard ou un autre, et au jour dit il avait la satisfaction de voir sur la table, le gibier de ce « pauvre M. Guillaumanche ».

A dire vrai, les choses s'étaient toujours passées ainsi dans le pays du temps des La Senevière, comme du temps de Guillaumanche, et on eût bien étonné les paysans en leur prouvant que ces bois n'était pas des communaux ; cependant ç'avait été seulement depuis son installation à la Vivanderie, c'est-à-dire depuis sa dépossession que La Senevière avait connu ces usages. Mais jamais il n'en avait parlé à Guillaumanche, qui, bien entendu ignorait la dixième partie de ces pillages. A quoi bon? Il ne lui déplaisait point, à lui ancien propriétaire, que le nouveau fût volé comme lui-même l'avait été ; d'ailleurs, une garderie plus sévère l'eût gêné pour ses chasses sur les terres de Guillaumanche.

— Mais du moment qu'il s'agissait de soulever des inimitiés contre le nouveau propriétaire, les considérations qui l'avaient retenu n'existaient plus ; aussi, le lundi qui suivit le refus des 70,000 francs, s'arrangea-t-il pour se trouver sur le chemin de Guillaumanche et le rencontrer par hasard en plein bois.

— Vos gardes vous disent-ils que vous êtes effrontément pillé, mon cher ami?

— Comment, effrontément?

— Oui, effrontément, et de telle sorte que du train que vont les choses il ne vous restera pas un bel arbre dans dix ans; en voulez-vous la preuve?

Conduisant Guillaumanche dans un fourré, il écarta du bout de son bâton le tapis de feuilles sèches et mit à nu la souche d'un frêne dont la coupe était toute fraîche encore.

— Ici c'est un frêne ; voulez-vous voir un hêtre, voulez-vous voir un charme ?

Il le conduisit non loin de là, et lui montra d'autres souches coupées raz de terre et recouvertes de feuilles.

— Regardez la terre piétinée aux environs, regardez les taillis écrasés et vous aurez la preuve que ces abatages ont eu lieu depuis peu. Voulez-vous savoir ce que sont devenus vos arbres, je vais vous les montrer, si vous avez une heure à donner à cette recherche.

Et il le conduisit devant la maison du charron où il lui montra son frêne, et devant celle d'un bourgeois où le charme était couché dans l'herbe d'un fossé.

— Vous voyez qu'on ne prend même pas la précaution de se cacher ; et l'exaspérant, c'est que ces gens-là ne sont pas dans le besoin ; madame voulait avoir du bois vert à mettre derrière son feu pour que son bois sec n'aille pas trop vite, elle a commandé un charme et on a été lui en chercher un dans votre forêt qu'on lui a vendu le quart de ce qu'il vaut.

Guillaumanche, furieux contre ses gardes, voulait les renvoyer tout de suite ; La Senevière l'arrêta :

— A quoi bon ? Vous avez réformé Feulard, voyez à quoi cela vous a servi ; à votre place je prendrais un homme énergique qui ne serait pas du pays et qui n'aurait ainsi à ménager personne ; après cinq ou six procès dressés contre ceux qui organisent ce pillage, on respectera vos arbres et votre gibier ; il faut un exemple.

— Où le trouver ?

Justement La Senevière en connaissait un, ancien brigadier de gendarmerie réformé pour maladresse politique, mais honnête, ferme, que rien n'arrêterait dans l'accomplissement de son devoir, pas même les coups de fusil qu'on pourrait lui tirer.

Trois jours après, l'ancien brigadier était assermenté, et, avant la fin de la première semaine de son entrée en fonctions, des procès-verbaux étaient dressés contre le charron, contre le sabotier; l'attelage d'un riche cultivateur, amené la nuit dans la forêt pour enlever des arbres volés, était mis sous séquestre, après avoir été saisi; des braconniers surpris en flagrant délit étaient conduits devant le juge de paix.

Une clameur s'était élevée dans tout le pays contre Guillaumanche ; si maintenant un accident lui arrivait il ne serait pas difficile de trouver des gens qu'on pourrait accuser d'avoir voulu se venger de lui.

XXXII

Guillaumanche avait trouvé sa femme bien dure pour La Senevière et, malgré ce qu'elle lui avait dit, il ne pouvait pas retirer sa sympathie à ce pauvre garçon qui menait une vie si misérable ; aussi eût-il voulu, par de bons procédés, effacer l'impression fâcheuse du refus des soixante-dix mille francs ; précisément parce que La Senevière ne s'était pas fâché de

ce refus, il semblait qu'il serait juste de lui offrir certaines compensations.

Mais comment? La Senevière ne venait plus que rarement au château ; on ne pouvait pas lui envoyer des cadeaux; Hériberte n'accepterait pas qu'on lui fît des avances trop directes. La situation était délicate.

Cependant une occasion se présenta bientôt de lui être agréable; s'il ne venait que rarement au château, il n'avait pas cessé pour cela de voir Guillaumanche, qu'il rencontrait souvent par hasard, et ils faisaient alors de longues promenades en causant amicalement. Un jour qu'ils traversaient ainsi la forêt, ils arrivèrent dans un vallon dont le fond était occupé par deux petits étangs ; c'était un endroit sauvage, appelé la Bétourre, perdu dans les bois et si bien entouré de collines, qu'on avait peine à voir par où l'eau arrivait aux étangs, et par où elle en sortait : cependant elle coulait ainsi lentement et avec tant de détours par une pente douce, que les matières qu'elle charriait avaient peu à peu exhaussé les bords des étangs en y déposant une épaisse couche de vase et de tourbe noire.

— Savez-vous que c'est ici le rendez-vous des canards sauvages de la contrée? dit La Senevière en suivant le chemin qui longeait les étangs, mais en se tenant sur la pente de la colline.

— Je n'ai jamais habité le château l'hiver.

— Au temps où j'étais propriétaire de ces bois, j'ai eu l'intention de faire construire là une hutte ou tout au moins ce que nous appelons ici une aumuche ; et puis il en a été de ce projet comme de bien d'autres,

j'ai été entraîné autre part; mais je le regrette, car c'est une des chasses d'hiver les plus amusantes. L'avez-vous jamais pratiquée?

— Non.

— Vous savez que le canard est de tous les gibiers un des plus difficiles à aborder. On n'y arrive qu'en trompant leur défiance, c'est-à-dire en construisant sur les bords de l'étang qu'ils fréquentent un abri quelconque, un hutte, aumuche, gabion d'où on les fusille sans qu'ils vous aperçoivent; et comme ils pourraient très bien passer au-dessus de l'étang où l'on est embusqué sans s'arrêter on les attire au moyen d'appelants.

— Et pourquoi ne vous livrez-vous pas à cette chasse maintenant? vous savez que ces étangs comme tous les autres d'ailleurs sont à vous.

— Je n'ai pas d'appelants.

— J'en ferai venir.

— Il faudrait construire une aumuche, couper des roseaux, préparer des sentiers avec de la tourbe pour amortir le bruit des pas; ce serait un gros travail.

— Je vous donnerai les ouvriers nécessaires, vous les dirigerez.

La Senevière secoua la tête.

— Chasseriez-vous avec moi? dit-il enfin.

— Si j'étais encore ici au moment du passage des canards, bien volontiers; vous feriez mon éducation.

— Vous savez qu'elle serait rude; il faut passer la nuit et le temps le meilleur est celui qui suit le dégel, c'est dire qu'il ne faut pas craindre le froid.

Guillaumanche n'avait pas peur du froid.

— Il est vrai, continua La Senevière, qu'on fait des choses étonnantes, j'ai abattu dix-sept canards d'un seul coup.

Dix-sept d'un coup ! N'y avait-il pas de quoi tenter un chasseur, et La Senevière n'avait pas besoin de se vanter.

Guillaumanche insista si bien que La Senevière finit par accepter ; il fut décidé que les travaux commenceraient le lendemain ; il fallait se hâter pour que tout fût prêt vers la Toussaint et qu'on pût piquer les appelants de façon à ce que Guillaumanche sût ce qu'était la chasse à la hutte avant son départ pour Paris.

Bien entendu, c'était La Senevière qui dirigeait les ouvriers et faisait exécuter les travaux comme il l'entendait. Guillaumanche, qui venait les visiter presque tous les jours, se contentait d'approuver. Tout d'abord il avait voulu faire construire un vrai gabion, sur le modèle de ceux qu'il avait vus dans les livres de vénerie, en briques, avec un toit charpenté et un intérieur confortable : lit, couverture, poêle, tablé, armoire aux harnois de gueule, mais La Senevière, qui l'avait laissé bâtir ses plans sans le contrarier, lui avait démontré, au moment de commencer les travaux de maçonnerie, que cette construction, trop lourde, s'enfoncerait dans la tourbe et qu'il fallait se contenter de huttes légères en branchages et en roseaux, moins confortables, il est vrai, mais mieux appropriées à leur objet puisqu'en les établissant sur le terrain mouvant qui séparait les deux étangs, on obtiendrait un tir horizontal, ce qui était le point

principal à obtenir. On en élèverait deux, l'une à l'extrémité de chaque étang de façon à ce que les chasseurs eussent l'un et l'autre un champ de tir indépendant ; comme ils se tourneraient le dos, l'un regardant le nord et l'autre le sud, ils n'auraient pas à craindre de s'envoyer des coups de fusil. Sans doute il eut été plus agréable d'être ensemble dans la même hutte, mais cent mètres à peine les séparaient.

Guillaumanche n'avait pas d'objections à faire, il devait s'en rapporter à la compétence de La Senevière, d'ailleurs, comme c'était réellement pour lui-même que celui-ci travaillait, il n'y avait pas à le contrarier : grâce à ces aumuches il pourrait varier son menu pendant l'hiver et manger des canards, des morillons, des sarcelles autant qu'il voudrait.

Cette pensée seule aurait décidé Guillaumanche attendri à accepter tout ce que La Senevière aurait voulu : le pauvre garçon ! quelle existence que la sienne au fond de ces bois ; s'il avait fait des folies, s'il avait des fautes graves à se reprocher, ne les expiait-il pas assez durement !

XXXIII

Les bois jaunis, les feuilles mortes roulées çà et là, les chemins détrempés, les pieds des haies encombrés d'herbes sèches ou de plantes aux tiges pourries annonçaient l'approche de l'hiver. Déjà il avait gelé. Et dès le commencement d'octobre quelques nuits froides

avaient brusquement transformé le paysage : plus de fleurs dans les bois, seules les haies rouges des fragons et des houx égayaient les taillis et les talus.

Ces froids précoces semblaient indiquer que les canards arriveraient de bonne heure ; aussi La Senevière pressait-il les derniers travaux.

Les deux étangs étaient débarrassés des plantes aquatiques qui auraient gêné le champ de tir et les lèches et les roseaux coupés formaient sur leurs bords des tas qu'on avait eu soin de ne pas enlever afin que les deux amuches isolées ne fissent pas des points inquiétants dans ce vallon où tout devait être sauvage pour être naturel ; les sentiers de tourbe avaient été aussi recouverts d'un lit d'herbes, afin d'amortir le bruit des pas ; enfin les amuches elles-mêmes étaient prêtes et c'était sur elles que La Senevière avait porté tous ses soins ; pas un branchage formant la charpente n'avait été enfoncé dans le sol mouvant sans qu'il ne l'eût choisi, pas un roseau du revêtement n'avait été serré par des liens de *raphia* sans que lui-même n'eût approuvé son application, car les ouvriers avaient voulu employer du fil de fer et il avait fallu son autorité pour leur imposer ses fibres végétales, qui, disait-il, se confondaient mieux avec les roseaux ; quant aux chatières ou meurtrières par où devait se faire le tir il avait tenu à les poser lui-même dans leurs coulisses et à les orienter d'après ses idées ; n'était-ce pas d'elles que dépendait le succès.

Bien que Feulard n'eût rien à faire dans ces travaux, auxquels son infirmité le rendait impropre, il se trouvait tous les jours sur le terrain depuis qu'ils

étaient commencés, et lorsqu'on n'entendait pas son bâton battre les roseaux, on sentait l'odeur de sa pipe.

— Quand on pense, disait-il aux ouvriers, qu'avec ce qui va se tuer là de canards un brave homme pourrait se faire des rentes ; si c'est juste !

Plusieurs fois il avait questionné La Senevière sur la manière dont s'organiserait cette chasse et sur les moyens qu'on emploierait pour ramasser le gibier. Un petit bachot ? des chiens ? Et quand La Senevière lui avait répondu qu'on le recueillerait seulement le matin, il avait paru trouver que c'était une bonne idée.

— Comme ça, le gibier ne se troublera pas ; pour une belle chasse, ça sera une belle chasse.

Après avoir longtemps parlé de cette belle chasse, il avait fini par se proposer pour ramasser le gibier et il avait été accepté.

La Senevière n'avait voulu se fier à personne pour choisir les appelants libres, et il avait proposé d'aller les chercher lui-même en Picardie, où l'on en dresse à cet exercice, car c'était de vieux routiers qu'il fallait, habiles dans leur métier, et non des débutants qui feraient manquer les premières chasses. Pour lui, un échec pendant les premières nuits ne signifiait rien, il aurait tout l'hiver pour se rattrapper ; mais il n'en était pas de même pour Guillaumanche, qui n'avait plus que quelques jours strictement comptés à passer à la campagne. Cependant, celui-ci était parvenu à empêcher ce voyage, et l'on s'était contenté de faire venir ces appelants simplement par le chemin de fer.

Chez lui Guillaumanche ne parlait plus que de cette chasse ; et cela au grand chagrin d'Hériberte, désolée de voir que tout ce qu'elle avait essayé, tout ce qu'elle avait dit ne faisait que le rapprocher de plus en plus de La Senevière. Pendant ces récits madame de Colbosc haussait les épaules en regardant sa fille, et ses sourires n'étaient que trop faciles à interpréter :

— Quel mari, mon Dieu, croyez-vous qu'il est prédestiné.

Plusieurs fois il avait voulu montrer les travaux qu'on exécutait à sa femme ; toujours elle avait refusé, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, mais en avouant nettement cependant que cette chasse de nuit lui déplaisait : elle avait peur du froid; elle craignait un accident. Il avait combattu ces préventions : un homme bâti comme lui n'avait pas à prendre souci du froid ; quand aux accidents, en était-il de possible avec un tireur comme La Senevière? Elle ne s'était point laissé ébranler.

Alors il s'était rabattu sur Nicole, et le jour où l'on devait piquer les appelants captifs, il l'avait décidée à venir avec lui. Bien que sa répulsion pour La Senevière n'eût pas diminué depuis qu'elle le voyait moins souvent, et qu'elle eût voulu ne point se rencontrer avec lui, elle n'avait pas osé refuser son père de peur de le peiner, et puis sa curiosité d'enfant l'avait emporté sur sa répugnance.

Quand ils étaient arrivés aux étangs, l'opération du piquage était en train de s'achever sous la direction de La Senevière : c'est-à-dire qu'à quelques mètres de l'aumuche on avait attaché en ligne sept

canards se faisant vis-à-vis, quatre mâles et trois femelles, et devant chacun d'eux on avait placé une planche.

— C'est sur cette planche qu'on leur donnera à manger, expliqua Guillaumanche, et comme le mâle qui a en face de lui sa femelle ne peut la rejoindre, il pipe toujours après elle ; ses cris répétés attirent la sauvagine qui passe au loin.

— Et si ces cris des appelants captifs ne suffisent pas pour attirer les bandes de canards sauvages, dit La Senevière en intervenant pour compléter l'explication, si nous voyons que la bande décrit des cercles au lieu de s'abattre franchement sur l'étang, nous lâchons un de nos appelants libres qui va chercher ses frères sauvages, les invite à descendre, et, aussitôt qu'il les a amenés sur l'eau, se réfugie vite à l'abri de l'aumuche pour éviter la fusillade. Auriez-vous cru le canard capable d'une si noir diplomatie, mademoiselle?

A ces derniers mots dits en riant, Nicole ne répondit rien, mais s'adressant à son père.

— C'est vrai? demanda-t-elle.

— Sans doute.

— Et tu vas chasser de cette manière ? oh ! papa !

XXXIV

Aussitôt après la Toussaint, il y avait eu des journées de brouillard qui annonçaient un refroidissement de l'atmosphère ; puis le temps s'était remis au

beau sans que la gelée se fût établie ; puis les brouillards avaient recommencé.

Guillaumanche rentrerait-il à Paris avant d'avoir pu chasser les canards, c'était ce que La Senevière se demandait anxieusement en examinant le ciel à chaque instant, et en interrogeant les paysans qui pouvaient, croyait-il, le renseigner. Les réponses qu'il obtenait étaient, bien entendu, contradictoires; pour les uns l'hiver allait commencer, pour les autres il n'y aurait même pas d'hiver cette année; c'était l'opinion de Feulard, qui d'un air désolé répétait toujours : « C'est point du *fred*, ça, monsieur le comte, c'est point du *fred* ».

Et cependant il fallait que ce fût du froid, et même du froid, hâtif, car Guillaumanche, qui avait déjà fait plusieurs voyages à Paris pour la rentrée de la Chambre et quelques séances importantes, fixait son départ au 15 novembre.

Les canards passeraient-ils avant le 15 novembre? Toute la journée La Senevière se tenait le nez en l'air pour voir s'il n'apercevait pas, haut dans le ciel, des bandes arrivant du nord en colonnes triangulaires; des paysans racontaient que la passée avait commencé, mais lui n'avait encore rien vu.

Tant de combinaisons n'auraient-elles aucun effet, tant de peines seraient-elles en pure perte! et chaque jour qui s'écoulait en mangeait un sur les soixante qui lui avaient été donnés par ce misérable Caffié.

Quoi qu'il dût arriver, il voulut prendre vis-à-vis de ce dernier toutes les précautions que la prudence

humaine pouvait suggérer; ce n'était pas à un homme comme lui qu'on pouvait se fier.

Un matin, de bonne heure, il se mit en route pour Bezu, où habitait l'ami de Caffié, le long Tréfouel; c'était une course de trois lieues, c'est-à-dire une simple promenade pour lui; la matinée était belle et douce, il n'y avait point à espérer l'arrivée des canards pour ce jour-là, semblait-il.

« La première maison à gauche, au bas de la côte », avait dit Caffié; il n'eut pas de peine à la trouver : c'était une maisonnette bourgeoise, comme les paysans enrichis aiment à s'en faire construire, en briques, avec des volets gris, ayant deux pièces à chaque étage, au rez-de-chaussée une cuisine séparée d'une salle par le vestibule et l'escalier, au-dessus deux chambres; devant la maison, un jardin potager, planté de quenouilles, venait jusqu'à la route; derrière s'étendait une cour aux vieux pommiers trapus. Justement Tréfouel travaillait dans son jardin à planter des choux : averti par le grognement de son chien de l'approche d'un passant, il leva la tête et, ayant regardé par-dessus la haie d'épine tondue aux ciseaux, il reconnut La Senevière, et respectueusement, obséquieusement, il le salua en retirant son immense chapeau dont il était coiffé du matin au soir depuis qu'il était enrichi — l'emblème à ses yeux de sa fortune et de son importance.

— Monsieur le comte, j'ai bien l'honneur...

— C'est donc ici que vous demeurez, monsieur Tréfouel, dit La Senevière, paraissant surpris.

— Pour vous recevoir, si vous voulez bien lui faire l'honneur...

— Je vous remercie, je passe par hasard.

— Ah! je pensais..., dit Tréfouel désappointé.

— Quoi donc, monsieur Tréfouel?

— Relativement à Caffié.

— Est-ce que vous avez jamais pu croire, monsieur Tréfouel, que je prenais les menaces de Caffié au sérieux; si vous lui écrivez, dites-lui bien que je ne le payerai jamais, parce que je n'aurai jamais les ressources sur lesquelles il compte... bien à tort. Au revoir, monsieur Tréfouel.

Et laissant Tréfouel abasourdi il reprit sa marche : si Hériberte devenait veuve, il ne fallait pas que Caffié et Tréfouel pussent supposer que l'accident qui aurait causé ce veuvage, ne l'avait pas surpris lui-même : quel meilleur témoignage que ces paroles!

Comme il revenait sans se presser, satisfait de l'emploi de sa matinée, il s'aperçut que l'air se rafraîchissait, le vent qui soufflait de l'ouest lorsqu'il avait quitté la Vivanderie venait de passer au nord, le soleil qui brillait s'était caché, le ciel était pris, autour de lui les feuilles mortes passaient en tourbillons qu'emportait la bise.

Était-ce le froid cette fois? Il n'avait plus que quatre jours avant le quinze novembre.

La route s'allongeait plate à travers la vallée dont elle suivait les contours; il voulut sonder l'horizon. Prenant un chemin de traverse, il monta au haut d'un tertre : la vue courait librement jusqu'aux lignes indécises où la campagne se confondait avec le ciel.

Bien que ses yeux fussent perçants il resta là longtemps sans rien apercevoir si ce n'est des troupes de corneilles qui passaient d'un vol lourd. Mais comme il allait redescendre il crut voir un petit point noir qui, tout au loin du côté du nord, se détachait faiblement sur le ciel gris. Il attendit. Le point noir grandit et se précisa. Il avait la forme d'un triangle. Pour un chasseur le doute, malgré la distance n'était pas possible ; c'était la passée des canards qui commençait ; maintenant ils allaient se succéder par troupes ; après cette bande une autre, puis d'autres encore.

En moins d'une heure il fit le chemin qui lui restait à parcourir, et bien que maintenant il n'allât plus jamais au château, il ne put pas attendre que le hasard lui fît rencontrer Guillaumanche dans la forêt pour lui annoncer la grande nouvelle.

— Vous vous doutez de ce qui m'amène ? dit-il gaiement.

— Les canards !

— Précisément. Je viens d'en voir plusieurs bandes; préparez-vous.

— Je suis à votre disposition.

— Je ne sais si ce sera pour ce soir, je vais observer les étangs; mais si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera pour demain.

XXXV

Ce ne fut pas pour le lendemain, ce fut pour le jour même; deux heures après sa visite, La Senevière en-

voya Feulard prévenir Guillaumanche qu'il y avait des canards sur les deux étangs; peu nombreux, il est vrai, mais il suffisait d'un seul pour qu'on pût pronostiquer sûrement qu'il en viendrait d'autres. La chasse aurait donc lieu le soir, à la nuit tombante; le rendez-vous était fixé au carrefour des Chevaliers; il fallait remettre à Feulard les armes et les munitions; il les porterait lui-même dans l'aumuche, en prenant toutes les précautions d'un braconnier pour ne pas effrayer la sauvagine.

C'était tout un arsenal que La Senevière avait fait acheter à Guillaumanche pour cette chasse : une canardière n° 12, une autre du calibre n° 6, avec sa fourchette, de la grenaille de fonte plus brisante que le plomb; tout cela sans compter un bon fusil double ordinaire. Quand Feulard était parti en boitillant, chargé de tout cet attirail, il avait plutôt l'air d'un armurier qui visite ses clients que d'un chasseur.

La nuit vient vite au milieu de novembre; Guillaumanche dîna à trois heures et demie ayant près de lui Héribert et Nicole; à quatre heures un quart il était prêt à partir, botté, chaudement habillé pour son expédition; les poches de son veston doublé d'astrakan étaient bourrées de provisions de bouche qu'il devait partager avec La Senevière : sandwichs au foie gras, une fiole de rancio, une autre de vieille eau-de-vie, tout ce qu'il fallait pour passer la nuit s'ils restaient dans leurs aumuches jusqu'au matin.

— Mais quand tu auras tué trois ou quatre canards, dit Nicole, pourquoi rester?

— Tu ne sais pas ce que c'est que la chasse?

Bien qu'elles fussent l'une et l'autre opposées à cette partie de chasse, elles ne voulurent pas attrister sa joie par leur mécontentement, car c'était une véritable joie qu'il éprouvait, une joie d'enfant, tant La Senevière l'avait chauffé et excité.

— Nous allons vous conduire jusqu'à la sortie du parc, dit Hériberte.

— C'est entendu, continua Nicole.

Comme il savait quelles étaient leurs vraies dispositions, il fut touché de ces paroles affectueuses, et, prenant la main d'Hériberte, il la lui serra, tandis que, de l'autre bras, il attirait Nicole contre lui et l'embrassait.

Lorsqu'ils sortirent, le soir tombait : les lueurs rouges du soleil couchant rayaient l'horizon, et dans le ciel sans nuages brillait, haute encore, la face argentée de la lune à son premier quartier; le vent du nord sifflait dans les hauts arbres.

— Quelle belle nuit nous allons avoir! dit Guillaumanche.

Elles ne répondirent rien, mais elles se serrèrent contre lui en pensant que cette belle nuit serait bien froide.

Il marchait vite de peur de faire attendre La Senevière, et elles avaient de la peine à suivre son pas allongé. Ils ne tardèrent pas à arriver à la barrière du parc. Là ils devaient se séparer.

— Voudrez-vous entrer dans ma chambre quand vous rentrerez, demanda Hériberte; je dormirai mieux de vous savoir revenu.

— Mais certainement.

— Tu me réveilleras aussi, dit Nicole.

— C'est entendu, je te réveillerai.

Lorsque madame de Colbosc était présente, jamais Guillaumanche ne se permettait d'embrasser sa femme; il se contenait de lui donner la main avec dignité, la lui serrant à la dérobée comme eût fait un amant, et sans que sa terrible belle-mère pût surprendre cette marque de tendresse. Mais comme madame de Colbosc était restée au château, ne jugeant pas à propos de conduire son gendre, il put embrasser Hériberte sans rien craindre.

— Dormez bien; ne vous inquiétez pas.

Puis il embrassa aussi Nicole, et il dut se laisser embrasser par elle autant qu'elle voulut.

Elles le regardèrent s'éloigner dans le chemin droit de la forêt qui continuait l'allée du parc; il allait à pas pressés et la lune le frappant obliquement allongeait sur sa gauche une grande ombre qui courait sur l'herbe du talus. Tout à coup Nicole, qui se tenait les deux mains appuyées sur la barrière, frissonna de la tête aux pieds.

— Tu as froid? dit Hériberte, marchons.

— Je t'assure que je n'ai pas froid, c'est un frisson; on peut bien frissonner sans avoir froid.

— Est-tu souffrante?

— J'ai mal dormi.

Guillaumanche, qui s'était enfoncé peu à peu dans l'obscurité, avait disparu : elles revinrent vers le château, marchant au milieu de l'allée en se donnant le bras.

— Pourquoi as-tu mal dormi? demanda Hériberte.

— Nicole hésita un moment :

— Tu vas te moquer de moi.

— Alors tu as entendu des bruits, dit Hériberte en riant.

— Oui, dans le vestibule, des plaintes et des gémissements qui se sont éloignés du côté de l'aile du nord, où longtemps ils ont persisté.

— Pourquoi ton père et moi n'entendons-nous jamais ces bruits, pourquoi les entends-tu, toi ?

— Je ne sais pas ; pourquoi Bob les entend-il ? Cette nuit il se serrait contre mon lit en tremblant.

— Ces frayeurs enfantines ne sont plus de ton âge.

— Est-ce qu'il n'est pas des personnes raisonnables qui croient au monde invisible : le spectre de César s'est bien montré à Philippes ; Hamlet a bien vu l'ombre de son père.

— Ce sont des légendes.

— Ces légendes reposaient sur quelque chose, comme ces bruits dans l'aile du nord reposent sur l'assassinat du grand-oncle de M. de La Senevière.

Elles arrivaient à l'étang du château, dont la lune frappait la surface de sa blanche lumière ; sur la rive, que des arbres encore feuillus maintenaient dans l'obscurité, une ombre noire, semblait glisser sur les eaux.

— Regarde cette ombre, dit Hériberte, crois-tu qu'avec un peu d'imagination et beaucoup de peur on ne pourrait pas la prendre pour ce Mastré que tant de gens disent avoir vu ; ainsi de tes cris et de tes gémissements.

Nicole sans répondre, secoua la tête.

XXXVI

En approchant du carrefour des Chevaliers, Guillaumanche aperçut La Senevière qui l'attendait marchant de ci, de là, à pas précipités ; appuyé contre le tronc d'un arbre, il reconnut Feulard à sa silhouette bizarre.

— Suis-je en retard ? dit-il en tendant la main à La Senevière.

— Non, le moment est bon.

— Je suis fâché de vous avoir fait attendre, continua Guillaumanche en serrant la main de La Senevière dans la sienne ; vous avez froid, vous tremblez.

— Ce n'est rien, ce n'est rien du tout, dit La Senevière en retirant sa main vivement.

Puis il commença des explications sur la chasse :

— J'ai gardé Feulard pour le cas où vous auriez quelque chose à porter dans l'aumuche ; mais puisque vous n'avez rien, Feulard peut s'en aller chez lui. Allez-vous en, Feulard, bonsoir.

Cela avait été jeté d'une voix vibrante qui surprit Guillaumanche.

Qu'avait donc La Senevière ? — Il ne l'avait jamais vu aussi impatient. Sans doute c'était son ardeur de chasseur qui s'était exaspérée à attendre.

Ils se mirent en marche. La Senevière allongeait tellement le pas que Guillaumanche restait en arrière, car ce pas était saccadé et incertain, changeant à

chaque instant d'allure, la pressant, la ralentissant sans raison.

— Ainsi c'est bien convenu, n'est-ce pas, disait La Senevière, nous resterons tout le temps que vous voudrez ; la nuit entière si cela vous convient, ou bien seulement jusqu'après le coucher de la lune qui aura lieu entre huit heures et demie et neuf heures ; mais je vous engage à rester au moins jusqu'à ce moment, car bien souvent les canards se défiant de la lumière ne s'abattent sur les étangs que lorsqu'ils se savent protégés par l'obscurité.

— Oh ! assurément je resterai une partie de la nuit.

— Au reste, vous n'aurez qu'à m'appeler quand vous voudrez rentrer ; jusque-là, je ne quitterai pas mon aumuche; si le sommeil vous gagne, ne lui résistez pas, laissez-vous aller, les appelants vous réveilleront s'ils aperçoivent les canards ; pour moi, qui suis fatigué, j'espère bien faire un bon somme.

Guillaumanche remarqua que, pour quelqu'un qui était fatigué, La Senevière se montrait bien nerveux, bien agité, mais il garda cette observation pour lui : pourquoi La Senevière dirait-il ce qui n'était pas ?

— Vous trouverez vos armes, vos munitions et les appelants libres dans votre aumuche ; j'espère que Feulard a bien organisé tout cela ; c'est lui aussi qui a porté dans la mienne mon fusil et ma canardière, car, mon étang étant moins long que le vôtre, une seule me suffit.

Tout cela était débité par saccades d'une voix sèche ; mais, comme ils approchaient des étangs, La Sene-

vière se tut ; bientôt, à travers les branchages, ils aperçurent au-dessous d'eux l'eau qui reflétait la lumière pailletée de la lune et la projetait, en gerbes miroitantes ou l'étalait en une grande nappe d'argent selon le caprice du vent du nord.

— Gagnez votre aumuche sans bruit, dit La Senevière à voix basse, je vais gagner la mienne ; rasez-vous à quatre pattes le long des roseaux.

Avant de se séparer de son compagnon, Guillaumanche voulut partager avec lui les provisions qu'il avait apportées, mais La Senevière n'accepta point et ce fut presque durement qu'il répondit :

— Je n'ai pas faim ; quand vous m'appellerez, il sera temps.

— Alors à tantôt.

Et se conformant aux recommandations de la Senevière, Guillaumanche descendit avec les précautions d'un voleur le chemin qui conduisait à son aumuche ; bien qu'il n'eût guère l'habitude de cet exercice, ce fut sans bruit qu'il opéra sa descente, tant le chemin, fait de tourbe recouverte de roseaux, était sourd.

Après qu'il l'eût vu disparaître, La Senevière descendit à son tour, et avec moins de bruit encore, car l'exercice ne lui manquait pas à lui, et une ombre n'eût pas glissé plus silencieusement.

Quand il fut assis dans l'aumuche, il retira son bonnet de loutre et essuya son visage ; s'il avait froid quelques instants auparavant, il était maintenant inondé de sueur, et cette faiblesse l'exaspérait contre lui-même.

N'avait-il attendu cette heure avec tant de peine que pour s'arrêter ou reculer épouvanté?

Guillaumanche ou lui : il fallait choisir. Hériberte, veuve ou le banc de la cour d'assises : allait-il reprendre et recommencer les raisonnements par lesquels il avait passé lorsqu'il avait arrêté sa résolution?

Il étouffait dans son aumuche fermée : il ouvrit une des chatières disposées pour le tir dans la paroi de roseaux et exposa sa tête brûlante à la bise glacée; mais, bientôt, il se prit à trembler.

Quel lâche il faisait! allait-il balancer maintenant le parti à prendre? allait-il pardonner à ce misérable qui s'était condamné lui-même d'ailleurs par son égoïsme? Quel intérêt, quelle pitié méritait-il, ce parvenu qui avait pris sa place?

Cette pensée réagit contre la faiblesse qui l'avait un moment anéanti; il se retrouva dans les dispositions où il était en préparant cette soirée : passant son bras par la chatière, il l'allongea de façon à ce que la lune éclairât sa main et le tint étendu pendant quelques instants, comme s'il braquait une arme; il ne tremblait plus.

Il écouta. Dans le calme du soir, on n'entendait que le coin-coin des canards captifs. Rien ne se montrait sur la pâleur laiteuse du ciel.

Il attendit, indifférent au vent froid qui lui soufflait en plein visage, les yeux attachés sur la lune qui, lentement, insensiblement, s'abaissait vers le couchant, allongeant peu à peu les ombres des arbres sur l'étang si clair et si lumineux lorsqu'il était entré dans l'aumuche.

Elle s'abaissa encore, et les ombres s'allongèrent davantage ; la lumière s'affaiblit, puis la nuit se fit en même temps dans le ciel et sur les eaux.

Alors ouvrant doucement la porte de l'aumuche, il se glissa dehors.

Avant de faire un pas, il écouta courbé en deux de façon à rester caché dans les roseaux : aucun bruit ; plus d'ombres sur les eaux, plus d'ombres dans les bois ; la pâle clarté des étoiles ne permettaient pas de voir bien loin, mais ce qu'on voyait de près avait sa forme propre, un arbre était un arbre, un buisson un buisson.

Il se redressa l'oreille tendue ; ses pas glissaient sur la tourbe et sur les roseaux comme s'il avait marché sur un épais tapis de feutre ; les appelants eux-mêmes, toujours aux aguets, ne signalaient pas sa sortie par leurs cris.

Deux sentiers partaient de son aumuche, l'un allait à travers des roseaux à celle de Guillaumanche, l'autre rejoignait droit le chemin qui courait sous bois, en suivant les contours de la colline ; ce fut celui-là qu'il prit, marchant lentement, ne faisant un pas qu'après que le bruit du pas précédent était éteint ; à de certains endroits découverts, il se mettait à quatre pattes et n'avançait qu'en rampant, s'arrêtant tout à coup, immobile pendant plusieurs minutes.

Enfin, il gagna le chemin et, se retournant, il regarda en arrière : au-dessous de lui s'étalaient les deux étangs qui reflétaient çà et là quelques étoiles tremblotantes ; au milieu du tas des herbes et de

tourbe apparaissaient bien distinctes les deux aumuches, la sienne et celle de Guillaumanche : on n'entendait que la bise dans les branches et le bruissement des feuilles sonores : dans le lointain, pas un cri d'oiseau.

Avec les mêmes précautions qu'il avait prises pour gravir le sentier, il descendit le chemin jusqu'à une cépée où il s'arrêta; alors, entrant sous bois, il fit quelques pas et, se mettant à genoux, il écarta les feuilles sèches si délicatement qu'il ne fit pas le moindre bruit; il retira un petit fusil court à deux coups dont la batterie était enveloppée d'un mouchoir; c'était ce fusil qui lui servait pour les expéditions mystérieuses et qui avait abattu depuis qu'il vivait à la Vivanderie des centaines de pièces petites ou grosses, étant aussi sûr pour les unes que pour les autres dans des mains comme les siennes; l'ayant fait basculer il le chargea avec des cartouches qu'il prit dans sa poche et il reprit sa marche silencieuse jusqu'à ce qu'il arrivât au bord de l'étang, mais en contre-haut, au pied d'un gros hêtre au tronc trapu qui, attiré par le vide, s'était penché au-dessus des eaux qu'il couvrait de sa large cime.

Il se trouvait un peu sur le côté de l'aumuche de Guillaumanche, à vingt-cinq mètres d'elle environ et faisant face à la chatière par laquelle celui-ci devait tirer quand les canards s'abattraient sur l'étang; mais cette chatière, soit qu'elle ne fût pas ouverte, soit qu'il fît trop sombre, il ne la vit point distinctement, elle se perdait dans le revêtement gris de l'aumuche.

Il s'appuya contre le hêtre et resta immobile comme le tronc même de l'arbre avec lequel ses vêtements sombres se confondaient. Le silence se continuait, troublé seulement de temps en temps par le coin-coin d'un appelant qui tirait sur sa ficelle. A un certain moment, il crut entendre un léger bruit, en face de lui, de l'autre côté de l'étang, comme un fourmillement dans les roseaux qui, sur cette rive, lui faisaient une ceinture épaisse. Surpris, il écouta sans bouger et en retenant sa respiration, mais il n'entendit plus rien ; sans doute c'était le vent qui, frappant en plein cette rive exposée au nord, faisait bruire les roseaux ; il était seul, bien seul, avec Guillaumanche enfermé dans son aumuche.

Il y avait un quart d'heure à peu près qu'il était appuyé contre le hêtre, les yeux en l'air, se demandant si les canards passeraient ce soir-là, et par conséquent si la chatière s'ouvrirait, quand tout à coup il entendit un fort bruit d'ailes venant d'en haut ; en même temps les appelants captifs, ceux de son étang comme ceux de l'étang de Guillaumanche, poussèrent tous ensemble leurs cris qui partaient et se pressaient comme des feux de salve.

Les canards ! c'était bien eux ; hauts dans le ciel, ils décrivaient des cercles au-dessus des étangs, les sondant pour s'assurer qu'ils étaient sans danger. La Senevière entendit un craquement du côté de l'aumuche : c'était Guillaumanche qui ouvrait la chatière pour lâcher son appelant libre. Aussitôt, celui-ci s'éleva droit vers la troupe, qui, rétrécissant ses courbes, s'abaissa et rasa l'étang, les pattes traînantes, effleu-

rant l'eau, sur laquelle elles laissaient un sillage blanc.

Ils étaient abattus et autour d'eux ils faisaient jaillir des gerbes d'eau avec leurs plongeons et leurs battements d'ailes.

Au milieu de ce tapage, La Senevière avait armé les deux coups de son fusil et l'épaulant il avait de la main gauche appuyé le canon contre le hêtre, en visant l'aumuche de Guillaumanche ; le tronc de l'arbre affermissait sa main contre un tremblement qu'il sentait possible et dont il avait peur.

Il attendait, car la chatière était à peine visible, et il voulait qu'elle s'éclairât. Un long jet de flamme jaillit de la canardière de Guillaumanche. Instantanément il lâcha lui-même ses deux coups.

Aussitôt, se jetant le corps en avant, il se pencha au-dessus de l'eau pour se dégager de la fumée et mieux voir l'aumuche.

Il restait ainsi écoutant, regardant, lorsqu'un bruit de branches et de feuilles sèches se fit entendre de l'autre côté de l'étang, à l'endroit même où quelques instants auparavant il y avait eu un froissement de roseaux ; en même temps il crut apercevoir un corps noir mouvant.

La terreur l'anéantit, et, sans réfléchir, sans savoir ce qu'il faisait, la tête perdue, affolé, il jeta son fusil dans l'étang et se blottit derrière le hêtre, à genoux dans les feuilles sèches.

XXXVII

Au piano Hériberte et Nicole jouaient à quatre mains une symphonie de Haydn. Devant la cheminée où un entassement de grosses bûches brûlait en pétillant, madame de Colbosc sommeillait au fond d'un fauteuil. C'était en effet son habitude de tous les soirs; quand il n'y avait personne au château, elle s'installait au coin de la cheminée, un écran devant elle, et elle restait là à dormir, ne se réveillant que lorsqu'un domestique qu'elle avait dressé à cette besogne venait entretenir le feu des bûches de hêtre, les seules qu'elle voulût brûler « parce qu'elles donnent une flamme gaie », disait-elle. A dix heures seulement elle s'éveillait et quand elle montait chez elle, c'était pour se promener dans son appartement, toutes ses bougies allumées, et écrire des lettres jusqu'à deux ou trois heures du matin.

Déjà le domestique qui avait soin du feu était entré deux fois dans le salon, et il n'y avait que peu de temps qu'il avait empli la cheminée de bois, lorsqu'il revint de nouveau, mais cette fois les mains vides.

Surprises par le bruit de la porte, Hériberte et Nicole avaient tourné la tête en même temps, mais voyant le domestique s'approcher de madame de Colbosc elles avaient continué de jouer.

— M. le comte de La Senevière prie madame la mar-

quise de vouloir bien venir lui parler, dit-il à voix basse.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-elle à moitié endormie.

Mais avant qu'il eût répété sa phrase, elle avait compris.

— Il s'agit d'une affaire grave, très grave, continua-t-il, dont madame la marquise doit être seule avertie.

Elle sortit sans qu'Hériberte et Nicole eussent rien entendu de ces paroles, n'ayant d'ailleurs pas écouté.

— Une affaire grave, une affaire grave, se disait-elle, qu'est-ce que cela peut bien être?

Le domestique lui ouvrit la porte de la pièce dans laquelle La Senevière attendait; en apercevant celui-ci, elle comprit que cette affaire grave était plus grave encore qu'elle n'avait pu l'imaginer: il était blême, les yeux égarés, les pupilles dilatées comme celles d'un fou; ses mains tremblaient.

— Eh bien, que se passe-t-il? demanda-t-elle en venant vers lui.

— Une chose affreuse...

— Mais quoi?

C'était d'une voix rauque à peine perceptible qu'il avait répondu en quelques mots; avant de continuer il voulut éponger la sueur qui tombait de son front sur ses joues et il tira son mouchoir, mais ce mouchoir était strié de taches rouges comme si des mains ensanglantées s'y étaient essuyées. En apercevant ces taches il eut un mouvement de stupeur et fourra son

mouchoir dans sa poche précipitamment sans le passer sur son visage.

— Vous m'épouvantez, s'écria madame de Colbosc.

Ce cri le ramena à ce qu'il devait dire :

— M. Guillaumanche... est mort.

Elle se rejeta en arrière avec effroi !

— Vous l'avez tué !

Il la regarda stupéfait; et un mot lui monta aux lèvres : « J'ai fait ce que vous m'avez dit » ; mais ce mot il ne le prononça pas.

— Suicide, assassinat, accident, je ne sais comment il est mort, dit-il, mais s'il y a eu accident, mes armes sont là, Dieu merci, pour prouver qu'elles n'ont pas été tirées : telles elles étaient lorsque Feulard les a portées dans mon aumuche, telles on les retrouvera.

Ce fut au tour de madame de Colbosc de le regarder se demandant s'il était sincère.

Il continua précipitamment :

— J'étais dans mon aumuche, il était dans la sienne, c'est-à-dire que, comme vous le savez, nous nous tournions le dos et que nous ne pouvions ni l'un ni l'autre nous envoyer un coup de fusil maladroit. C'est après le coucher de la lune que les canards sont arrivés, ils se sont abattus sur l'étang de M. Guillaumanche, non sur le mien. J'ai entendu alors une détonation, celle d'une canardière, puis presque aussitôt deux autres, celles d'un fusil. Surpris, ne comprenant rien à ces détonations précipitées, craignant vaguement un accident, j'ai été à l'aumuche de Guillaumanche, et je l'ai trouvé mort, appuyé sur sa canardière; c'est en voulant le relever

que mes mains ont trempé dans son sang. Alors, je suis accouru épouvanté, afin que vous preniez des précautions pour apprendre à madame Guillaumanche la triste vérité.

A mesure que La Senevière parlait, madame de Colbosc paraissait se calmer comme si la persuasion la gagnait.

— Mais comment est-il mort? murmura-t-elle, s'adressant cette question à elle-même plutôt qu'elle ne la posait à La Senevière.

— C'est ce que la justice éclaircira, si vous croyez qu'il n'y a pas suicide.

— Suicide ! Et pourquoi ?

— C'est ce que je me dis. Il y aura à voir si ce n'est pas la vengeance d'un braconnier ou d'un voleur de bois; ce qui me paraît à craindre. Aussi faut-il que la justice soit immédiatement prévenue, et c'est ce que j'aurais fait tout d'abord si je n'avais avant tout pensé à madame Guillaumanche, et si je n'avais voulu me mettre à votre disposition.

Cette fois, madame de Colbosc poussa un soupir de soulagement.

— J'accepte votre concours, dit-elle, et voici ce que je vous demande : Pendant que j'avertirai ma fille, vous ferez apporter le corps ici; prenez pour cela les gens qui vous seront nécessaires, une voiture; enfin agissez pour le mieux. Moi, je vais écrire à Condé et envoyer ma lettre par un domestique à cheval; je vais faire avertir le maire et ce nouveau garde qui a été gendarme.

Comme La Senevière allait sortir, elle le retint :

— Dans combien de temps pouvez-vous être ici avec le corps?

— Dans une heure...

— Eh bien! dans une heure je préviendrai ma fille; il est inutile qu'elle court à travers les bois.

XXXVIII

Quand madame de Colbosc eut donné des ordres pour que le personnel du château, domestiques, cochers, palefreniers, jardiniers, fût à la disposition de La Senevière, et quand elle eût recommandé que personne n'entrât dans le salon jusqu'à ce qu'elle eût sonné, elle reprit sa place devant la cheminée.

Hériberte et Nicole étaient toujours au piano, jouant leur symphonie; du menuet elles avaient passé au final, sans s'inquiéter bien évidemment de l'entrée du domestique et de la sortie de madame de Colbosc : si elles les avaient remarquées, pourquoi s'en seraient-elles préoccupées?

Plus d'une fois madame de Colbosc avait souhaité la mort de son gendre, de ce misérable, de ce parvenu, de cet imbécile qui l'exaspérait et la déshonorait; que de prières avait-elle faites pour en être débarrassée providentiellement; et maintenant que ses prières étaient exaucées, ses souhaits réalisés, elle était bouleversée. Cette mort était-elle vraiment providentielle? Une main coupable ne l'avait-elle pas causée? Et cette main n'était-elle pas celle de La Senevière?

Ses yeux se fermèrent et elle eut un frisson, car alors...

Elle n'alla pas jusqu'au bout de sa pensée, mais jetant ses mains en avant comme si elle pouvait la repousser, elle murmura :

— Un La Senevière ! non, non, c'est impossible.

Bien que ces quelques mots eussent été dits à mi-voix, les lèvres serrées, ils arrivèrent jusqu'à Hériberte.

— Vous parlez, ma mère? demanda-t-elle en se retournant, tandis que Nicole, non prévenue, continuait la partie.

— Qu'ai-je dit? s'écria madame de Colbosc, qui n'avait pas conscience de ses paroles.

— C'est ce que je vous demande.

Madame de Colbosc eut le temps de se remettre.

— C'est cette musique qui m'agace, dit-elle.

En effet, le contraste de cette musique gaie, vive et sereine avec l'horreur de ses pensées l'exaspérait; comment cette femme, comment cette fille pouvaient-elles s'amuser à tapoter un piano quand leur mari, leur père était mort à quelques pas d'elles!

— Voulez-vous que nous cessions? demanda Hériberte,

Madame de Colbosc remarqua que Nicole avait donné un coup de coude à Hériberte.

— Pourquoi cette petite vous donne-t-elle un coup de coude? demanda-t-elle.

Ce fut Nicole qui répondit :

— C'est que nous avons décidé, dit-elle en venant à madame de Colbosc, d'attendre papa jusqu'à ce qu'il

rentre, et pour passer le temps nous devons faire de la musique. Quand nous serons fatiguées, nous lirons, nous jouerons aux cartes. J'ai dit qu'on entretienne bon feu dans la salle à manger et nous avons commandé un souper que nous mangerons avec lui quand il rentrera, tout ce qu'il aime et tout ce que nous aimons, de la soupe grasse au pain pour Hériberte, des écrevisses pour papa, de la crème au chocolat pour moi; croyez-vous qu'il va être content de nous trouver l'attendant et de nous avoir pour souper avec lui : comme il va avoir faim, comme il va avoir froid!

Madame de Colbosc, bien qu'elle ne fût pas tendre, eut le cœur serré dans un étau; pour la première fois elle laissa parler Nicole sans l'interrompre.

— Je vais attendre avec vous, dit-elle en regardant le feu pour dissimuler son émotion.

— Mais il ne faut pas vous fatiguer, dit Hériberte.

— Peut-être ne reviendra-t-il que vers le matin, continua Nicole.

Ces deux répliques, qui partaient en même temps, étaient claires. Madame de Colbosc feignit de ne pas comprendre.

— Non, dit-elle, cela ne me fatiguera pas, vous savez bien que je veille jusqu'à deux ou trois heures du matin; je reste avec vous, seulement je vous demande de renoncer à votre piano...., ce soir la musique m'énerve. Nous allons trouver à nous occuper. Nicole va me montrer à plisser ces abat-jour qu'elle fait si joliment.

— Oh! je veux bien, dit Nicole qui n'était pas habi-

tuée à ce que madame de Colbosc lui adressât des compliments.

Et tout de suite elle prit dans un tiroir des feuilles de grand papier à fleur rose, bleu, vert qu'elle étala devant madame de Colbosc, puis elle commença sa leçon :

— Vous voyez, je réunis les quatre coins de la feuille de papier dans ma main gauche et puis je fais glisser ma main droite le long du papier... bravement, mais sans le déchirer.

Et l'explication continua avec la démonstration pratique à l'appui.

Bien que madame de Colbosc eût demandé cette leçon, elle ne l'écoutait qu'avec préoccupation, en regardant plus souvent la pendule que les doigts de Nicole.

Cette préoccupation était si évidente qu'Hériberte en fut frappée; alors elle examina sa mère qu'elle trouva pâle, les lèvres contractées, les yeux troubles; de temps en temps, au lieu d'être attentive à ce que disait Nicole, elle prêtait l'oreille comme pour écouter les bruits du dehors, et toujours elle revenait à la pendule. Que se passait-il donc?

— Etes-vous souffrante ? demanda Hériberte.

Avant de répondre, madame de Colbosc jeta un nouveau coup d'œil à la pendule ; il y avait cinquante minutes que La Senevière était parti.

— Souffrante, non ; inquiète... oui, jusqu'à un certain point.

— Inquiète, et de quoi?

— Je n'aime pas ces chasses de nuit, un accident est bien vite arrivé.

Nicole qui écoutait, les yeux attachés sur madame de Colbosc, poussa un cri :

— Hériberte, ta maman sait quelque chose.

— Ma mère, je vous en prie, parlez.

— Parlez, madame.

— Eh bien ! oui, c'est vrai, il est arrivé un accident à Guillaumanche.

A ce moment même une voiture roula sur le gravier du jardin et s'arrêta devant le perron.

— Parlez, parlez donc ?

— Courons, s'écria Nicole, allons près de lui.

Madame de Colbosc leva le bras au ciel d'un geste désespéré.

Un bruit de pas cadencés résonna dans le vestibule.

— Papa, papa, cria Nicole en courant vers la porte.

— Votre père, vous ne le verrez plus, pauvre enfant.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

I

Le lendemain matin, à neuf heures, les magistrats de Condé arrivaient au château : le procureur de la République Baticle, le juge d'instruction Legrain, un greffier, le docteur Évette, un brigadier et deux gendarmes à cheval.

Ce fut madame de Colbosc qui les reçut et leur raconta brièvement ce qu'elle savait.

A chaque mot, le procureur approuvait par un mot toujours le même : « Très bien ! madame la marquise », qu'il murmurait d'un ton de respectueuse compassion. Il attendit qu'elle fût arrivée au bout de son récit pour la questionner.

— Avez-vous, madame la marquise, quelques in-

dices si légers qu'ils soient qui permettent d'admettre l'idée d'un suicide ?

— Un suicide ! Mais M. Guillaumanche était l'homme le plus heureux du monde : il avait tout, la fortune, une situation politique... qui ne lui donnait que des satisfactions, une famille qu'il adorait.

— Croyez-vous à un accident ?

— Je ne crois à rien, je ne sais que ce que M. de La Senevière m'a rapporté.

— Pouvons-nous voir M. le comte de La Senevière ?

— Je vais l'envoyer chercher.

— Nous vous en serons reconnaissants. En attendant qu'il arrive, nous avons un devoir douloureux à remplir, celui de faire la visite du corps... et l'autopsie.

— Mais ma fille est auprès du mort et elle a avec elle la fille de son mari, s'écria madame de Colbosc.

Évette intervint :

— Il faudrait prier madame et mademoiselle Guillaumanche de se retirer, dit-il.

— Si madame la marquise veut bien se charger de cette pénible mission ? demanda le procureur.

Madame de Colbosc ne pouvait pas refuser.

— Messieurs, veuillez m'attendre, dit-elle.

Depuis que le corps de Guillaumanche avait été rapporté au château, Hériberte et Nicole n'avaient pas quitté les côtés du lit sur lequel on l'avait déposé ; elles étaient restées là toute la nuit, l'une à droite, l'autre à gauche : la femme plongée dans un déses-

poir morne, la fille passant d'une crise de larmes et de suffocations à la prostration et à l'anéantissement, pour revenir aux larmes. Depuis qu'Hériberte connaissait Nicole, elle ne l'avait jamais entendue parler de sa mère, à ce point qu'on pouvait se demander si elle en avait gardé le souvenir ; au contraire, dans cette nuit de veillée, à chaque instant elle s'écriait au milieu de ses sanglots :

— Maman, je savais ; mais lui si bien portant ! Hériberte, qui l'a tué ?

Hériberte frissonnait et ne répondait pas ; car si elle ne la criait pas cette question que la douleur d'enfant de Nicole laissait échapper franchement, tout bas elle se la posait avec d'horribles angoisses. — Qui l'avait tué, cet homme si bon, qui n'avait fait que du bien à tous ? Pourquoi l'avait-on tué ? Un seul homme pouvait avoir un intérêt de jalousie, de vengeance, d'espérance à commettre ce crime, et cet homme, c'était La Senevière ; mais la façon dont elle l'avait accueilli avait-elle pu lui inspirer une espérance quelconque, et était-ce possible, que si bas qu'il fût tombé, il en fût arrivé à se venger d'un refus d'argent, par un assassinat ? Elle s'arrêtait, épouvantée, dans ses réflexions, se disant que ce n'était pas dans une situation comme la sienne, alors que par la douleur elle était jetée hors d'elle-même, qu'elle pouvait les examiner. Un La Senevière coupable d'un assassinat ! Dans quel but ? A quelle instigation ? Et quand elle voulait écarter ces pensées, le cri de Nicole toujours le même : « Hériberte, qui l'a tué ? » les lui imposait malgré tout.

Bien que catholique fervente, madame de Colbosc avait horreur de la mort, ou plus justement des morts, aussi n'avait-elle pas voulu voir Guillaumanche lorsqu'on l'avait rapporté, et ne voulut-elle pas davantage entrer dans la chambre où il était exposé; elle fit avertir Hériberte par une domestique qu'elle avait à lui parler.

— Les magistrats sont arrivés.

— Recevez-les, je vous prie; donnez-leur toutes les explications qu'ils demanderont; vous en savez autant que moi.

— Ils ont besoin d'entrer dans la chambre...

Elle ne prononça pas le mot « du mort », mais de la main elle la montra.

— Il faut que vous vous retiriez et que vous emmeniez avec vous cette petite, dont la place n'est vraiment pas ici.

— Puis-je ne pas la laisser auprès de son père?

— Voulez-vous qu'elle assiste aux opérations du médecin?

Le médecin! Elle n'avait pas pensé au médecin, pas plus qu'aux opérations dont parlait sa mère; les magistrats, elle les attendait, mais cette arrivée du médecin lui inspira un sentiment d'horreur.

Comme elle ne répondait pas, madame de Colbosc insista :

— Ils attendent.

Son mari n'était même plus à elle, il appartenait à la justice.

Elle rentra dans la chambre et, allant à Nicole, elle l'embrassa :

— Il faut nous retirer, mon enfant.

— Pourquoi ?

— Les magistrats sont arrivés ; ils ont besoin dans cette chambre, nous ne pouvons pas rester avec eux.

Nicole la regarda avec surprise, ne comprenant pas pourquoi elle ne pouvait pas rester.

— Tu vas leur parler, dit-elle, il faut qu'ils trouvent qui l'a tué.

Hériberte voulut l'entraîner, mais Nicole résista :

— Laisse-moi le regarder encore, dit-elle.

Comme elles arrivaient à la porte, elle s'ouvrit, et elles se trouvèrent en face des quatre hommes qui les croyaient sorties de la chambre ; ils s'effacèrent en saluant pour les laisser passer. Nicole, qui marchait les yeux noyés de larmes sans rien voir, se heurta contre une boîte que portait le docteur Évette. Elle regarda et reconnut le médecin.

— Mon Dieu, que vont-ils lui faire ?

— Viens, dit Hériberte en voulant l'entraîner ; mais Nicole résista.

— Tu ne leur parles pas ? dit-elle.

Comme Hériberte ne répondait pas, elle se tourna vers les magistrats avec un mouvement suppliant :

— Oh ! messieurs, trouvez qui l'a tué.

II

Quand on était monté prévenir les magistrats que La Senevière venait d'arriver, l'autopsie n'était pas

terminée, cependant elle était assez avancée pour qu'on sût déjà comment Guillaumanche avait été tué.

Il avait été atteint par deux coups de feu tirés à une distance moyenne, de gauche à droite; les balles l'avaient frappé au cou; l'une avait coupé la carotide gauche; l'autre s'était aplatie sur la deuxième vertèbre cervicale qu'elle avait coupée en entamant l'enveloppe de la moëlle; ces balles étaient de fort calibre la mort avait dû être instantanée.

C'en était assez pour que les magistrats pussent commencer leurs investigations sans risquer d'aller à l'aventure; laissant Evette continuer son opération, ils descendirent et trouvèrent La Senevière qui les attendait, marchant de long en large dans le salon ou on l'avait introduit; il était pâle, son visage était convulsé, mais cependant il avait pu s'imposer une attitude calme.

Il salua les magistrats avec déférence et en quelques mots polis il se mit à leur disposition.

— Au nom de M. le juge d'instruction et au mien, recevez tous mes remerciements, monsieur le comte, répondit le procureur de la République.

— Usez de moi, messieurs.

— Vous avez été en quelque sorte témoin du crime, vous connaissez le pays et ses habitants mieux que personne, vous étiez l'ami de ce malheureux M. Guillaumanche, c'est pour nous une bonne fortune que d'avoir la collaboration d'un homme tel que vous, monsieur le comte.

Bien qu'il appartînt à la nouvelle magistrature et qu'il dût sa position à des opinions très avancées et à

des services politiques rendus en conformité de ces opinions, le procureur de la République Baticle vivait dans le respect et l'admiration de tout ce qui portait un titre : en théorie il méprisait la noblesse, en pratique il se prosternait devant elle. C'était cette passion qui l'avait amené à épouser une femme laide, pauvre et ridicule qui pour toute dot avait une particule ; et c'était elle aussi qui depuis son installation à Condé l'avait poussé à employer tous les moyens pour être reçu, grâce au nom de sa femme, dans les maisons aristocratiques de la ville et particulièrement chez madame de Colbosc. Être des mercredis de la marquise ! Que n'avaient-ils fait pour cela, sa femme et lui, mais sans réussir ; la marquise ne recevait pas ces gens-là ; toutes les recommandations, toutes les intrigues n'avaient eu aucune prise sur elle : « Baticle? Quest-ce que ça? » Mais voilà que le hasard le mettait en relations avec cette marquise si fière ; voilà qu'il pouvait lui montrer son zèle, lui rendre service et de telle sorte que la reconnaissance fît ce que les recommandations et les intrigues n'avaient pu obtenir. En même temps, voilà que le hasard lui envoyait un homme qui portait un des plus grands noms de la province, le comte de La Senevière : « Oui, madame la marquise ; recevez tous mes remerciements, monsieur le comte », Il se grisait de ces titres qui voltigeaient sur ses lèvres à tort et à tra- au grand ébahissement du vieux juge d'instruction qui aurait volontiers ri de ces formules de politesse exagérée s'il avait eu quelqu'un pour s'en amuser avec lui.

La Senevière commença le récit qu'il avait fait à madame de Colbosc et il le répéta dans les mêmes termes.

— Alors, monsieur le comte, dit le procureur, vous êtes disposé à croire que le crime a eu pour mobile la vengeance d'un braconnier ou d'un voleur de bois?

— Comment l'expliquer autrement?

— Et vos soupçons, monsieur le comte, se porteraient-ils sur quelqu'un?

— Sur personne; mais les gardes pourront mieux que moi répondre à cette question.

On se mit en route pour les étangs. La Senevière marchant en tête entre les deux magistrats, dont tout naturellement il s'était fait le guide. Pouvaient-ils en avoir un meilleur?

Un peu avant d'arriver, il expliqua les précautions prises la veille après le crime pour que, dans la nuit, l'assassin ne pût pas en arrivant aux étangs faire disparaître les traces de son crime : quand il avait, avec les domestiques du château, emporté le corps de Guillaumanche, un garde était resté en sentinelle, de façon à ce que la justice retrouvât les choses dans l'état où elles étaient au moment où les coups de feu avaient été tirés.

— Même mes armes dit-il en terminant, qui sont restées dans mon aumuche et qui, vous le constaterez, n'ont pas été tirées. C'est là un bonheur pour moi, car il n'aurait pas manqué de gens pour dire que j'avais tué mon ami maladroitement et que, par orgueil de bon tireur, je ne voulais pas avouer un accident.

— Ne croyez pas cela, monsieur le comte.

Le juge d'instruction ne répondit rien, mais il enveloppa La Senevière d'un regard qui trahissait une certaine surprise.

Le garde placé en sentinelle était à son poste; il déclara qu'il n'avait vu personne dans la nuit, et qu'il avait tenu à distance les gens qui étaient venus depuis le matin rôder autour des étangs.

— Ces gens vous ont-ils dit ce qu'ils voulaient? demanda le juge d'instruction.

— Je pense qu'ils voulaient voir.

— Nommez-les?

Et le juge d'instruction fit un signe à son greffier pour que celui-ci écrivît ces noms.

— Feulard, Papillon et deux de ses garçons.

— Qui est-ce Papillon? demanda le juge d'instruction. Est-ce celui récemment mis en liberté?

— Oui.

— Le juge d'instruction et le procureur échangèrent un coup d'œil significatif.

— Vous savez, dit le procureur en s'adressant à mi-voix à La Senevière, que les assassins reviennent toujours sur le théâtre de leur crime comme s'ils étaient poussés par la main de la fatalité... je veux dire de la Providence.

Le garde continuait son énumération, que La Senevière écoutait avec plus d'attention encore que les magistrats, en tous cas avec une terrible angoisse, se demandant lequel, parmi ceux qu'on nommait, pouvait être, la veille, caché dans les roseaux quand il

avait tiré son coup de fusil. Qu'allait dire celui là, si on l'interrogeait?

Sans doute il ne l'avait pas reconnu, et cela paraissait probable puisque lui-même n'avait vu qu'une forme indécise; mais s'il ne le nommait pas, ne parlerait-il pas du fusil jeté dans l'étang?

Alors ?

III

La Senevière conduisit les deux magistrats dans l'aumuche de Guillaumanche, puis toutes les constatations d'usage faites et notées, on chercha sur le bord de l'étang la place où l'assassin s'était embusqué: les coups tirés de gauche à droite et la moyenne distance indiquaient à peu près cette place, et tout de suite, en sortant de l'aumuche, le juge d'instruction, de la main, montra le hêtre.

La Senevière allait se diriger de ce côté, en prenant la tête comme il l'avait toujours fait jusqu'alors, quand il se sentit retenu par le juge d'instruction.

— Permettez, monsieur, que je passe le premier ; il y a intérêt à rechercher s'il n'y a point d'empreintes de pas restées sur le sol.

C'était justement pour effacer ces empreintes en traînant les pieds que La Senevière avait voulu prendre les devants, il dut s'arrêter et attendre; M. Legrain marchait courbé en deux, lentement, regardant à droite et à gauche.

A plusieurs reprises La Senevière essaya de lui parler, mais il ne répondit même pas, absorbé qu'il était dans ses recherches.

L'angoisse étouffait La Senevière ; cependant il fallait qu'il fît bonne contenance, car on pouvait l'observer : le procureur de la République, près de qui il marchait, le greffier, les gendarmes qui les suivaient, le garde, le maire, qui venait d'arriver. Alors il s'adressa au procureur ; en parlant, il échappait aux autres et à lui-même.

— Quelle fonction intéressante que celle du juge d'instruction, dit-il à mi-voix. Que de qualités elle demande !

D'un signe de tête, La Senevière désigna M. Legrain.

— Celui-là me paraît connaître son affaire.

— Très fin, très habile.

La Senevière avait obtenu la réponse qu'il cherchait, mais elle n'était guère faite pour le rassurer. Pourquoi ce juge d'instruction n'était-il pas l'égal de ce procureur ?

Ils arrivèrent ainsi au hêtre.

— Voici la place d'où les coups de feu ont été tirés, dit le juge d'instruction.

— Croyez-vous ? demanda La Senevière, la pente est bien raide pour ajuster.

— On se sera appuyé contre l'arbre.

La Senevière avait trop grand intérêt à ne pas laisser faire de recherches aux environs de cet arbre, pour ne pas insister.

— Il me semble que la distance est bien grande,

dit-il ; à l'heure à laquelle les deux coups de feu ont été tirés la lune venait de se coucher, il faisait sombre, et certainement il était impossible de bien voir d'ici la chatière de l'aumuche.

— Vous nous avez dit, continua M. Legrain, que les coups de fusil sont partis presque en même temps que la canardière, c'est le feu de celle-ci qui aura servi de point de mire.

Cette réplique était trop forte pour que La Senevière pût continuer ses dénégations : il était atterré, et en se demandant jusqu'où pouvait aller la perspicacité de ce bonhomme qu'il avait pris pour un imbécile, il sentait la sueur mouiller ses poignets.

— Les coups de feu ont été tirés en appuyant l'arme contre ce hêtre, dit le juge en montrant une légère marque noire que la poudre avait laissée contre l'écorce.

Mais La Senevière ne regarda pas, il tenait ses yeux attachés sur l'eau pour voir si son fusil n'allait pas apparaître, surgir tout à coup et sauter aux yeux de ce terrible bonhomme. Heureusement il y avait de la profondeur à cet endroit et d'ailleurs la vase était si molle, si épaisse, que le fusil devait s'être enfoncé dedans s'il était bien tombé à plat et non debout : tout était là pour le moment.

Un peu rassuré de ce côté, puisqu'il n'apercevait rien, il revint aux recherches du juge ; elles continuaient au pied de l'arbre, où aucune trace ne se montrait assez distincte pour être relevée : on ne voyait ni piétinement, ni écrasement de mousse, sur la couche de feuilles, les bottes n'avaient pas laissé

d'empreintes qui pussent dire quelles chaussures les avait faites : des pieds nus, des sabots, des souliers, toutes les suppositions étaient possibles ; ce n'était pas les suppositions qui l'inquiétaient ; pas d'empreintes, son fusil sous une couche de vase, il respira.

Cependant, tout n'était pas fini, et parce que ces deux dangers si menaçants quelques minutes auparavant paraissaient écartés, ce n'était pas à dire qu'il fût sauvé : restait l'homme que son coup de fusil avait fait sortir des roseaux. N'allait-il pas le voir apparaître ?

Et, de temps en temps, il jetait un regard rapide du côté des gens du pays qui arrivaient les uns après les autres, et qu'un gendarme maintenait dans le chemin sans leur permettre de descendre au bord des étangs ; mais un coup d'œil ne pouvait pas lui apprendre si de ces gens qu'il reconnaissait n'allait pas en sortir un qui se dresserait en accusateur. Il fallait attendre.

Les recherches n'ayant donné aucun résultat aux abords du hêtre, M. Legrain voulut qu'on les continuât en faisant le tour de l'étang.

De ce côté, La Senevière était tranquille pour lui ; mais l'homme qui s'était sauvé n'avait-il pas laissé des traces qui le feraient retrouver, des empreintes caractéristiques, un objet perdu, un morceau d'étoffe accroché à un buisson ? Justement, sur cette rive, la terre était molle et les pieds s'y enfonçaient.

On avançait lentement, le juge d'instruction en tête avec le brigadier des gendarmes, puis ensuite venaient le procureur de la République, La Senevière et le maire, qui répétait de temps en temps :

— Quel malheur pour ma commune, mon Dieu, quel malheur pour ma commune !

On arriva ainsi vis-à-vis du hêtre, à l'endroit où l'homme avait surgi des roseaux ; c'était le moment critique pour La Senevière.

Il n'eut pas longtemps à attendre.

— Monsieur le procureur de la République, veuillez avancer, dit le juge d'instruction en se retournant ; puis s'adressant à La Senevière et au maire : Messieurs, arrêtez-vous.

Dans la vase et sur le gazon mou de la rive, des pas étaient creusés ; à côté, on remarquait un trou petit, mais profond.

— Ces empreintes sont celles d'un boiteux, dit M. Legrain, qui, pour se soutenir, marche appuyé sur un bâton.

Pour le maire comme pour La Senevière, il n'y avait pas de doute possible : l'homme qui avait passé là était Feulard.

Le maire jeta à La Senevière un regard inquiet sur l'expression duquel il n'y avait pas à se tromper. « Faut-il nommer Feulard ? Quel malheur pour ma commune ! »

« Faut-il nommer Feulard ? » était aussi le mot qui s'était imposé à La Senevière ; devait-il le charger de façon à rendre suspect tout témoignage que celui-ci pourrait porter plus tard ; au contraire, ne devait-il pas l'innocenter et par là se le gagner pour le cas où le vieux braconnier aurait reconnu celui qui avait tiré ? Le malheur était que le temps manquait pour examiner ces questions si graves et décider le parti à

prendre. A la vérité, le maire et lui ne seraient pas seuls à voir ces empreintes, d'autres les reconnaîtraient qui n'auraient pas de raisons pour se taire ; le mieux était donc de parler et de prendre les devants ; ce qu'il fit.

— Ces empreintes sont sans doute celles d'un ancien garde de M. Guillaumanche appelé Feulard, qui boite et se sert d'un bâton pour marcher ; mais comme Feulard était chargé de nourrir et de soigner les appelants, il est tout naturel qu'il ait laissé les traces de son passage sur les bords de ces étangs ; nous en trouverons bien d'autres ; au reste, c'est un brave homme incapable d'un crime, M. le Maire vous l'affirmera comme moi.

— Certainement, répondit le Maire avec une hésitation, c'est un habitant de ma commune.

— Veuillez, monsieur le Maire, faire rechercher ce Feulard, dit le juge d'instruction, et qu'on l'amène au château ; qu'on amène aussi le nommé Papillon.

Il fut facile de suivre le chemin qu'avait pris Feulard en sortant des roseaux ; au lieu de venir à la route qui, des étangs conduit au village, il s'était enfoncé sous bois dans un fourré sans issue, où bientôt on perdit sa piste dans les feuilles sèches. Alors, on revint aux bords de l'étang, et, comme l'avait annoncé La Senevière, les trous faits dans le gazon ou dans la tourbe par le bâton de Feulard apparurent à chaque pas.

Pendant que le juge d'instruction faisait ces constatations, le procureur de la République s'entretenait

avec La Senevière : Quel homme charmant, que ce comte de La Senevière !

Quand on rentra au château, Papillon était arrivé, mais Feulard ne l'était pas encore.

Tout de suite, M. Legrain procéda à l'interrogatoire de Papillon.

— Vous vous appelez Papillon, vous avez été condamné pour vol avec effraction à cinq ans de prison.

— J'ai été reconnu innocent.

— Cela suffit. Autre chose. Où étiez-vous hier à neuf heures du soir?

— Dans le Fond du Chêne.

— Que faisiez-vous là?

— Je suis charbonnier; je surveillais mes meules.

— Vous étiez seul?

— J'avais deux de mes garçons avec moi.

— Ah ! ah ! deux de vos garçons ! Vous n'avez pas d'autres témoins qui puissent attester que vous surveilliez vos meules à neuf heures du soir.

Papillon se troubla.

— Voulez-vous que je change ma question. Où étiez-vous un quart d'heure après le coucher de la lune?

— A surveiller mes meules.

— Avec vos deux garçons, c'est entendu.

Cette fois, Papillon ne se troubla plus.

— C'est justement à ce moment que Ledieu et Sellier, qui venaient de Bézu, m'ont demandé d'où partaient trois coups de fusil que nous venions d'entendre, ceux qui ont tué ce pauvre M. Guillaumanche.

Le juge d'instruction nota les noms qui venaient de lui être donnés et déclara à Papillon qu'il devrait rester à sa disposition jusqu'à ce que Ledieu et Sellier eussent confirmé son allégation ; on l'enfermerait dans une pièce où il ne communiquerait avec personne.

Pendant cet interrogatoire, Feulard était arrivé et on l'avait introduit dans le salon où le procureur se tenait avec La Senevière. Il avait fait une entrée timide et embarrassée que la présence de La Senevière n'avait pas rassurée.

— C'est vous, Feulard? demanda M. Baticle en le regardant s'avancer en boitant tout bas, plus bas même que de coutume, et en s'appuyant à deux mains sur son bâton.

— Oui, messieurs, répondit Feulard, en jetant un coup d'œil furtif du côté de La Senevière.

— Où étiez-vous hier soir, à neuf heures ?

C'était le moment décisif. La Senevière n'eut pas la force de tenir ses yeux fixés sur Feulard.

— A neuf heures, neuf heures du soir? demanda Feulard.

— Oui, neuf heures du soir.

— Dame, je pense que j'étais chez moi.

— Vous pensez. Pouvez-vous le prouver?

Il prit un air innocent :

— Le prouver?

— Quelqu'un vous a-t-il vu?

— *Queuqu'un; ben* sûr, il y a Chaigneux qui m'a *cdusai*, rapport à sa vache qui vêlait.

— A quelle heure ?

— A huit heures, à neuf heures, à dix heures.

Le cœur de La Senevière se desserra.

— Vous voyez, s'écria-t-il, je vous avais bien dit, monsieur le procureur de la République, que Feulard était un brave homme ; envoyez chercher Chaigneux, il ne faut pas que le soupçon pèse plus longtemps sur ce brave Feulard.

— Le soupçon sur *mé*, et de quoi qu'on pourrait me soupçonner ? Monsieur le comte me connaît bien.

Chaigneux, qu'un gendarme alla chercher, attesta en effet que sa vache avait vêlé la veille au soir ; il le jura même, seulement il fut plus difficile de lui faire dire qu'il avait *causé* à Feulard à neuf heures du soir ; dans la soirée, oui pour sûr ; enfin, pressé par Feulard et par La Senevière, il avait fini par se rappeler que c'était au coucher de la lune.

Sellier et Ledieu avaient été plus affirmatifs ; au moment où les trois coups de feu partaient, ils parlaient avec Papillon et ses deux garçons au fond du Chêne.

Les autres gens qu'on pouvait soupçonner de vengeance fournirent aussi des alibis.

IV

Quand Nicole avait appris l'arrivée de la justice elle s'était imaginé que ces gendarmes ne quitteraient pas le château sans emmener avec eux les assassins de son père ; ces magistrats qu'elle avait entrevus tout pleins

de gravité et d'importance, ce terrible médecin si inquiétant avec son sourire de compassion, ces gendarmes dont on entendait à chaque instant les chevaux passer en trottant ou s'arrêter brusquement avec des cliquetis de sabre devant la chambre où elle veillait, tout ce déploiement de forces devait, semblait-il, produire un résultat certain.

Sa conviction se traduisait par une question qu'elle adressait de temps en temps à Hériberte :

— Quand ils auront trouvé, on viendra te prévenir, n'est-ce pas?

Sa surprise avait été cruelle quand, le soir après le dîner auquel madame de Colbosc seule avait assisté, tout ce personnel était reparti sans qu'on fût venu avertir Hériberte.

— Ils n'arrêtent pas l'assassin !

— Elle avait voulu qu'on lui expliquât ce qu'ils avaient fait pendant toute cette journée ; à quoi avaient abouti ces allées et venues des gens dont on avait entendu les pas lourds et traînants au rez-de-chaussée ; pourquoi ces gendarmes avaient cavalcadé depuis le matin? Mais Hériberte ne savait rien et ne demandait rien ; quant à madame de Colbosc, au lieu de lui répondre lorsqu'elle avait été interrogée, elle lui avait tourné le dos au plus vite ; ainsi repoussée, n'ayant personne qui l'écoutât, elle était revenue au lit de son père, obsédée, affolée par la question que son cœur et ses lèvres répétaient sans cesse depuis la veille, qu'elle avait cru que les magistrats, résoudraient lorsqu'elle les avait vus, et qui, après leur départ comme avant leur arrivée, était sans réponse.

— Qui l'a tué ?

Et cependant elle faisait tout pour écarter cette question, se disant que ce n'était point le moment pour l'examiner; c'était à son père qu'elle devait penser, c'était lui seul qu'elle devait voir, c'était sa tendresse, sa bonté, son amour qu'elle devait évoquer et non les idées horribles qui malgré elle l'assaillaient.

Avant de partir, les magistrats avaient donné le permis d'inhumation; le mari et le père étaient rendus aux siens, et l'enterrement devait se faire le surlendemain, non dans la chapelle du château qui depuis trois cents ans servait de sépulture aux La Senevière, — Hériberte et madame de Colbosc s'étaient trouvées d'accord pour n'en pas vouloir, — mais dans le cimetière du village attenant au parc; dans quelques heures son père lui serait enlevé, jusque-là elle devait être à lui seul.

M. de Colbosc, qui était accouru auprès de sa nièce aussitôt qu'il avait appris l'assassinat, et qui était resté au château, avait fait comprendre à Nicole que, pour n'avoir pas arrêté l'assassin le jour même, la justice ne renonçait pas à le trouver.

— Il faut la laisser à ses prudentes lenteurs, lui avait-il dit avec une compassion affectueuse, et ne pas croire que, parce qu'on ne voit pas sa main, elle n'agit pas; soyez assurée, ma pauvre enfant, qu'il y a des oreilles qui écoutent comme il y a des yeux qui regardent pour elle; rien de ce qui se dit, rien de ce qui se passe ne sera perdu; c'est tout le monde qui fait l'enquête d'un crime; c'est d'un fait en apparence in-

signifiant, c'est d'un mot échappé par hasard et recueilli que jaillit la lumière.

Elle se dit que sans doute il avait raison; elle le savait homme sage, son père l'avait en grande estime, il s'était toujours montré bon et affectueux pour elle, elle devait le croire.

D'ailleurs, à mesure qu'approchait le moment de la séparation, elle s'anéantissait dans cette séparation même dont d'instant en instant elle sentait plus cruellement l'horreur : ce n'était plus dans deux jours, c'était dans quelques heures, c'était dans quelques minutes.

Encore quelques pas derrière le cercueil de son père, et elle entrait dans l'église; encore quelques chants, et l'office s'achevait; encore quelques pelletées de terre, et la tombe était comblée; dans ses yeux il n'y avait que des larmes, dans son cœur que des sanglots, dans son esprit que la prostration, le vide, l'imbécilité de la douleur.

Du côté de son père comme du côté de sa mère, ses seuls parents étaient des cousins qu'elle connaissait à peine; aucun d'eux n'était venu à l'enterrement; ce fut la main de M. de Colbosc qui prit la sienne paternellement lorsque la cérémonie fut achevée.

— Appuyez-vous sur moi, mon enfant, j'étais l'ami de votre père, je serai le vôtre; c'est moi qui veux vous ramener chez vous.

Elle fit le chemin du cimetière au château entre le comte et la comtesse, qui lui parlèrent sans qu'elle entendît ce qu'ils lui disaient; ce qu'elle comprit à peu près, c'est qu'avant son départ le comte voulait

avoir un entretien d'affaires avec elle : sans doute il serait mention de l'assassin.

Elle s'était trompée. Lorsque le soir, un peu avant l'heure fixée pour le départ de M. de Colbosc, on lui demanda de descendre, elle trouva celui-ci en compagnie de sa femme, de ses deux fils aînés, d'Hériberte et de la marquise.

— Mon enfant, dit le comte en venant à elle, je n'ai pas d'autres droits à invoquer auprès de vous que ceux que me donnaient l'amitié et l'estime que j'avais pour votre père. Mais je crois que ceux-là suffisent pour que vous trouviez légitime que je m'occupe de vous. Vous êtes seule, sans parents...

Elle eut un sanglot.

— En attendant que votre conseil de famille prenne une décision, que voulez-vous? rester avec Hériberte ou que je vous conduise dans un couvent?

A travers ses larmes, elle regarda Hériberte assez longtemps sans répondre, la gorge serrée par l'émotion.

— Si mon père avait pu parler avant de mourir, il m'aurait remise à Hériberte, dit-elle enfin.

Puis venant à Hériberte :

— Si tu veux que je reste avec toi, moi, je le veux; lui mort, je n'ai plus que toi.

Hériberte lui passa le bras autour du cou et elles s'embrassèrent.

V

Pour Nicole, rester avec Hériberte, c'était rester à La Senevière ; maintenant qu'iraient-elles faire à Paris? Les raisons qui les y appelait n'existaient plus, tandis que tout les retenait au château, semblait-il.

Elle fut douloureusement surprise quand, deux jours après l'enterrement, Hériberte parla de leur prochain départ ; cependant, comme madame de Colbosc était présente, elle ne répondit rien et s'appliqua à cacher son trouble, mais lorsqu'elles furent seules, elle revint à ce départ :

— Est-ce que tu tiens beaucoup à rentrer à Paris?

— Ce château m'écrase, dit Hériberte, avec un geste d'accablement et d'effroi.

— Si nous partons, nous abandonnons papa : si nous restons, nous pouvons aller près de lui tous les jours.

— Ne crois pas que je veuille abandonner celui que nous pleurons ; loin d'ici comme ici, dans dix ans comme aujourd'hui, je serai fidèle à sa mémoire et dans mon cœur vivra toujours le souvenir de sa bonté, de sa tendresse, de tout ce qu'il a été pour moi. Ce n'est pas l'abandonner que m'éloigner de ce pays qui, en ce moment, me fait horreur ; si je ne vais pas près de lui tous les jours comme tu le voudrais, sois sûre que par la pensée je serai toujours avec lui.

Nicole la regarda longuement :

— Tu veux partir, murmura-t-elle, tu veux partir?

— Depuis la catastrophe as-tu regardé le portrait de ton père?

— Je ne le quitte pas des yeux; il me parle, si tu savais tout ce qu'il me dit!

— Eh bien, moi, je ne peux pas lever les yeux sur celui qui est dans ma chambre, quand je passe devant lui, je les baisse ou les détourne; tu vois que chacun sent et comprend la douleur selon sa nature.

— Mais ici tout me parle de lui; là je le vois; c'est à cette place qu'il s'est assis pour la dernière fois.

— Je n'ai pas besoin qu'on me parle de lui pour l'entendre; je n'ai pas besoin de regarder le fauteuil où il s'est assis pour le revoir; ce n'est pas avec mes yeux que je le regarde, avec mes oreilles que je l'écoute; plus tard j'aimerai sans doute à me retrouver dans ces lieux où nous avons vécu si heureux; en ce moment, je te le répète, ils me font horreur; laisse-moi respirer.

Ordinairement Nicole ne persistait jamais dans une idée qu'elle avait émise ni dans un désir qu'elle avait montré; elle avait parlé, on était d'un sentiment contraire au sien, elle n'insistait pas; c'était plus tard et sous une autre forme qu'elle revenait à ce qu'elle avait voulu; mais en cette circonstance elle ne céda point.

— Si en partant nous ne l'abandonnons point, dit-elle franchement avec une fermeté résolue qui n'était pas dans ses manières, tu dois reconnaître que nous abandonnons ceux qui l'ont tué.

— C'est à la justice de poursuivre les coupables.

Et si la justice ne les poursuit point?

— Pourquoi ne les poursuivrait-elle point? C'est son devoir.

— Puisqu'elle ne les a pas arrêtés.

— On les cherche; mon oncle t'a expliqué que c'est tout le monde qui fait l'enquête d'un crime; il faut donner aux indiscrétions le temps de se produire, comme aux faits le temps de se grouper.

— Et si personne n'est là pour entendre ces bavardages, pour recueillir ces faits.

— La justice est là.

— Ah! la justice; quand tu veux une chose fermement, est-ce que tu t'en remets aux autres pour la faire ou l'obtenir?

— Mais que veux-tu que nous fassions, toi et moi?

— Moi, je ne sais pas, et c'est là ce qui m'angoisse et me désespère; Que peut une enfant? Mais toi, avec ton expérience de la vie, avec l'autorité que te donnent ton âge, ton intelligence, ta situation, le respect dont est entourée ta famille, que ne peux-tu pas? Toi, tu sais voir. Toi, tu n'as qu'un mot à dire pour être écoutée.

— A qui veux-tu que je le dise, ce mot? Aussitôt qu'elle a été avertie, la justice est accourue, elle a commencé ses recherches, elle les continue; ce n'est pas ce que nous dirions qui la ferait aller plus vite. Tu sais bien que les crimes ne se découvrent pas en un jour; en notre absence, la justice continuera son œuvre.

Avons-nous fait tout ce que nous devons si nous remettons au hasard ou aux indifférents le soin de le

venger? Qui peut t'obliger à partir, quand tant de raisons nous retiennent?

Héribertе était aussi émue que troublée de cette persistance qu'elle n'avait jamais rencontrée chez Nicole; mais, dans l'état d'épouvante et d'angoisse où la mort de son mari l'avait jetée, pouvait-elle rester dans ce pays, où le crime la poursuivrait à chaque pas sans lui permettre de ressaisir sa raison; il fallait qu'elle vît clair en elle et autour d'elle.

— Je t'ai dit que ce pays me faisait horreur, s'écria-t-elle avec une véhémence qu'elle ne mettait jamais dans ses paroles, laisse-moi me calmer, me retrouver. Je te promets que nous reviendrons. En ce moment, crois-en mon expérience de la vie que tu invoquais tout à l'heure, nous sommes inutiles ici, peut-être même sommes-nous nuisibles. Laisse le temps accomplir son œuvre; elle se fera mieux en notre absence qu'en notre présence; des gens qui veilleraient sur leurs lèvres, s'ils avaient peur de nous, se trahiront peut-être quand ils seront rassurés. Alors, il sera temps pour nous d'agir; et si, comme tu le crois, je n'ai qu'un mot à dire pour que le coupable soit puni, sois certaine que je le dirai de façon à être écoutée.

— Pour moi, jusque-là, je ne vivrai point.

VI

La certitude de revenir bientôt calma l'angoisse de Nicole. Puisqu'elle devait rester avec Héribertе, il fal-

lait bien qu'elle se soumît ; d'ailleurs celle-ci avait raison sans doute quand elle disait qu'elles devaient s'en remettre à la justice et laisser le temps accomplir son œuvre.

Mais si l'on pouvait espérer que les gens qui veilleraient sur leurs lèvres tant qu'ils auraient peur, se trahiraient lorsqu'ils seraient rassurés, au moins fallait-il qu'il y eût quelqu'un dans le pays qui entendît leurs bavardages et les recueillît pour les répéter. Qui serait ce quelqu'un ? Qui leur serait assez fidèle pour oser répéter ce qu'il entendrait ? Qui inspirerait assez de confiance à ceux qui pourraient parler pour qu'ils se trahissent devant lui ?

Comme elle réfléchissait à ces questions sans leur trouver de réponse, la pensée de Papillon lui vint à l'esprit, et elle se rappela ce qu'il lui avait dit lors de sa visite aux meules de charbon : « Si vous aviez jamais besoin d'un coup de main, on ne sait pas ce qui peut arriver, eh bien, nous serions là. » Ce qui paraissait impossible à imaginer alors s'était cependant réalisé ; elle avait besoin du coup de main qu'il lui avait proposé. Il avait parlé sincèrement, dans un élan de reconnaissance et de dévouement. Elle avait foi en lui. Et justement, de tous ceux qui pouvaient écouter les bavardages, n'était-il pas celui qui devait inspirer le plus de confiance aux imprudents ! Pourquoi se tiendraient-ils sur leurs gardes avec lui ?

Mais pour qu'il ne perdît pas cette confiance, il ne fallait pas qu'on pût soupçonner qu'il avait un intérêt à provoquer et à écouter ces bavardages, ce qui ne

manquerait pas d'arriver si on la voyait aller chez lui : — Pourquoi cette visite la veille d'un départ ? qu'avait-elle de mystérieux à lui demander qu'elle ne le faisait pas venir au château ? Il est vrai que si elle n'allait pas chez lui, elle était bien embarrassée de savoir comment elle l'entretiendrait ailleurs, car elle ne pouvait pas confier son projet à Hériberte qui certainement ne l'approuverait pas. Après avoir bien cherché, elle se décida à passer dans la forêt à l'endroit où il travaillait et à lui donner, d'un mot rapide jeté à la dérobée, un rendez-vous le soir dans le parc.

Les choses s'arrangèrent ainsi : sortant avec mademoiselle Dauvresse, elle dirigea leur promenade vers le Fond du chêne, et comme elle l'espérait, elle trouva Papillon au travail avec ses enfants ; elle ne l'avait pas vu depuis l'allumage de la meule, car bien qu'il eût assisté à l'enterrement, elle ne l'avait pas aperçu ; elle fut touchée du regard de compassion attendrie dont il l'enveloppa, et sentit qu'elle pouvait compter sur lui. Après quelques paroles banales, elle put, sans que mademoiselle Dauvresse l'entendît, lui glisser les quelques mots qu'elle avait préparés.

— Trouvez-vous, je vous prie, ce soir dans le cimetière à six heures, j'ai à vous parler.

Il eut un mouvement de surprise qui le fit la regarder tout ébahi, mais il se remit vite :

— Pour sûr, mademoiselle, dit-il à mi-voix.

Elle n'avait plus qu'à préparer sa sortie pour le soir ; elle s'enferma dans sa chambre dès quatre heures et prit un livre comme pour lire ; quand la demie après cinq heures sonna, laissant sa lampe allumée et son

livre ouvert, elle se glissa hors de sa chambre, et sans bruit, rasant les murs, elle gagna le jardin.

De peur d'être rencontrée, elle n'avait pris ni manteau ni fichu, la bise qui la saisit dans sa robe de cachemire noir la fit frissonner de la tête aux pieds, mais cela n'était pas pour l'arrêter ; la nuit était déjà épaisse, sans lune et sans étoile dans un ciel sombre, nuageux : elle n'avait pas à craindre d'être aperçue.

La distance est courte du château au cimetière qui se trouve enclavé dans le parc, dont il n'est séparé que par un petit mur à hauteur d'appui ; bientôt elle arriva à la grille qui sert aux habitants du château lorsqu'ils se rendent à l'église ; et comme elle n'en avait point la clé, n'ayant pas osé la prendre, elle n'avait pas mis plus de huit à dix minutes à venir. Papillon ne devait pas être arrivé encore.

Les deux mains appuyées sur la grille, les cheveux fouettés par le vent qui gémissait dans un if énorme dont les lourdes branches horizontales emplissaient la moitié du cimetière d'une ombre noire impénétrable au regard, elle tremblait, bien qu'elle n'eût pas peur ; émue, le cœur serré, la respiration oppressée, l'esprit frémissant, mais effrayée elle ne l'était point.

De quoi, de qui eût-elle eu peur ? De ce cimetière ? Il n'était plus un lieu d'horreur pour elle. De l'ombre de son père ? Que ne lui apparaissait-elle, cette ombre ! au lieu de fuir, elle eût été à elle ; elle l'eût écoutée, elle l'eût interrogée ; au lieu de se répéter vainement la question qui l'affolait, elle la lui eût adressée : « Qui t'a tué ? » et il eût répondu, et elle eût connu le coupable.

Sous l'influence de cette pensée, oubliant Papillon, elle se demandait si de cet amas de fleurs qui recouvrait la tombe, si de ces blancheurs de rose et de chrysanthèmes qu'elle apercevait vaguement dans la profondeur de la nuit, n'allait pas s'exhaler quelque chose de son père, une ombre, une voix. Mais les morts s'entretiennent-ils vraiment avec les vivants? Peut-on leur demander conseil ? Répondent-ils ? Ce serait trop beau ; les morts ne seraient plus les morts. Ce n'était pas de son père qu'elle devait attendre des indications, c'était en elle qu'elle devait les trouver.

Un léger bruit la tira de ses réflexions, il venait de l'entrée du cimetière opposée à la grille sur laquelle elle s'appuyait. Sans doute c'était Papillon, mais comme elle pouvait se tromper, elle s'effaça derrière le mur. Les pas se rapprochèrent, et celui qui marchait vint jusqu'à la grille. C'était bien Papillon. Elle se redressa.

— Vous êtes là, mademoiselle Guillaumanche, dit Papillon, excusez le retard.

Il se tenait à une certaine distance, respectueusement.

— Venez jusqu'à la grille, je vous prie, dit-elle, il faut que nous puissions parler bas sans qu'on nous entende.

— Ça, il n'y a pas de danger, je n'ai rencontré personne; ici on n'aime pas à venir dans le cimetière la nuit, et pour moi vous savez si ce n'avait pas été vous, mademoiselle Guillaumanche, je vous aurais proposé une autre place, mais pour vous on irait en enfer s'il le fallait, et on en serait heureux encore ; si

vous avez quelque chose à me demander, parlez, mademoiselle, me voilà, et ne craignez rien, il n'y a pas d'oreilles pour nous écouter.

— C'est de mon père que je veux vous parler.

— Oh ! le pauvre cher monsieur, c'est pour lui que j'aurais voulu faire quelque chose ; mais je n'ai pas pu.

— Vous le pouvez maintenant.

— Maintenant !

Il montra la tombe avec un geste qui disait clairement les paroles que ses lèvres n'osaient pas prononcer :

— Que puis-je faire pour un mort ?

— Et ses assassins? répondit vivement Nicole.

— Vous les connaissez, mademoiselle ?

— Non; et c'est pour que vous nous aidiez à les chercher, que je vous ai demandé de venir ici.

— Bien sûr, que je donnerais gros pour les trouver... les canailles. Mais qu'est-ce que vous voulez que puisse un homme comme moi? S'il faut les arrêter et s'il y a des coups de fusil à attraper, me voilà; je n'aurai pas peur; vous pouvez compter sur moi, ils ne m'échapperont pas; mais les chercher ? Où?

— Je m'explique mal; ce n'est pas chercher que je veux dire, c'est écouter, c'est faire causer les gens, c'est recueillir tout ce qui vous paraîtra intéressant. Nous allons quitter le château pour aller à Paris. Pendant notre absence, il faut qu'il y ait quelqu'un qui nous remplace et qui fasse même ce que nous ne pourrions pas faire. Je me suis rappelé ce que vous m'avez dit : « Si vous aviez besoin d'un coup de main, nous serions là. »

— Et je le dis toujours, foi de Papillon.

— Quand vous me parliez ainsi, vous disiez encore : « Quoi que vous voulez qu'on fasse pour des gens qui ont tout? » Maintenant nous n'avons plus rien, puisque nous l'avons perdu, — elle étendit le bras vers la tombe de son père, — nous étions si heureux qu'on n'imaginait pas qu'on pût faire quelque chose pour nous; et maintenant je suis si malheureuse que je vous demande votre pitié.

— Ma pitié à moi! Non, mademoiselle, vous me demandez de vous payer une dette et je vous la paierai. Je vous la paierai, parce que je vous la dois, et puis parce que ça me donne de la fierté de penser qu'une brave fille comme vous a eu l'idée de s'adresser à moi. Quand je suis revenu ici, j'étais moins que rien, le plus misérable des misérables, réduit à voler, à assassiner, est-ce qu'on peut savoir, si je ne voulais pas voir mes enfants mourir de faim autour de nous; votre père a fait de moi un homme et voilà que maintenant vous faites comme lui pour moi. Qu'est-ce que vous voulez? parlez, les bras et les jambes valent mieux que la tête.

Elle expliqua ce qu'elle attendait : qu'il fît parler les gens; qu'il ne laissât rien dire qui se rapporterait au crime sans le noter; par son métier il se trouvait en relations avec tout le monde; il allait dans les villages environnants pour livrer son charbon ; on ne se défierait pas de lui ; il apprendrait des choses qui échapperaient aux yeux de la justice.

— Le fait est, dit Papillon, que pour ce qu'ils font, il n'y a pas à se fier à eux ; sans la chance qui a per-

mis qu'au moment où partaient les coups de fusil Ledieu et Sellier m'aient parlé, je serais en prison, accusé d'avoir assassiné M. Guillaumanche. Moi, mademoiselle! ne croyez-vous pas que c'est terrible! C'est comme ça; maintenant ils cherchent le braconnier ou le voleur de bois qui a tué votre pauvre papa. Si ça fait pas deuil.

— Si ce n'est ni un braconnier, ni un voleur de bois, qui est-ce?

— Ça, mademoiselle, je n'en sais rien; mais pour un braconnier, pour un voleur de bois, non, non, voyez-vous, ce n'est pas possible. Tuer un faisan ou un chevreuil, abattre un arbre, je ne dis pas; il y en a plus d'un dans le pays qui ne s'en fait pas faute, ça, c'est vrai; mais assassiner M. Guillaumanche, je dis que non et je le soutiens. Pour se décider à assassiner un homme, et un homme aussi bon que l'était votre père, il faut des raisons, n'est-ce pas, il faut avoir un bien grand intérêt à sa mort. Eh bien, pour quelles raisons un voleur de bois, un braconnier aurait-il assassiné M. Guillaumanche?

— Pour se venger des procès faits par le nouveau garde.

— S'il y en avait de capables de ça, c'est sur le garde qu'ils se seraient vengés, ce n'est pas sur M. Guillaumanche. Et puis, voyez-vous, mademoiselle, ces coups de fusil-là, je ne vois personne dans le pays d'assez malin pour les tirer. C'est trop fort. Peut-être que Feulard aurait été assez adroit...

— Alors vous croyez...

— Non, mademoiselle, je ne crois pas que l'on

puisse soupçonner Feulard; et je vas vous dire pourquoi. — Il baissa encore la voix en se penchant pardessus la grille. — Comme ça ne me paraissait pas clair, le témoignage de Chaigneux, disant qu'il avait vu Feulard au coucher de la lune, j'ai voulu en avoir le cœur satisfait, et j'ai demandé à Feulard de me prêter son fusil pour tuer les lapins qui dévorent tout dans mon jardin ; eh bien, il y a plus d'un mois que son fusil n'a été tiré ; c'est facile à voir en mettant le doigt dans le canon, je l'ai retiré tout rouillé. Et puis quel intérêt qu'il aurait eu Feulard à tuer M. Guillaumanche, s'il en était capable? C'est pour vous dire que la justice se trompe quand elle veut que ce soit un braconnier ou un voleur de bois qui ait fait le coup.

— Mais qui alors, qui?

Il secoua la tête :

— Je vous promets de chercher, d'écouter comme vous le voulez, de faire causer les gens, et je vous assure que ce que j'apprendrai je vous le dirai... quand ce serait mon frère. Mais comment vous le dire si vous n'êtes pas là ?

— Vous l'écrirez à ma belle-mère.

— Oh ! écrire ! dit Papillon avec un mouvement de répugnance.

Elle comprit que c'était trop demander.

— Vous lui écrirez simplement de revenir et nous comprendrons. Si nous sommes au château, vous m'enverrez un de vos enfants avec une botte de fragons ou un bouquet de jonquilles selon la saison, et

je saurai que nous devons nous rencontrer ici une heure après que la nuit sera faite.

— C'est dit, mademoiselle; c'est malheureux de vivre pendant deux ans avec la canaille, mais au moins on apprend à connaître ses tours.

VII

Quand Nicole approcha du château, elle aperçut plusieurs lumières qui allaient de-ci de-là dans la nuit, paraissant, disparaissant, selon le balancement et les mouvements des bras qui portaient les lanternes. Une de ces lumières venant dans l'allée qu'elle suivait, elle pensa à prendre un sentier latéral pour l'éviter, mais à quoi bon; elle n'avait pas à se cacher.

— Est-ce que c'est vous, mademoiselle! demanda une voix, celle de sa femme de chambre.

— Oui, c'est moi, je ne suis pas perdue.

— C'est madame qui a voulu qu'on cherche mademoiselle.

En entrant dans le salon elle trouva Hériberte, madame de Colbosc et mademoiselle Dauvresse réunies; évidemment on l'attendait et elle allait avoir à subir un interrogatoire.

— Enfin! s'écria madame de Colbosc, c'est heureux.

Mais Hériberte ne laissa pas sa mère continuer, pas plus qu'elle ne permit à mademoiselle Dauvresse de commencer; prenant Nicole par la main, elle l'at-

tira doucement et passa avec elle dans une pièce voisine dont elle referma la porte.

— D'où viens-tu ?

Nicole n'avait pas de raisons pour ne pas répondre.

— Du cimetière.

— Tu n'avais pas la clé.

— Je suis restée appuyée sur la grille.

— Je m'en doutais ; tu vois si j'ai tort de vouloir que nous partions.

Nicole ne répondit pas.

— Laisse-moi te parler en mère, pauvre enfant, dit Hériberte d'une voix émue ; si j'étais ta mère, je devrais te gronder, n'est-ce pas, je ne te gronderai pas cependant, mais je t'avertirai avec tendresse, cette tendresse que ton père avait pour toi et qu'il n'a pas emporté tout entière. Je n'ai pas à te dire que je ne veux pas t'empêcher de pleurer ton père, ma douleur comprend la tienne, mais je dois veiller à ce que tu ne te rendes pas malade, ce qui ne manquerait pas d'arriver si je te laissais te plonger et t'absorber dans ton chagrin. Ne sens-tu pas combien cette visite au cimetière à pareille heure est dangereuse pour un esprit de ton âge et malsaine pour le cœur. Tu n'es déjà que trop exaltée par le surnaturel.

— Ai-je eu tort de croire aux bruits mystérieux que j'ai entendus la veille de la mort de papa, à ces plaintes, à ces gémissements dont je t'ai parlé ; n'était-ce pas un présage ? Ah ! si nous l'avions écouté, l'assassinat n'aurait pas eu lieu. Et ce Mastré dont tu te moquais, ne peux-tu pas te demander maintenant si tu ne l'as pas vu réellement.

— Ne discutons pas cela ; je veux te dire que nous partirons après-demain ; et je veux te demander de ne pas sortir la nuit d'ici là.

— Je te le promets.

Elles rentrèrent dans le salon et un coup d'œil d'Hériberte indiqua à madame de Colbosc, en même temps qu'à mademoiselle Dauvresse, qu'elle désirait qu'il ne fût pas fait d'observations à Nicole. Mademoiselle Dauvresse se dit que c'était là un étrange abus d'autorité, car enfin si quelqu'un devait réprimander son élève, c'était elle et non cette belle-mère qui n'en était plus une ; mais elle n'osa pas protester. Quant à madame de Colbosc, elle avait complètement changé, de manières et de langage avec Nicole aussitôt après la mort de Guillaumanche : autant elle avait eu de dureté depuis qu'elle la connaissait, autant maintenant elle montrait de compassion, et c'était plutôt l'habitude qui lui avait inspiré son « enfin » qu'une pensée d'hostilité.

Puisque le lendemain était sa dernière journée au château, Nicole voulut l'employer à dire adieu aux plantes qu'aimait son père. Au temps où elle demeurait avec lui rue Claude-Vellefaux, il avait loué un petit enclos à Ménilmontant, du côté de Bagnolet, où ils allaient passer la journée du dimanche pour y jardiner avec l'ardeur de Parisiens fiers d'avoir à cultiver autre chose que la caisse à fleurs qui, pendant des années, a été la joie de leur fenêtre. Ils arrivaient le matin chargés d'un panier de provisions et ils ne repartaient qu'à la nuit tombante, travaillant toute la journée à bêcher, ratisser, sarcler, planter, arroser,

ne se reposant que pour déjeuner et dîner sous une tonnelle en houblon.

De petit commis, devenu le riche propriétaire du château de La Senevière, Guillaumanche avait appliqué à sa terre ses goûts de jardinage, mais développés par la fortune : au lieu de quelques pieds de giroflées, de mères-de-famille, de pois de senteur, de cobéas, qui tenaient à grand'peine dans l'enclos de Ménilmontant, ses vastes pelouses s'étaient couvertes des plantes les plus belles, achetées à grands frais à Paris, à Gand et à Londres ; chaque espèce occupait la place, l'exposition, le terrain qui lui convenait ; devant le château s'étalait tout un jardin de roses ; à l'ombre des grands arbres et sous leur fraîcheur dans un fouillis de roches et de pierres, toute la tribu des fougères agitait ses frondes mobiles ; dans un vallonnement en belle perspective, la famille des pivoines montrait ses couleurs éclatantes ; dans une autre, c'était celles des roses trémières.

Mais déjà les premiers mauvais temps de l'hiver ayant accompli leur œuvre, la plupart de ces plantes étaient brûlées par la gelée ou pourrissaient sur place cependant il en restait encore quelques-unes plus résistantes au froid et à la pluie : des roses, des chrysanthèmes, des clématites.

Ce fut celles-là qu'elle voulut revoir une dernière fois avant son départ.

Dès le matin, elle était au travail ; comme elle avait fait si souvent avec son père, elle coupait les fleurs flétries des rosiers et rattachait sur leurs tuteurs ou carcasses celles des chrysanthèmes et des clématites,

dont les grandes étoiles aux nuances tendres la regardaient mélancoliquement, croyait-elle.

De même elle s'imaginait que des roses et des chrysanthèmes partaient des voix dont elle comprenait le langage :

— Pourquoi es-tu seule aujourd'hui? Pourquoi n'est-il pas avec toi! Comme tu es triste!

Et penchée sur elles tout en travaillant, elle leur parlait, prononçant à mi-voix de vraies paroles.

— Vous ne savez donc pas que vous ne le verrez plus. Vous ne savez donc pas qu'on l'a tué.

— Comme nous te plaignons!

— Plaignez-moi; aimez-moi; surtout gardez son souvenir pour me parler de lui quand je reviendrai.

— Tu vas donc nous abandonner?

— Il le faut; mais je reviendrai, je vous promets, vous me parlerez de lui.

VIII

Ce ne fut pas au bout de quelques semaines, ni même de quelques mois, comme elle l'avait imaginé, qu'elle revint à La Senevière, ce fut seulement au bout d'une année.

A peine arrivée à Paris, aussitôt les affaires du conseil de famille réglées et celles de succession remises au notaire, Hériberte avait voulu partir pour Alger; Nicole s'était défendue, mais sans réussir, battue par l'intervention toute-puissante du médecin. Ce

qu'elle avait dit à Hériberte au moment de quitter le château : « Jusqu'à ce que mon père soit vengé, je ne vivrai point », s'était réalisé ; elle ne vivait point : enfiévrée, nerveuse, sans appétit, sans sommeil, toujours frémissante. Consulté par Hériberte, le médecin avait ordonné de passer l'hiver à la campagne, aux environs d'Alger, et il avait fallu obéir.

— Le coup a été trop rude, trop brusque ; il a jeté cette enfant hors d'elle-même. Il faut la distraire, l'occuper, la placer dans un milieu calme où rien ne lui rappelle la catastrophe qui l'a frappée et où elle vive d'une vie purement animale, avec beaucoup d'exercices, de longues promenades, des fatigues corporelles, aucun travail intellectuel,

Mais Alger n'avait point été pour elle ce milieu calme, Si l'ordonnance avait été strictement exécutée pour les promenades et les fatigues corporelles qu'Hériberte s'était appliquée à varier par la gymnastique et les courses à cheval et à pied, elle ne l'avait point été pour la vie animale. Bien que ne travaillant point avec mademoiselle Dauvresse, qui usait plus de chaussures à suivre son élève que de cahiers de devoirs et que de plumes, Nicole ne s'était point laissé distraire de son idée fixe par les courses à cheval et ces exercices gymnastiques.

Chaque fois que des lettres arrivaient de France, elle trouvait moyen d'être là au moment où le facteur les remettait, et quand elle ne les portait pas elle-même à Hériberte au moins les accompagnait-elle. Le plus souvent elle ne disait rien, regardant Hériberte, tandis que celle-ci lisait, et devinant à l'expression de

la physionomie s'il s'agissait d'affaires qui la laissaient indifférente, ou de ce qui l'angoissait ; mais quand la physionomie d'Hériberte ne laissait rien paraître, elle risquait une interrogation.

— Ta mère ne te dit rien d'intéressant ?

— Rien.

Et comme Hériberte savait ce qui était intéressant pour Nicole, elle ajoutait :

— La justice poursuit son instruction ; ma mère a encore vu M. Baticle mercredi.

Si bonne garde qu'elle fît pour être toujours présente à l'arrivée du facteur, quelquefois cependant elle la manquait ; alors il fallait qu'elle procédât à l'interrogatoire d'Hériberte pour savoir quelles lettres celle-ci avait reçues.

— Mais quelles lettres veux-tu donc que je reçoive ! répondait Hériberte, qui, en dehors de sa mère, de son oncle et du notaire, n'entretenait qu'une correspondance très restreinte.

A cela Nicole ne répliquait rien, ne voulant pas parler de Papillon, mais elle s'inquiétait, se demandant si la lettre qu'il écrirait leur parviendrait à Alger, si celle qu'il avait déjà écrite peut-être, n'avait point été retenue à Paris ou égarée par la poste ; il ne devait pas être un écrivain habile, le brave Papillon, et les adresses de ses lettres pouvaient bien n'être pas très lisibles.

C'était là une cause de tourment pour elle, mais ce n'était pas la seule ; en choisissant dans la bibliothèque de Paris les livres qu'elle voulait emporter, elle en avait pris deux, que mademoiselle Dauvresse lui

avait fait étudier et comparer l'année précédente : l'un était l'*Oreste* d'Eschyle, l'autre l'*Hamlet* de Shakespeare, et ils étaient devenus sa lecture de tous les soirs. Que de fois, quand on la croyait endormie, rallumait-elle sa bougie et se mettait-elle à lire les *Choéphores*, les *Euménides*, ou *Hamlet*.

Alors c'en était fait de sa nuit, ou, si elle se rendormait, c'était pour tomber dans un rêve presque toujours le même : elle était sur le bord des étangs de la Bétoure et, attachée à un arbre, elle assistait à l'assassinat de son père ; tantôt c'était une femme qui tirait les deux coups de fusil, tantôt c'était un homme, mais jamais elle ne parvenait à voir leur visage de façon à les reconnaître, toujours survenait quelques-uns de ces empêchements que l'esprit est si ingénieux à trouver inconsciemment pour arranger les impossibilités des rêves.

Ce n'était pas seulement la tranquillité de ses nuits qui était perdue, c'était aussi celle des journées qui suivaient ces lectures et ces rêves. Que pouvaient les promenades à cheval ou les courses à pied contre les souvenirs qui se heurtaient dans sa tête et enfiévraient ses veines ?

Que de points de ressemblance entre ces personnages et elle, entre leur situation et la sienne : comme eux elle avait un père à venger et comme eux un assassin à punir. Que de phrases qui s'étaient gravées dans sa mémoire, et qui, à chaque instant, malgré elle ou volontairement, lui revenait comme ces mots d'Hamlet qui étaient devenus une sorte de prière qu'elle disait régulièrement soir et matin : « Que suis-

je donc, moi, qui ai l'assassinat d'un père pour exciter ma raison et mon sang et qui laisse tout dormir ? »

Alger n'avait donc pas produit le résultat cherché, et quand, au printemps, elles étaient revenues à Paris, le médecin n'avait pas permis le retour à La Senevière, que Nicole attendait avec tant d'impatience et tant d'angoisse : il fallait à cette enfant, si profondément bouleversée, un climat sédatif, et il avait ordonné un séjour de quelques mois en Suisse, une altitude modérée, dans un de ces villages perdus et tranquilles, loin du bruit et du passage des voyageurs où la vie animale est si facile et si douce.

Nicole s'était révoltée, et elle avait eu une crise de désespoir qu'Hériberte n'avait calmée qu'en lui promettant formellement de rentrer à La Senevière à l'automne et d'y passer plusieurs mois.

IX

De retards en retards, ce fut seulement trois jours avant l'anniversaire de la mort de Guillaumanche qu'elles arrivèrent à La Senevière ; quand elle descendirent de voiture devant le perron, elles trouvèrent madame de Colbosc qui s'avança au-devant d'elles et donna sa main à baiser à sa fille.

En apercevant la marquise, Nicole, qui ne s'attendait point à la trouver là, s'arrêta avec un mouvement de répulsion et d'effroi, et il lui fallut un effort pour

balbutier quelques paroles de politesse à peu près inintelligibles.

— Bonjour, mon enfant; je vois que vous avez grandi, mais je regrette que le séjour de la Suisse ne vous ait pas été meilleur; encore un peu trop de pâleur, et dans les yeux trop d'ardeur.

Nicole fit deux pas sans répondre, puis se retournant:

— Ce n'est pas ma faute, madame; c'est que la colère et la haine amassées siègent sur mon visage.

Et elle entra dans le vestibule, tandis que madame de Colbosc, interdite, regardait sa fille.

— Qu'a-t-elle donc? Que dit-elle? Est-elle folle?

— Non, troublée par le chagrin; ce qu'elle vient de vous répondre est probablement une phrase des livres dont malgré moi elle a fait sa lecture de tous les instants, un mot de Shakespeare ou d'Eschyle, d'*Electre*, d'*Oreste*, d'*Hamlet*, car dans l'obsession de sa douleur elle s'est identifiée avec ces personnages et il n'est pas rare de l'entendre parler en employant leur langage même.

— Et que dit le médecin?

— On a voulu la distraire par les voyages, mais on commence à se demander si on n'aurait pas mieux fait de la laisser revenir ici comme elle le voulait; nous allons voir; je vous prie d'être patiente pour elle.

— Ne l'ai-je pas toujours été?

Nicole était restée dans le vestibule et de loin elle regardait avec impatience madame de Colbosc et Hériberte sans entendre ce qu'elles disaient, car elles

parlaient à mi-voix ; quand elle vit qu'elles entraient, elle se rapprocha.

— Viens-tu? demanda-t-elle à Hériberte.

— Sans doute.

— Où donc allez-vous? demanda madame de Colbosc.

— Au cimetière.

— Je ne vous accompagne pas, se hâta de répondre la marquise ; vous serez plus libres.

Pendant l'année qui venait de s'écouler, le tombeau de Guillaumanche avait été construit, et il était entièrement terminé depuis plusieurs jours déjà, mais c'était le surlendemain, jour même de l'anniversaire de la mort, que la translation du corps devait avoir lieu.

En attendant, Guillaumanche était resté dans la tombe où on l'avait déposé, et sur son tertre herbé elles retrouvèrent les vestiges des fleurs qu'elles avaient envoyées d'Algérie, de Suisse et d'Italie ; des branches d'orangers de Mustapha reconnaissables à leurs feuilles non encore entièrement pourries ; des tiges de mimosas du lac de Côme ; et tout un entassement de bouquets de fleurs moins résistantes, qu'elles avaient cueillies dans leurs courses à travers les montagnes de la Suisse : des campanules, des hémérocales, des gentianes, des edelweïss, toutes ces plantes sauvages que Nicole récoltait au hasard de ses excursions pour les envoyer à La Senevière avec un baiser et une larme.

Bien qu'elles fussent agenouillées l'une à côté de l'autre sur le gazon court, dans une même douleur, ce

n'étaient pas les mêmes paroles que leur bouche contractée murmurait.

Celles d'Hériberte étaient la prière fervente, mais apprise, d'une femme pieuse qui s'incline sous la main qui l'a frappée, si cruelle que soit cette main.

Celles de Nicole, élevée moins dévotement, et de nature moins résignée d'ailleurs, traduisaient les angoisses qui depuis un an la dévoraient: à la courte prière par laquelle elle avait commencé s'étaient mêlés bien vite des sentiments qui n'avaient rien de chrétien, et qui, pour être des souvenirs, n'en pesaient que plus lourdement sur elle, tant la situation qu'ils évoquaient ressemblait à la sienne :

« Voici que je reviens dans ce pays et parle à mon père sur le tertre de sa tombe, afin qu'il m'entende et m'exauce. Ne lèveras-tu pas ta tête très chère? Envoie la justice, qu'elle combatte avec les tiens. Entends mes prières, ô père, et regarde ta fille auprès de ta tombe; entends-moi; ces larmes coulent pour ta cause. »

Hériberte était relevée depuis longtemps déjà, que Nicole était toujours agenouillée; il fallut qu'Hériberte la prît par la main :

— Viens; nous sommes ici pour plusieurs mois ; tu auras toute liberté de revenir, je te demande seulement que ce ne soit pas la nuit.

Après le dîner, elles passèrent la soirée avec madame de Colbosc dans le même salon où elles avaient appris la mort de Guillaumanche, et Nicole put alors seulement demander à la marquise où en était l'instruction contre les assassins de son père.

Mais madame de Colbosc ne savait pas autre chose que ce qu'elle avait écrit à Hériberte : l'instruction suivait son cours ; l'affaire n'était pas abandonnée; plusieurs fois la justice s'était égarée sur de fausses pistes ; mais malgré tout, elle ne se décourageait pas ; M. Baticle, qui en profitait scandaleusement pour se présenter à chaque instant à l'hôtel de Colbosc, affirmait que la lumière se ferait.

C'était tout ce que Nicole avait pu obtenir ? quant à donner des renseignements sur les fausses pistes, madame de Colbosc ne le pouvait pas, M. Baticle étant resté dans une discrétion de magistrat à cet égard.

Alors Nicole, laissant madame de Colbosc et Hériberte devant la cheminée, passa dans la bibliothèque, d'où elle revint presque aussitôt avec un livre qu'elle se mit à lire à une table écartée.

Quand madame de Colbosc eut bien interrogé Hériberte sur ses voyages, elle revint à Nicole.

— Que lisez-vous donc là-bas silencieusement ? demanda-t-elle.

— *Hamlet*, madame.

— C'est là une lecture mauvaise pour vous, mon enfant, et qui ne peut qu'aviver votre douleur en l'exaltant.

— Au contraire, madame, elle me donne l'espérance que mon père sera vengé ; ainsi quand je lis ce passage, par exemple : « Le meurtre, bien qu'il n'ait pas de langue, trouve pour parler une voix miraculeuse » ; ou bien — elle tourna quelques pages — quand je lis celui-là : « Le crime est si plein de maladroite méfiance qu'il se divulgue » ; je me dis qu'il est

impossible que l'assassin ne soit pas découvert un jour, et cela calme mon angoisse.

X

Hériberte ne quitta point le salon avec Nicole; quand celle-ci se retira pour monter à sa chambre, elle resta près de sa mère.

Tout d'abord il ne fut question que de Nicole qui, madame de Colbosc l'affirma, marchait à la folie.

— Qu'est-ce que c'est que cette machine qu'elle nous a lue avec des yeux fulgurants, comme si elle voulait nous foudroyer.

— Je n'ai pas remarqué ces regards foudroyants.

— Je les ai parfaitement remarqués, moi. Est-ce que c'est notre faute si son père n'est pas vengé, comme elle dit. Et puis cette manie de vengeance, n'est-ce pas précisément le commencement de la folie.

— Exaltée par la douleur, oui, folle non. Et ne doit-on pas la plaindre ! Est-il malheur comparable à celui qui l'a frappée, catastrophe plus horrible que celle qui, en une seconde, lui a enlevé son père; une nature telle que la sienne pouvait-elle n'en pas être bouleversée.

— De là à cette manie de vengance il y a loin; bouleversée, accablée, écrasée, je vous l'accorde et je la plains moi-même de tout mon cœur, mais où la folie se montre, l'idée fixe, si vous aimez mieux, c'est

dans cette colère, dans cette haine dont elle parle, « la colère et la haine amassées siègent sur mon visage » ; si ce n'était pas fou, ce serait ridicule. Vous devriez veiller à la débarrasser de ces manières mélo-dramatiques.

— Et comment ? Lorsqu'il s'agit de cette mort effroyable, je perds moi-même toute mesure. C'est un mystère que j'ai peur de sonder.

— Peur !

— Oui, peur.

Madame de Colbosc regarda sa fille avec émoi, et ce fut seulement au bout de quelques secondes qu'elle risqua une interrogation :

— Avez-vous donc des soupçons ? murmura-t-elle.

— Et vous, n'en avez-vous jamais eu ?

— Moi ! Que voulez-vous dire ?

— Si la justice a pu croire qu'elle trouverait le coupable parmi les braconniers, ce qui semblait possible, et si elle ne l'a pas encore trouvé après un an, n'est-ce pas la preuve qu'il faut chercher ailleurs.

— Où ?

— C'est la question que nous examinerons lorsque mon oncle sera ici. Nicole veut que l'assassin de son père soit puni ; je ne le veux pas moins fermement qu'elle. A la vérité je ne me suis pas, comme elle, laissé exalter par cette pensée de vengeance, mais je n'ai pas comme elle quinze ans, et ma nature est plus calme que la sienne.

— Heureusement.

— Peut-être. En attendant cet examen, j'ai un service à vous demander.

Madame de Colbosc fit un signe pour dire qu'elle était tout à la disposition de sa fille.

— Si, au lendemain de la mort de mon mari, j'ai voulu quitter ce pays, c'était pour échapper à l'affolement où cette catastrophe m'avait jetée et ne pas, sous le coup de la douleur, prendre des résolutions imprudentes ou prononcer des paroles qui pouvaient devenir le point de départ d'accusations injustes; mais c'était aussi pour éviter M. de La Senevière.

— Il ne se serait pas présenté chez vous.

— En êtes-vous sûre. Moi je crois qu'il se serait très bien présenté ici, et n'étant pas reçu, je crois qu'il aurait trouvé des moyens pour me poursuivre. N'a-t-il pas été vous faire visite tous les mois à Condé, alors qu'autrefois il ne se présentait jamais chez vous.

— Les relations que j'avais eues avec lui ne me permettaient pas de ne pas le recevoir.

— Vous croyez ! Cette question n'est pas à discuter maintenant.

— Ni maintenant, ni jamais, répliqua madame de Colbosc sèchement.

Hériberte n'avait pas à répondre, elle continua :

— Enfin, il est possible que M. de La Senevière se présente ici, tout est possible de sa part, je vous prie de lui faire comprendre que je ne veux pas le voir. Sans doute je pourrais dire que je ne reçois pas. Mais ce n'est pas assez, car je serais exposée à ce qu'il m'abordât quand je sors. Ce que je vous demande c'est une explication franche de laquelle il résulte nettement que je ne connais plus M. de La Senevière.

Madame de Colbosc paraissait assez embarrassée, et elle resta un moment sans répondre.

— C'est là une mission peu agréable, dit-elle, enfin.

— Trouvez-vous que dans les conditions où M. de La Senevière s'est placé, je puisse l'accueillir comme un ami ?

— Je ne dis pas cela.

— A qui puis-je confier cette mission et demander ce service, si ce n'est à vous.

— Certainement, si vous êtes bien résolue...

— Si je suis résolue !

— ... Je ne vous refuserai pas ; mais il ne faut pas se faire d'illusion, ce que je dirai ne vous débarrassera pas de M. de La Senevière comme vous le voulez ; il vous aime...

— Mais il me fait horreur, mais la pensée seule de me trouver en face de lui m'exaspère et m'anéantit à la fois.

Cela fut jeté avec une véhémence que madame de Colbosc n'avait jamais vue chez sa fille, toujours si complètement maîtresse de ses sentiments aussi bien que de ses paroles.

— Enfin, lui, vous aime... et il me paraît certain que ce que je dirai ne vous débarrassera pas de lui. Il n'y a qu'un moyen qui puisse produire ce résultat infailliblement.

— Lequel ?

— C'est que vous vous remariez.

— Oh ! pas un mot là-dessus, s'écria Hériberte.

— Avec la fortune que vous avez...

— Dans cette maison ; en ce jour !

— Je ne vous propose pas un mari; bien que de plusieurs côtés il m'ait été fait les ouvertures les plus honorables ; et bien que j'aie hâte de vous voir quitter ce nom... car enfin vous pouvez vous imaginer que ce n'est point avec plaisir, quand je vous écris, que je mets sur l'adresse « Madame Guillaumanche », je ne vous aurais pas encore parlé de mariage, si vous ne m'aviez pas vous-même parlé de M. de La Senevière.

— Eh bien, puisque vous m'en parlez, dit Hériberte avec une fermeté et une dignité qui ne laissèrent pas à madame de Colbosc le moyen d'interrompre. Il vaut mieux que je vous réponde tout de suite que je ne me remarierai jamais.

— Vous resterez madame Guillaumanche.

— Je mourrai madame Guillaumanche par respect et par amour pour la mémoire de mon mari, aussi bien que par respect de moi-même.

XI

Bien qu'elle fut montée de bonne heure dans sa chambre, Nicole ne s'était point couchée; assise dans un fauteuil, les bras croisés, elle restait là sans lire, écoutant, attendant.

Hériberte et madame de Colbosc resteraient-elles donc toute la nuit au rez-de-chaussée sans se décider à monter dans leurs chambres.

Peu à peu les bruits avaient cessé dans le château, les uns après les autres; les fenêtres, les portes s'é-

taient fermées; les lumières s'étaient éteintes; dans le vestibule aux voûtes sonores, on n'entendait plus qu'à de longs intervalles le pas discret d'une femme de chambre attardée.

Pendant la longue année qui venait de s'écouler, Nicole avait usé son impatience, maintenant elle savait attendre, et au fond de son fauteuil, enveloppée dans un manteau, elle restait immobile, les oreilles aux aguets.

Enfin elle entendit une porte se fermer au rez-de-chaussée, puis après un certain temps un murmure de voix dans le vestibule : c'était madame de Colbosc et Hériberte qui se séparaient pour rentrer chacun chez soi. Elle resta dans son fauteuil sans bouger et attendit toujours. Une heure s'écoula. Alors elle se leva avec précaution et alluma une bougie dans une petite lanterne d'enfant : certainement mademoiselle Dauvresse dormait depuis longtemps déjà; Hériberte dormait aussi sans doute; et si madame de Colbosc se promenait à travers son appartement comme elle en avait l'habitude autrefois, le bruit de ses propres pas l'empêcherait d'entendre ceux du corridor.

Tout doucement elle ouvrit sa porte et écouta : aucun bruit; elle prit sa lanterne et, après être sortie elle referma sa porte. Dans ce haut et large corridor la lumière tremblotante de sa petite bougie n'éclairait qu'à quelques pas autour d'elle; mais enfin c'était assez pour qu'elle vît à ses pieds et pût se diriger.

Elle passa devant la porte de la chambre de mademoiselle Dauvresse, puis devant celle de l'appartement de madame de Colbosc, mais elle glissait si lé-

gèrement sur les dalles qu'il était impossible qu'on l'entendît. Après l'appartement de la marquise le corridor tournait brusquement à angle droit et après avoir monté quelques marches on arrivait dans l'aîle du nord, celle qui n'était que rarement habitée, et alors seulement que le château était plein, celle où l'on entendait des bruits mystérieux et qui était hantée.

Elle s'arrêta un moment et jeta des regards autour d'elle, comme pour sonder les ténèbres; puis elle continua son chemin jusqu'à une porte qu'elle ouvrit lentement et referma de même. La pièce où elle venait d'entrer était une chambre immense, haute de plafond, avec des boiseries sombres recouvrant les murs; elle avait été habitée autrefois par les La Senevière, mais quand Guillaumanche avait acheté le château, il n'avait pas voulu l'occuper, la trouvant incommode pour lui, et il s'était contenté d'en faire une chambre d'apparat en la meublant d'un vieux mobilier des premières années de Louis XIV : lit à baldaquin en damas rouge et or, prie-Dieu et chaire en bois sculpté, chaises et fauteuils à dossiers renversés, couverts en cuir rehaussé de clous dorés.

Nicole s'était arrêtée et s'appuyant contre la porte, elle était restée là un moment frémissant; jamais elle n'était entrée dans cette chambre sans émotion, et toujours ç'avait été en plein jour tandis que maintenant c'était en pleine nuit; les ombres et le silence l'enveloppaient, pesaient sur elle de tout leur poids, mais ce qui bien plus lourdement encore l'étouffait, c'était son trouble intérieur et son angoisse-

Il y avait un an qu'elle attendait cette heure : en Algérie, en Suisse, en Italie, elle s'était dit que le jour où elle rentrerait à La Senevière, elle irait passer sa première nuit dans cette chambre où revenaient les morts et que si elle devait revoir son père, s'il lui parlait jamais, ce serait là qu'il lui apparaîtrait. Combien de fois s'était-elle demandé si elle en aurait le courage ?

Voilà qu'elle était dans cette chambre et qu'elle se sentait trembler; la porte contre laquelle elle s'appuyait craquait et claquait dans ses feuillures. Elle fit quelques pas en avant, et bravement elle souffla sa bougie. Quand ses regards ne se perdraient plus dans des profondeurs insondables, elle aurait moins peur. D'ailleurs, la lumière de la lune qui entrait par les fenêtres sans volets, et s'allongeait en deux nappes blanches sur le parquet lui permettait de se diriger. Elle alla s'asseoir dans un fauteuil.

Son raisonnement se trouva juste, elle eut moins peur, et au bout de quelques minutes, ce fut d'un cœur presque ferme qu'elle attendit.

N'allait-il pas venir; ne lui parlerait-il point; ne lui révélerait-il pas le secret de sa mort.

Puisque l'ombre d'un La Senevière assassiné apparaissait, disait-on, dans cette chambre, pourquoi celle de son père n'y apparaîtrait-elle point aussi. S'il était vrai, comme elle l'avait lu, que les ombres ne se montrent que dans des conditions de mystère, la nuit, dans l'obscurité, n'avait-elle pas précisément réuni ces conditions en osant venir dans cette chambre qui, pendant tant d'années, lui avait inspiré un si profond

effroi. Elle l'avait bravé, elle le bravait cet effroi.

Cependant, si courageuse qu'elle voulût être, il y avait des moments où le frémissement du vent, le craquement d'un meuble, un bruit inexplicable la faisait se redresser tremblante.

— Était-ce lui?

Puis elle se rasseyait, et de nouveau elle attendait. Elle s'était si souvent dit qu'elle le verrait; son espérance serait-elle trompée.

Alors le découragement la prenait, et avec des larmes des mots lui échappaient qu'elle murmurait:

— Oh! père, père, pourquoi ne viens-tu pas? Ne te montre pas si tu ne le peux pas, mais parle-moi.

Les heures s'écoulèrent, et elle restait toujours immobile, les yeux ouverts, les oreilles aux aguets. Comme son esprit affolé allait d'une idée à une autre, elle se dit que son père lui parlerait peut-être plutôt dans son sommeil et qu'il fallait qu'elle dormît. Elle se blottit au fond de son fauteuil et s'enveloppant dans son manteau elle tâcha de s'endormir, se disant, se répétant :

— Il le faut, il le faut.

Mais ce fut en vain, elle était trop oppressée, trop agitée, son cœur battait trop fort, sa tête était trop brûlante, le sommeil ne vint pas.

Les rayons blancs après s'être allongés sur le parquet et avoir remonté le long des boiseries, pour arriver enfin au plafond, lui firent comprendre que la lune allait bientôt se coucher. Comment, dans la nuit, regagnerait-elle sa chambre, maintenant qu'elle n'avait plus de lumière.

Il fallait qu'elle renonçât à son espoir : si ardente que soit notre prière, elle ne tire pas de leur tombe les morts que nous aimons.

XII

Malgré les fatigues de cette nuit, Nicole était levée de bonne heure ; elle descendait dans le jardin au moment où le soleil apparaissait rouge et sans rayons derrière le rideau des grands arbres de l'étang ; comme lorsqu'elles étaient revenues la veille du cimetière, il était trop tard pour visiter les jardins, elle avait hâte de revoir les fleurs de son père : « Je reviendrai, vous me parlerez de lui. »

Moins précoce cette année, que l'année précédente, l'hiver n'avait point encore fait son apparition : si l'humidité avait pourri plus d'une plante, la gelée n'en avait roussi aucune ; les roses thé, les chrysantèmes, les dahlias, les clématites remontraient encore une floraison superbe, plus pâle, il est vrai, qu'en octobre, mais avec cette douceur de nuances qui est le charme même de l'automne.

Trop émue, trop haletante de sa nuit, pour s'entretenir avec ces fleurs, ce fut l'esprit distrait, préoccupé, qu'elle parcourut les allées du jardin et du parc. Tout ce qui avait alimenté son espoir déçu pendant cette longue absence lui manquait successivement : cette chambre où elle avait cru que son père lui ap-

paraîtrait, ces fleurs qui devaient lui dire tant de choses et qui ne lui disaient rien.

Elle n'avait plus qu'une pensée : « Qu'allait être son entretien avec Papillon, qu'allait-il lui apprendre? En serait-il de Papillon comme il en avait été de cette chambre et de ces fleurs ? »

Sa première question, la veille, avait été pour s'informer du triage où Papillon travaillait dans la forêt; elle avait appris que c'était au carrefour des Roche-Grises c'est-à-dire à trois kilomètres du château, — en tout une course de deux heures à peine avant le déjeuner; mais mademoiselle Dauvresse n'étant descendue de sa chambre qu'à dix heures passées, il avait fallu remettre cette promenade à l'après-midi, et elles n'étaient parties qu'à une heure.

Comme Nicole ne pouvait plus rencontrer Papillon dans le cimetière, elle avait eu soin d'écrire un court billet dans lequel elle lui fixait un autre rendez-vous; à un moment donné, elle trouverait bien l'occasion de lui glisser ce billet.

Mais elle n'eut pas besoin de se mettre en frais d'imagination pour faire naître cette occasion; lorsqu'elles arrivèrent au triage des Roches-Grises et que Nicole proposa de monter sur le plateau sur lequel on apercevait la fumée des meules de Papillon, mademoiselle Dauvresse, lasse depuis un an de toujours courir derrière son élève, laissa paraître une certaine hésitation.

— Qu'irions-nous faire là-haut, la montée est rude, le chemin est mauvais.

— Je voudrais dire bonjour aux enfants Papillon

puisque nous sommes si près d'eux ; mais comme le chemin est vraiment mauvais, vous n'avez pas besoin de moi ; asseyez-vous, dans dix minutes je serai redescendue.

Proposer à mademoiselle Dauvresse de s'asseoir, c'était la prendre par son faible ; il y avait justement un endroit qu'un éboulis de rochers abritait du vent, le soleil y dormait, elle s'y installa pendant que Nicole grimpait quatre à quatre par le sentier en lacets.

Quand Papillon, en se retournant pour voir qui arrivait derrière lui, reconnut Nicole, il poussa une exclamation :

— C'est donc vrai, mademoiselle, vous voilà ; il y a si longtemps qu'on parle de votre retour.

Puis, après quelques mots insignifiants, il envoya celui de ses garçons qui travaillait avec lui à l'autre bout de son chantier, et il resta seul avec Nicole.

— Avez-vous écrit à ma belle-mère ?

— Non, mademoiselle.

Elle eut un geste d'accablement ; encore une espérance qui lui manquait, la dernière, car il n'y avait plus qu'en Papillon qu'elle eût foi.

— Il ne faut pas vous désespérer, mademoiselle, tout n'est pas dit.

— Alors, vous avez trouvé? s'écria-t-elle, passant instantanément de l'abattement à l'exaltation.

— J'ai trouvé... sans trouver.

Il regarda autour de lui, mais la précaution était nutile ; en cet endroit désert, personne ne pouvait les écouter, et le garçon était trop éloigné pour entendre

ce qu'ils disaient, alors même qu'ils se seraient entretenus à voix haute.

— Vous savez, mademoiselle, que je vous ai dit qu'il y avait du louche dans l'histoire de Feulard, qui aurait été censément chez lui au coucher de la lune.

— Il n'y était pas?

— Il y était peut-être, il n'y était peut-être pas; je crois qu'il n'y était pas, et d'*ici-t-à* peu je pense que nous serons fixés là-dessus, parce que, rapport à mon garçon aîné qui fréquente la fille de Chaigneux, il y aura moyen de faire parler Chaignenx; s'il ne veut pas parler, sa fille n'aura pas mon *garçon*, et elle y tient; il a des raisons pour ça; d'*ici-t-à* peu de jours, ça sera réglé.

Il fit une pause en homme satisfait d'avoir établi un point important; puis continuant :

— Quand Feulard n'aurait pas été chez lui au coucher de la lune, cela ne dirait pas qu'il a commis le crime. Il y a son fusil, vous savez qui n'a pas été tiré. Il est vrai qu'il a pu se servir d'un autre fusil. Mais il y a autre chose; il faut vous dire que, comme j'ai toujours eu dans l'idée que ce serait par Feulard qu'on arriverait à l'assassin, je n'ai pas refusé de lui prêter une petite somme qu'il m'a demandée. Il ne me l'a pas rendue, vous pensez bien. Seulement comme je lui en parlais dimanche dernier qu'il était saoul, sauf le respect que je vous dois, voilà qu'il fait le malin et qu'il me dit que je n'ai pas à m'inquiéter, qu'il allait être riche et qu'il me paierait. Riche Feulard? D'où pouvait lui venir la fortune? Je l'ai poussé; il ne s'est pas livré; tout ce que j'ai pu en tirer, c'est — il baissa

encore la voix — que ce serait par un mariage.

— Un mariage !

— Pas le sien ! bien entendu. Mais celui de quelqu'un qui l'enrichirait. Et pourquoi enrichirait-on Feulard, s'il n'avait pas fait quelque chose d'extraordinaire ou s'il ne savait pas des choses qu'il faut payer ? Maintenant autre affaire. A vivre dans les prisons on apprend les manières des criminels ; eh bien, il paraît qu'ils retournent toujours là où ils ont commis le crime. J'ai donc souvent rôdé aux abords des étangs de la Bétourre. Pas plus tard que deux jours après votre départ, qui est-ce que je rencontre ? M. le comte de La Senevière. C'est bien. Huit jours après, qui est-ce que je rencontre encore ? M. le comte de La Senevière. Pourquoi ? Quinze jours après, qu'est-ce que je rencontre ? M. le comte de La Senevière. Il vient à moi et il me dit : « Qu'est-ce que vous faites donc toujours par là, Papillon ? » Et moi je lui dis : « Et vous, monsieur le comte ? » Depuis, je ne l'ai plus rencontré. Allez, allez, mademoiselle, il y a des fragons dans les bois, et d'*ici t'a peu* vous en verrez la couleur. Adieu, mademoiselle, rentrez au château, laissez-moi faire.

Sans en demander davantage, elle avait expliqué qu'ils devaient ne plus se voir dans le cimetière, mais à un certain endroit du parc qu'elle lui avait désigné, et se conformant à l'avis de Papillon elle était sortie avec mademoiselle Dauvresse qui n'avait pas pu tirer un mot d'elle.

Comme elles approchaient du château elles avaient aperçu La Senevière qui descendait le perron.

XIII

Hériberte ne s'était pas trompée en disant à sa mère qu'il fallait s'attendre à une visite de La Senevière : vers deux heures, un domestique annonça que M. le comte de La Senevière demandait si madame et madame la marquise pouvaient le recevoir.

— Vous voyez, dit Hériberte, qui pâlit.

— Il n'y a qu'à répondre que nous ne recevons pas, répliqua madame de Colbosc, troublée.

— Au contraire, il faut le recevoir ; mieux vaut tout de suite que plus tard.

S'adressant au domestique :

— Faites entrer M. de La Senevière.

Puis, revenant à sa mère :

— Je compte sur votre promesse.

Et vivement elle sortit par une porte opposée à celle par laquelle La Senevière allait entrer.

L'attente de madame de Colbosc ne fut pas longue ; la porte par laquelle Hériberte venait de s'échapper était à peine fermée que La Senevière parut. Jamais il n'avait été aussi correct dans sa tenue. Les années précédentes, bien qu'il fût toujours très soigné, il était un peu démodé, ses pantalons, ses gilets et ses vestons datant du temps de sa splendeur. Au contraire, il était à la mode du jour, sa garde-robe avait été renouvelée par un tailleur élégant.

Au regard qu'il jeta dans le salon, il fut évident

pour madame de Colbosc qu'il était étonné de ne pas apercevoir Hériberte ; cela fut pour la marquise une ouverture dont elle s'empressa de profiter.

— Vous comprenez que ma fille ne peut pas recevoir.

— Oh ! parfaitement, et à vrai dire ce n'est pas à elle que je fais cette visite... c'est à vous, madame.

Il s'assit dans le fauteuil que madame de Colbosc lui avait montré de la main.

Décidément les choses se présentaient pour le mieux, et madame de Colbosc espéra qu'elle sortirait plus facilement qu'elle ne l'avait imaginé tout d'abord de cette situation difficile.

— Il a été beaucoup question de vous entre ma fille et moi...

— Oh ! madame...

— Ne vous en félicitez pas, car la conclusion de cet entretien a été une mission dont ma fille m'a chargée et que je dois remplir : dans les conditions où ma fille se trouve placée, elle entend que l'interruption de vos relations dont j'ai été l'instrument l'année dernière, devienne une rupture définitive.

Il était ordinairement maître de ses sensations, cependant il ne put pas ne pas laisser paraître sa surprise, mais il se remit vite, et ramena un sourire sur ses lèvres qui avaient tremblé :

— Si nous devions rester l'un et l'autre dans la situation où nous étions l'année dernière, je comprendrais la réserve de madame votre fille : alors je l'aimais, je lui avais fait l'aveu de mon amour, et mariée elle ne pouvait pas me recevoir, je l'ai compris et je

me suis soumis ; maintenant je l'aime toujours, cela est vrai, mais... elle est veuve.

Madame de Colbosc le regarda épouvantée ; il était trop attentif à ce qui se passait pour ne pas voir ce mouvement et ne pas le comprendre, cependant il ne pouvait pas reculer :

— Certes je ne me serais pas permis d'aborder ce sujet en ce moment, si vos paroles ne m'y obligeaient pas, malgré mon respect des convenances malgré... tout ! mais vous en avez trop dit pour que nous n'allions pas maintenant jusqu'au bout. Assurément vous n'avez pas oublié l'entretien que nous avons eu lorsque vous m'avez signifié, il y a un peu plus d'un an, la volonté de madame votre fille, l'accueil que vous m'avez fait chez vous, à Condé, chaque fois que j'ai eu l'honneur de vous voir, m'en est le garant. La conclusion de cet entretien a été, vous vous en souvenez, le mot qui le résumait, qui exprimait vos regrets ; et, si j'ose aller jusque-là... vos espérances : « Si elle était veuve ! »

Madame de Colbosc poussa une exclamation inintelligible au moins pour les mots, mais claire pour le sens ; il poursuivit :

— Elle est veuve et je viens vous rappeler votre promesse : J'aimais madame votre fille, je l'aime plus que je ne l'ai jamais aimée, mon espoir est de devenir son mari.

Cette fois ce fut un mouvement d'horreur qui fit reculer madame de Colbosc.

— Vous ! s'écria-t-elle, vous !

Il pâlit légèrement, mais sans perdre contenance :

— Quelles raisons empêcheraient aujourd'hui, je veux dire dans quelques mois, ce qui, il y a un an, vous semblait possible, ce que vous me laissiez entrevoir comme possible.

— Quelles raisons? Mais la mort de ce malheureux.

— Pour qu'elle devînt veuve, il fallait bien qu'il mourût.

— N'avez-vous donc jamais pensé qu'on pouvait vous accuser de cette mort?

— C'est justement parce qu'on a pu le penser que je vous parle avec cette franchise : si j'avais commis ce crime, ou même simplement ce malheur, le remords ne me fermerait-il pas la bouche?

Madame de Colbosc resta atterrée. Plus d'une fois elle s'était demandé si La Senevière n'avait pas tué Guillaumanche; et toujours elle avait rejeté avec horreur ce soupçon : un La Senevière! Mais voilà que la cause qu'elle n'avait jamais voulu voir à ce crime éclatait : il voulait épouser Hériberte, et pour qu'elle devînt veuve il avait fallu que Guillaumanche mourût. Non-seulement il l'avouait, mais encore il faisait d'elle sa complice : « Si elle était veuve! » Son trouble fut si profond que pendant plusieurs minutes elle ne pensa pas à répondre. Enfin, elle secoua son angoisse :

— C'est un grand malheur que vous vous soyez mépris sur le vrai sens de mes paroles : si ma fille avait été veuve il y a un an, elle eût sans doute pris une attitude autre à votre égard; mais elle ne l'était pas lorsque j'ai prononcé ces paroles auxquelles vous faites dire ce qu'elles ne disaient nullement; elle l'est

devenue, et cela a créé une situation toute différente.

Cette fois, ce fut La Senevière qui fut décontenancé.

Madame de Colbosc poursuivit :

— En tous cas, je ne puis que vous répéter ce que je vous ai dit : ma fille entend que l'interruption de vos relations devienne une rupture définitive ; ce sont ses propres paroles que je vous transmets et vous comprenez qu'il n'y a pas à épiloguer et à les détourner de leur sens.

— Mais, madame...

— J'ajoute pour répondre à votre demande, à la possibilité de laquelle je n'avais point pensé, que la volonté de ma fille est de ne se remarier jamais.

Sur ce mot, madame de Colbosc se leva, et comme il étendait le bras pour commencer une explication, elle lui fit une révérence, et sans se retourner elle sortit du salon si vivement que cette sortie ressemblait à une fuite.

XIV

— Joué!

Cette vieille sorcière s'était moquée de lui; elle l'avait poussé pour qu'il la débarrassât du gendre qu'elle exécrait, et maintenant elle le remerciait avec une révérence.

Il sortit abasourdi, si troublé, qu'il n'aperçut pas Nicole et mademoiselle Dauvresse qu'il croisa.

Il y avait un an qu'il attendait cette journée et qu'il

bâtissait dessus ses espérances; et de tout ce qu'il avait prévu et combiné, rien ne se réalisait; de ce qu'il avait arrangé il ne restait rien : ce n'était plus seulement les billets de Caffié qu'il fallait payer, c'était aussi la mort de Guillaumanche.

Comment avait-il pu risquer une pareille aventure sur quelques mots d'une vieille femme à moitié folle. Il avait donc été fou lui-même? Non pas fou, mais acculé aux moyens désespérés par la fatalité. Si Caffié, lui aussi, n'avait pas cru ce mariage possible, il aurait à la date fixée déposé les billets faux au parquet, et il n'aurait pas prêté les mille francs par mois que régulièrement il versait, par l'entremise de Tréfouel, pour assurer ce mariage. En somme, il avait gagné un an et la seule chance à laquelle il pût se raccrocher dans sa chute, il l'avait saisie.

Depuis que Caffié lui versait mille francs par mois, il avait pris pour remplacer la femme qui faisait autrefois son ménage un gamin de quatorze ans appelé Théodore, fils de cette femme, qui, ayant déjà été domestique chez un notaire des environs, était plus que suffisant pour son service, et avait surtout le grand mérite d'être toujours là du matin au soir et du soir au matin, remuant, parlant, chantant, emplissant de mouvement et de bruit cette vieille bicoque sombre, dont les murs l'écrasaient à de certains moments, comme s'ils pesaient sur lui de tout leur poids.

Quand il rentra dans sa bicoque, il trouva Théodore au milieu de la cuisine, en train de construire avec des brins d'osier un trébuchet pour les merles.

En apercevant son maître, dont le teint était blême

Et le visage convulsé, le gamin laissa tomber ses deux bras et le regarda stupéfait.

— Pourquoi me regardes-tu ainsi? s'écria La Senevière furieux.

— Je ne regarde pas monsieur le comte.

— Que cherches-tu ?

— Rien; je me disais comme ça, en examinant le ciel : voilà un bon temps pour les merles.

Ce n'était pas la première fois que Théodore, étonné à la vue de la tête ravagée de son maître, s'attirait ces questions : « Pourquoi me regardes-tu? Que cherches-tu? » Aussi savait-il que *quand il se laissait* surprendre il devait se défendre sans avouer qu'il cherchait quelque chose; autant que possible il se tenait en garde contre ces étonnements, mais celui-là avait été si vif qu'il n'avait pas pu le cacher.

Traversant la cuisine, La Senevière était entré dans la salle, mais au lieu de s'asseoir, il s'était mis à marcher sans penser à retirer son chapeau : il allait d'un bout à l'autre de la pièce à grands pas, tournant sur lui-même comme une bête en cage; quand il s'arrêtait, c'était devant son râtelier d'armes, où un fusil à canons courts avait pris la place de celui jeté dans l'étang, et si parfaitement semblable à celui-là, qu'on ne pouvait que difficilement reconnaître qu'il était neuf; puis, brusquement, il reprenait sa marche désordonnée.

Comme il était arrêté devant le râtelier, il crut entendre un bruit de pas au dehors, en même temps les chiens aboyèrent, sautant en arrière, il jeta autour de lui des regards épouvantés en criant :

— Théodore ferme la porte, ferme la porte, ferme, ferme.

Et, se précipitant lui-même sur celle qui de la salle communiquait avec la cuisine, il poussa un énorme verrou; mais un éclair de raison réagit contre ces cris et ces mouvements inconscients; il rouvrit le verrou et, tâchant de se composer un maintien indifférent, il entra dans la cuisine, où il trouva la mère de Théodore qui, en passant, avait voulu voir son garçon et qui restait interdite, ayant entendu bien évidemment ces cris auxquels elle ne comprenait rien.

Il voulut lui donner une explication :

— J'ai cru que c'étaient des gens qui venaient m'ennuyer, dit-il.

— Ah bien sûr, monsieur le comte.

Mais il était déjà rentré dans la salle où il avait repris sa marche.

— Je deviens fou, murmura-t-il.

Puis tout à coup, se frappant le front, il s'écria :

— Ah! plut à Dieu! ne plus se souvenir; ne plus prévoir.

Théodore entra.

— Que veux-tu? pourquoi entres-tu?

— Monsieur le comte m'a appelé; j'ai entendu monsieur le comte parler.

— Tu m'as entendu, qu'ai-je-dit? Réponds : qu'ai-je dit?

— Mais je ne sais pas.

— Tu m'espionnes.

— J'ai entendu la voix de monsieur le comte, je n'ai

pas entendu ce qu'il disait; c'est pour cela que je suis entré.

— Va-t'en.

La porte refermée, La Senevière se laissa tomber sur une chaise, et se prenant la tête dans ses deux mains, les coudes appuyés sur la table, il resta ainsi sans bouger, n'ayant même pas conscience que la nuit était faite depuis longtemps déjà.

Ce fut seulement en abaissant ses mains qu'il se trouva en pleine obscurité : comment, pourquoi? Une terreur folle le souleva :

— Théodore! Théodore!

Théodore entra vivement, effrayé de l'intensité de ce cri éperdu.

— Apporte ta chandelle, vite, vite.

La chandelle fut apportée, mais elle ne dissipa que faiblement les ténèbres qui emplissaient cette pièce noire.

— Allumes-en une autre, là-bas dans le coin sombre.

La seconde chandelle fut placée dans le coin sombre, mais ce fut plutôt des ombres qu'elle donna que de la clarté.

Théodore allait sortir pour retourner à son dîner, il le retint.

— Reste.

Après un moment de silence Théodore risqua une question.

— Qu'est-ce que monsieur le comte veut que je fasse.

— Parle-moi.

Ahuri il regarda son maître :

— Dis-moi quelque chose, n'importe quoi, ce que tu voudras, une histoire.

— Mais je ne sais pas.

— Eh bien, chante, tu sais chanter, chante.

Théodore se mit à chanter, tout en se demandant si son maître n'avait pas perdu la tête :

Quand tu quittas notre village,
Oh! ma Nini que j'aimais tant,
Dans tes cheveux et ton corsage
Brillait rose et lilas blanc.
Des rubans, après une année,
Ont remplacé ce frais bouquet,
Et l'on t'appelle fleur fanée,
Pauvre Nini, qu'as-tu donc fait?

XV

Hériberte et Nicole seules assistèrent à la mise au tombeau de Guillaumanche, qui fut faite le matin de très bonne heure; mais au service célébré à midi, la foule s'entassa dans la petite église : dans le chœur, à côté d'Hériberte et de Nicole, la marquise, le comte et la comtesse de Colbosc, le fils aîné Jean de Colbosc qui sortait de Saumur en uniforme tout neuf d'officier de cavalerie, ainsi que les autres enfants et quelques membres de la famille de Colbosc, parents éloignés d'Hériberte; aux premiers rangs, dans la nef, La Senevière calme et froid, le comte de la Roche-Odon qui, malgré son grand âge n'avait pas craint de faire douze lieues pour se rendre à cette cérémonie; le marquis

de Courtomer, tout ce qui dans le pays portait un nom; et derrière ces représentants de la noblesse, pêle-mêle, les bourgeois et les paysans du village : Papillon avec sa femme et ses six enfants, Feulard, les gens du pays.

Contrairement à ce qui aurait dû avoir lieu, ceux-là même de qui l'on pouvait attendre l'exemple du recueillement, ne cessait de causer entre eux et de chuchoter pendant la célébration de l'office des morts, la curiosité l'emportant sur les principes.

— Savez-vous où en est l'instruction du crime?

— J'allais vous adresser la même question.

— On ne découvre donc rien?

— C'est pitoyable.

— Qu'attendre de la magistrature qu'on nous imposée?

Plus que tout autre, La Senevière, malgré la dignité et la réserve de sa tenue, fut interrogé par ses voisins, celui de gauche comme celui de droite, aussi bien que ceux qui étaient placés derrière lui : vivant dans le pays, il devait savoir.

Mais il ne savait rien.

— Ne croyez-vous pas aux braconniers?

— Assurément, sans quoi le crime ne s'expliquerait pas.

Et comme tous avaient des bois dont le gibier était plus ou moins mis à sac, l'accusation contre les braconniers était généralement admise ; avec La Senevière on se répétait :

— Sans la vengeance d'un braconnier, le crime ne s'expliquerait pas.

— Ces gens-là se soutiennent entre eux.

— Nous traversons des temps difficiles.

— Il ne faut pas désespérer.

Après le service, Hériberte reçut un certain nombre de personnes au château et les interrogations recommencèrent :

— Ne savez-vous donc rien ?

— Espérons que la justice ne restera pas impuissante.

Ce fut seulement dans l'après-midi qu'elle put tenir avec son oncle, sa tante et sa mère, le conseil de famille devant lequel elle voulait exposer ses soupçons et ses angoisses.

— C'est pour vous faire part de certains scrupules qui me tourmentent depuis longtemps, que je vous ai réunis, dit-elle, et aussi pour vous consulter sur le parti que je dois prendre. L'année dernière, au moment du crime, la justice se montrait si assurée de trouver le coupable parmi les braconniers ou les voleurs de bois, que j'ai partagé sa confiance. A ce moment, il semblait que le mobile du crime ne pouvait être que la vengeance. Mais depuis cette époque, en voyant que la justice n'arrivait à aucun résultat sur la piste qu'elle avait adoptée, je me suis demandé si cette piste était la bonne, et si j'avais donné aux magistrats les renseignements qui auraient pu les guider sur une autre.

— Sur laquelle ? s'écrièrent le comte et la comtesse en même temps.

Alors elle raconta ce qui s'était passé entre La Senevière et elle l'année précédente, ses observations, les

poursuites du comte, la scène qui avait eu lieu entre eux dans les bois, enfin la rupture qu'elle avait chargé sa mère de lui signifier.

— Cela permet-il d'admettre que M. de La Senevière ait pu commettre ce crime ? demanda-t-elle en s'interrompant dans son récit.

— Un La Senevière ! s'écria la comtesse de Colbosc.

— C'est justement ce que je me suis dit, poursuivit Hériberte, et voilà pourquoi je n'ai pas averti la justice. Mais ai-je eu raison de repousser alors les soupçons vagues qui m'ont assailli. Ai-je eu raison de taire ce qui s'était passé entre M. de La Senevière et moi ? C'est ce que je me demande depuis et chaque jour avec plus d'inquiétude, plus d'angoisse à mesure que le temps s'écoulait et que les recherches de l'instruction n'aboutissaient à rien. Si M. de La Senevière était un honnête homme ; si je croyais à son désintéressement à sa sincérité, je repousserais encore ces soupçons. Mais il n'est pas un honnête homme, je ne crois pas plus à son désintéressement qu'à sa sincérité. En me poursuivant de ce qu'il appelait son amour, ce n'était point mon amour que M. de La Senevière recherchait : ce qu'il voulait, ce n'était point une maîtresse qui lui plût, c'était une maîtresse qui fût riche, afin de recommencer avec elle ce qui lui avait réussi avec d'autres. Lorsqu'il a vu que je ne voulais pas être cette maîtresse, ne s'est-il pas imaginé que je l'écouterais plus volontiers si le mari qui se trouvait entre lui et moi disparaissait. Voilà le doute qui depuis un an me tourmente et que je vous soumets.

Hériberte avait commencé en s'adressant surtout à

son oncle, mais remarquant le trouble et l'émotion qui, à mesure qu'elle parlait, se traduisaient sur le visage bouleversé de sa mère, c'était vers celle-ci qu'elle s'était tournée.

— Que M. de La Senevière ait eu un intérêt quelconque à la mort de mon mari, et j'oserai dire que c'est lui qui l'a tué, cet intérêt existe-t-il? C'est ce que je vous demande d'examiner.

— C'est là une accusation terriblement grave, dit M. de Colbosc après un moment de silence.

— Je le comprends, croyez-le bien, mon oncle, et je dois ajouter que ce qui peut empêcher de l'admettre. ce qui me l'a fait longtemps repousser, c'est que quand j'ai demandé à ma mère de me délivrer de M. de La Senevière, je l'ai prié de lui dire que je n'avais et que je n'aurais jamais pour lui que de la haine et du mépris, — ce qui devait ne lui laisser aucune pensée d'espoir ni de retour.

Il s'établit un nouveau silence, et Hériberte, qui examinait sa mère, la vit se troubler de plus en plus : elle respirait péniblement, ses mains tremblaient.

— Qu'avez-vous? demanda-t-elle.

Madame de Colbosc resta quelques instants sans répondre.

— Ma sœur, êtes-vous souffrante? demanda le comte.

Elle se décida :

— M. de La Senevière a si peu perdu l'espoir que hier il m'a demandé la main de ma fille.

Hériberte poussa un cri d'horreur :

— Maintenant, vous le voyez, c'est bien lui l'assassin.

XVI

Il y eut un moment de stupeur; après plusieurs minutes ce fut la comtesse de Colbosc qui, la première, rompit le silence :

— Ce que je ne comprends pas, dit-elle, c'est qu'après avoir été congédié de façon à ne lui laisser aucun espoir, M. de La Senevière ait pu penser à devenir le mari d'Hériberte.

Tous les yeux s'étaient ramassés sur la marquise; elle devait s'expliquer : il était difficile à ses lèvres de s'amincir, cependant elles étaient plus minces encore que de coutume; il semblait impossible qu'elle pâlit et cependant son teint blême avait blêmit encore.

— Ne l'avez-vous pas congédié? demanda le comte d'un ton qu'il ne prenait jamais en parlant à sa belle-sœur.

Comme elle ne répondait pas, Hériberte se cacha le visage entre ses mains.

— Je l'ai si bien congédié, dit enfin madame de Colbosc, que de ce jour nous ne l'avons plus revu, ou du moins nous ne l'avons vu que rarement; cependant, je dois dire que je ne lui ai pas parlé de haine et de mépris comme Hériberte le voulait, — ce qui était impossible.

— Ce qui eut sauvé mon mari, s'écria Hériberte, le comprenez-vous, maintenant?

Il y avait tant d'indignation et de douleur dans ce cri que madame de Colbosc resta écrasée tandis que le

comte et la comtesse qui s'étaient levés s'empressaient autour d'Hériberte.

Un long moment de gêne s'en suivit ; on ne parlait pas, on ne se regardait même pas ; Hériberte était à un bout du salon avec son oncle et sa tante ; madame de Colbosc dans son fauteuil, toute seule devant la cheminée, avait l'attitude d'une accusée qui ne peut pas se défendre.

Plus le temps s'écoulait, plus la situation devenait lourde, M. de Colbosc voulut en sortir.

— Quoi qu'il en soit, dit-il à mi-voix, il y a un fait : c'est l'espoir chez M. de La Senevière d'épouser Hériberte, et sans rechercher qui a pu laisser cet espoir, infatuation, aveuglement ou tout autre cause, il semble le condamner ; mais de ce que ce fait le condamne pour nous, il n'en résulte pas qu'il le condamne pour les autres et particulièrement pour la justice ; ce n'est pas tout que nous le croyions coupable, il faut que nous fassions reconnaître sa culpabilité de façon à ce qu'on le poursuive. Comment ?

— Si vous voulez examiner cette question, répondit Hériberte, je vous demande que ce soit devant Nicole. Il ne convenait point qu'elle sût, avec des détails qui ne sont pas de son âge, ce qui s'est passé entre... cet homme et moi, mais maintenant qu'il s'agit de la poursuite de l'assassin de son père, elle doit prendre part à notre conseil de famille. Que de regards désespérés, dont je ne voulais pas comprendre le sens, elle m'a adressés pour me reprocher de ne pas mettre assez d'ardeur à cette poursuite ; que de doutes terribles l'ont fait souffrir depuis qu'elle vit avec l'idée

fixe de venger son père, et qui n'ont été retenus que par l'amitié qu'elle a pour moi. Il importe qu'elle voie que si j'ai été timide et réservée dans mes soupçons, je ne le serai point dans la punition du crime.

— Ne craignez-vous pas qu'elle soit bien jeune pour une pareille discussion ? demanda la comtesse.

— Hélas ! la pauvre enfant avec son père a perdu sa jeunesse.

— Qu'on la fasse venir, dit M. de Colbosc.

— Je vais la chercher.

Hériberte revint bientôt avec Nicole et Jean de Colbosc, mais elle ne retrouva pas sa mère qui, sans rien dire à personne, avait quitté le salon.

— J'ai amené Jean, dit-elle, son conseil pourra nous être utile.

— De quoi s'agit-il, ma cousine ; vous savez que je suis tout à vous.

Hériberte ne répondit pas, ce fut le comte qui exposa l'affaire brièvement, en glissant sur les obsessions amoureuses de La Senevière, mais cependant complètement pour tout le reste.

A mesure qu'il parlait, Nicole se rapprochait insensiblement d'Hériberte ; à un certain moment elle lui prit la main qu'elle serra ; puis tout à coup elle lui jeta les bras autour du cou et elle l'embrassa :

— Oh ! pardonne-moi, s'écria-t-elle, si tu savais?

Mais elle ne s'abandonna pas à cet attendrissement qui, pour Hériberte, n'avait pas besoin d'être expliqué, elle se redressa et s'essuyant les yeux :

— Qu'avez-vous décidé ? demanda-t-elle.

— Rien encore, nous cherchons, répondit le comte.

Sur ce mot, Jean de Colbosc fit un pas en avant :

— Il n'y a pas à chercher, dit-il ; ce misérable a insulté ma cousine, c'est à moi de le punir ; je m'en charge.

Cela fut dit sans aucune forfanterie, avec l'énergie grave d'un homme sûr de son droit.

— Merci, Jean, répondit Hériberte, mais ce duel serait impossible ; on ne se bat pas avec un assassin.

— Et je vous jure qu'il en est un, s'écria Nicole.

Ce cri fut jeté avec une véhémence si convaincue que tous les regards s'attachèrent sur Nicole.

— Tu sais quelque chose, dit Hériberte :

— Oui.

— Parlez, mon enfant, dit le comte, parlez.

Ce fut longuement qu'elle fit son récit, en le commençant à son entrevue avec Papillon dans le cimetière, et en le terminant par son dernier entretien qu'elle rapporta mot à mot ; mais ce fut d'une voix si basse que, pour l'entendre, ils s'étaient tous rapprochés, se tenant debout près d'elle, la tête penchée en avant.

— Vous voyez que si ce n'est pas lui qui a tiré, c'est Feulard.

Quand elle se tut, le comte lui prit la main et la lui serrant avec effusion :

— Vous êtes une brave fille, une fille de tête, une fille de cœur.

Mais le récit de Nicole, bien qu'il confirmât l'accusation d'Hériberte, ne résolvait pas les difficultés de la situation. Que fallait-il faire ?

Une discussion s'engagea. Jean voulait monter tout

. de suite à cheval et aller chercher les gendarmes. La mère pensait qu'on devait avertir la justice ; le comte, pesant le pour et le contre, trouvait que si cette résolution avait du bon, elle avait des dangers. Nicole voulait qu'on attendît et soutenait contre tous qu'il fallait laisser à Papillon le temps d'obtenir les aveux ou les dénonciations de Feulard.

A la fin, Hériberte se rangea de son côté.

— Quand la justice s'égarait, quand je luttais contre mes soupçons, cette enfant n'a pas eu d'hésitation, elle a su trouver le bon chemin ; laissons-la aller jusqu'au bout. J'ai foi en elle.

— Eh bien ! moi aussi, dit le comte.

— Et moi donc, dit Jean.

— Avec vous tous ; c'est un si grand soulagement de n'être plus seule.

XVII

C'est la coutume du pays qu'après les enterrements et les services, les hommes se répandent dans les cafés, où l'on boit des glorias, souvent jusqu'au soir, en jouant aux dominos.

Après le service de Guillaumanche, on avait trop de choses à se dire pour manquer à cet usage ; à la sortie du cimetière, l'auberge de l'*Image Saint-Laurent* et le *Café des Amis* avaient été envahis aussi bien que les débits plus modestes ; dans leurs salles sombres on n'avait pas tardé à entendre les cuillères battre les

tasses ; et, jusque dans la rue, on respirait l'odeur du café chaud mêlée à celle de l'eau-de-vie de cidre.

Quand Papillon avait dit à Nicole que d'*icit-à-peu* elle verrait la couleur des fragons, il avait compté sur ces glorias pour délier enfin la langue de Feulard, et quand il avait vu celui-ci entrer à l'*Image Saint-Laurent*, il y était entré derrière lui.

Mais il était trop paysan pour s'asseoir tout de suite à la même table que Feulard et lui offrir à boire : ce ne sont pas là des manières en usage dans la diplomatie villageoise ; il n'allait pas commettre l'imprudence d'ailleurs de commencer et de continuer Feulard en lui payant tous les glorias que celui-ci voudrait absorber ; ce serait bien assez de l'achever quand il le verrait à point.

C'était au temps de sa toute-puissance, quand il pouvait faire des procès à ceux qui lui déplaisaient ou n'en pas faire à ceux qui avaient su gagner son amitié, que Feulard avait pris l'habitude de boire à sa soif, et elle était grande, sans jamais rien payer : — Entrez donc, Feulard, vous accepterez tout de même un gloria, n'est-ce pas? Et Feulard acceptait tout de même les glorias qu'on voulait lui offrir. Quand il avait perdu sa puissance avec sa plaque de garde assermenté, il y avait eu un moment de sécheresse terrible ; on ne lui proposait plus d'entrer, quand il rôdait devant les cafés. « Bonjour, Feulard », c'était tout. Mais pour n'être plus garde, Feulard n'avait pas quitté les bois ; quand un braconnier tuait un faisan ou un chevreuil, quand un charron allait chercher l'arbre dont il avait besoin

dans la forêt de Guillaumanche, au moment dangereux, Feulard lui tombait sur le dos : « Comme c'est heureux tout de même qu'en ce *moment-t-ici* je ne sois plus garde, il *faudirait* dresser un procès-verbal contre un ami ça serait bien triste. » Et l'ami qui savait que si Feulard ne pouvait plus dresser de procès-verbaux, était parfaitement capable d'en faire dresser par son remplaçant, prévenait les dénonciations probables par des glorias, avec rincette et sur-rincette : « Entrez donc, Feulard, vous en accepterez bien un tout de même. » Et le vieux garde avait recommencé à boire à sa soif, sans jamais mettre la main à la poche.

C'était parce que Papillon connaissait ses habitudes qu'il n'avait pas pris Feulard à sa table dès son entrée à l'*Image Saint-Laurent*; il savait qu'avant d'en pouvoir tirer quelque chose, il fallait lui laisser absorber un certain nombre de tasses de café avec rincettes et sur-rincettes assurément il voulait payer sa dette à Guillaumanche, mais encore était-il inutile de faire des folies. Quand tous ceux qui auraient des raisons pour abreuver Feulard auraient fini, il l'entreprendrait à son tour; ce serait autant de gagné.

Il fallut longtemps avant que Feulard eût épuisé la générosité de ceux qui croyaient devoir acheter sa discrétion; et il y eut bien des tasses choquées les unes contre les autres, bien des dominos remués dans le mélange de café sucré et d'eau-de-vie qui poissait les tables, bien des cris et des disputes avant que Feulard ne trouvât plus personne avec qui boire. Les uns après les autres, tous s'en allaient, lui restait et buvait toujours.

Et toujours il revenait au même mot qui commençait et terminait ses discours :

— Je gage avec qui voudra qu'on ne le trouvera point.

Celui qu'on ne devait pas trouver, c'était l'assassin de Guillaumanche ; avec un rire malin il répétait sa conclusion, en homme qui a de bonnes raisons pour soutenir ce qu'il avance, et aussi avec une sorte de confiance joyeuse.

Enfin le moment arriva où il resta seul dans la salle du café ; alors Papillon, quittant la table, alla s'asseoir vis-à-vis de lui.

— Qu'est-ce que tu offres ? demanda Papillon.

C'était à Feulard qu'on offrait, ce n'était pas lui qui offrait aux autres.

Il frappa d'un geste chagrin son gousset, qui ne rendit aucun son.

— Alors, il faut que ce soit moi qui t'offre quelque chose ; c'est tout de même drôle que ce soit le créancier qui paye à boire à son débiteur.

— Je te rendrai ça avec les reste, dit Feulard d'une voix attendrie, tu n'as rien à perdre avec moi.

— Tu dis toujours ça, et puis rien ne vient.

Leurs glorias servis, ils les burent lentement à petits coups, se regardant silencieux et graves comme deux sauvages.

De temps en temps Feulard claquait de la langue avec une conviction pleine de recueillement :

— Pour de la bonne eau-de-vie, Papillon, c'est de la bonne eau-de-vie.

Et de sa cuillère il battait le mélange de café et d'eau-

de-vie qui restait dans sa tasse, solennellement, comme s'il accomplissait une pratique religieuse, tandis que Papillon l'examinait en dessous et à la dérobée, se demandant si le moment était venu d'engager l'entretien ; il y avait là une question délicate qui l'inquiétait : si Feulard avait toute sa raison, il ne parlerait point ; mais d'autre part, s'il était trop avancé dans l'ivresse, on n'en pourrait rien tirer ; quand ses yeux ne pirouettaient point, ils se mouillaient comme s'ils allaient pleurer, sa langue était bien épaisse, sa tête se balançait, mais avec un ivrogne de sa force, ces indices ne prouvaient rien.

— Veux-tu gager qu'ils ne le trouveront point ? dit-il enfin, revenant à son idée.

— Pour sûr que non ; mais je gage que si tu voulais tu le trouverais bien, toi.

— *Mé.*

Feulard était encore assez résistant pour qu'il fût imprudent d'aller trop vite ; Papillon le comprit :

— Je dis ça parce que tu es toujours à répéter qu'on ne le trouvera pas ; tu as tes raisons, pour sûr !

— Je ne crois pas qu'on le trouve.

La réplique de Papillon était : « Pourquoi ne le crois-tu pas ? » mais il se garda bien de la lâcher.

— Moi non plus je ne le crois pas, dit-il, parce que ceux qui savent des choses ne veulent pas parler.

— Tu en sais, des choses ?

— Et toi, donc !

— *Mé,* s'écria Feulard.

— Si tu ne savais pas des choses, tu ne dirais pas

toujours : « Ils ne le trouveront point » : tout le monde te connaît pour un malin, tu es toujours dans le bois, rien ne s'y passe que tu ne le voies !

— Ça c'est vrai, répondit Feulard flatté dans son orgueil et ayant intérêt d'ailleurs à ce qu'on crût que rien ne se passait dans les bois sans qu'il le vît.

Le trouvant dans ces dispositions, Papillon essaya d'être un peu plus précis :

— Tu as rencontré Chaigneux pour témoigner qu'il t'a parlé au coucher de la lune, mais, tu sais, ça n'est pas sûr ce témoignage-là, et je crois plutôt qu'au coucher de la lune tu étais du côté de la Betourre.

— *Mé* !

— Oui, *té* ; c'est mon idée.

— Ah ! bien, en voilà une idée, répéta Feulard qui s'était troublé.

— C'est la mienne ; mais, tu sais, ça m'est égal, parce que je pense bien que ce n'est pas toi qui a fait le coup.

— Ah ! pour ça non, bien sûr que ce n'est pas *mé !*

— C'est un autre.

— Ce n'est pas *mé !*

— C'est un autre que tu connais, que tu as vu ou que tu as découvert en malin, car tu es un malin.

— Pas pour ça.

— Pour ça comme pour tout ; si tu voulais, tu en dirais long.

— Peut-être bien, mais pas pour ça.

— Je te vas dire une chose qui me chagrine, c'est que tu te défies de moi.

— De *té !*

— Oui de *mé* ; tu ne me parles pas en ami ; de quoi as-tu peur ?

— Je n'ai pas peur.

— Alors pourquoi ne me parles-tu pas comme on se parle entre amis ; crois-tu que si je savais quelque chose je ne te le dirais pas ; mais moi je suis ton ami.

— A ta santé, Papillon.

— A la tienne, je ne t'en veux pas ; j'ai toujours été ton ami, je le serai toujours : je te l'ai bien prouvé ; quand tu as eu besoin d'argent et que tu n'en trouvais pas, qui est-ce qui t'en a prêté ?

— Tu n'as rien à perdre avec moi.

— Veux-tu que je te dise : eh bien je suis tourmenté pour cet argent ; il y a si longtemps que tu me dis que tu me le rendras et que tu ne me le rends pas.

— Ne crains rien, je te le rendrai.

— Quand ?

— Plus tard.

— Ah ! plus tard.

— *Peu-t-à peu.*

— Si tu ne peux pas me payer maintenant, ce sera toujours la même chose plus tard.

— Ne crois pas ça.

— Je sais bien que si tu pouvais tu me payerais, mais tu ne peux et tu ne pourras pas ; tu m'as entortillé.

— Ne crois pas ça.

— Pourtant.

Feulard prit son air le plus malin et cligna des deux yeux.

— Papillon, tu n'es pas fin.

— Ça, c'est vrai.

— Tu ne comprends pas que ce qu'on ne peut pas aujourd'hui, on le peut demain.

— Tu pourras me payer demain ?

— Si ce n'est pas demain, ce sera bientôt.

— C'est ça que je ne comprends pas, et voilà pourquoi je dis que tu n'es pas un ami de ne pas me le faire comprendre.

— Je ne peux pas.

— Vas-tu hériter ? De qui ? Vas-tu trouver un trésor ?

— Peut-être bien.

— On dit où ?

— Pour que que tu ailles le chercher avant moi.

Papillon prit une attitude peinée et fâchée.

— Ce que tu dis là, Feulard, n'est pas d'un ami ; mais puisque tu me soupçonnes de vouloir te voler ton trésor, je te soupçonne, moi, de ne pas vouloir me payer, et de me raconter toutes tes histoires pour me promener.

— Ne crois pas ça.

— Si tu as un moyen de me payer, montre-le moi, ou je te poursuis.

— Tu poursuivrais un ami.

— Tu n'es pas un ami avec moi ; si tu en étais un, tu ne te servirais pas de toutes tes malices pour me mettre dedans ; tu me dirais simplement ce qui en est : tu as un moyen pour te procurer de l'argent, à ce que tu prétends ?

— J'en ai un, et il est bon, je te le garantis.

— Eh bien ! tout franchement, comme ça se doit entre amis, dis-le, ton moyen !

— Ça ne se peut pas.

— Ça ne se peut pas parce que tu n'en as pas ; pour lors tu te fiches de moi ; comme ça ne me convient pas, je te poursuis ; j'ai assez attendu.

— Papillon !

— Je vais chez l'huissier.

— Ne fais pas ça.

— Tu n'as qu'un mot à dire ; si tu ne le dis pas, c'est que tu veux me rouler ; un mot, ce n'est pas difficile.

Depuis qu'il se voyait ainsi pressé, Feulard donnait tous les signes de l'ivresse arrivé à son dernier degré ; il ne répondait plus que d'une voix à peine intelligible, il laissait pendre sa langue en bavant, et il balançait sa tête en avant, en arrière, comme s'il ne pouvait plus la soutenir.

— Je crois que j'en ai pris un peu trop, dit-il.

— Ça n'empêche pas que tu comprennes ce que je te dis.

— Qu'est-ce que tu dis?

Il regarda Papillon d'un air hébété, puis balançant sa tête plus bas encore, tout à coup il la laissa tomber sur ses deux bras étalés dans le café et l'eau-de-vie qui inondaient la table et il ne la releva plus.

Tout ce que Papillon fit pour le tirer de cette torpeur échoua ; il eut beau le secouer, Feulard ne bougea pas, grognant seulement et gémissant ; bien certainement le vieux malin exagérait son ivresse pour ne pas parler, mais comment le forcer à répondre.

XVIII

Papillon sortit de l'*Image-Saint-Laurent* convaincu que discours, finesses, glorias ne feraient rien sur Feulard, qui ne parlerait, — s'il parlait, — que sous le coup de l'intimidation et de la peur.

C'était donc à Chaigneux qu'il fallait s'adresser maintenant ; et tout de suite il se décida à l'aller trouver : il était nuit depuis plus d'une heure déjà, Chaigneux devait donc être rentré, et c'était le moment de le rencontrer avec sa femme et sa fille, qui auraient à remplir un rôle important dans la partie à engager, l'une en pesant sur le mari, l'autre sur le père.

Chaigneux était en effet rentré, et quand Papillon poussa sa porte, il l'aperçut devant la cheminée occupé à ferrer une paire de sabots avec des clous à tête double, à la clarté d'une bourrée qui flambait dans l'âtre, tandis que la fille posait sur la table les assiettes en faïence brune, les cuillères et les verres pour le souper.

— Bonsoir la compagnie.

— Tiens, c'est toi, Papillon; Laïde, donne donc une chaise.

L'ordre était superflu, Laïde s'était empressée d'essuyer une chaise avec son tablier et de l'apporter devant la cheminée, où elle attendait d'un air craintif que Papillon voulut bien l'accepter, car si elle n'était pas encore mariée, elle n'ignorait pas que son futur beau-père avait mis des empêchements à ce ma-

riage, — indispensable cependant, et qui aurait dû être fait depuis longtemps déjà, — que présageait cette visite.

— La bourgeoise va bien ? demanda Papillon en acceptant la chaise avec un sourire aimable qui mît l'espoir au cœur de Laïde.

— Elle est à traire sa *vaque*, elle va arriver.

Comme Papillon tenait à ce que la bourgeoise fût présente il parla de choses indifférentes jusqu'au moment où elle rentra portant d'une main une lanterne et de l'autre un seau plein de lait mousseux, ce fut seulement quand elle versa deux cuillères à pot de lait sur les choux qui bouillaient dans la marmite, qu'il entama ce qu'il voulait dire.

— Je viens de quitter Feulard à l'*Image-Saint-Laurent*.

— Saoûl ? demanda la mère Chaigneux d'un ton peu compatissant.

— Endormi sur la table.

— Il se sera fait régaler.

— A en mourir !

— Il peut bien crever, ce n'est pas moi qui le plaindrai, dit la mère Chaigneux.

— Et vous auriez joliment tort de le plaindre, continua Papillon, ça serait un fameux débarras pour vous. Je l'ai déjà dit à Chaigneux, il vous arrivera malheur par sa faute. Il est toujours à faire le malin répétant : « Ils ne le trouveront point » ; à quelque jour, ça reviendra à la justice qui cherchera pourquoi Feulard est si sûr que ça qu'on ne trouvera point l'assassin de

M. Guillaumanche. Il y était donc qu'il sait si bien ce qui s'y est passé.

Papillon fit une pause et regarda Chaigneux, qui considérait son sabot avec trop d'application.

— Comme on se dira ça, on se dira aussi, continua Papillon, si Feulard était à la Bétourre à neuf heures du soir, Chaigneux n'a donc pas pu lui causer à ce moment, et qui est-ce qui sera dans l'embarras ?

Il leur laissa le temps de réfléchir, puis il continua :

— Si tu avais eu comme moi affaire à la justice, tu ne te serais pas exposé à ça ; c'est bien d'obliger un ami, mais pas jusque-là ; et puis, Feulard n'est pas tant ton ami. Il est vrai que ça n'a peut-être pas été par amitié. Le mâtin, quand il tient les gens, sait les faire marcher.

— Hélas ? mon Dieu ! s'écria la mère Chaigneux.

— Pense, continua Papillon, que si la justice découvre que tu n'as pas causé à Feulard, comme tu l'as juré, au coucher de la lune, ça peut aller jusqu'aux travaux forcés.

La mère et la fille poussèrent un même cri, qui engagea Papillon à appuyer.

— Vous, la bourgeoise, toi, Laïde, et toi, Chaigneux, vous m'en voulez de ce que je n'ai pas encore consenti au mariage de mon garçon ; eh bien, là, faut dire la vérité, puisque nous sommes là-dessus, la faute en est à Feulard. C'est cette affaire qui me tourmente. Après les malheurs que j'ai eus avec la justice, je ne suis pas comme tous le monde. Il y a des gens qui me les reprochent à moi et aux enfants. On leur répond ; c'est vrai ; mais qu'est-ce que nous pourrions répondre si

mon garçon épousait la fille d'un homme qui serait aux travaux forcés. C'est pour ça que je n'ai pas voulu donner mon consentement et que je ne le donnerai pas.

— Mais, regardez-la donc ! s'écria la mère Chaigneux en montrant sa fille dont le tablier pointait avec une saillie sur laquelle on ne pouvait pas se tromper.

— Ce n'est pas ma faute s'ils ont été trop vite, continua Papillon ; ils ne m'ont pas demandé ma permission ni la vôtre ; mais aujourd'hui on me demande mon consentement ; je ne le donnerai que quand je serai certain qu'il n'arrivera rien à Chaigneux ; si vous voulez les marier tout de suite, ce n'est pas difficile : que Chaigneux s'arrange pour se mettre à l'abri de la justice.

— Voyons, Chaigneux, vas-tu rester là comme un cierge, s'écria la mère.

La jeune fille ne dit rien, mais elle se mit à pleurer.

— C'est pourtant malheureux, s'écria Chaigneux, de dire que je ne lui ai point causé au coucher de la lune, si je lui ai causé.

— Oui, mais si la lune était couchée, s'il était neuf heures passées.

— Peut-être bien ; tu sais, neuf heures et demie ! c'est lui qui m'a dit de dire le coucher de la lune, et comme il me tenait rapport à un arbre que j'avais été chercher au carrefour du Chevalier, je n'ai pas pu le refuser ; il m'aurait dénoncé et j'en aurais été pour un procès-verbal.

— Ça aurait mieux valu que les travaux forcés.

— Mais qui est-ce qui aurait pensé ça ?

— Enfin, tu vois où c'est arrivé ; aussi je te donne le conseil de te tirer de là ; pour toi d'abord, et puis pour le mariage de nos enfants.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Si je parle, ils vont m'arrêter.

— Ne t'inquiéte pas ; viens seulement demain soir à la maison, à cette heure ; dis à Feulard, qui y sera aussi, que tu es décidé à parler et je me charge du reste.

— Bien sûr qu'il le dira, s'écria la mère, s'il m'avait écouté il y a longtemps qu'il aurait parlé.

— Eh *bien*, qu'il parle demain, dit Papillon, et je promets à Laïde qu'avant un mois nous ferons la noce.

XIX

Le lendemain matin, au moment où Nicole allait descendre de sa chambre, on vint la prévenir que la dernière des petites filles de Papillon apportait des fragons, qu'elle ne voulait remettre « qu'entre les mains de mademoiselle ».

Elle courut dans le vestibule où elle trouva la petite chargée d'une botte de fragons aux baies rougissantes qui lui avaient mis les mains en sang.

— Que vous a dit votre papa?

— D'apporter çà à mademoiselle Guillaumanche.

— C'est tout?

L'enfant regarda Nicole d'un air inquiet, se deman-

dant s'il fallait recommencer la cueillette de ces fragons qui piquaient tant.

— C'est tout, pour sûr, dit-elle.

— Votre père travaille aux Roches-Grises.

— Oui.

Ce fut à peine si Nicole prit le temps de remettre un cadeau à la petite, et pendant que celle-ci restait en admiration devant la grosse pièce blanche qu'elle lui avait glissée dans la main, elle monta à la chambre d'Hériberte.

— Papillon vient de m'envoyer les fragons qui me disent qu'il a obtenu les aveux de Feulard; attendrons-nous à ce soir pour les connaître?

Il fut convenu que Nicole demanderait à M. de Colbosc de l'accompagner aux Roches-Grises et que tout de suite on interrogerait Papillon.

Il fut facile de trouver M. de Colbosc qui, levé depuis longtemps déjà, se promenait avec Jean dans le jardin; sans retard, ils partirent tous les trois pour les Roches-Grises, où Papillon était au travail.

— Vous pouvez parler devant ces messieurs, dit Nicole en réponse au regard inquiet que Papillon avait jeté du côté du comte et de Jean, ils savent tout.

Alors Papillon raconta ce qui s'était passé la veille entre lui, Feulard et Chaigneux.

— Vous voyez, s'écria Nicole, que je pouvais avoir confiance.

Mais, malgré cette confiance, elle voulut assister à l'entretien qui devait avoir lieu le soir entre Papillon-Feulard et Chaigneux ou tout au moins l'entendre sans qu'on la vît. Papillon commença par dire que cela

était difficile, puis il finit par céder; il fut convenu qu'à la nuit tombante il viendrait la prendre dans le parc, à l'endroit qu'elle lui avait précédemment fixé et qu'il là conduirait chez lui.

En revenant, Jean voulut parler de ce qu'ils venaient d'apprendre, mais elle lui demanda de garder le silence et même de prendre l'air indifférent de gens qui se promènent tout simplement.

— N'oubliez pas qu'il rôde toujours dans les bois et qu'il vous arrive sur le dos sans qu'on sache d'où il tombe.

La précaution était sage. Nicole finissait à peine cette recommandation qu'ils aperçurent une petite colonne de fumée grise qui montait et filait à travers les branches nues des arbres.

— Vous voyez, dit Nicole, qu'il n'était pas loin.

En effet, ils ne tardèrent pas à apercevoir Feulard. Comme il avait plu la nuit et que les feuilles tombées étaient encore humides, il était couché sur l'échelle qui lui servait, disait-il, à élaguer les baliveaux, et la tête appuyée sur son sac, les pieds exposés à la chaleur du feu qui brûlait sur un tas de cendres blanches, il restait là bien tranquille à cuver son eau-de-vie de la veille, — ce qu'il appelait se crever de travail.

Il ne se dérangea pas, mais soulevant un peu la tête, il retira sa casquette à demi :

— Bonjour, mademoiselle et la compagnie.

— Quel vieux chenapan, dit Jean lorsqu'ils furent à une certaine distance, pourquoi ne le fait-on pas arrêter tout de suite?

Nicole mit un doigt sur ses lèvres, et Jean n'insista pas.

Ce fut seulement en rentrant au château qu'ils purent discuter les renseignements de Papillon, et comme madame de Colbosc venait de repartir pour Condé sans dire adieu à sa fille ni à personne, on avait toute liberté pour tenir ce nouveau conseil de famille.

Revenant à l'idée qu'il avait déjà exprimée dans le bois, Jean voulait monter à cheval tout de suite pour aller prévenir la justice et faire arrêter Feulard.

— Quand il va voir son alibi démenti il peut se sauver.

— On le rattrapera, répondit le comte.

— Et si M. de La Senevière prévenu par lui se sauve aussi? dit la comtesse qui appuyait toujours les idées de son fils.

— On le rattrapera de même; mais il n'est pas probable que La Senevière veuille se sauver; ce serait s'avouer coupable; d'ailleurs la fuite n'est pas dans son caractère, il est homme à faire tête au danger.

— Cela dépend de la nature de ce danger; est-ce lui qui a tué?

— C'est lui, affirma Nicole.

— Il est possible aussi que ce soit Feulard. Si c'est Feulard, j'admets que M. de La Senevière veuille faire tête. Mais si c'est lui, comment se défenderait-il, chargé par Feulard.

— Encore faut-il que Feulard le charge, et cela n'est nullement prouvé, dit le comte.

— Pour moi, reprit Jean, il me semble que la jus-

tige manœuvrerait mieux que nous au milieu de ces difficultés, et je crois que nous devons la prévenir tout de suite.

Mais cet avis, combattu par Nicole, Hériberte et le comte, ne prévalut point; il fut arrêté que, pour agir, on attendrait les aveux de Feulard, qui décideraient ce qu'il y aurait à faire.

— S'il faut monter la garde cette nuit à la porte de La Senevière, je serai là, dit Jean en manière de conclusion, je vous promets qu'il ne se sauvera pas sans m'avoir à ses trousses.

— On fera surveiller Feulard par un des gardes, dit le comte.

Il n'y eut qu'à attendre le soir, et cette fois Nicole n'eut plus à se sauver pour aller trouver Papillon dans le parc; cependant ce fut avec précaution et en se cachant qu'elle sortit du château, enveloppée dans un manteau noir, la tête recouverte d'un fichu de laine qui devait empêcher qu'on la reconnût si on la rencontrait.

Papillon était à son poste.

— Marchons sans parler, dit-il, il ne faut pas qu'on entende votre voix.

La lune n'était pas encore levée et la brume du jour s'était épaissie en un brouillard qui rendait les rencontres peu dangereuses dans cette nuit sombre. Ils n'en firent d'aucune sorte. Bientôt ils arrivèrent devant la maison de Papillon, dont les fenêtres n'étaient pas éclairées. Ce fut à la lueur de quelques tisons rouges que Nicole se dirigea dans la cuisine, qui était déserte.

— J'ai renvoyé la femme et les enfants, dit Papillon à mi-voix, afin que Feulard cause plus facilement.

— Où vais-je me mettre? demanda Nicole en parlant bas.

— Là, mademoiselle, si vous le voulez bien.

La prenant par la main, il la conduisit à une sorte d'armoire fermée par des rideaux en cotonnade à carreaux rouges et blancs,

— C'est notre lit, dit-il, si vous voulez vous coucher dessus, il y a des draps blancs; de derrière les rideaux, vous entendrez comme si vous étiez avec nous et Feulard ne vous verra pas; quand vous serez installée, j'allumerai la chandelle, car il ne faut pas que du dehors on puisse aperçevoir votre ombre.

Quand Nicole fut couchée Papillon alluma la chandelle, et il n'y eut plus qu'à attendre sans parler.

Ce fut Chaigneux qui arriva le premier, l'air embarrassé, mécontent et honteux.

— Ah! si ce n'était pas pour Laïde, dit-il, avec un soupir.

— Et pour toi, crois-tu que ça te ferait de bonnes journées d'être toujours à regarder si tu n'aperçois pas un gendarme derrière ta haie.

Bientôt on entendit des pas hésitants dans la cour et le bruit d'un bâton qui battait sur les cailloux; c'était Feulard.

— Tiens! Chaigneux, dit-il avec un étonnement dans lequel il y avait une nuance d'inquiétude et de défiance.

— C'est moi qui ai demandé à Chaigneux de venir,

répondit Papillon, tu sais que mon aîné veut prendre Laïde pour femme.

— Il n'est pas bête ton aîné ; brave fille Laïde.

— Sieds-toi donc, continua Papillon en plaçant une chaise devant le feu.

Feulard regarda autour de lui, et n'ayant rien aperçu de suspect, il se décida à s'asseoir en face de Chaigneux qui, les yeux baissés, crachait dans les cendres.

— Pour lors, avant le mariage, reprit Papillon, j'ai voulu me soulager au sujet du témoignage que tu as demandé à Chaigneux pour ton alibi, car tu penses bien qu'il ne me convient pas que le père de ma bru aille aux travaux forcés.

Chaigneux aux travaux forcés! Qui est-ce qui a pu parler d'une bêtise comme ça?

— Ne fais pas le malin; Chaigneux m'a tout dit ; tu ne lui as pas causé au coucher de la lune, attendu qu'à ce moment-là tu étais aux étangs de la Bétourre.

— *Mé!* s'écria Feulard.

— *Té*. Et c'est *té* qui a tué M. Guillaumanche.

Feulard resta écrasé, mais presque aussitôt se débattant :

— Si c'est possible ; tu es donc fou, Papillon.

— Si tu n'étais pas à la Bétourre à neuf heures, pourquoi as-tu voulu que Chaigneux témoigne que tu lui as causé au coucher de la lune.

— Je ne te demande pas tes affaires; laisse-moi tranquille.

— Si tu étais à la Bétourre à neuf heures, c'est toi qui a tué M. Guillaumanche.

— Je te dis que tu es fou.

— Ce n'est pas toi !

— Non, ce n'est pas moi.

— Eh bien ! qui?

— Est-ce que je sais ; comment veux-tu que je le sache ?

— Puisque tu y étais.

— Je n'y étais point.

— Si tu n'y avais pas été, tu n'aurais pas demandé à Chaigneux de témoigner que tu lui as causé au coucher de la lune. Tu as beau être plus malin que nous, ça n'empêche pas que nous voyions ce qui s'est passé. Veux-tu que je le dise ?

— Tu ne diras que des bêtises.

— Peut-être bien. Pour commencer, je crois que si tu as tué M. Guillaumanche, ça n'est point pour ton compte.

— Je te dis que je ne l'ai point tué.

— Alors, c'est un autre que tu as aidé, ou que tu as vu, et la preuve c'est qu'il doit t'enrichir ; tu as trop causé, mon vieux Feulard, il n'y a pas besoin d'être malin pour voir clair dans ton affaire.

— Mais qu'est-ce que tout ça te fait, s'écria Feulard en donnant un furieux coup de bâton dans l'âtre.

— Ça me fait que je ne veux pas que Chaigneux aille aux galères ; conte-nous tout ; prouve que tu n'as pas tué M. Guillaumanche, et nous n'aurons plus peur, puisque si tu ne peux pas être poursuivi, Chaigneux ne pourra pas l'être à cause de toi ni avec toi.

— Et comment veux-tu que je te le prouve que je ne l'ai pas tué?

— En nous disant qui l'a tué. Si tu as fait le coup, bien sûr que tu ne vas pas l'avouer; alors, Chaigneux ira demain à Condé et causera. Mais si tu ne l'as pas fait, cause toi-même tout de suite.

— Puisque je te dis que je ne sais rien.

— Et moi je te dis que, si tu ne causes pas, c'est Chaigneux qui causera demain.

— Tu ferais ça, toi, Chaigneux, mon ami?

— Il le faut bien, rapport à ma fille, répondit Chaigneux piteusement.

— C'est-y possible! s'écria Feulard; mais si tu causes, je peux causer aussi.

— De l'arbre du carrefour du Chevalier, répliqua vivement Papillon, ça nous est égal; une amende d'un côté, les travaux forcés de l'autre, notre choix est fait.

Abandonnant Chaigneux, Feulard se tourna vers Papillon.

— Tu sais, Papillon, que j'ai promis de te payer; si Chaigneux cause, je te préviens que tu perdras ton argent.

— Eh bien, je le perdrai.

— Tu es donc enragé.

— Tu étais à la Bétourre au coucher de la lune, il faut que tu nous dises ce que tu y faisais.

— Eh bien, c'est vrai, j'y étais, mais pour ramasser quelques canards que j'aurais vendu, pas pour tuer M. Guillaumanche; je ne l'ai pas tué, je vous le jure.

Il étendit la main solennellement.

— Si j'ai demandé à Chaigneux de témoigner qu'il

m'avait vu au coucher de la lune, c'était pour n'être pas tourmenté par la justice.

— Que la justice trouve celui qui a fait le coup, tu seras pris comme complice, et Chaigneux comme faux témoin; c'est justement pour cela qu'il faut que tu prouves que tu n'es pas complice — à nous, pas à la justice.

Feulard garda le silence. Nicole entendait les petits coups de bâton qu'il frappait et qui trahissaient son angoisse.

— C'est dur tout de même pour Chaigneux, reprit Papillon, d'aller à Condé parler contre un ami, mais tu vois que si tu ne parles toi-même, il ne peut pas faire autrement; à la suite de ça il faudra bien que tu dises à la justice ce que tu ne veux pas nous dire à nous; si tu ne te décides pas, tu paieras pour celui que tu ne veux pas dénoncer; et puis quand tu te décideras, il faudra que tu prouves que c'est lui qui a fait le coup, puisque tu y étais on pourra t'accuser aussi bien que lui.

— Pour ça, j'ai un témoin; c'est lui qui t'aurait fait payer, Papillon, c'est lui qui me défendra.

— Où est-il? ton témoin, comment se nomme-t-il? Dis-le, nous te laissons tranquille.

— Ta parole?

— Ma parole.

— Eh bien, il s'appelle fusil, il est au fond de l'eau, dans la vase de la Bétourre, à deux ou trois mètres du hêtre d'où le coup a été tiré; si jamais on veut nous tourmenter il parlera pour nous; n'ayez donc pas peur. Mais vous n'êtes pas malins.

XX

Quand Papillon eut ramené Nicole au bas du perron du château, il lui dit bonsoir, mais elle voulut qu'il entrât avec elle, et ce fut en le tenant par la main qu'elle l'introduisit dans le salon où Hériberte attendait son retour anxieusement en compagnie du comte, de la comtesse et de Jean.

— Eh bien, s'écria Hériberte.

De la tête Nicole fit un signe qui disait clairement que son expédition avait réussi.

— Le vieux coquin a dénoncé le comte? s'écria Jean.

— Il y a mieux que cette dénonciation, répondit Nicole; il y a le témoignage que portera le fusil même qui a tué mon père.

— Vous avez ce fusil?

— Nous savons où il est.

Elle raconta ce qu'elle avait entendu en montrant bien comment l'aveu de Feulard n'avait été obtenu que par la persistance et l'adresse de Papillon.

— Si mon père est vengé, c'est à lui que nous le devrons, dit-elle en serrant dans sa petite main blanche la grosse main noire du charbonnier.

— Soyez assuré que nous nous en souviendrons, dit Hériberte.

Papillon intimidé fit quelques pas du côté de la porte, mais Nicole le retint.

— Nous avons besoin de vous.

En effet, la question qu'ils avaient déjà agitée se représentait : fallait-il prévenir immédiatement la justice?

On la discuta de nouveau, chacun répétant les raisons qu'il avait déjà données : Jean voulant monter à cheval tout de suite, Nicole soutenant qu'on devrait attendre, M. de Colbosc et Hériberte partagés entre le pour et le contre, madame de Colbosc appuyant son fils.

Assis sur le bord de sa chaise, Papillon écoutait et ne disait rien ; Nicole voulut qu'il donnât son avis ; il se défendit assez longtemps, puis à la fin il céda.

— Puis que c'est mon avis que vous voulez, je vous dirai que pour moi, si j'étais le maître, j'attendrais. Si vous prévenez la justice, elle va commencer par arrêter tout le monde : le comte, ce n'est que bien, Feulard il n'a que ce qu'il mérite, mais Chaigneux ça me fait deuil ; rapport à mon garçon, je ne voudrais pas que son beau-père aille en prison, c'est assez de moi. Au contraire, si on trouve tout de suite le fusil, il n'y a que le comte qu'on arrête.

— Et s'il se sauve prévenu par Feulard? interrompit Jean?

— Et si le comte apprend mes recherches? répliqua Jean.

— Il y a un moyen pour qu'il ne le prévienne pas, continua Papillon c'est de l'envoyer dès demain matin travailler au bois de Thuit ; avec sa pauvre jambe, il n'en reviendra pas avant dimanche. D'ici là le fusil sera trouvé et le comte arrêté.

00102125

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 05 October, 2018